



Ciel, mon écriture est rendue POST ! Dorénavant, je pratique la recherche par l'écriture

J'écris parce que je veux découvrir quelque chose,
j'écris pour apprendre quelque chose que je ne savais pas avant de l'écrire¹

Laurel Richardson (1994, p. 517)

Le défi consiste donc à trouver une autre façon d'écrire.
Nous devons cesser d'écrire sans fin sur la performance
et devenir nous-mêmes des performeurs²

Tim Ingold (2015, p. viii)

Je veux en particulier attirer l'énergie des arts du spectacle
vers les sciences sociales afin de faciliter
« la progression vers le bord de la falaise du conceptuel »

Bruno Latour (2005, p. 252)

¹ Traduction libre de : « I write because I want to find something out, I write in order to learn something that I didn't know before I wrote it »

² Traduction libre de : « The challenge, then, is to find a different way of writing. We might cease our endless writing about performance, and become performers ourselves »



Cette version, datée 20/06/20, est mise à disposition par Louis-Claude Paquin selon les termes de la licence *Creative Commons* 4.0 : Attribution - Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification.

Plan

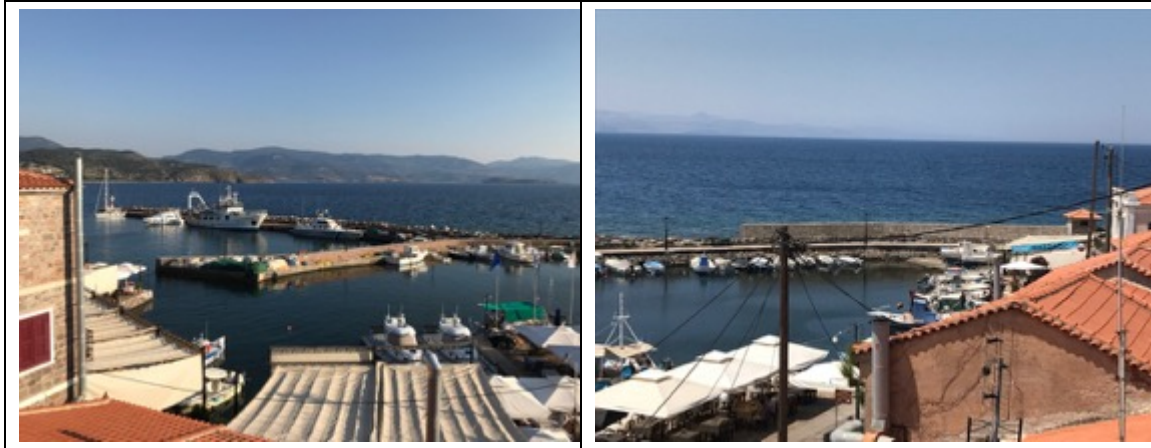
1.	<i>(rêver d') Écrire l'écrire</i>	3
2.	<i>pourquoi POST ?</i>	1
3.	<i>mon écriture est POSTmoderne</i>	1
3.1.	renoncement au grand récit, légitimation par la paralogie	1
3.2.	dérogatoire à l'écriture académique moderniste	2
3.3.	une écriture à la 1 ^{ère} personne	3
3.4.	une écriture du « moi expressif »	5
4.	<i>mon écriture est POSTstructuraliste</i>	8
4.1.	d'abord distinguer le poststructuralisme du postmodernisme	8
4.2.	la crise de la représentation [par le langage académique]	9
4.3.	une écriture qui est performative	11
4.4.	une écriture rhizomatique	34
4.5.	une écriture cartographique	39
4.6.	une écriture de ce qui advient	51
4.7.	une écriture archéologique	54
4.8.	déconstruction par l'écriture	59
4.9.	une écriture qui s'alimente à la différence	71
5.	<i>mon écriture est POSTdisciplinaire</i>	85
5.1.	l'écriture dans les espaces restreints	85
5.2.	l'écriture radicale	92
5.3.	l'écriture comme méthode de recherche	95
5.4.	mon écriture comme méthode de recherche	100
6.	<i>mon écriture est POSTqualitative</i>	107
6.1.	la recherche postqualitative	107
6.2.	une recherche non-représentationnelle	118
6.3.	une écriture compositionnelle	135
6.4.	une écriture polyvocale	149
6.5.	une recherche diffractive	157
6.6.	une écriture diffractive	173
7.	<i>qu'écrire après avoir tenté d'écrire l'écrire ?</i>	191
8.	<i>références</i>	193



1. (rêver d') Écrire l'écrire

L'aventure commence lors d'un court séjour, mais tellement agréable à Molyvos au début juin 2019, à l'orée d'une année sabbatique tant attendue.

Un matin, avant que le soleil ne soit trop fort et trop chaud, attablé sur une terrasse à l'étage d'une maisonnette avec vue au premier plan sur le port et, au loin, à l'infini de l'horizon la mer Égée, bleue. Moment de grâce.



Je n'avais aucune idée ce matin-là que j'entreprenais un projet d'écriture sur l'écriture, j'avais envie de me laisser porter où irait ma plume « fontaine » *Pilot Vanishing Point, Collection Retractable*, noir mat, pointe moyenne; cartouches d'encre cette fois pour une performativité mobile qui s'adapte aux situations. J'avais mon carnet Apica fait au japon, l'écriture était fluide en ces temps de grâce où j'ai récemment redécouvert l'écriture à la main.

J'avais précédemment consacré de longs passages à l'écriture à la main lors d'un projet précédent d'écriture à la recherche d'une théorisation « incarnée » :

Commencer à écrire, ralentir le geste, prendre soin de bien former les lettres, écouter le grattement de la pointe de la plume sur le papier rêche, risquer les taches sur le papier, risquer de souiller mes doigts, accepter le décalage entre la vitesse de ma main soucieuse de bien faire les choses et celle de ma pensée qui sautille. Raturer, tâtonner, errer, regarder ma main écrire une pensée qui est déjà ailleurs, qui a bifurqué, continuer quand même à écrire en reprenant le fil, revenir en arrière pour préciser un détail. Apparaît tout à coup ce qui est essentiel, mais qui était enfoui. (Paquin, 2019)

Je me souviens de cette injonction de Tim Ingold dont j'apprécie tant les ouvrages :

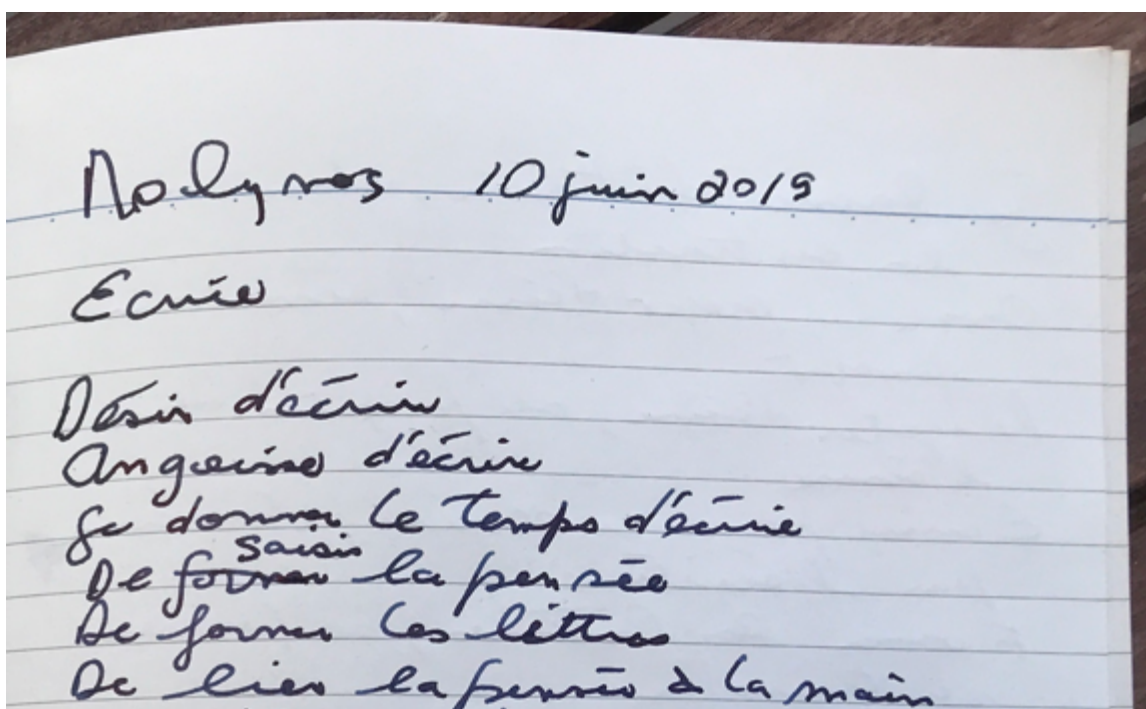


Cette version, datée 20/06/20, est mise à disposition par Louis-Claude Paquin selon les termes de la licence *Creative Commons* 4.0 : Attribution - Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification.

Le défi consiste donc à trouver une autre façon d'écrire. Nous devons cesser d'écrire sans fin sur la performance et devenir nous-mêmes des performeurs.³

Tim Ingold (2015, p. viii)

Je me lance sans appréhension, ce qui est rare chez moi, j'inscris d'abord le nom de la ville et la date. D'un geste hésitant devant une page lignée blanche je trace le projet : _Écrire_ Ce qui me vient en premier c'est le désir que j'ai pour l'activité d'écrire, ce que je nomme « l'écriture ». C'est un désir que j'ai depuis longtemps, depuis que j'ai appris à lire et à écrire à 5 ans. J'ai fréquenté la bibliothèque des adultes de Saint-Léonard à partir de 12 ans. J'ai disserté tout au long de mon cours classique avec latin qui s'est transformé en secondaire 4 et 5, mixte en plus. J'ai écrit pas mal d'articles et de conférences sur l'analyse de textes par ordinateur et les systèmes experts, sans me rendre compte que je les écrivais, avec désinvolture je dirais, puis j'ai enseigné l'épistémologie et la création interactives et j'ai eu une période d'écriture qui s'est étalée sur environ huit ans, dont une sabbatique, j'ai publié un ouvrage qui portait sur à peu près tout ce que je connaissais à propos des médias interactifs, puis une dizaine d'années où l'écriture est mise en veilleuse au profit de la préparation de cours d'épistémologie surtout et méthodologie de la recherche-crédation. Le retour à l'écriture s'est fait lors de la dernière sabbatique où j'ai écrit les fondements de mes enseignements en méthodologie de la recherche-crédation mis à disposition sous licence comme le dit la cartouche en bas des pages.



³ Traduction libre de : « The challenge, then, is to find a different way of writing. We might cease our endless writing about performance, and become performers ourselves »



Quand j'ai relu les écritures dans mon cahier, je me suis souvenu des lignes de textes, autant d'énoncés, qui coulaient, décollait les unes des autres, avec des décrochages et des bifurcations d'un thème ou motif à un autre. Je suis retrouvé dans le présent de l'expérience d'écriture de ce matin-là. Sensoriellement et cognitivement. Comme écrivait Piaget, je me suis re-présentifié ce moment. Écrire d'un trait et à peu près sans ratures.

Quand j'ai transcrit les écritures dans mon cahier, j'ai cherché un titre, une expression pour entourer ce qui est devenu avec de la distance réflexive « l'Écrire ». Il s'agit d'une écriture sur le motif de l'écriture :

Désir d'écrire
 Angoisse d'écrire
 Se donner le temps d'écrire
 Me donner du temps pour écrire
 Saisir ma pensée, la formuler
 Former les lettres des mots
 Lier la pensée à ma main
 Concilier la pensée à ma main
 Écrire à partir d'une terrasse en face de la mer Égée
 Écrire en regardant au loin la ligne d'horizon
 L'horizon comme un devenir, un aller plus loin, sans trop savoir où
 Délice d'écrire, parfois
 Peine à écrire, souvent
 Décider d'écrire
 Laisser venir l'écriture
 Nourrir l'écriture
 Désir d'écrire, écrire mon désir
 Angoisse d'écrire, écrire mon angoisse
 Écrire pour devenir, écrire mon devenir
 Se laisser distraire, chercher la distraction
 Avoir le projet d'écrire, écrire un projet
 Projeter d'écrire, me projeter dans l'écriture
 Écrire pour inscrire, m'inscrire par l'écriture
 Former les lettres, me former, me transformer
 Laisser venir ce qui vient, laisser devenir ce qui devient
 J'écris en surplomb du port, les barques des pêcheurs sont protégées par la digue
 La plupart du temps, j'écris en surplomb du monde, protégé par la rationalité
 Encore un paradoxe
 Arriver à écrire mes paradoxes, sortir de la protection de la digue du port, affronter les vagues, le ressac, les crises, les intempéries, les tempêtes
 Écrire pour faire une trace, un tracé, un sillon
 Écrire en sillonnant, en louvoyant pour éviter le vent de face et les hautes vagues qui nous versent, qui nous bouleversent, qui nous renversent
 Écrire pour ne pas chavirer, m'enliser, me liquéfier, me déglisser
 Écrire comme un pêcheur grec qui va au loin sur sa frêle barque, racler le fond de la mer
 Écrire comme cet autre pêcheur grec qui la nuit va sur une mer d'huile avec une lumière pour attirer les gros poissons avec ruse et fourberie



Racler le fond pour écrire des raisonnements, pour déployer des discours
User de subterfuges pour saisir de grosses intuitions avec lesquels je ferai des concepts
Me laisser surprendre par l'écriture, surprendre l'écriture
Cesser d'écrire, aller marcher, pour revenir écrire
Écrire, écrire, écrire
Écrire encore

Molyvos 10 juin 2019

De retour d'Europe, j'ai réalisé plusieurs projets d'écritures sur la recherche-crédation.
Puis, de l'intérieur d'un projet a germé le désir de réfléchir à l'écriture dans sa dimension performative et de situer mon écriture par rapport aux différents « paradigmes » de recherche (Lincoln, Lynham et Guba, 2011).

Il s'est avéré que mon écriture est tour à tour et en même temps POSTmoderne, POSTstructuraliste, POSTdisciplinaire et POSTqualitative.

J'ai décidé d'en faire un projet d'écriture à part entière.

Ciel, mon écriture est POST !

Ce n'est qu'à mi-parcours environ qu'est apparue l'évidence que ma pratique de la recherche par l'écriture est apparue comme transversale à toute l'entreprise d'écriture de ce projet.



2. pourquoi POST ?

J'ai trouvé la réponse chez différents auteurs, dont Homi Bhabha, que j'ai découvert dernièrement par l'entremise de l'excellente thèse-crédation de Maria Legault (2020). Celui-ci ouvre son ouvrage séminal sur le postcolonialisme en discutant de cette question :

C'est le trope de notre temps que de situer la question de la culture dans le domaine de l'*au-delà de*. [...] Notre existence est marquée aujourd'hui par un sentiment obscur de survie, vivant aux frontières du « présent », pour laquelle il ne semble n'y avoir de nom en propre autre que l'astuce controversée de l'ajout du préfixe « post » [...] ⁴ (1994, p. 1)

D'entrée de jeu, Homi Bhabha situe la question dans un présent qui tente de penser au-delà d'un courant de pensée, mais qui ne dispose pas de terme pour en cerner la substance et la qualifier d'un nom serait représentatif. Sans doute parce qu'il n'est pas question d'un changement radical, au sens des changements de paradigmes scientifiques dont parle Thomas Kuhn (1962/1983), mais d'un moment de transition, de brassage, d'exploration qui n'est pas sans causer de troubles :

L'« au-delà de » n'est ni un nouvel horizon, ni une façon de laisser derrière soi le passé... [...] nous sommes dans ce moment de transit, où l'espace et le temps se croisent pour produire des figures complexes de différences et d'identité, de passé et de présent, d'intérieur et d'extérieur, d'inclusion et d'exclusion. Il y a en effet dans l'« au-delà de » un sentiment de désorientation, une perturbation de la direction: un mouvement incessant d'exploration [...] ⁵ (p. 1)

Plus loin Homi Bhabha énonce qu'il est impossible de penser un « au-delà » d'un courant de pensée actuel sans un recours au présent, puisque ce qu'il y a de l'autre côté est inconnu. Il énonce également que de penser cet « au-delà de » à partir du présent vient l'altérer :

L'« au-delà de » signifie la distance spatiale, marque le progrès, promet l'avenir ; mais nos annonces du dépassement de la barrière ou de la frontière - l'acte même d'aller *au-delà de* - sont inconnues, non représentables, sans un retour au « présent » qui, dans le processus de répétition, devient disjoint et déplacé. ⁶ (p. 4)

⁴ Traduction libre de : « It is the trope of our times to locate the question of culture in the realm of *the beyond*, [...] Our existence today is marked by a tenebrous sense of survival, living on the borderlines of the 'present', for which there seems to be no proper name other than the current and controversial shiftiness of the prefix 'post' [...] »

⁵ Traduction libre de : « The 'beyond' is neither a new horizon, nor a leaving behind of the past... [...] we find ourselves in the moment-of transit where space and time cross to produce complex figures of difference and identity, past and present, inside and outside, inclusion and exclusion. For there is a sense of disorientation, a disturbance of direction, in the 'beyond'; an exploratory, restless movement [...] »

⁶ Traduction libre de : « 'Beyond' signifies spatial distance, marks progress, promises the future; but our intimations of exceeding the barrier or boundary - the very act of going *beyond* - are unknowable,



Homi Bhabha énonce également que l'activation de cet imaginaire de la distance spatiale par le recours au projet d'un « au-delà de » vient interrompre le sens collectif d'une collusion contemporaine, dans mon cas de l'écriture académique qualitative, collusion que je décris plus loin :

L'imaginaire de la distance spatiale - vivre en quelque sorte au-delà de la frontière de notre temps - met en relief les différences temporelles et sociales qui interrompent notre sens collusoire de la contemporanéité culturelle.⁷ (p. 4)

Il nous propose que le présent ne soit pas seulement une rupture ou un lien entre un avant et un après, mais un présent immédiat où se joue la discontinuité :

Le présent ne peut plus être simplement envisagé comme une rupture ou un lien entre le passé et le futur, comme une présence synchronique : notre présence immédiate, notre image publique, se révèle pour ses discontinuités, ses inégalités, ses minorités.⁸ (p. 4)

Je lis ces passages comme déconstruction du post- comme marqueur historique de changements déjà accomplis, d'une séquentialité inévitable, mais plus comme un projet de changement qui confère une dimension performative aux personnes qui s'y adonnent au présent. De cette contribution, je retiens la dimension performative de mon écriture que je veux POST et que cette aspiration à un « au-delà de » s'accomplit dans le présent de l'écrire.

Marianne Hirsch, va dans le même sens que Homi Bhabha, pour ce qui est des nombreux « post » qui continuent de dominer notre champ intellectuel : postmodernisme et poststructuralisme [qui] inscrivent à la fois une distance critique et une profonde interrelation respectivement avec le modernisme et le structuralisme. (2014, p. 206)

Par contre, elle constate qu'il y a au moins une exception : « le « postféminisme » [qui a] bien été utilisé pour désigner une suite du féminisme. » (p. 206) Elle rapporte que dans une conférence, Rosalind Morris (2011) a eu recours une analogie pour qualifier ce recours à l'ajout du préfixe « post » à des concepts :

le « post » fonctionnait comme un post-it qui adhère à la surface de textes et de concepts, s'ajoutant à eux et, ce faisant, les transformant en une sorte de supplément derridien. Des Post-its, bien sûr, souvent pris pour des pensées après-coup qui peuvent aisément se décoller et se déconnecter de leur source. Et si le post-it tombe, le postconcept, lui, doit persister par lui-même, et dans cette position précaire il peut même acquérir ses propres qualités. (p. 206)

unrepresentable, without a return to the 'present' which, in the process of repetition, becomes disjunct and displaced. »

⁷ Traduction libre de : « 'The imaginary of spatial distance - to live somehow beyond the border of our times - throws into relief the temporal, social differences that interrupt our collusive sense of cultural contemporaneity. »

⁸ Traduction libre de : « 'The present can no longer be simply envisaged as a break or a bonding with the past and the future, no longer a synchronic presence: our proximate self-presence, our public image, comes to be revealed for its discontinuities, its inequalities, its minorities. »



Elle conclut que le concept de « postmémoire » qui est l'objet de son étude :

partage la stratification et le différé de ces autres « posts », s'alignant sur les pratiques de la citation et du supplément qui les caractérisent. De même que les autres « posts », « postmémoire » reflète une oscillation déstabilisante entre rupture et continuité. (p. 206)

De cette contribution, je retiens que mon écriture que je veux POST entretient plus de liens sans doute que je ne le voudrais avec l'écriture académique qualitative avec laquelle je tente de rompre. Je retiens également le caractère instable de ma démarche.

Jennifer Mease rejette également la consécution comme signification du « post » accolée à des mouvements, elle insiste sur l'interdépendance du mouvement qui est donné comme consécutif avec celui qui le précède, au lieu d'un rejet en bloc, elle parle d'extensions de ceux-ci pour, suite à une critique, pallier leurs échecs à rendre compte adéquatement du monde :

L'utilisation du préfixe "post" est plus nuancée que de seulement signifier au-delà de la chronologie. Dans le sens traditionnel, le préfixe « post » signale quelque chose qui suit - dans ces cas, une approche savante ou esthétique qui vient après le structuralisme ou le modernisme. Alors que le poststructuralisme et le postmodernisme sont souvent compris comme un rejet de leurs prédécesseurs, une telle interprétation dément le caractère interdépendant de ces mouvements philosophiques et de ceux qui les précèdent. Le « post » attaché au structuralisme et au modernisme signale à la fois une réponse et une critique. Les mouvements « post » ne sont pas tant des rejets absolus que des extensions nées de l'échec des tentatives structurelles et modernes de décrire le monde de manière adéquate.⁹ (2017, p. 1).

Une fois établie la signification du « POST », je vais maintenant passer en revue les différents POST que je revendique pour mon écriture et, pour chacun de ces POST, élaborer un certain nombre d'aspects à partir des concepts tirés de ces POST.

⁹ Traduction libre de : « 'The use of the prefix "post" offers nuance beyond chronology. In the traditional sense, "post" signals something that follows – in these cases, a scholarly or aesthetic approach that comes after structuralism or modernism. While poststructuralism and postmodernism are often understood as a rejection of their predecessors, such an interpretation belies the interdependent nature of these philosophical movements and the ones that precede them. The "post" attached to structuralism and modernism signals both a response and a critique. "Post" movements are not so much absolute rejections of, but extensions born out of the failing of structural and modern attempts to adequately describe the world. »



3. mon écriture est POSTmoderne

3.1. *renoncement au grand récit, légitimation par la paralogie*

Mon écriture est postmoderne en raison de mon renoncement à trouver et à transmettre l'unité et à la vérité de la connaissance qui caractérise non seulement l'épistémologie moderniste inspirée par le positivisme mais l'écriture moderniste. Je renonce également au projet collectif des postpositivistes de contribuer par mes tentatives personnelles à atteindre cet objectif. Je souscris au constat de Jean-François Lyotard quant à « la fin des grands récits » comme légitimation du discours scientifique et, par extension, dans le discours académique des SHS :

Le recours aux grands récits est exclu ; on ne saurait donc recourir ni à la dialectique de l'Esprit ni même à l'émancipation de l'humanité comme validation du discours scientifique postmoderne. Mais, on vient de le voir, le « petit récit » reste la forme par excellence que prend l'invention imaginative, et tout d'abord dans la science. (1979, p. 98)

Ainsi, les grands récits légitimant sont abandonnés au profit de petits récits, situés, qui assument la voix de leur énonciation, des petits récits des découvertes que j'ai pu faire au fil de mes recherches et errances dans les textes. Je reviendrai plus loin sur la contingence et la sérendipité qui jalonnent ces parcours.

Jean-François Lyotard propose la « paralogie » comme principe de légitimation qui remplace les grands récits ou métarécits de la science moderne :

La science postmoderne fait la théorie de sa propre évolution comme discontinue, catastrophique, non rectifiable, paradoxale. Elle change le sens du mot savoir, et elle dit comment ce changement peut avoir lieu. Elle produit non pas du connu, mais de l'inconnu. Et elle suggère un modèle de légitimation qui n'est nullement celui de la meilleure performance, mais celui de la différence comprise comme paralogie (p. 97)

Pour comprendre ce mot nouveau pour moi, j'ai recours à la décomposition étymologique : le préfixe « para » signifie « à côté, au-delà », mais aussi « contre et, par extension, irrégulier, mauvais » et la racine « logie » de « logos » qui signifie « discours, logique, science ». Donc paralogie signifierait dans ce contexte « un discours ou une logique divergente ». En note, Lyotard mentionne formes que la paralogie peut prendre : « le systématique ouvert, la localité, l'antiméthode » (p. 98) Gaëlle Bernard commente la légitimation par la paralogie de la façon suivante :

La légitimation par la paralogie, c'est donc la légitimation par la production d'argumentations inaudibles dans le cadre des règles admises et qui poussent à leur révision : c'est-à-dire la légitimation par la production du radicalement nouveau, la remise en cause des paradigmes et la complication des méthodes. Ce que Lyotard retient de la science postmoderne, c'est donc le bouleversement ou l'interrogation des cadres dans lesquels on pense et qui régulent le jugement. (2011, p. 98)



Cette production du radicalement nouveau, la table rase, me semble à tout le moins exagéré voire utopique. Par contre, la remise en cause de ce qui est tenu pour acquis, de ce qui est institutionnalisé par un questionnement, par une recours à des connaissances en dehors du cadre disciplinaire permet de réfléchir autrement. Elizabeth St. Pierre va dans le même sens : la paralogie de Lyotard n'est pas qu'une façon d'innover à l'intérieur des paradigmes ou disciplines, mais de penser différemment, au-delà (on revient à la discussion autour du préfixe post-) d'éviter le réductionnisme pour embrasser la complexité du monde :

Lyotard n'a pas défini la paralogie comme un raisonnement erroné, définition que l'on trouve dans le dictionnaire, ni ne l'a utilisée pour désigner simplement l'innovation à l'intérieur d'un paradigme donné. La paralogie dépend d'une personne ayant des connaissances différentes qui peut « perturber l'ordre de la raison », déstabiliser « la capacité d'explication » et créer de nouvelles normes et « de nouvelles règles circonscrivant un nouveau champ de recherche pour le langage de la science ». Ce type de science et les connaissances afférentes sont "toujours déterminées localement" (p. 99) et inépuisables, et son intention n'est pas de réduire, mais d'embrasser la complexité.¹⁰ (2012, p. 498)

Mon écriture est postmoderne parce que je renonce à produire des grands récits qui auraient pour fonction d'institutionnaliser ma recherche, de la discipliner et si, au cours de mes recherches dans les textes, je trouvais des grands récits, je compte les remettre en question. Au lieu de cette production d'un grand récit, je cherche à mettre en évidence une multitude d'aspects relatifs à ces thèmes de provenance épistémologique diversifiée, en prenant soin d'en attribuer la provenance à des personnes singulières et en soulignant au lieu de les lisser les relations et les tensions qui existent entre ces contributions, sans chercher de résolution.

3.2. *dérogatoire à l'écriture académique moderniste*

Mon écriture est postmoderne parce qu'elle déroge aux principes de l'écriture académique moderniste que Karen Golden-Biddle et Karen Locke qualifient d'« exempte de fioritures et désincarnée »¹¹ :

Socialisés dans la communauté de notre discipline, nous en arrivons à comprendre l'écriture comme une démonstration impersonnelle et détachée

¹⁰ Traduction libre de : « 'Lyotard (1979/1984) did not define paralogy as faulty reasoning, the definition one finds in a dictionary, nor did he use it to mean simply innovation, which the paradigm controls. Paralogy depends on someone with different knowledge who can 'disturb the order of reason', destabilize 'the capacity for explanation' and create new norms and 'new rules circumscribing a new field of research for the language of science'. This kind of science and its knowledge is 'always locally determined' (p. 61) and inexhaustible, and its intent is not to reduce but to embrace complexity. »s

¹¹ Traduction libre de : « unadorned and disembodied »



des résultats de nos recherches, ainsi qu'une explication de leur contribution aux connaissances existantes.¹² (2007, p. 10)

Serge Hein énumère différents aspects de cette écriture :

L'écriture conventionnelle et moderniste, [...] repose sur des éléments d'écriture tels que la linéarité, le sens, l'intrigue (c'est-à-dire un début, un milieu et une fin), la cohérence interne (ou l'unité textuelle), la logique binaire, les relations sujet-prédicat, la structure en général et l'identité ou la fixité.¹³ (2018, p. 83)

Les textes que j'écris ont plutôt la forme de rhizomes, la linéarité de l'exposition est remplacée par une succession de proliférations autour de noyaux ou attracteurs qui me semblent recouvrir les thèmes abordés. La signification est plurielle et non pas unique conformément à la diversité des sources convoquées. L'intrigue ou plutôt l'exposition est souvent exempte d'introduction ou de conclusion qui viendraient contraindre, ordonner ou encore hiérarchiser les proliférations que je renonce d'emblée à synthétiser. Tout au plus je fournis des indications topologiques pour permettre de se repérer par rapport au projet d'écriture. Quand c'est possible, je cherche à sortir de la logique binaire ainsi que de la logique causale, entre autres par des procédés d'accumulation et de mise en résonance. Par contre, même si elle prolifère, mon écriture se déploie en trajectoire de recherche de sens dans un projet donné. C'est ainsi que j'en suis venu à nommer mes textes : projets d'écriture avec sous-entendu en cours ou suspendus, mais jamais terminés.

3.3. *une écriture à la 1^{ère} personne*

Aussi, mon écriture est postmoderne parce qu'elle est à la première personne, au « Je », ce qui est proscrit dans l'écriture moderniste :

L'utilisation de la première personne et des énoncés personnels montrent où la chercheuse parle en son nom propre [...]. Contrairement aux conventions des sciences humaines traditionnelles, dans lesquelles la rhétorique déployée crée un sentiment de continuité entre l'auteur caché et la texture continue de la littérature qui est convoquée.¹⁴ (Holliday, 2016, p. 135)

Pour Adrian Holliday, il s'agit pour le chercheur d'« exprimer sa voix pour revendiquer son pouvoir personnel par l'écriture »¹⁵, (p. 130); il revendique dans les textes « des

¹² Traduction libre de : « Socialized into our disciplinary community, we come to understand this writing as an impersonal and detached demonstration of the results of our investigative procedures, as well as an explanation of the work's significance to existing knowledge »

¹³ Traduction libre de : « 'Conventional, modernist writing, [...] relies on writing elements such as linearity, meaning, plot (i.e., a beginning, middle, and end), internal coherence (or textual unity), binary logic, subject–predicate relations, structure in general, and identity or fixity. »

¹⁴ Traduction libre de : « 'The use of the first person and personal statement shows where the researcher is speaking for herself [...]. Unlike the more traditional humanities conventions, in which the rhetoric creates a sense of seamless continuity between hidden author and an ongoing texture of literature »

¹⁵ Traduction libre de : « 'express her voice to claim personal power in writing. »



segments explicites dans lesquels le chercheur peut se tailler un territoire personnel. »¹⁶ Mon écriture est postmoderne, non seulement parce que j'utilise la première personne, le « Je » qui indique que c'est bien moi qui écris, mais parce que je vais encore plus loin que de me réserver des segments où je me permets d'être personnel, en m'octroyant la permission de choisir les informations et connaissances assemblées dans mes textes en fonction de mon histoire, de ma culture, mais aussi de mes intérêts et de mes valeurs. Les proliférations que je donne à lire ne sont pas tant initiées par des besoins de cohérence ou d'exhaustivité que par mes quêtes qui sont surtout mues par mon désir de connaissance, d'exploration du monde et de me confronter à sa complexité et surtout à mes propres limites. Mary et Kenneth Gergen décrivent cette forme d'écriture de la façon suivante :

Le lecteur est à même de constater que la binarité sujet/objet se détériore, il est informé des tournures que prend à chaque instant la confrontation au monde, confrontation qui est également avec soi-même. Dans tous ces mouvements réflexifs, le chercheur renonce à la « vue par l'œil de dieu » et révèle son travail comme étant situé historiquement, culturellement et personnellement.¹⁷ (2000, p. 4)

Cette référence à dieu pour qualifier les prétentions du chercheur moderniste est étendue par James Joseph Scheurich à sa capacité d'accéder et de communiquer efficacement les significations, autant explicites qu'implicites, des entretiens – les différentes sources dans mon cas – pour soutenir la thèse qu'il avance :

Cette perspective moderniste situe le chercheur comme une sorte de dieu qui sait consciemment ce qu'il fait, qui (s'il est correctement formé) peut clairement communiquer des significations à une autre personne, et qui peut déduire les significations cachées, mais récupérables au cours de l'entretien pour étayer une généralisation abstraite.¹⁸ (1997, p. 64)

Je partage en tout point la critique de Scheurich sur la conception moderniste de la recherche et de l'écriture qui ne se questionne pas sur « les ambiguïtés insolubles de la conscience, du langage, de l'interprétation et de la communication »¹⁹ (p. 64) C'est ainsi que les chercheurs qui se revendiquent d'une conception postmoderne de la recherche « mettent l'accent sur la subjectivité ou sur les croyances, les expériences et les valeurs

¹⁶ Traduction libre de : « 'segments within which the writer can carve a personal territory »

¹⁷ Traduction libre de : « The reader finds the subject/object binary deteriorating, and is informed of ways in which confronting the world from moment to moment is also confronting the self. In all these reflexive moves, the investigator relinquishes the "god's eye view" and reveals his/her work as historically, culturally, and personally situated. »

¹⁸ Traduction libre de : « This modernist perspective situates the researcher as a kind of god who consciously knows what she/he is doing, who (if properly trained) can clearly communicate meanings to another person, and who can derive the hidden but recoverable meanings within the interview to support an abstract generalization. »

¹⁹ Traduction libre de : « the unresolvable ambiguities of consciousness, language, interpretation, and communication »



que le chercheur apporte au cadre de la recherche »²⁰ (Johnson-Bailey et Ray, 2008, p. 229) C'est pourquoi je me préoccupe en écrivant d'informer les lecteurs non seulement des différentes postures que j'adopte tour à tour, mais également des aléas de mon processus de recherche et d'écriture, ce qui est décrit par Mary et Kenneth Gergen comme étant une confrontation avec le monde et avec moi-même, ce qui selon Becky Ropers-Huilman participe de la pensée postmoderne :

La pensée postmoderne sur le processus de la connaissance ajoute à l'argument selon lequel il est nécessaire d'être aussi explicite que possible sur nos propres positions dans la construction de nos comptes-rendus.²¹ (1999, p. 28)

Pour Claire Ballinger, la remise en question de l'autorité du chercheur postmoderne n'est pas sans conséquence sur la lecture :

Ainsi, l'autorité du chercheur est remise en question, et les lecteurs sont encouragés à participer activement à la construction de significations et à réfléchir à ce qu'ils apportent de plus à la recherche en tant que « consommateurs » de la recherche.²² (2008, p. 45)

3.4. une écriture du « moi expressif »

Laurel Richardson et Elisabeth St. Pierre reformulent les principales caractéristiques de l'écriture postmoderniste en insistant sur l'incontournable présence de l'auteur, si ce n'est que sous forme de trace advenant que celui-ci cherche à se conformer aux règles de l'écriture moderniste selon lesquelles l'instance d'énonciation doit être absente. Elles ajoutent que la transparence totale est impossible et que ce dévoilement de notre moi n'est toujours que partiel en raison des mécanismes de refoulement qui constituent notre psyché, sans doute qu'elles font ici référence à ces mécanismes qui ont été étudiés en long et en large par la psychanalyse :

Le postmodernisme prétend que l'écriture est toujours partielle, locale et située et que notre moi est toujours présent, peu importe l'ampleur des efforts que nous déployons pour le supprimer - mais notre moi n'est que seulement partiellement présent parce que dans notre écriture nous refoulons aussi des parties de notre moi.²³ (2005, p. 962)

J'ai débuté mes études universitaires à la fin des années '70 alors que la postmodernité était en pleine éclosion, quoique très mal acceptée, comme c'est encore le cas par ceux

²⁰ Traduction libre de : « Postmodern qualitative researchers emphasize subjectivity or the beliefs, experiences, and values the researcher brings to the research setting. »

²¹ Traduction libre de : « Postmodern thinking on knowing processes adds to the argument that it is necessary to be as explicit as possible about our own positions in constructing our accounts. »

²² Traduction libre de : « Thus, the authority of the researcher is challenged, and the readers are encouraged to actively participate in constructing meanings and reflect on what they additionally bring to the research as research "consumers." »

²³ Traduction libre de : « Postmodernism claims that writing is always partial, local, and situational and that our selves are always present no matter how hard we try to suppress them—but only partially present because in our writing we repress parts of our selves as well. »



qui se sentent investis de la mission de préserver la scientificité des recherches en SHS. Très tôt j'ai eu le désir de faire des recherches qui croisaient mes désirs de connaissances et non pas des recherches qui étaient convenables et convenues inscrites dans le paradigme du langage structuralisme et sémiologie. Mes tentatives de faire des recherches autrement, écrites de façon moderniste, ont obtenu de la part de mes professeurs un accueil au mieux mitigé, mais souvent négatif. Beaucoup plus tard, ma carrière de professeur avancée, après avoir laissé la création multimédia pour me consacrer à l'épistémologie et à la R-C et surtout après avoir découvert la recherche performative il y a quelques années, j'ai eu le besoin pressant, légitimé par une littérature académique abondante, de revenir à mes aspirations de réaliser des recherches postmodernistes et de pratiquer une écriture volontairement partielle, locale et située, une écriture décomplexée qui, sans être ostentatoire, fait la part belle à « mon moi », qui est qualifié par John Gibbins et Bo Reimer de « moi expressif ».

Gibbins et Reimer énumèrent les conditions pour que notre moi atteigne ce statut : l'acquisition de la réflexivité, une émancipation par rapport aux contraintes imposées par le modernisme, un désir de se constituer :

que le soi puisse acquérir la réflexivité ou la conscience de soi-même et de ses sources ; la désincarcération ou la libération de certaines ou de toutes les limites traditionnelles ; et une capacité et un désir de se faire à partir des sources et des ressources diverses et souvent fragmentées qui lui sont disponibles. Un soi qui se trouve dans cette position, avec ces expériences, ressources et orientations que nous appelons *un soi expressif*.²⁴ (1999, p. 3)

En mentionnant « les sources du soi », les auteurs font référence à l'ouvrage de Charles Taylor *Les sources du moi : la formation de l'identité moderne* (Sources of the Self : the Making of the Modern Identity) qui identifie et les trois sources qui ont construit l'identité moderniste : le chrétienne, scientifique et romantique (1989). Gibbins et Reimer reprennent la filiation tracée par Taylor entre l'« expressivisme » et le mouvement romantique, mais rejettent l'évaluation négative que ce dernier en fait :

Contrairement à nous, il la considère comme une menace pour le bien-être humain en raison de son potentiel de démembrement, d'individualisation et de fracture.²⁵ (p. 7)

Pour eux, l'« expressivisme » est une manière postmoderniste de se constituer en tant que personne en regroupant nos diverses identités, construites à l'intérieur des différents groupes auxquels nous appartenons, qui se chevauchent dans notre quotidien. L'« expressivisme » a également une dimension performative qui fait que

²⁴ Traduction libre de : « the self can gain reflexivity or awareness of itself and its sources; dis-embeddedness or release from some or all traditional boundaries; and a capacity and desire to make itself from the diverse and often fragmented sources and resources it has available. A self that finds itself in this position, with these experiences, resources and orientations we call *an expressive self*. »

²⁵ Traduction libre de : « unlike us, he sees it as a threat to human well-being due to its disembedding, individualizing and fracturing potential. »



nous construisons le monde, que nous agissons et que nous nous racontons conformément à cette identité :

L'expressivisme est donc l'attitude, l'approche et le mouvement des personnes de la postmodernité qui cherchent à regrouper et à pérenniser une identité et à agir, se comporter et structurer leur monde afin de se conformer à cette identité. En bref, c'est l'orientation vers la vie de ces personnes qui aiment le faire pour elles-mêmes, qui voient leur vie comme un voyage de découverte et une narration de soi.²⁶ (p. 6)

De plus, les personnes « expressivistes » et leur pratique se caractérisent par leur éclectisme :

Les expressivistes seront éclectiques tant dans les sources qui les constituent que dans leur mode d'expression, mélangeant le traditionnel avec le moderne, le matériel avec le spirituel, l'ancien avec le nouveau, et le familier avec l'étrange, dans leurs styles de vie et leurs habitus.²⁷ (p. 6)

²⁶ Traduction libre de : « Expressivism, then, is the attitude, approach and movement of people in postmodernity who seek to pool and perm an identity for themselves and to act, behave and structure their world in order to conform to this identity. In short, it is the orientation to life of those people who like to do it for themselves, who see their lives as a voyage of discovery and a narration of self. »

²⁷ Traduction libre de : « Expressivists will be eclectic both in the sources that constitute them and in their mode of expression, mixing the traditional with the modern, the material with the spiritual, the old with the new, and the familiar with the strange, in their lifestyles and habitus. »



4. mon écriture est POSTstructuraliste

Mon écriture est poststructuraliste. Tout de suite une question surgit : quelle est donc la différence entre le postmodernisme et le poststructuralisme ? J'ai si souvent vu des textes où ils étaient considérés comme équivalents.

4.1. *d'abord distinguer le poststructuralisme du postmodernisme*

Parmi tous les textes consultés, je retiens la distinction que fait Ben Agger, tout en constatant que la frontière entre les deux est poreuse :

Il existe un chevauchement important entre le poststructuralisme et le postmodernisme. Pour les besoins de mon propos, le poststructuralisme [...] est une théorie de la connaissance et du langage, tandis que le postmodernisme [...] est une théorie de la société, de la culture et de l'histoire.²⁸ (1991, p. 112)

Quant à elle, Jennifer Mease, se basant sur la contribution de Agger, juge :

utile de considérer le postmodernisme comme un mouvement plus large qui a été repris dans la vie culturelle et scientifique, et le poststructuralisme comme un projet théorique plus spécifique.²⁹ (2017, p. 2)(p. 2)

Elle considère le postmodernisme :

comme une façon particulière de faire ou d'être qui remet en question la notion conventionnellement acceptée de vérités et de normes universelles en jouant avec ces vérités et ces normes et en adoptant des alternatives à celles-ci.³⁰ (p. 2)

C'est ce que je viens de faire en contrastant certaines caractéristiques de mon écriture avec les normes qui régissent l'écriture moderniste de la recherche qualitative. D'un autre côté, elle considère que le poststructuralisme :

offre un projet théorique plus spécifique qui émerge de l'étude du langage, de ses usages et des façons dont il structure l'expérience vécue.³¹

J'en retiens que le postmodernisme critique les normes culturelles et scientifiques modernistes et propose des alternatives, alors que le poststructuralisme s'attarde aux aspects ontologiques et épistémologiques qui sous-tendent ces normes et les alternatives proposées.

²⁸ Traduction libre de : « There is substantial overlap between poststructuralism and postmodernism. For my purposes here, poststructuralism [...] is a theory of knowledge and language, whereas postmodernism [...] is a theory of society, culture, and history. »

²⁹ Traduction libre de : « it is helpful to think of postmodernism as a broader movement that has been taken up in both cultural and scholarly life, and poststructuralism as a more specific theoretical project. »

³⁰ Traduction libre de : « One might describe postmodernism as a particular way of doing or being that challenges the conventionally accepted notion of universal truths and norms by playing with and embracing alternatives to those truths and norms. »

³¹ Traduction libre de : « Poststructuralism offers a more specific academic project that emerged from the study of language, its uses, and the ways it structures lived experience. »



Selon Nick Fox, malgré la grande diversité des contributions considérées comme poststructuralistes, les différentes analyses proposées portent sur les relations entre le pouvoir, le langage et la connaissance :

Le poststructuralisme recouvre un certain nombre d'analyses associées de la relation entre le pouvoir, le langage et la connaissance, qui ont en commun l'idée que la connaissance est toujours contextuelle, partielle et fragmentaire, mais aussi qu'elle n'est jamais neutre et façonne les relations de pouvoir entre les individus ou les groupes.³² (2014, p. 3)

Dans le cas présent le pouvoir est celui de l'académie qui impose une façon d'écrire dont j'ai discuté plus haut. Pour ce qui est de la langue, elle me pose problème, non seulement parce qu'elle résiste à ma pensée et qu'elle impose des contraintes à la formulation de ma pensée, mais également parce que les auteurs que je mobilise écrivent en langue anglaise et qui m'oblige à traduire leurs formulations personnelles pour les faire miennes – je reviendrai plus loin sur la traduction – à cette difficulté s'ajoute celle que ces auteurs mobilisent des sources qui sont elles-mêmes des traductions anglaises de textes français déjà complexes à lire dans leur langue d'origine. Pour ce qui est de la connaissance, elle n'est pas le résultat d'une réduction de la complexité des phénomènes traités de façon à produire des abstractions objectives, mais d'un cumul de contextes, ce qui la rend partielle et fragmentaire. Conséquemment, mon écriture est personnelle, incertaine, hésitante et conditionnée par des sources dont l'accès est contingent plutôt qu'unificatrice et systématique.

4.2. *la crise de la représentation [par le langage académique]*

Patti Lather met l'accent sur le poststructuralisme comme « réponse par les disciplines à la crise contemporaine de la représentation »³³ (2016, p. 372). Elle explique la crise de la représentation par les limitations qu'impose le langage académique sur l'écriture de notre pensée :

Le langage est considéré à la fois comme porteur et créateur des codes épistémologiques d'une culture. Les façons dont nous parlons et écrivons sont tenues pour influencer nos limites conceptuelles et créer des zones de silence, car la langue organise le sens en termes de catégories préétablies.³⁴ (p. 372)

Elle fait sans doute faisant allusion à la « mort du sujet » proclamée par Michel Foucault en conclusion de son ouvrage *Les mots et les choses*, ouvrage que j'ai lu au tout début

³² Traduction libre de : « Post-structuralism covers a number of associated analyses of the relationship between power, language and knowledge, which have in common the view that knowledge is always contextual, partial and fragmentary, but also is never neutral and shapes the power relations between individuals or groupings. »

³³ Traduction libre de : « response across the disciplines to the contemporary crisis of representation »

³⁴ Traduction libre de : « The recent linguistic turn in social theory focuses on the power of language to organize our thought and experience. Language is seen as both carrier and creator of a culture's epistemological codes. The ways we speak and write are held to influence our conceptual boundaries and to create areas of silence as language organizes meaning in terms of preestablished categories. »



de ma maîtrise sur l'alchimie au moyen âge, en 1979, et qui a façonné ma conception de l'histoire des idées :

Ainsi, le dernier homme est à la fois plus vieux et plus jeune que la mort de Dieu; puisqu'il a tué Dieu, c'est lui-même qui doit répondre de sa propre finitude; mais puisque c'est dans la mort de Dieu qu'il parle, qu'il pense et existe, son meurtre lui-même est voué à mourir; des dieux nouveaux, les mêmes, gonflent déjà l'Océan futur; l'homme va disparaître. (1966, p. 396)

En relisant ces pages pour trouver une citation pertinente, je prends conscience que son écriture dépasse, déborde la pensée analytique précise et pénétrante qu'il déploie et que dont j'ai l'habitude de lire la formulation discursive chez les commentateurs. J'avais retenu que ce sont les discours, donc le langage qui façonnent le sujet et non l'inverse comme le veut la vision moderniste du sujet, d'où la crise de la représentation. Un peu plus loin dans le texte, Foucault ajoute que l'homme est remplacé par l'« être de langage » :

Si ce même langage surgit maintenant avec de plus en plus d'insistance en une unité que nous devons, mais que nous ne pouvons pas encore penser, n'est-ce pas le signe que toute cette configuration va maintenant basculer, et que l'homme est en train de périr à mesure que brille plus fort à notre horizon l'être du langage ? (p. 397)

J'ai cherché ce que les commentateurs écrivent à propos de cet « être de langage » sans trouver rien d'éclairant ou de convaincant, que des renvois à la littérature, à la psychanalyse lacannienne ou encore à l'ethnologie, au hasard de mes recherches je suis tombé sur cette entrevue inédite jusqu'alors³⁵ où Foucault lui-même parle de son rapport à l'écriture :

L'écriture est érigée à partir d'elle-même, non pas tellement pour dire, pour montrer ou pour enseigner quelque chose, mais pour être là. Cette écriture, c'est actuellement, en quelque sorte, le monument même de l'être du langage.

Plus tôt dans son texte, Foucault associait l'« être du langage » au débordement du structuralisme, à la littérature :

Qu'est-ce que le langage ? Qu'est-ce qu'un signe ? [...] Tout est-il signifiant, ou quoi, et pour qui et selon quelles règles ? Quel rapport y a-t-il entre le langage et l'être, et est-ce bien à l'être que toujours s'adresse langage, celui, du moins, qui parle vraiment ? Qu'est-ce donc que ce langage, qui ne dit rien, ne se tait jamais et s'appelle "littérature" ? (p. 317)

Mais je m'égare à peine. Pour revenir à cette crise de la représentation, à l'incapacité du langage dans sa conception structuraliste, comme organisation de signes arbitraires par différence, à représenter certains phénomènes surtout ceux qui sont liés à l'être, à notre subjectivité, ce qui crée les « zones de silence » dans les termes de Patti Lather.

³⁵ Entrevue de Michel Foucault par Claude Bonnefoy publiée le 12 septembre 2004 dans le journal *Le Monde*.



Ces « zones de silence » qui peuvent être évitées ou contournées par les écritures créatives dont je parlerai plus loin.

Pour Patti Lather « [L]e poststructuralisme considère la recherche comme une mise en action des relations de pouvoir. »³⁶ (2016, p. 373), les relations de pouvoir entre le chercheur et le langage « d'organiser notre pensée et notre expérience »³⁷ (p. 372) dans le cadre de la recherche universitaire. L'écriture de la recherche poststructuraliste, et donc mon écriture dans la mesure où elle est poststructuraliste, porte plus sur ma relation avec les objets et phénomènes que j'étudie que sur une représentation de ceux-ci par le langage :

L'accent est mis sur le développement d'une production mutuelle et dialogique d'un discours à choix multiples et multicentriques, un moment particulier de la production textuelle qui en dit plus sur la relation entre le chercheur et la recherche que sur un quelconque « objet » qui peut être capturé par le langage.³⁸ (p. 373)

4.3. *une écriture qui est performative*

Mon écriture est poststructuraliste dans la mesure où elle est performative. C'est dans et par mon écriture que se fait la recherche contrairement à la conception séquentielle de la recherche qualitative moderniste où l'écriture qui est tenue pour transparente sert à communiquer les résultats de la recherche :

l'écriture fait elle-même partie du processus de recherche qualitative. Une partie de la vision positiviste de la recherche a été l'idée que les données sont collectées jusqu'à ce que la recherche soit « terminée », moment où « l'écriture commence ». La recherche qualitative post-positiviste et naturaliste poursuit cette tradition avec l'idée qu'il arrive un moment où l'exploration sociale est épuisée et que les données sont complètes et évidentes, et que l'étape de la rédaction est simplement une question de faire rapport.³⁹ (Holliday, 2016, p. 128)

Pour Max van Manen c'est lors de l'acte de l'écriture et de la lecture que la recherche qualitative poststructuraliste se fait :

C'est dans l'acte de lire et d'écrire que les idées émergent. [...] C'est précisément dans le processus d'écriture que les données de la recherche sont acquises et

³⁶ Traduction libre de : « Poststructuralism views research as an enactment of power relations. »

³⁷ Traduction libre de : « to organize our thought and experience. »

³⁸ Traduction libre de : « The focus is on the development of a mutual, dialogic production of a multichoice, multicentered discourse, a particular moment of textual production that says more about the relationship between researcher and researched than about some "object" capturable via language. »

³⁹ Traduction libre de : « writing is itself part of the process of qualitative investigation. Part of the positivist vision of research has been the view that data is collected until the research is 'finished', at which point 'writing-up begins'. Postpositivist, naturalist qualitative research continues this tradition with the idea that there comes a point at which social exploration is exhausted and data complete and self-evident, and the writing-up stage is simply a matter of reporting. »



interprétées et que la nature fondamentale des questions de recherche est perçue.⁴⁰ (2006, p. 715)

C'est lorsque je lis pour écrire, que j'écris à partir de segments de texte que j'ai retenus lors de mes lectures que m'apparaît ce que je veux écrire. C'est dans le corps à corps avec le langage et ma pensée qu'advient la recherche. Plus loin dans son texte, j'ai trouvé ce très beau passage où, paraphrasant Derrida⁴¹, van Manen esquisse beaucoup mieux que je ne pourrai jamais le faire ce qui se passe dans l'écriture :

L'écriture crée un espace qui appartient à l'indicible. C'est dans cet espace de l'écrit que règne l'incompréhension ultime des choses, l'insondable infinité de leur être, le grondement inquiétant de l'existence elle-même, mais dans ce regard fugace, on sent aussi la fragilité de notre propre existence, de notre propre mort, qui nous appartient plus essentiellement que tout, disait Derrida (1995).⁴² (p. 718)

Un peu après van Manen revisite la crise de la représentation, un des principaux thèmes du poststructuralisme, en l'inscrivant dans le geste de l'écriture, un geste désespéré parce qu'on n'y arrivera pas, mais que l'on répète encore et encore parce qu'il s'agit d'un des seuls moyens avec la création artistique d'exprimer, littéralement de mettre au dehors, le perçu, le ressenti, le pensé, en un mot notre expérience :

Le problème de l'écriture est qu'il faut rendre présent ce phénomène qui ne peut être représenté que par des mots – et qui pourtant échappe à toute représentation. Celui qui écrit cherche à rendre présent l'objet de son regard; il est toujours impliqué dans une relation de tension entre la présentation (le « voir » et la compréhension immédiats) et la représentation (la compréhension médiée par les mots).⁴³ (p. 718)

Ensuite van Manen explique que le langage fonctionne par substitution. La substitution d'un phénomène absent que l'on veut rendre présent par des signes, des mots, des énoncés ce qui lui confère une quasi-présence :

⁴⁰ Traduction libre de : « It is in the act of reading and writing that insights emerge. [...] It is precisely in the process of writing that the data of the research are gained as well as interpreted and that the fundamental nature of the research questions is perceived. »

⁴¹ Il s'agit d'une conférence intitulée « Donner la mort » donnée au Colloque de Royaumont, [6-9] décembre 1990 qui a été publiée sous le titre *Donner la mort. L'éthique du don : Jacques Derrida et la pensée du don* (1992).

⁴² Traduction libre de : « Writing creates a space that belongs to the unsayable. It is in this writerly space where there reigns the ultimate incomprehensibility of things, the unfathomable infiniteness of their being, the uncanny rumble of existence itself, but in this fleeting gaze, we also sense the fragility of our own existence, of our own death, that belongs to us more essentially than anything, said Derrida (1995). »

⁴³ Traduction libre de : « The problem of writing is that one must bring into presence this phenomenon that can be represented only in words—and yet escapes all representation. The writer who aims to bring the object of his or her gaze into presence is always involved in a tensional relation between presentation (immediate “seeing” and understanding) and representation (understanding mediated by words). »



Le langage se substitue au phénomène qu'il tente de décrire. En ce sens, le langage représente ce qui est déjà absent, et pourtant, l'absence est un signe de présence, une absence non absente.⁴⁴ (p. 718)

Malgré les difficultés encourues, malgré les déceptions que cela nous fait vire, malgré cette impossibilité de rendre notre regard sur le monde présent par l'écriture en raison de la nature du langage, il termine son texte par cet énoncé que je fais mien : « Écrire, c'est être animé par le désir. »⁴⁵ (p. 721) Cet énoncé dont je ressens toute la puissance et l'évidence au fil en le lisant, en le transcrivant, en le traduisant, fait surgir une question que je ne suis jamais trop posée, quel est le désir derrière mon écriture ? Je me réponds que ce n'est certainement pas pour la gloire, pour obtenir des subventions ou être publié dans une prestigieuse collection ou revue, pour me démarquer de mes collègues, pour avoir de la reconnaissance. Si quand même pour avoir de la reconnaissance d'avoir partagé mon désir de connaître, mon désir d'enseigner, mais surtout d'avoir partagé mon désir d'explorer des *terras incognitas*, des contrées qui me sont inconnues que je cherche à cartographier.

Je croyais bien avoir fini cette section, j'étais alors en début d'écriture et je voulais consacrer un nombre limité de pages à chacune des thématiques. Puis, au fur et à mesure des sections, le nombre de pages et mon écriture par le fait même a sensiblement augmenté. Je ne souviens plus bien à quelle occasion j'ai fait la rencontre de Della Pollock, dans un livre collectif que je n'arrive pas à trouver intitulé : Les fins de la performance⁴⁶ elle consacre un chapitre à l'entrecroisement de l'écriture et de la performance : la performativité de l'écriture, performer l'écriture. Je vais en reprendre en les dépliant les principaux aspects relevés ainsi que six « figures » de performativité que peut prendre l'écriture.

Auparavant Della Pollock énonce le « problème » des discours des sciences humaines et sociales, j'ajouterais des comptes-rendus de recherche qualitative, c'est qu'ils sont enfermés dans la textualité, repliés sur eux-mêmes, dans l'acte d'écrire en tant que tel :

Mais à chaque tournant et retour du langage, la « textualité » semble de plus en plus se replier sur elle-même, se retourner sur l'acte même d'écrire, rendant difficile, voire impossible, de donner un sens, de faire des revendications, de faire du sens, en faisant de l'écriture son propre objet/sujet, qui dûment se dés/écrit elle-même et se retourne, tantôt dans un plaisir cynique, tantôt dans une horreur abjecte, ce qui amène Julia Kristeva, par exemple, à se demander : qu'y a-t-il d'autre que l'écriture ? qu'y a-t-il d'autre que l'écriture ?⁴⁷ (p. 73)

⁴⁴ Traduction libre de : « Language substitutes itself for the phenomenon that it tries to describe. In this sense, language re-presents what is already absent, and yet, absence is a sign of presence, a non absent absence. »

⁴⁵ Traduction libre de : « To write is to be driven by desire. »

⁴⁶ Traduction libre de : « The ends of performance »

⁴⁷ Traduction libre de : « But with each turn and return of language, "textuality" seems increasingly to fold in on it self, to turn back on the very act of writing , making it difficult If not impossible to make sense, to



Ce repli de l'écriture sur « sur l'acte même d'écrire », pure réflexivité de la pratique qui rend difficile sinon suspend, rend impossible de produire des énoncés sur autre chose qu'elle-même, n'est pas sans susciter des événements tels une « dés/écriture », je me demande bien ce que c'est de défaire le processus d'écriture, une dés/écriture et des « retournements », c'est, j'ajoute par la création, source d'affects fortement polarisés « tantôt dans un plaisir cynique, tantôt dans une horreur abjecte ». Je reviens sur cette « dés/écriture », une écriture qui s'estompe, qui s'efface par elle-même ou d'elle-même. Il s'agit d'une vision très noire d'une réflexivité qui semble poussée à outrance, noircie à dessein ? pour quelles raisons ? des raisons morales ? je me le demande. Il y a sans doute également un lien à faire avec la « déconstruction » proposée par Derrida. Le registre dans lequel Pollok inscrit cette écriture autocentrée est résolument dionysiaque, j'écris à ce sujet plus loin dans le texte. Je me sens attiré par une trajectoire d'écriture autour de la symbolique autant du « plaisir cynique » que de l'« horreur abjecte ».

Pour écrire sur l'« plaisir cynique », je ressens le besoin, avant de chercher des contextes d'occurrences, de faire une recherche sur chacun le terme « cynique » avant de l'articuler dans l'expression « plaisir cynique ». Je consulte le CRNTL

Qui est relatif à l'école philosophique de Diogène et d'Antisthène, suivant laquelle la pratique de la vertu consiste à mépriser les conventions sociales, à braver l'opinion publique, dans le but de revenir à l'état de nature; [Qui est] adepte de la philosophie de Diogène et d'Antisthène :

Puis un emploi plus récent « (Celle, celui) qui est sans principe; qui est provocant, insolent, aux limites de l'impudence. ». Si j'articule avec plaisir, cela donne le plaisir de provoquer, le plaisir de l'insolence, le plaisir de l'impudence. Selon le CRNTL l'impudence c'est l'« [a]ttitude d'une personne qui agit volontairement d'une manière jugée offensante, effrontée, ou contraire à la bienséance. ». Il ne s'agit pas ici de transgression des codes, comme l'attitude performative, mais de les contester par la provocation. Je fais une recherche libre sur l'expression « plaisir cynique », je trouve plusieurs emplois, toujours en tant que qualificatif d'une émotion ressentie, plus ou moins extrême, face à un phénomène :

Le plaisir cynique à faire [quelque chose à quelqu'un] : par ex. : humilier.

Le plaisir cynique, à voir, à contempler [quelque chose] : « Je regarde surtout par plaisir cynique »

Le spectacle de la vertu malheureuse qui forme une des sources du drame bourgeois et du romanesque des Lumières devient chez Sade plaisir cynique et, dira-t-on au XX^e siècle, sadique. (Delon, s/d)

Il y a un plaisir cynique à considérer des mots qui traînent quelque chose de nous avec eux jusqu'à la poubelle. (Bataille, 2016)(p. 177)

make claims , to make meaning, making writing its own object/subject, which duly un/writes itself in every figure and turn, sometimes in cynical pleasure, sometimes in abject horror, leading Julia Kristeva, for instance, to ask, what is there but writing? what is there to do but write? »



Angela Molina dans *Cet obscur objet du désir* (1977) de Luis Buñuel qui incarne la diabolique maîtresse de Fernando Ray et qui prend un plaisir cynique à le charmer puis à se refuser à lui.

Commentaire (2015) à propos de l'ouvrage du très controversé et maintenant déchu, Gabriel Matzneff *Ivre du vin perdu* (1983) Cette histoire d'un amour-passion est surtout le plaisir cynique d'un pédophile !

Pour terminer cette déjà trop longue énumération un bijou d'écriture trouvé par hasard où le « plaisir cynique » se retrouve inscrit dans une liste d'expressions qui toutes, quoiqu'à des degrés divers s'inscrivent dans le registre de la « perversion », de la perversion, de la perversion objet de plaisir :

Critique de *L'Ecole des ventriloques* un conte d'Alejandro Jodorowsky un spectacle vu le 12-02-2008 au Théâtre de la Balsamine : « tout le monde se délectera de ce petit bijou de fraîcheur glauque, d'ironie amère, de plaisir cynique, de cauchemar ludiques et lubrique et de provocante audace. »

Pour écrire sur l'« horreur abjecte », je ressens le besoin, avant de chercher des contextes d'occurrences, de faire une recherche sur chacun des termes avant de les articuler dans l'expression « horreur abjecte ». Le terme « horreur » est associé à un sentiment violent selon les définitions du CRNTL⁴⁸, d'un côté sur le plan de l'affect : « Violent saisissement d'effroi accompagné d'un recul physique ou mental, devant une chose hideuse, affreuse. » et de l'autre côté, sur le plan de la raison : « Violent sentiment d'aversion morale, de dégoût. ». Pour ce qui est du qualificatif « abjecte », on demeure dans la sphère morale : « [En parlant d'une personne ou d'une chose en relation avec une personne] Qui inspire le dégoût, le mépris par sa bassesse, sa dégradation morale. ». Outre la dimension morale, qui dans ce cas-ci n'est pas associée à l'obéissance à un quelconque « code de conduite », mais à mon avis à l'inverse, soit de reporter la perversion sur le plan moral, mais surtout esthétique, cette « chose hideuse, affreuse » a une forme et une matérialité, mais elle est surtout dotée d'une forte agentivité, en suscitant l'« effroi » et le « dégoût », de puissants affects. Je fais une recherche pour trouver des occurrences de l'expression complète « horreur abjecte » ; je trouve facilement quatre passages tirés de quatre romans :

Un extrait de *L'héritage de Judas* (2013) de Steven Savile « Derrière lui, Abandonato était pétrifié, les traits tordus par une horreur abjecte. »

Un extrait de *L'Arbre du mal* (2012) de Romain Ghibaoui « Totalement recroquevillé sur moi-même, obsédé par l'horreur abjecte dont je ne pouvais me remettre, j'entendis à peine la voix devenue lointaine de l'homme [...] »

Un extrait de *Promenades nocturnes* (2009) de Alain Montandon : « une promenade vespérale ; ensuite une promenade nocturne ; de l'une à l'autre, la descente dans l'horreur abjecte s'accroît avec la visite des « gin palaces »

⁴⁸ Consulté le 30 mai 2020.



Une critique Sanguine (2002) de Jacques Bissonette « Sa plume, alerte et acérée, amène les lecteurs aux confins de leurs émotions, de l'horreur abjecte à la plus grande tendresse. »

Cette « horreur abjecte » me renvoie au ressenti, mais un ressenti qui est magnifié, voire exacerbé par une esthétisation inversée : le dégoûtant, la perversion, la transgression. Cette esthétisation inversée est celle de la « dégradation morale », quelle que soient les bases, les allégeances, les croyances, qui guident le « bien vivre ensemble ».

Je reviens à Della Pollock, pour, après cette critique très sentie du retournement de la « textualité » sur l'acte même d'écrire, présenter très finement l'écriture performative. Je commente chacun des énoncés.

L'autrice propose un déplacement du statut de l'écriture qui est habituellement asservie au sens du langage mobilisé pour « construire » des énoncés, un déplacement de l'écriture « comme faire », qui est présente pour elle-même, au lieu d'être invisibilisée, avec la transparence « du sens » comme idéal :

à la limite du sens, entre abjection et régression, l'écriture comme faire déplace l'écriture comme sens ; l'écriture devient significative dans l'acte matériel, dis/continu de l'écriture.⁴⁹ (p. 75)

L'écriture performative est « à la limite du sens », cette idée de se situer, non pas dans un entre-deux ou un entrelacs, mais à la limite, sur la ligne de fracture, sur la ligne de faille, un lieu de tous les possibles, en autant que l'aliénation du « faire sens » soit émancipée des modèles, des consignes, des normes de la recherche qualitative disciplinaire. Dans le prochain extrait, l'autrice décrit cette émancipation de l'écriture par un double « effacement » :

S'effaçant deux fois – la première fois comme signification et référence, la deuxième fois comme report et effacement - l'écriture devient elle-même, devient ses propres moyens et fins, récupérant à elle-même la force de l'action.⁵⁰ (p. 75)

L'écriture sera émancipée du « report », du renvoi, tel qu'étudié par la sémiologie, ce report qui constitue les fondements de la représentation qui sera mise en cire par les POST. La référence dont il est question ici me semble se recouper avec le concept d'indexicalité. L'écriture sera émancipée de l'effacement de la « présence » de l'écrivain dans son écriture.

Dans le prochain extrait, l'autrice propose un programme pour :

« rendre l'écriture performante : Défier les limites des textualités réflexives ; libérer l'écriture de son obligation en tant que « textualité » ; façonner,

⁴⁹ Traduction libre de : « Rather, at the brink of meaning, poise between abjection and regression, writing as *doing* displaces writing as meaning; writing becomes meaningful in the material, dis/continuous act of writing. »

⁵⁰ Traduction libre de : « Effacing itself twice over – once as meaning and reference, twice as deferral and erasure – writing becomes itself, becomes its own means and ends, recovering to itself the force of action. »



déplacer, tester le langage. Pratiquer le langage. Performer l'écriture. Écrire de manière performative.⁵¹ (p. 75)

Les deux premiers items ont déjà fait l'objet d'un commentaire lors de précédents extraits, ce qui est nouveau c'est de considérer le langage comme un matériau à « façonner », de porter un regard « plastique », de s'approprier, de « tester » le langage. Ainsi l'écriture performative a un rapport différent au langage que l'écriture du « faire sens ». J'analyserai plus loin en détail ce qu'est une pratique, je reprends brièvement le cadre d'analyse proposé à partir des travaux de Schatzski, une pratique c'est un ensemble d'activités, ici langagières, qui sont incarnées, vécues dans le corps, qui sont également matériellement médiées, qui s'inscrivent dans un contexte culturel donné. Donc, je lis que « performer l'écriture » se fait par une certaine forme de pratique du langage que je qualifiais précédemment de « plastique ». Il me vient l'idée que précédemment, en Grèce antique, la rhétorique, qui plus tard chez les Latins et au moyen âge faisait partie des arts libéraux, plus précisément du *trivium*, qui, selon Wikipédia, est un⁵²

mot qui signifie les trois chemins ou « les trois voies ou matières d'études » en latin, concerne le « pouvoir de la langue » (expression, raisonnement, persuasion et séduction) et une première maîtrise des lettres. Il se divise en : grammaire ; dialectique ; rhétorique.

Ce lien avec la rhétorique, qui est graduellement devenue un répertoire de procédés langagiers de construction d'énoncés. Dans l'extrait suivant l'autrice confère à l'écriture performative un statut de « pratique » à part entière et non plus une écriture instrumentalisée, une écriture toute mobilisée ou restreinte, c'est selon, pour « donner sens » ou plutôt transmettre un message, une information, une pensée. En tant que pratique « la matérialité » est un des aspects importants de la performativité :

La performativité décrit une pratique fondamentalement matérielle. Comme la performance, cependant, elle est aussi analytique, une façon de cadrer et de mettre en lumière des aspects de l'écriture/de la vie.⁵³ (p. 75)

Je me questionne plus précisément sur le rôle que joue la matérialité dans l'écriture performative. J'en vois deux un parce que l'écriture a une dimension « inscription » sur un support et l'autre une dimension « matériellement médiée » qui passe transite par un média; dans les deux cas la matérialité a indéniablement une agentivité sur le processus. Le deuxième énoncé de l'extrait associe une dimension « analytique » à la performativité; bien que cette dimension analytique de la performativité ne soit pas déployée, l'autrice réfère à la « dimension analytique » de la performance en tant que pratique artistique. Il ne s'agit pas de l'écriture des résultats d'une analyse à partir d'une

⁵¹ Traduction libre de : « making *writing* perform: Challenging the boundaries of reflexive textualities; relieving writing of its obligation under the name of "textuality"; shaping, shifting, testing language. Practicing language. Performing writing. Writing performatively. »

⁵² Consulté le 1er juin 2020.

⁵³ Traduction libre de : « Performativity describes a fundamentally material practice. Like performance, however, it is also analytic, a way of framing and underscoring aspects of writing/life. »



posture épistémologique, d'une grille de catégories construites à partir d'un cadre théorique préalablement constitué. Il s'agit d'une analyse qui s'effectue plutôt dans ou de façon co-extensive à la performativité. Une « analyse » dans le « faire » de l'écriture, dans l'écrire, qui est « une façon de cadrer et de souligner ». Ces deux opérations, qui ne sont pas explicitées, se font ou portent sur « les aspects de l'écriture/de la vie », j'y reviendrai plus loin. D'abord l'opération de « cadrer » utilisée dans plusieurs disciplines artistiques qui consiste littéralement à donner un cadre, à encadrer par un procédé quelconque. La principale fonction du cadre est de délimiter, et de ce fait de constituer un espace intérieur, ce qui est cadré, un espace de visibilité et un espace extérieur au cadre, le reste, ce qui s'en trouve invisibilisé. Pour ce qui est de l'opération de « mettre en lumière », il s'agit d'activer un régime de visibilité de ce qui est délimité. Régime de visibilité qui dans l'écriture performative dépasse la simple signalétique : les guillemets, l'italique, au profit par exemple d'un jeu plus large des conditions de l'écriture, sur le plan de la typographie et de la mise en page ou dans un espace d'inscription alternatif comme l'écran et la projection.

Representation crisis

Can I (do I) want to Re/\present?

What is it that I can(not) De_/c0n/_struct?

What is r&@I or what's not?

Do I r&@lly care?

(Why) do I r&@lly care?

De_/\present

Re/_struct

c0n_∞•\%_//æ¶

/\Error 404

The reality you're looking for ain't anymore.

Cet extrait d'écriture performative⁵⁴ comporte une dimension analytique où un certain nombre de concepts sont cadrés et ensuite « mis en lumière », un terme tiré du monde cinématographique, par des jeux de typographie expressifs. Un autre passage d'écriture performative (p. 54) « met en lumière » la matérialité de l'enregistrement d'une entrevue « de rue » en adoptant le point de vue du microphone :

Dans la rue, un microphone se met en marche donnant à entendre.

Crrrsssh... VRMMM... POp! Je, eeeh... Et, vous ?

Dans la rue, un microphone se remet en marche donnant à entendre.

WEEEEEEEEEEEEEE WEEEEEEEEEEEEEE WEEEEEEEEEEEEEE WEEEEEEEEEEEEEE

Une sirène couvre les échanges, mais pas les pensées, évasion momentanée.

⁵⁴ Tiré du projet de thèse de Cynthia Noury (2019, p. 42).



Dans la rue, un microphone se remet en marche donnant à entendre.

Je voudr... *shhhhh* ... chang... *Woof!* Et, VOUS ?

En croisant un texte de Janneke Adema du « Centre pour les médias perturbateurs »⁵⁵ de l'Université anglaise de Coventry, je me suis rendu compte que les grands enjeux qui entourent l'écriture performative, se retrouvent, à un autre niveau, à une autre échelle, celui de la publication.

Une publication performative veut explorer comment nous pouvons rassembler et aligner plus étroitement la forme matérielle d'une publication avec son contenu.⁵⁶ (2018, p. 69)

L'enjeu principal est d'arrimer la « matérialité » de la publication avec le « contenu » qui est objet de publication, donc de penser et d'aller au-delà du « faire » habituel où la publication, comme l'écriture, sont assujettis à des principes et à une logique qui ne tient pas compte de la relation que les personnes qui font, qui performant l'écriture ou la publication entretiennent non seulement avec la matérialité, mais également avec ce qui est souvent nommé, sans trop y penser, « contenu ». Dans le cas de l'écriture, ce sont les énoncés, que je décris dans la section sur l'archéologie et l'écriture (cf. ??); dans le cas de la publication, ce sont les textes et leur mise en espace, sur la page ou sur une diversité d'écrans et de projections. Plus loin, l'autrice donne une description programmatique des publications performatives :

Les publications performatives se concentrent sur la manière dont le mode de production, de diffusion et de consommation du texte influence le contenu et le sens du texte, ou la manière dont nous l'interprétons. Ici, l'accent est mis sur l'agentivité matérielle des publications, en ne se contentant pas d'étudier leur matérialité propre, mais en la mettant activement en œuvre.⁵⁷ (p. 70)

Je retrouve ici l'idée que le mode de « production », de « diffusion » et de « consommation » exerce une agentivité, conformément aux thèses des néo-matérialistes que j'aurai l'occasion d'aborder à de nombreuses reprises, sur le « contenu » des textes objets de publication. Le programme consiste non pas à « étudier » cette agentivité matérielle, mais à « la mettre activement en œuvre », en un mot en la jouant comme d'un instrument de musique, en la « performant ». Je clos cet aparté sur la publication performative pour revenir à l'écriture performative, en reproduisant une publication à assembler, avec les instructions d'assemblage, la performativité dans un tel projet passe la performativité de l'auteur au « lecteur » qui

⁵⁵ Traduction libre de : « Centre for Disruptive Media »

⁵⁶ Traduction libre de : « A performative publication wants to explore how we can bring together and align more closely the material form of a publication with its content. »

⁵⁷ Traduction libre de : « Performative publications focus on how the mode in which we produce, disseminate and consume text, influences the content and meaning of the text, or the way we interpret it. Here the accent lies more on the material agency of publications, not merely investigating their own materiality, but actively performing it. »



doit préalablement construire son livre pour lire, ce qui vient « mettre en lumière » le l'assemblage des feuillets en publication. (p. 76)



Je reviens à l'écriture performative telle que présentée par Della Pollock, j'ai choisi un extrait où elle explore plus à fond la relation entre la performativité et les personnes qui performant :

[l'écriture performative] se forme dans l'acte de parler/écrire. Elle reflète dans ses propres formes, dans son propre accomplissement de la forme, dans ce qui équivaut à sa propre performance, une relation particulière, historique (agonistique, dialogique, érotique) entre les sujets-auteurs, les sujets-lecteurs et les sujets-écrivain/lisant.⁵⁸ (p. 78)

Je crois comprendre que l'autrice identifie les deux « aspects » de l'écriture performative, qui trouve son accomplissement d'une part dans la « forme » que prend l'écriture et dans sa relation avec les personnes impliquées, d'autre part. À quoi renvoie ce concept de « forme » pour désigner la double matérialité de l'écriture ? à la mise en forme langagière des énoncés et l'inscription sur un support ? à une mise en forme particulière qui comporte une dimension expressive, qui nous renvoie au « moi expressif » exploré précédemment, une mise en forme singulière initiée et mue par projet « analytique » de « mettre en lumière » un aspect particulier de l'objet ou du phénomène à l'étude. Le deuxième énoncé est consacré à l'autre « aspect » de l'écriture performative, cette relation « particulière » qui s'établit par l'écriture performative entre les différents acteurs-sujets du processus nommé : auteurs, lecteurs et auteurs/lecteurs, une relation intense sur plusieurs plans : la performativité suscite de la polarité, de l'échange et touche des dimensions pulsionnelles. La suite du texte de Della Pollock est consacrée à six caractéristiques de l'écriture performative qu'elle présente longuement.

« 1. L'écriture performative est évocatrice » :

Elle opère métaphoriquement pour rendre l'absence présente - pour mettre le lecteur en contact avec « d'autres mondes », avec les aspects et les dimensions

⁵⁸ Traduction libre de : « [performative writing] forms itself in the act of speaking/writing. It reflects in its own forms, in its own fulfillment of form, in what amounts to its performance of itself, a particular, historical relation (agonistic, dialogic, erotic) between author-subjects, reading subjects, and subjects written/read. »



de notre monde qui sont autres par rapport au texte en tant que tel en les re-marquant. L'écriture performative évoque des mondes qui sont immatériels, introuvables : des mondes de mémoire, de plaisir, de sensation, d'imagination, d'affect et de vision.⁵⁹ (p. 80)

Le recours à la métaphore renvoie, en dehors du champ des études littéraires, autant aux travaux philosophiques de Paul Ricoeur *La Métaphore vive* (1975) qu'à ceux en sciences cognitives de George Lakoff et Mark Johnson, *Les métaphores dans la vie quotidienne* (1980/1985) Le recours à la métaphore, littéralement effectuer un déplacement d'un champ sémantique à un autre de façon à produire un surplus, de d'effet ou de sens à d'énoncer un indicible. Par le recours à la métaphore, l'écriture performative donne accès à « d'autres mondes », ce qui est désigné du nom de « fiction » dans les études de la « dramatisation ». L'écriture performative permet de « re-marquer » ou encore comme dit précédemment est dotée d'une composante « analyse » qui a pour fonction de déterminer quoi du monde « mettre en lumière » qui sinon serait occulté dans le texte. L'autrice termine en énumérant les « mondes immatériels » qui sont les mondes « activés » par la performativité. Je ne vais pas les reprendre, mais seulement constater qu'aucun des « mondes immatériels » mentionnés, il n'y en a aucun qui est en ligne avec la raison au sens cartésien du terme. Dans tous les cas, on se retrouve face à un « surplus » par rapport à ce qui est attendu d'une acception de l'écriture comme vecteur de signification. Un surplus qui sature la perception, qui stimule ce qui, à une époque, était appelé l'« intelligence émotive ».

Dans l'extrait suivant, l'autrice contraste l'écriture conventionnelle avec l'écriture performative sur le plan du rapport différencié au langage :

Alors qu'une perspective mimétique/réaliste tend à réifier les référents absents du langage, entretenant ainsi une illusion de pleine présence, une perspective performative tend à favoriser les capacités génératrices et ludiques du langage et des rencontres langagières - l'interaction du lecteur et de l'écrivain dans la production conjointe de sens.⁶⁰

Je remarque qu'elle qualifie de « mimétique/réaliste » la perspective de l'écriture habituelle qui est transmissive, qui est restreinte à la transmission de résultats de recherches, d'idées, de théories ? Retrouver le qualificatif « mimétique » accolé à « réaliste » m'interpelle. Après réflexion, il me semble que ces deux termes renvoient à la représentation chacun à leur façon. Pour ce qui est de « mimétique » je vais tenter de me restreindre le plus possible, puisqu'il s'agit d'un aspect de la forme d'écriture qui est

⁵⁹ Traduction libre de : « Performative writing is evocative. It operates metaphorically to render absence present-to bring the reader into contact with "other-worlds," to those aspects and dimensions of our world that are other to the text as such by re-marking them. Performative writing evokes worlds that are other-Wise intangible, unlocatable: worlds of memory, pleasure, sensation, imagination, affect, and insight. »

⁶⁰ Traduction libre de : « Whereas a mimetic/realist perspective tends to reify absent referents in language, thus sustaining an illusion of full presence, a performative perspective tends to favor the generative and ludic capacities of language and language encounters – the interplay of reader and writer in the joint production of meaning.»



contrastée avec l'écriture performative. J'ai enseigné il y a bien une dizaine d'années la « mimesis » dans un cours d'épistémologie⁶¹ Par étymologie, mímēsis (μίμησις) signifie « imitation », les champs sémantiques primitifs de ce terme qui a été décrit autant comme procédé dramaturgique qui vise la catharsis par Aristote dans sa *Rhétorique* que décrite Platon dans *La République* parce qu'elle ne fournit qu'une piètre copie de la réalité : 1.- imitation d'apparences, d'actions ou d'expressions d'animaux et d'hommes par le discours, le chant et/ou la danse. 2.- reproduction d'une image ou de l'image d'une personne ou d'une chose sous une forme matérielle. 3.- tromperie (connotation négative) Au fil des époques la mímēsis a pris plusieurs formes, voir à ce propos l'ouvrage que Gunter Gebauer et Christoph Wulf, (1992/2005) ont consacré à ce sujet. Pour explorer le terme « réaliste » dans ce contexte j'ai fait la rencontre d'un texte de Pierre Popovic, qui réussit dans des extraits courts à synthétiser le réalisme ou plutôt les réalismes :

Nous estimons qu'il y a des réalismes, certes tous liés au désir de dire la réalité du monde empirique et de la condition humaine, mais de natures très différentes et très variées, qui ont toujours eu affaire non à une réalité immédiatement accessible, mais à un réel toujours déjà sémiotisé par des mots, des représentations, des langages traversant l'espace social. Le réel est toujours raté d'avance et hors de portée, la littérature, le cinéma et l'art contemporain en recomposent une image toujours historiquement marquée. (Popovic, 2018)

D'entrées de jeu, l'auteur rattache le réalisme à un « désir de dire » bien particulier, celui de dire la « réalité du monde empirique et de la condition humaine », mais, comme la réalité « empirique » n'est pas « immédiatement accessible », cet accès se fait toujours par des représentations qui ont pour première qualité d'être « réalistes » ou vraisemblables, provoquent un « effet de réel » ce que Derrida attaque comme étant la métaphysique de la « présence ». Ici le terme « empirique » renvoie aux présupposés du positivisme qu'il y a un monde au-devant de nous et qu'il est possible de le connaître en faisant des expériences scientifiques pour entre autres déterminer les causes des effets observés, pour par la suite énoncer des règles absolues qui deviennent des certitudes, voire des vérités. Ainsi donc la « condition humaine » n'est accessible aux autres que par des représentations, puisque le réel « est toujours raté d'avance et hors de portée », et la représentation qui en est fait est « toujours historiquement marquée ». L'entreprise de représenter la réalité de la « condition humaine » est au cœur de la création, autant artistique que médiatique. Par ailleurs, l'étude peut être inversée et porter sur des représentations de la « condition humaine » pour trouver des marqueurs historiques non biaisés par l'image que ceux qui « écrivent » l'histoire veulent léguer aux générations futures. Cette centration sur le « réel » sera l'objet de déplacement par le « repli autoréflexif », soit le récit de l'écriture qui se déploie, ou encore les « recherches formalistes » dont les textes produits dans la mouvance de *Tel Quel*, fondée par Philippe Solers au tournant des années 1960, seraient un bon exemple. Si je reviens à l'extrait de Della Pollock, l'écriture performative, au lieu de tendre vers

⁶¹ Voir http://lcpaquin.com/epistemologie/mime/mimesis_hist1.html.



des représentations réalistes du monde, « tend à favoriser les capacités génératrices et ludiques du langage et des rencontres langagières ». Ainsi par la créativité, l'écriture performative semble rechercher la spontanéité, la mobilité l'improvisation, la responsivité rapide de l'oralité, de la parole au niveau du langage qui est habituellement plus construit, achevé. Voir à cet effet le texte séminal de John Durham Peters (2016, p. 305). Puis, dans la suite de l'extrait, l'autrice indique que l'écriture performative n'est pas représentationnelle et qu'elle utilise le langage à des fins créatives :

Cela ne décrit pas, au sens étroit du terme, un événement ou un processus objectivement vérifiable, mais utilise le langage comme la peinture pour créer ce qui est évidemment une version de ce qui était, de ce qui est et/ou de ce qui pourrait être.⁶² (p. 80)

Ainsi avec l'écriture performative, on « imagine » des « versions » de situations passées, actuelles ou encore alternatives. Il va de soi que les « versions » sont multiples dû à la performativité singulière et la subjectivité de chaque écrivain.

« 2. L'écriture performative est métonymique. »

C'est un rendu consciemment partiel ou incomplet qui prend son impulsion à partir de la différence plutôt que de l'identité entre le symbole linguistique et la chose qu'il est censé représenter ; il dramatise les limites du langage, tantôt comme fin du de la partie, tantôt comme plaisir de jouer (jouissance) dans un champ de représentation infiniment ouvert.⁶³ (p. 82-83)

Tout comme la métaphore, la métonymie est un procédé rhétorique, je vérifie dans Wikipédia⁶⁴ pour me rafraîchir la mémoire :

Une métonymie est une figure de style qui, dans la langue ou son usage, utilise un mot pour signifier une idée distincte, mais qui lui est associée. L'association d'idées sous-entendue est souvent naturelle (partie/tout, contenant/contenu, cause/effet...), parfois symbolique (ex. royauté/couronne) ou encore logique¹ : l'artiste pour l'œuvre, la ville pour ses habitants, le lieu pour l'institution qui y est installée, etc.

L'autrice prend à contrepied ce qui est mentionné dans Wikipédia : elle met l'accent sur une intention différente de celles mentionnées, soit de produire volontairement un « rendu partiel ou incomplet » et non pas faire un raccourci de désignation qui, lorsque largement usité, finit par entrer dans le langage courant. Ainsi donc, l'écriture performative cherche surtout à faire autrement, à établir des liens, voir à tisser une toile, je me souviens que texte et textile ont la même racine, à établir de liens de façon

⁶² Traduction libre de : « It does not describe, in a narrowly reportorial sense, an objectively verifiable event or process but uses language like paint to create what is self-evidently a version of what was, what is, and/or what might be. »

⁶³ Traduction libre de : « 2. Performative writing is metonymic. It is a self-consciously partial or incomplete rendering that takes its pulse from the difference rather than the identity between the linguistic symbol and the thing it is meant to represent it dramatizes the limits of language, sometimes as endgame, sometimes as the pleasures of playing (*jouissance*) in an endlessly open field of representation. »

⁶⁴ Consulté le 7 juin 2020.



créative, alliant curiosité, audace, et intuition, établir des liens entre différents éléments, des extraits de texte dans le cas de la performativité de mon écriture à la recherche Martin Ouellet-Diotte, ICI EXPLORA de signifiante et ultimement de signification. Avant d'aller plus avant, je m'arrête sur le terme « rendu », à quoi renvoie ce terme ? Je cherche. Le CRNTL indique que c'est la « Traduction artistique, technique d'une impression » ; je trouve également une offre d'emploi : « Superviser au quotidien le rendu artistique du travail des équipes de design, de création et d'édition de contenu » et enfin Martin Ouellet-Diotte, sur le blogue d'ICI EXPLORA :

Depuis quelques années, les jeux vidéo établissent des liens avec le septième art, et pas seulement en ce qui concerne le rendu artistique de ces œuvres numériques. Leurs récits de plus en plus étoffés n'ont parfois rien à envier aux films oscarisés.⁶⁵

Le « rendu » c'est donc le résultat d'une traduction, de l'application de techniques, le rendu est la plupart du temps évalué en termes d'esthétique, mais l'évaluation peut être élargie à d'autres aspects dont l'efficacité communicationnelle. Donc on peut parler de « rendu » dans le cas de l'écriture, l'écriture performative par surcroît. Le « rendu » de quoi ? une description dans le cas d'une image, un récit dans le cas d'une histoire.

L'autrice prend également à contrepied l'acception habituelle de la métonymie en ce qui a trait au rapport entre ce qui est objet d'un « rendu », rapport qui se doit d'être adéquat, c'est-à-dire qui le rapport soit évident et facilement « lisible », alors que la stratégie langagière utilisée par l'écriture performative permet à la fois d'occulter certains éléments et d'en relier d'autres, d'un lien qui fonctionne par différenciation plutôt que par similarité, qui est « inattendu », qui provoque par un rapprochement inusité, un déplacement de la perspective du « donner à voir » de la performativité. Dans l'énoncé qui suit, l'autrice situe l'écriture performative face au langage, dont elle en « dramatise » les limites et en ludifie le rapport en associant sa pratique au jeu et au plaisir que l'on peut en tirer. L'autrice termine la première partie de l'extrait en précisant que l'effet de la métonymie, telle que mobilisée par l'écriture performative, sur le langage est d'inscrire les « rendu », « dans un champ de représentation infiniment ouvert. ». J'expose ma lecture sans trop commenter, mais ici je souscris ne souscris aux propos de l'autrice que dans la mesure où le terme « représentation » est pour moi lié à la perspective « mimétique/réaliste » précédemment l'objet d'une critique serait remplacé par « rendu » ou encore par « signification ». Par contre, cette ouverture du langage par la performativité, un jaillissement alimenté par la créativité, par l'expressivité, par l'imaginaire, par la mémoire, cette ouverture doit constamment être réitérée, parce que le langage est doté impressionnante d'une force d'assimilation et de lissage du nouveau y compris les transgressions pour finir par les normaliser.

⁶⁵ <https://ici.explorativ.ca/blogue/jeux-video-vedettes-keanu-reeves-cyberpunk-cinema-acteurs/> consulté le 7 juin 2020.



La deuxième partie de l'extrait revient sur l'occultation provoquée par la métonymie et par la pratique de l'écriture :

Elle reconnaît la mesure dans laquelle l'écriture déplace, voire efface les « autres » et les « autres mondes » avec sa représentation partielle et opaque de ceux-ci, non seulement en ne révélant pas la vérité, les significations, les événements, les « objets », mais en les occultant souvent dans l'acte même de l'écriture, en assurant leur absence par la présence substitutive de mots, en rendant effectivement absent ce que les usages mimétiques/métaphoriques du langage tentent de rendre présent.⁶⁶

L'autrice précise que l'écriture performative n'est ni assertive, ni descriptive, ni narrative, ni analytique, que c'est par l'acte, le geste, l'exercice de la pratique qui provoque une occultation « par la présence substitutive de mots ». Voilà là l'essentiel du procédé.

« 3. L'écriture performative est subjective. »

En considérant l'écriture comme une pratique matérielle, je veux stipuler un sens plus spécifique du soi performatif ou de la subjectivité comme la relation performative entre ou parmi des sujets, l'engagement dynamique d'une relation contingente et contiguë (plutôt que continue) entre l'écrivain son (ses) sujet(s), les sujets eux-mêmes, et/ou le(s) lecteur(s).⁶⁷ (p. 86)

Ce troisième aspect de l'écriture performative est centré sur le sujet écrivain, le « soi performatif », l'autrice recadre la subjectivité dans un comme « relation performative entre ou parmi des sujets », la performativité devient alors un « engagement dynamique » entre l'écrivain, les sujets impliqués dans le projet d'écriture et les lecteurs, une forme d'intersubjectivité circonstancielle sinon accidentelle et surtout pas habituelle ou pire conventionnelle. Dans l'extrait suivant, l'autrice contraste la conception du sujet « fluide » dans un contexte d'écriture performative avec le sujet que je qualifierais d'établi, le sujet d'une écriture de soi, de son expérience qui a tant fait l'objet de critiques de la part des poststructuralistes :

Ce processus est performatif précisément dans la mesure où il définit le sujet lui-même comme l'effet d'une relation contingente, corporelle, mouvante, située - et donc elle-même comme mouvante, contingente, contextuelle - plutôt que, assise, comme l'objet final d'un récit étroitement autobiographique ou

⁶⁶ Traduction libre de : « It recognizes the extent to which writing displaces, even effaces "others" and "other-worlds" with its partial, opaque representation of them, not only not revealing truth, meanings, events, "objects," but often obscuring them in the very act of writing, securing their absence with the substitutional presence of words, effectively making absent what mimetic/metaphoric uses of the language attempt to make present. »

⁶⁷ Traduction libre de : « 3. Performative writing is subjective. Thinking about writing as a material practice, I want to stipulate a more specific sense of performative self or subjectivity as the performed relation between or among subjects, the dynamic engagement of a contingent and contiguous (rather than continuous) relation between the writer his/her subject(s), subjects-selves, and/or reader(s). »



d'une identité fondatrice à laquelle les « récits d'expérience » font souvent référence.⁶⁸ (p. 86)

Ainsi le sujet est l'effet d'une relation, une relation avec le monde ? avec les autres sujets ? Il s'agit d'un sujet relationnel plutôt que d'un sujet fixe, doté d'« identité fondatrice » à partir de laquelle le sujet donne du sens à son « expérience » du monde. Et encore là, il s'agit de relations qui me semblent transitoires, éphémères, instables et non pas constitutives de quelque chose qui serait une identité. Des relations qui adviennent de façon aléatoire, des relations incarnées, sensuelles, voire charnelles, des relations toujours en mouvance au gré de quoi ? des rencontres ? des quêtes ? des relations qui adviennent dans un contexte donné, dans un lieu et à un moment donnés, contexte qui participe à la relation. Je suis étonné de ne pas trouver dans cette liste la matérialité ou encore la médiation d'une matérialité. Je me fais la remarque suivante : pourquoi opposer les deux façons de voir ? Selon moi, un sujet performatif, performe son « identité » par l'écriture et sa performance peut faire l'objet de réflexivité, toutefois l'objet du récit c'est la pratique et la construction d'une identité :

Enchevêtrement, ravissement, amour, écriture : ce que je veux appeler l'écriture performative ne projette pas un moi, même radicalement déstabilisé, mais plutôt une relation d'être et de connaître qui opère une coupe à travers de multiples « divisions » entre les moi, les contextes, les affiliations.⁶⁹ (p. 86)

Cette inspirante énumération tantôt d'états, tantôt d'affects associés à l'écriture, inscrit l'écriture performative dans le viscéral, dans l'énergie créatrice, la pulsion de vie et l'érotisme. L'écriture performative n'est pas dans le paradigme du moi, ni unifié et solide comme le moi moderne, ni même fragmenté comme le moi postmoderne, le sujet de l'écriture performative est une relation « d'être et de connaître », je lis « connaître » comme « prendre connaissance de » et non pas produire des connaissances. L'aspect subjectif de l'écriture performative effectue des « coupes » à travers les multiples « divisions » de la personne. Cette idée de coupe, on la trouve également en recherche postqualitative qui s'inspire de la diffraction dont l'enjeu est de produire des « coupures » méthodologiques mettant en lumière « certains enchevêtrements de visibilités et d'invisibilités », dont il sera question beaucoup plus loin.

« 4. L'écriture performative est nerveuse. »

Elle traverse anxieusement diverses histoires, théories, textes, intertextes et sphères de pratique, incapable de s'installer dans un parcours clair et linéaire, ni désireuse ni capable de s'arrêter, agitée, transitoire et transitive, traversant les

⁶⁸ Traduction libre de : « This process is performative precisely to the extent to which it defines the subject-self in/as the effect of a contingent, corporeal, shifting, situated relation – and so itself as shifting, contingent, contextual – rather than, sat, as the end-object of a narrowly autobiographical account or foundational identity to which “experience narratives” often refer. »

⁶⁹ Traduction libre de : « Entanglement, ravishment, love, writing: what I want to call performative writing does not project a self, even a radically destabilized one, as much as a relation of being and knowing that cuts back and forth across multiple "divisions " among selves, contexts, affiliations. »



frontières spatiales et temporelles, liée à une chaîne de récits se nourrissant sensuellement de la réalité ainsi (dés)enchaînée.⁷⁰ (p. 91)

Pour désigner cet aspect de l'écriture performative, je préfère une traduction moins littérale qui éviterait les connotations négatives reliées à l'« agitation », voilà pourquoi je préfère le terme « dynamique ». Loin d'être instabilité comme le croient ceux qui sont à la recherche de faits établis, c'est la quête tout à fait en dehors des différentes disciplines et de leur corpus de textes axiologiques. À ce titre on pourra dire que l'écriture performative est post-disciplinaire, selon le projet ou la quête, traverse, se nourrit de textes et d'« intertextes », des réseaux de textes qui sont convoqués pour faire du sens par résonance des contextes d'occurrences : des récits historiques, des courants théoriques et les agencements de concepts qui les constituent, elle se nourrit également des « sphères de pratique ». L'autrice met dos à dos les « courants théoriques » et les « sphères de pratique » ou plutôt, sans doute inspiré de l'approche néo-matérialiste, comment ces deux sphères s'enchevêtrent, s'articulent entre elles, ou devraient l'être, une pratique donnée d'écriture performative réalise une articulation singulière performative dans l'écriture en tant que telle. L'énoncé suivant s'intéresse à qualifier le parcours, la trajectoire qu'emprunte un redit d'écriture performative. Alors que l'écriture de recherche qualitative recommande d'emprunter un « dans un parcours clair et linéaire », l'écriture performative est elle-même perpétuellement en mouvement « ni désireuse ni capable de s'arrêter ». Dynamique, l'écriture performative est « transitoire et transitive », traversant, sans doute par « coupe », les frontières spatiales et temporelles. Dans les deux cas, « transitoire » et « transitive » partagent beaucoup plus que la racine « transit » qui, selon le CRNTL⁷¹ désigne un « passage » ; est transitoire ce « Qui passe vite, qui ne dure pas. » ou ce « Qui constitue une transition, le passage d'un état à un autre. » ; est « transitif » ce qui établit une relation de transfert éventuellement avec un tiers. Dans le dernier énoncé de l'extrait, l'autrice « lie » l'écriture performative à une « chaîne de récits », qu'est-ce qu'elle veut bien dire ici, Pourquoi utiliser l'image de la chaîne pour qualifier le lien des récits qui se succèdent, à moins qu'il ne se superposent ? Image qu'elle reprendra un peu plus loin avec le terme (dés)enchaîne, action de non seulement de briser les « chaînes », mais également contrer l'« enchaînement », le fixation comme procédé épistémologique, la forme convenue qui est fixe et immuable précédemment décriée. L'autrice se trouve ainsi à établir un lien entre l'écriture performative et la forme « récit », récit de son expérience en train de d'être performée, le récit. Elle prend bien soin d'inscrire la relation entre les récits dans le registre du sensible, de la sensualité et, ultimement de l'érotisme.

En somme l'écriture performative mobilise des écrits de toute nature en fonction des besoins que manifeste la trajectoire de la quête ou du projet d'écriture et

⁷⁰ Traduction libre de : « 4. Performative writing is nervous. It anxiously crosses various stories, theories, texts, intertexts, and spheres of practice, unable to settle into a clear, linear course, neither willing nor able to stop moving, restless, transient and transitive, traversing spatial and temporal borders, linked to a chain of narratives sensuously feed back into the reality thus (dis)enchained. »

⁷¹ Consulté le 12 juin 2020.



de rencontres avec des auteurs. Ce parcours qui est décrit longuement me semble être celui du « devenir », de ce qui advient au moment où cela advient, sans trop savoir ou vouloir savoir dans quelle direction, que l'on mène autant qu'elle nous mène, d'où la « traversée anxieuse ».

« 5. L'écriture performative est citationnelle. »

Opérant à nouveau à l'intersection de l'écriture et de la performance, et peut-être plus étroitement informée par les discours de textualité que les autres modes d'écriture performative, l'écriture citationnelle convoque un monde qui est toujours déjà performatif - qui est composé par et comme répétition et réitération. L'écriture citationnelle conçoit l'écriture comme une réécriture, comme une répétition de formes discursives données, mais qui sont outrepassées dans le « double temps » de l'écriture performative, exposant ainsi la fragilité de l'identité, de l'histoire et de la culture constituée dans des rites de récurrence textuelle.⁷² (p. 92)

L'aspect « citationnel » de l'écriture performative consiste à écrire à partir et autour d'extraits de textes choisis, identifiés comme tel, ces extraits deviennent des citations. Selon le CRNTL⁷³, il s'agit de :

Paroles, ou phrase, passage, texte empruntés à un auteur et que l'on reproduit textuellement, de vive voix ou par écrit, pour illustrer, éclairer ou appuyer ce que l'on veut dire.

Citer c'est introduire d'autres écritures dans son écriture, c'est convoquer des « mondes » qui peuvent eux-mêmes être déjà performatifs, mais toutes les citations le deviennent de fait, un tant soit peu que l'écrivain établisse des liens entre son écriture et celle des citations, leur performativité s'exerçant directement sur le plan de l'écriture qui les convoque. L'autrice évoque deux cas de figure de performativités des citations sur l'écriture qui les convoque, soit celle-ci est une « répétition », en d'autres mots on dira une paraphrase, soit elle est une « réitération », terme que je lis dans l'éclairage du concept deleuzien de différence et de répétition.

Pour Deleuze « toute répétition est une « reprise » créatrice d'une différence, qui produit chaque fois une singularité unique » (Tassin, 2010, p. 15) ainsi l'éternel retour n'est pas le retour de l'identique, mais au contraire la répétition d'une différence. Toute impression de stabilité n'est qu'illusion, il n'y a jamais de répétition que celle de la différence. La différence ne fait que passer, toujours déjà disparue et répétée, différente et donc irréprésentable en elle-même :

⁷² Traduction libre de : « 5. Performative writing is citational. Operating again at the interstice of writing and performance, and perhaps more narrowly informed by discourses of textuality than other modes of performative writing, citational writing quotes a world that is always already performative-that is composed in and as repetition and reiteration. Citational writing figures writing as rewriting, as the repetition of given discursive forms that are exceeded in the "double-time" of performing writing and thereby expose the fragility of identity, history, and culture constituted in rites of textual recurrence. »

⁷³ Consulté le 8 juin 2020.



[...] c'est toujours par rapport d'une identité conçue, d'une analogie jugée, d'une opposition imaginée, d'une similitude perçue que la différence devient objet de représentation. (1968, p. 180)

C'est donc par l'un ou l'autre des procédés mentionnés que la pure différence est transformée en *différente de*, que l'objet d'une représentation habituellement finie et fixe devient performatif, en suscitant de l'écriture, de l'« écriture comme réécriture ». Cette réécriture performative expose, « met en lumière » la fragilité d'éléments centraux dans la vie des personnes et des peuples et leur « monde » qui sont habituellement présentés comme unifiés, fixes, immuables comme l'« identité », l'« histoire » et la « culture » dans les textes, non seulement ces éléments sont présentés dans les textes, décrits, racontés, mais ils sont « constitués » dans des « rites de récurrence textuelle ». Sans trop savoir ce que veut dire exactement l'autrice, je me risque à une interprétation de ces « rites de récurrence textuelle », soit des significations qui sont reprises de textes en textes pour constituer une « intertextualité », intertextualité qui peut être mobilisée à la recherche de contextes d'occurrences pour élargir notre compréhension ou encore notre déconstruction. La performativité de l'écriture « jette la lumière » sur une ou l'autre de ces constructions en lien avec l'« identité », l'« histoire » ou la « culture ».

« 6. L'écriture performative entraîne des conséquences. »

L'écriture qui reprend la performativité du langage est censée faire une différence « pour faire bouger les choses ». ⁷⁴ (p. 94)

Je ne sais trop s'il est opportun de s'interroger sur les « conséquences » de la performativité d'une écriture singulière, a posteriori sans doute pour comprendre le phénomène de l'écriture et de conséquences qui ont pu être retracées. Cette posture analytique est à l'opposé de la spontanéité et l'improvisation de la performativité. Maintenant est-ce que ces « conséquences » doivent absolument être associées à un quelconque activisme, il est toutefois certain qu'elles sont associées à l'expressivité, à une « prise de parole », à un « rendu », à un surplus, à une critique, à un voir un peu au-delà du connu, ce qui les oppose à des énoncés qui célèbrent des « rites de récurrence textuelle ».

En guise de conclusion, j'ai choisi un dernier extrait où l'autrice d'une part parle de l'ouverture que permet l'écriture performative et, d'autre part, de la nécessité d'une négociation pour faire accepter la revendication d'une forme singulière :

L'écriture performative ouvre le champ de l'écriture à l'incursion, à l'imprégnation, à la multiplicité. Elle élargit les possibilités mêmes de l'écriture à des proportions parfois terrifiantes. Mais ce qui est peut-être plus effrayant que sa taille et sa portée, c'est la mesure dans laquelle l'écriture performative exige

⁷⁴ Traduction libre de : « 6. Performative writing is consequential. Writing that takes up the performativity in language is meant to make a difference "to make things happened" »



qu'entre sa lecture, son écriture et les sujets qui sont objets d'écriture se fasse une négociation des revendications de ses formes respectives.⁷⁵ (p. 96)

L'autrice propose trois modalités qui permettent à l'écriture performative d'« ouvrir » le « champ de l'écriture », respectivement l'« incursion » l'« imprégnation », et la « multiplicité ». L'« incursion », selon le CRNTL⁷⁶, est le « [f]ait de pénétrer momentanément et parfois indiscrètement dans un domaine inconnu, inhabituel. », je note la pénétration dans un domaine inconnu. Le « aller ailleurs » est même une motivation à remettre en cause la « stagnation » due aux dogmes, règles, normes qui viennent « encadrer » l'écriture telle qu'exercée dans les recherches qualitatives, disciplinaires par surcroît. Personnellement, dans le présent projet d'écriture, j'ai pris plaisir à écrire ce que je ne connaissais pas, écrire en même temps que je le découvrais, à faire des « incursions » sur des *terrae incognitae*, « terres inconnues », en toute bravade, ces incursions brusques, sinon brutales dans des « mondes » tout aussi complexes les uns que les autres, spontanément, sur un coup de tête, par intuition, par curiosité et par sérendipité, ces rencontres qui se présentent et dont on fait le choix délibéré, libéré des contraintes imposées par les méthodes. Quant à l'« imprégnation », selon le CRNTL, au figuré c'est la « Pénétration diffuse et profonde dans l'esprit et le comportement d'idées ou de sentiments qui sont lentement assimilés », d'où le sens « actif » en psycho-pédagogie, c'est l'« action et influence sur le subconscient de stimuli externes. » J'ai envie de bricoler ces deux significations pour approximer ce que l'autrice a voulu dire à propos de l'écriture performative. Il en résulte que l'« imprégnation » c'est faire une action et exercer une influence, insidieuses ?, pour faire assimiler, je m'interromps, assimiler quoi ? faire assimiler des significations par des rendus qui « mettent judicieusement en lumière » les aspects voulus du phénomène sur lequel on écrit. Je garde en tête que l'imprégnation est un procédé performatif de « pénétration diffuse et profonde dans l'esprit », qui joue à un tout autre niveau que la lecture et l'interprétation de texte, le niveau des « affects ». La performativité de l'écriture réside en partie dans le pouvoir de susciter des « affects », le pouvoir d'« affecter » le lecteur. Finalement, l'écriture performative procède par « multiplicité », que dois-je comprendre ? qu'il n'y a pas d'unité, renoncer à l'unification des points de vue, des postures, des approches ou à faire primer l'un sur l'autre. Plus j'y pense plus la multiplicité se retrouve à toutes sortes de niveaux. Il y a la multiplicité au niveau des mots, ou plutôt des significations, qui se retrouvent accumulés dans un énoncé ; délimités par des virgules, ils se trouvent à résonner les uns sur les autres pour former toutes sortes de figures allant de l'amplification au détournement en passant même parfois par des assonances ou des dérivations. Il y a la multiplicité des extraits de textes retenus comme citation avec lesquels établir un dialogue ou, à tout le moins, une compréhension. Il y a la multiplicité d'éléments convoqués et agencés, comme dans le

⁷⁵ Traduction libre de : Writing performatively opens the field of writing to incursion, permeation, multiplicity. It expands the very possibilities for writing to sometimes terrifying proportions. But perhaps more frightening than its size and range is the extent to which performative writing requires its reading, writing, and written subjects to negotiate the claims of its respective forms. »

⁷⁶ Consulté le 9 juin 2020.



cas du « collage » ou tout autre type de construction ou « agencement » ou encore en tant que « rhizome », ce qui fait l'objet de la prochaine section. Il y a la multiplicité des postures, des approches, cadrages théoriques mobilisés la quête ou le projet de l'écriture performative. Il y a la multiplicité des voix qui s'entrecroisent sans se fusionner dans un même projet d'écriture, on parlera d'écriture « polyvocale ». Ainsi, on peut dire que l'écriture performative, c'est l'écriture du multiple.

Puis, l'autrice insiste sur le formidable potentiel de l'écriture performative en mobilisant des affects de frayeur et de terreur. Avant d'aller plus loin dans ma lecture de l'extrait, moi je souhaite renverser la polarité des affects, au lieu de susciter chez moi frayeur et terreur, ma pratique de l'écriture suscite plutôt excitation, enthousiasme et plaisir. Ces affects sont mobilisés respectivement par l'élargissement des possibilités que l'écriture performative, non seulement permet, mais incite fortement ; ainsi que par la nécessité de l'établissement d'un pacte, un pacte revendiquant des formes qui sont propres à l'écriture performative. Un pacte, scellé après négociation, entre l'instance de lecture, l'instance d'écriture et les sujets qui sont l'objet d'écriture.

Maintenant je suis rendu à la fin de cette section à me demander dans quelle mesure mon écriture est performative. L'exercice est plutôt périlleux parce que j'écris ces lignes ayant terminé l'écriture du projet, et donc j'ai découvert mon écriture en prenant un à un les aspects des POST alors que lecteur n'a pas la même connaissance que moi. Comment résoudre ce problème ? Je constate qu'il s'agit du revers de l'écriture du « devenir » de la recherche, recherche qui ici porte sur l'écriture, c'est que je découvre mon écriture au fur et à mesure de la recherche et transforme celle-ci en conséquence des « prises de connaissances » que j'effectue en écrivant ma lecture des textes que je convoque. Quand je passe en revue les six aspects de l'écriture performative dégagés par Della Pollock, je peux affirmer que certains de ces aspects et pas d'autres sont présents dans mon écriture. Dans le présent projet d'écriture, je n'utilise ni la « métaphore » (1), ni la « métonymie » (2), si ce n'est que dans le court texte intitulé (*rêver d'*)*Écrire l'écriture* que j'ai placé en tête où je tente en de courts énoncés parfois en résonnance, parfois disjoints, où j'initie ce projet de façon performative, écrivant à la main avec ma plume « fontaine » dans mon cahier d'écriture, tentant, dans une série de petites touches et sans retouche, sur une terrasse dans le port de Molivos sur la mer Égée. Dans tous les cas, mon écriture laisse une grande part à ma subjectivité (3) que j'explore au fur et à mesure par une constante réflexivité qui est immédiatement objet d'écriture à même le « flot ». Comme on verra plus tard, mon écriture est en partie une écriture ce qui advient dans ma recherche, dans ma compréhension des énoncés qui composent les extraits de texte que je convoque, une écriture du devenir et la recherche se déploie, si elle est rarement « agitée », mon écriture est toujours (4) « transitoire » et « transitive », la trajectoire n'étant pas déterminée à l'avance par des règles méthodologiques, mais arrimée à mon désir de « comprendre », de « faire du sens » et de transmettre en « mettant en lumière » certains aspects et en occultant certains autres, en d'autres mots, en déplaçant, en faisant basculer le régime de visibilité. Mon écriture est d'emblée citationnelle (5), je vais exposer plus loin qu'elle est au croisement de mon désir comme je viens d'écrire,



mais qu'elle est assujettie à la contingence de mes fouilles pour trouver les textes, puis la contingence lors de l'identification dans les textes des extraits que je vais citer. J'exposerai plus loin le rôle de la sérendipité dans ce processus en termes d'identification du potentiel de rencontre entre mon désir et les auteurs, potentiel qui, une fois avéré, sera converti en choix. Il faut également compter sur la contingence de la disponibilité des textes qui présentent un potentiel de rencontres suffisant pour effectuer une validation par la lecture. Malgré la circulation des textes sur Internet, malgré les prêts entre bibliothèques, combien de fois j'ai dû faire le deuil de textes présentant un haut potentiel, parfois j'arrive à trouver un extrait ou un accès par citation. Une fois établi que le choix des citations est lié à mon désir et à la contingence, considérer que mon écriture est citationnelle m'amène à réfléchir sur la forme de celle-ci. Je laisse de côté la question de la traduction qui est une forme d'écriture citationnelle particulière dont je traiterai plus loin. Mon écriture est-elle « répétition », « réitération » et/ou « réécriture » ? Je me laisse un temps de réflexion. Mon écriture est « répétition », mais pas sur le plan de la « forme discursive » des énoncés, elle est « répétition » sur le plan de ce qui est habituellement désigné par le terme générique « contenu », qui ne veut rien dire et donc est investi par le lecteur de sa propre interprétation, sont-ce des vérités, des faits, des informations, des connaissances, des savoirs ? Ce seront soit des vérités, des faits, des informations, des connaissances, des savoirs selon l'utilisation qu'en fera le lecteur. Mon écriture est citationnelle, mais la « répétition » se fait au niveau des « significations » des énoncés. Il va sans dire que je ne suis pas de ceux qui sont convaincus que dans les « significations » sont, en toute intentionnalité, écrites dans textes et que la lecture consiste à les interpréter, à en rechercher la plus juste signification. Je ne suis pas non plus de ceux, constructivistes, qui sont convaincus que les significations sont essentiellement construites par le lecteur, dans son corps, son langage, son histoire, sa culture et les idéologies qui l'animent. Alors que j'écris que mon écriture citationnelle est « répétition » des significations, et que les significations ne sont, ni le fait d'une interprétation ni d'une construction de ma part, mais d'une démarche d'écriture performative, performative dans le sens qu'elle est un processus de production de significations. Un processus qui est, à la fois et en même temps, interprétation et construction, un processus où tout se déroule dans la sphère textuelle, l'objet d'écriture et le « rendu performatif » qui en est fait, dans l'intertextualité. La plupart du temps j'écris la signification, énoncés par énoncés, des extraits « cités », la plupart du temps par résonnance des contextes d'occurrences tout en traquant et en identifiant les changements de registre ou de champ sémantique en fonction des approches, postures, présupposés, croyances, convictions, idéologies des extraits cités. La valeur de la signification qui est écrite repose sur la qualité de la « lecture » des contextes d'occurrences retenus, mais surtout leur nombre et leur variété. Mon écriture citationnelle est parfois « réitération », lorsque j'endosse les significations que je dégage des énoncés, elle est réécriture lorsque j'utilise la signification d'énoncés pour l'étendre à d'autres domaines ou phénomènes, pour leur donner un statut différent par le changement de contexte, par exemple si je confère à un énoncé qui est donné comme le résultat d'une analyse le statut de règle



méthodologique et lorsque je complète des énoncés généraux à partir de mes propres significations. Un aspect de la performativité citationnelle qui est passé sous silence, ou éventuellement impensé, c'est la découpe de l'extrait, assigner un point de départ et de fin, ainsi que l'intervention à l'intérieur de l'extrait signalée par des crochets carrés []. Les deux opérations présentent des défis et des enjeux; pour la découpe que l'extrait retenu soit une condensation de signification de la pensée de l'auteur dans un texte donné et qu'il présente suffisamment de complétude malgré la brièveté pour « faire sens » présenter une signification, quitte à utiliser plusieurs extraits contigus dans le texte pour « comprendre » la signification des énoncés. Par « comprendre », je ne l'ai pas encore écrit, j'entends les opérations suivantes, lire, provoquer des résonances avec d'autres contextes d'occurrences de façon à dégager des similarités et des différences, écrire la signification qui s'en dégage tout en racontant le processus, ces opérations ne sont effectuées que rarement de façon séquentielle, mais de façon concurrente, avec itération et récursion. Je reviens à la découpe, mais interne cette fois-ci, il s'agit d'élaguer des développements qui ne sont pas nécessaires au niveau de généralité des significations que l'on désire retenir, chaque coupure étant indiquée par le signe [...] Ces découpes internes, si elles sont faites en respectant l'intégrité des significations permet d'en condenser le rendu et même de lui conférer un statut de synthèse. Il va sans dire que les découpes internes sont soumises aux mêmes principes éthiques que la découpe de délimitation de l'extrait. Je reviens donc aux défis et enjeux de la découpe, pour mentionner ces aspects « éthiques », être fidèle à la « pensée » présumée de l'auteur, ne pas découper de façon à être en mesure de détourner la signification à son profit. Pour mentionner également le rôle que je compte faire jouer à cet extrait, me permettre de comprendre, venir en appui de ce que je soutiens, constituer un contrexemple, ou encore de me propulser par « incursion », de susciter des affects par « imprégnation », et d'ouverture par la « multiplicité ». Finalement mon écriture est performative dans la mesure où quelque chose est produit (6), quelque chose d'autre autre qu'une transcription de la signification, un surplus de signification qui surgit dans le « flot » de la pratique de l'écriture qui « met en lumière » certaines significations, alternatives aux significations établies, consensuelles et donc attendues, des significations qui ne sont pas le fait d'un quelconque raisonnement logique ou autre type de protocole, mais qui surgissent, qui adviennent par désir d'agir et par la contingence de la matérialité du monde. Ainsi une écriture performative citationnelle ajoute de la signification à la signification de l'extrait, à la fois en « mettant à jour » les « modalités » entourant cette signification, et en même temps en racontant et en réfléchissant dans l'écriture, ce processus de « mise à jour », de dévoilement et de situation par rapport aux approches, postures, présupposés, croyances, convictions, idéologies que je retrouve dans la signification des énoncés qui composent l'extrait convoqué, cité. Mon écriture est performative dans la mesure où elle aura un impact sur la façon d'aborder l'écriture ou encore d'aborder la signification d'un certain nombre de concepts produits par les auteurs des POST qui constituent autant de sections du présent projet d'écriture. C'est ainsi que j'aborde à rebours les grands courants du POST, non pas à partir de commentaires qui réécrivent les textes de auteurs qui ont



produit les concepts constitutifs des grands courants du POST, mais à partir d'une recherche de compréhension de la signification de ces concepts directement dans les textes, sans trop d'intermédiaires que des dictionnaires des encyclopédies et des ouvrages de référence. À un autre niveau et échelle, l'exercice de la performativité de mon écriture, ce travail avec les significations, et surtout la réflexivité sur mon propre processus de recherche de signification par l'écriture que je viens des décrire non seulement enrichit mes connaissances que je pourrai mobiliser par la suite, mais provoque un changement de ma propre pratique de l'écriture que j'ai vue se transformer au fil de la trajectoire suivie par l'écriture.

4.4. une écriture rhizomatique

Parler d'une écriture rhizomatique, ou plutôt d'inspiration rhizomatique, c'est s'inscrire dans le sillage de Gilles Deleuze et Félix Guattari qui ont consacré plusieurs pages de leur ouvrage séminal *Mille plateaux* (1980) à la figure du rhizome comme principe épistémique qu'ils opposent à la figure de l'arborescence. Ils font ainsi la distinction entre deux types de livres :

Un premier type de livre, c'est le livre-racine. [...] C'est le livre classique [qui] imite le monde, comme l'art, la nature : par des procédés qui lui sont propres [...]. La loi du livre, c'est celle de la réflexion, le Un qui devient deux. [...] nous nous trouvons devant la pensée la plus classique et la plus réfléchie, la plus vieille, la plus fatiguée. (p. 11)

Le système-radicelle, ou racine fasciculée, est la seconde figure du livre, dont notre modernité se réclame volontiers. Cette fois, la racine principale a avorté, ou se détruit vers son extrémité ; vient se greffer sur elle une multiplicité immédiate et quelconque de racines secondaires qui prennent un grand développement. (p. 12)

Le second type de livre participe de la figure du rhizome qui « en lui-même a des formes très diverses, depuis son extension superficielle ramifiée en tous sens jusqu'à ses concrétions en bulbes et tubercules. » (p. 13).

Pour Deleuze et Guattari, « [d]ans un livre comme dans toute chose, il y a des lignes d'articulation ou de segmentarité, des strates, des territorialités ; mais aussi des lignes de fuite, des mouvements de déterritorialisation et de déstratification ». (p. 9), et c'est autour de ces concepts ainsi que ceux d'*agencement* (p. 10), de *corps sans organes* (p. 10), de *machine abstraite* (p. 10) et de *plan de consistance* (p. 15) qu'ils développent toute leur onto-épistémologie des *Milles Plateaux*, une pensée complexe s'il en est.

Le rhizome est un « principe analytique » (Jacques, 2014, p. 141) qui permet « une appréhension des multiplicités selon un principe de cartographie ouvert et mouvant » (p. 141). Deleuze et Guattari « l'opposent à tout modèle de pensée arborescente procédant par lignées hiérarchisées soutenues par des principes premiers (racines) » (p. 141). En tant que :

[p]rincipe d'appréhension du réel, le rhizome est ainsi également un axiome épistémologique, c'est-à-dire une prise de position sur les visées, la méthode et



l'organisation du savoir. Et justement, ce que récuse le concept de rhizome, c'est qu'il y ait une quelconque organisation des savoirs qui tienne, et qu'une méthode soit possible pour connaître le réel. (Jacques, 2014, p. 141)

Il pourrait sembler paradoxal que pour écrire une méthode, le concept de rhizome soit retenu comme principe directeur alors que Deleuze dans *Différence et répétition* s'opposait à la méthode : « Il n'y a pas de méthode pour trouver les trésors, et pas davantage pour apprendre, mais un violent dressage, une culture ou paidéia qui parcourt l'individu tout entier » (Deleuze, Gilles, 1968, p. 215). Ce paradoxe est résolu dans *Mille plateaux* par cette courte phrase : « Pour le multiple, il faut une méthode qui le fasse effectivement » (Deleuze, Gilles et Guattari, 1980, p. 33), qui « confère [à la méthode] la capacité de faire, c'est-à-dire de construire, de produire, de créer, au lieu d'interpréter, connaître ou déchiffrer. » (Cherniavsky, 2012, p. 9) Ainsi, s'il n'est pas besoin de méthode pour lire les textes, il n'en va pas de même pour en produire, pour écrire.

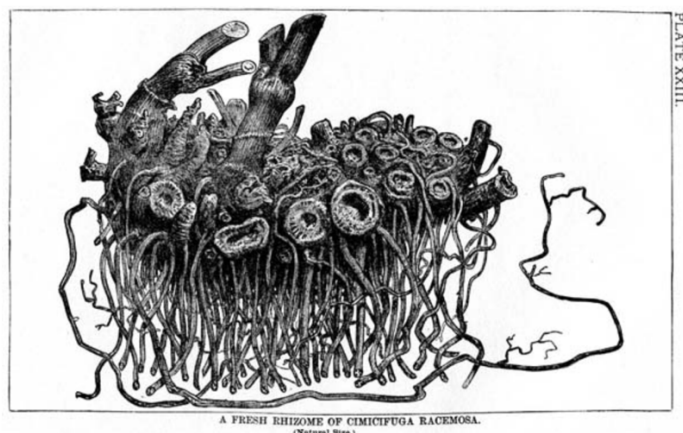
Le projet n'est pas ici de s'approprier du concept rhizome de façon plus ou moins convaincante et avec plus ou moins de succès comme le font plusieurs auteurs qui tentent de mobiliser cette pensée pour en faire une méthode d'analyse, la rhizomanalyse, particulièrement en éducation, comme par exemple (Charteris et Smardon, 2016 ; Clarke et Parsons, 2013 ; Greene, 2013 ; Honan, 2007 ; Smitka, 2012) Je fais mien le commentaire d'Elizabeth St. Pierre (2001) à propos des textes de Deleuze et Guattari : « Je ne m'intéresse pas tant à la recherche des significations originales et correctes de leur oeuvre, tâche impossible (essayer de fixer le sens dans le langage), mais plutôt à la multiplicité des effets de leur oeuvre. »⁷⁷ (p. 150) Une fois abandonné le projet de m'approprier la pensée du rhizome et la constellation des concepts associés pour les appliquer à l'écriture de ce texte, pourquoi insister pour qualifier celle-ci de rhizomatique ?

Je considère ici le rhizome non pas en tant que métaphore, ce trope, cette figure de style par laquelle les caractéristiques reliées à une chose, une réalité considérée comme représentative, suggestive ou symbolique d'une autre sont transférées sur cette dernière, ce qui nous situerait dans la représentationnalité et nous mettrait en contradiction avec la critique poststructuralisme de la représentation, mais en tant qu'imaginaire, rejoignant en cela Marg Sellers (2015, p. 7). En effet, le rhizome dont il est question ici ce n'est pas l'entité végétale ou l'image mentale d'une chose, d'une situation ou d'une circonstance qui lui serait apparentée, mais bien un système de pensée imaginé, multidimensionnel, connecté et hétérogène et donc radicalement différent de la logique binaire unidirectionnelle. Les imaginaires sont considérés « comme des fonctions d'espaces de transition et de transaction qui ouvrent des

⁷⁷ Traduction libre de : « *I am not much interested in any search for originary and correct meanings of their work, an impossible task (trying to fix meaning in language), but rather in the multiplicity of the effects of their work* ».



possibilités de penser et d'écrire différemment en dehors d'espaces structurés et potentiellement fermés »⁷⁸ (p. 8).



79

Pour nourrir cet imaginaire du rhizome, je retiens quand même le principe de connexion : « n'importe quel point d'un rhizome peut être connecté avec n'importe quel autre, et doit l'être. » (Deleuze, Gilles et Guattari, 1980, p. 13) ainsi que le principe d'hétérogénéité : « des chaînons sémiotiques de toute nature y sont connectés à des modes d'encodage très divers [...] mettant en jeu non seulement des régimes de signes différents, mais aussi des statuts d'états de choses. » (p. 13) Je retiens également cette idée qu'« [u]n rhizome ne commence et n'aboutit pas, il est toujours au milieu, entre les choses, inter-être, *intermezzo*. L'arbre est filiation, mais le rhizome est alliance, uniquement d'alliance. » (p. 36) Je nourris également cet imaginaire du rhizome du principe de rupture « Un rhizome peut être rompu, brisé en un endroit quelconque, il reprend suivant telle ou telle de ses lignes et suivant d'autres lignes. » (p. 16)

Mon écriture se veut rhizomatique, du moins en partie, autant sur le plan de la formulation des énoncés que de l'organisation, l'agencement de segments notionnels, des espaces d'écriture, selon les principes de connexion et d'hétérogénéité. L'écriture de ce texte est également rhizomatique parce qu'elle perturbe, fait rupture avec la pensée linéaire et stratifiée conventionnelle qui est celle de l'écriture universitaire par l'irruption de ce qui semble à première vue des digressions, mais qui sont en fait des tubercules ou des bulbes qui surgissent sans préméditation dans le présent de l'écriture « [o]n fait une rupture, on trace une ligne de fuite » (p. 16), ce qui produit, par rapport à la structure attendue surplus, débordement, prolifération, excès des entrées qui sont à la fois une à une explorées pour elles-mêmes, mais également interconnectées par ces lignes de fuite imprévisibles et imprévues a priori.

L'écriture rhizomatique est performative, mais aussi anti-représentationnelle dans la mesure où « [l]a représentation limite l'expérience au monde tel que nous le

⁷⁸ Traduction libre de : « *considering imaginaries as functions of transitional and transactional spaces opens possibilities for thinking and writing differently outside structured and potentially closed spaces* ».

⁷⁹ Trouvé à <https://ccdigitalpress.org/book/techne/rhizome3.html>, consulté le 13 juin 2020.

connaissions, et non comme un monde qui pourrait être, un monde de production, d'invention et d'expérimentation. »⁸⁰ (Masny, 2014, p. 351) Cette écriture n'est pas la représentation de connaissances - ici relatives à une méthode de recherche-crédation - déjà existantes, mais le moyen et le moment de leur élaboration, c'est donc une écriture en ou du devenir :

La théorie n'est plus un concept abstrait, mais plutôt une enquête vivante incarnée, un espace relationnel et interstitiel pour créer, enseigner, apprendre et faire de la recherche dans un état constant de devenir.⁸¹ (Irwin, Beer, Springgay, Grauer, Xiong et Bickel, 2006, p. 71)

C'est dans cette lignée que Laurel Richardson (1994) propose l'écriture comme recherche (*Writing : a method of inquiry*) et, plus tard (1999) les pratiques analytiques créatives (*creative analytical practices*) qui des pratiques d'écriture qui sont à la fois analytiques et créatives et où :

le processus d'écriture et le produit d'écriture sont intimement liés; les deux sont privilégiés. Le produit ne peut pas être séparé du producteur, du mode de production ou de la méthode de connaissance.⁸² (Richardson et St. Pierre, 2005, p. 962)

Plus loin dans le même texte, Elizabeth St. Pierre qui qualifie ses recherches de nomades (nomadic inquiry) reprend la même idée en qualifiant la méthode d'« enchevêtrée » (tangled), un terme emprunté au vocabulaire du nouveau matérialisme pour dépasser la pensée binaire :

une grande partie de cette enquête est accomplie dans l'écriture parce que, pour moi, écrire c'est penser, écrire c'est analyser, l'écriture est en effet une méthode de découverte séduisante et enchevêtrée.⁸³ (p. 967)

Déjà Deleuze et Guattari (1980) parlent « d'écriture nomade et rhizomatique » (p. 37) idée qui est reprise et précisée par Bryan Clarke et Jim Parsons (2013) de la façon suivante :

[l]e nomade vit intentionnellement sans racines; se déplace volontairement d'un endroit à l'autre, d'une idée à l'autre et d'un concept à l'autre. Les nomades sont ouverts aux interrelations de ce qui les attend, même si ces

⁸⁰ Traduction libre de : « *Representation limits experience to the world as we know it, not as a world that could be, a world of production, invention and experimentation.* ».

⁸¹ Traduction libre de : « *Theory is no longer an abstract concept but rather an embodied living inquiry, an interstitial relational space for creating, teaching, learning, and researching in a constant state of becoming* ».

⁸² Traduction libre de : « *the writing process and the writing product as deeply intertwined; both are privileged. The product cannot be separated from the producer, the mode of production, or the method of knowing.* ».

⁸³ Traduction libre de : « *a great part of that inquiry is accomplished in the writing because, for me, writing is thinking, writing is analysis, writing is indeed a seductive and tangled method of discovery.* »



interrelations présentent des lieux et des concepts qui ne sont pas traditionnellement liés.⁸⁴ (p. 39)

Dans le chapitre/plateau intitulé « Traité de nomadologie : la machine de guerre » Deleuze et Guattari (1980) distinguent le migrant du nomade en ce que le premier « va principalement d'un point à un autre, même si cet autre est incertain, imprévu ou mal localisé » alors que « [l]a vie du nomade est intermezzo ». Il précisent qu'« [u]n trajet est toujours entre deux points, mais l'entre-deux a pris toute la consistance, et jouit d'une autonomie comme d'une direction propre ». (p. 471) Il est fascinant de constater que cet entre-deux qui caractérise l'écriture nomade renvoie directement au rhizome, ce qui boucle la boucle :

Un rhizome ne commence et n'aboutit pas, il est toujours au milieu, entre les choses, inter-être, *intermezzo*. L'arbre est filiation, mais le rhizome est alliance, uniquement d'alliance. L'arbre impose le verbe « être », mais le rhizome a pour tissu la conjonction « et . . . et . . . et . . . ». Il y a dans cette conjonction assez de force pour secouer et déraciner le verbe être. (p. 36)

Pour terminer cette section, je reprends et commente les principales caractéristiques du rhizome énoncées par Felicity Colman, dans un dictionnaire consacré aux concepts de Deleuze en lien avec mon projet/désir d'écriture sur la R-C :

L'écriture, l'être et/ou le devenir rhizomatiques ne sont pas simplement un processus d'assimilation des choses, mais plutôt un milieu de perpétuelle transformation.⁸⁵ (2010, p. 235)

L'écriture rhizomatique n'est pas fixe ou figée, comme elle est perpétuellement en transformation, je préfère sa diffusion sous la forme électronique qui peut en tout temps être modifiée, ce qui convient mieux que l'imprimé qui fige, arrête ma pensée :

Le milieu relationnel que crée le rhizome donne forme à des environnements évolutifs où les relations modifient le cours du développement des flux et du désir collectif.⁸⁶ (p. 235)

La figure du rhizome m'a amené, dans d'autres projets d'écriture, à écrire la recherche-crédation à partir d'un ensemble de pratiques singulières, non pas un ensemble fermé, fixe ou définitif ce qui aurait pour conséquence d'en faire une description figée, normative, mais un ensemble constamment instable, en mouvement ce qui permet plutôt de rendre compte de ce qui advient, d'en informer les lecteurs et, potentiellement de modifier le cours du développement des flux et du désir collectif.

⁸⁴ Traduction libre de : « *The nomad intentionally lives without roots; willingly moves from place to place, idea to idea, and concept to concept. Nomads are open to interrelationships of what is before them, even if these interrelationships present places and concepts not traditionally linked.* ».

⁸⁵ Traduction libre de : « Rhizomatic writing, being, and/or becoming is not simply a process that assimilates things, rather it is a milieu of perpetual transformation. »

⁸⁶ Traduction libre de : « The relational milieu that the rhizome creates gives form to evolutionary environments where relations alter the course of how flows and collective desire develop. »



Il n'y a pas de fonction stabilisatrice produite par le milieu rhizomatique, il n'y a pas de création d'un tout à partir de parties virtuelles et dispersées.⁸⁷ (p. 235)

Mon projet d'écriture n'est pas dirigé ni par une démarche déductive qui consisterait à prouver ou à éprouver un modèle, une posture ou un quelconque construit théorique, ni par une démarche inductive qui viserait à leur construction, il vise plutôt à juxtaposer des discours académiques provenant d'horizons épistémologiques divers lors du déploiement des concepts associés à chacune des étapes d'un cycle heuristique, ce qui pourrait donner une impression de dispersion.

Au contraire, à travers le rhizome, les points forment des agencements, des systèmes de parcours multiples associés à des topologies possiblement déconnectées ou brisées ; à leur tour, ces agencements et typologies changent, se divisent et se multiplient à travers des rencontres et des gestes disparates et complexes.⁸⁸ (p. 235)

Mobiliser la figure du rhizome me permet des élaborations théoriques instables qui prennent la forme de parcours, des élaborations risquées qui se font, se défont, se refont, prolifèrent au gré de la contingence de mon accès aux sources et des rencontres fortuites avec celle-ci, la sérendipité. J'aurai l'occasion de déployer de façon rhizomatique les concepts de contingence et de sérendipité, ce qui me permet de les convoquer lors de la réécriture subséquente de la présente section.

4.5. *une écriture cartographique*

Mon écriture est poststructuraliste parce que je me refuse à l'instrumentaliser, à la restreindre au réductionnisme imposé par les catégories d'un cadre théorique et disciplinaire donné, je reviens sur cet aspect plus loin. Mon écriture est poststructuraliste parce qu'elle cherche à cartographier les complexités et les multiplicités du monde qui se présentent à moi lors de mes explorations. Selon Guillaume Sibertin-Blanc, le schème cartographique relève :

[d']une pensée « spatialisée » et « spatialisante » [...] une pensée des différences irréductibles plutôt que de l'unification sous des principes et des lois ; une pensée qui n'appréhende les phénomènes que par leurs manières multiples de se disperser dans des rapports extérieurs, et non en les rassemblant dans l'intériorité d'une essence ; une pensée qui affirme la répartition des distances et la coexistence des hétérogènes plutôt que leur subsumption sous des rapports d'identité. (2010, p. 226)

On aura compris qu'il n'est pas question de disposer des segments dans l'espace cartésien d'un page ou d'un écran comme on a fait précédemment (Paquin et Noury, 2018). Il est plutôt question comme je l'aborde à plusieurs reprises dans ce texte de

⁸⁷ There is no stabilising function produced by the rhizomatic medium; there is no creation of a whole out of virtual and dispersed parts. »

⁸⁸ Traduction libre de : « Rather, through the rhizome, points form assemblages, multiple journey systems associate into possibly disconnected or broken topologies; in turn, such assemblages and typologies change, divide, and multiply through disparate and complex encounters and gestures. »



préserver la multiplicité des différents points de vue et aspects relatifs à une thématique en cours d'écriture. Cartographier c'est aussi renoncer à définir, c'est-à-dire à assigner des limites à l'objet ou le phénomène et par la suite utiliser les définitions à des fins normatives. Ainsi, par exemple, définir la recherche-crédation ou faire une synthèse des différentes définitions trouvées et, par la suite, utiliser cette définition pour déterminer parmi les pratiques qui se réclament de la recherche-crédation, celle qui le font à juste titre ; ou encore pour en évaluer l'admissibilité aux subventions des organismes institutionnels. Une écriture qui cartographie, c'est une écriture qui appréhende et rend compte de la diversité et de la singularité des manifestations de ces objets ou phénomènes.

Dans le sillon de Gilles Deleuze et Félix Guattari, pour qui la carte est « tout[e] entière tournée vers une expérimentation en prise sur le réel [, elle] ne reproduit pas un inconscient fermé sur lui-même, elle le construit » (1980, p. 20), Guillaume Sibertin-Blanc considère que la carte « n'est pas un instrument de réflexion, mais de mobilisation; elle n'est pas un moyen de reproduire une réalité supposée préexistante, mais un opérateur d'exploration et de découverte créatrice de réalités nouvelles » (2010, p. 228). Je fais miens l'énoncé programmatique selon lequel : « vivre et penser en cartographe impose de renoncer aux catégories de l'essence, pour promouvoir une analyse sensible à la fois à l'immanence et à la contingence du réel » (p. 228), c'est ainsi que je cherche à appréhender les phénomènes et les objets sans métaphysique, sans chercher à aller par-delà ce que m'offre mon expérience de ceux-ci. Je ne cherche pas non plus à en rabattre l'indétermination et l'imprévisibilité sur une quelconque nécessité.

Pour Gilles Deleuze et Félix Guattari, l'écriture est le lieu de la cartographie : « Ecrire n'a rien à voir avec signifier, mais avec arpenter, cartographier, même des contrées à venir. » (1980, p. 11). Le poststructuralisme est également traversé par la question du devenir, c'est la prochaine thématique que je vais mettre en discussion. Puis je suis tombé sur ce passage où Deleuze et Guattari partent des lignes diverses qui traversent les individus, des lignes qui sans doute dans une démarche, à la fois réflexive et analytique, peuvent être explicitées et inscrites dans une cartographie, des lignes qui ont la particularité de se transformer et de se traverser. Puis, Deleuze et Guattari situent ces lignes en lien avec le langage dans un rapport ontologique inversé de celui du constructivisme, à savoir que nous agissons pour construire le monde socialement ou individuellement en grande partie à l'aide du langage. Ils prennent l'affaire par l'autre bout, si je puis écrire, et c'est le langage qui doit suivre ces lignes qui sont soit déterminées, soit liées au hasard ou encore à la contingence, soit le résultat de notre propre intervention. J'en déduis que l'invention de lignes de fuite est liée à la performativité voire la créativité des individus, de même que la cartographie qui est le résultat d'un processus initié par ceux-ci. Et l'écriture qui a un double rapport avec les lignes, d'un côté l'écriture se nourrit des lignes, je remarque que le langage doit suivre les lignes alors que l'écriture s'en nourrit. Je me demande aussitôt pourquoi « nourrir » si près d'« alimenter », pourquoi recourir au registre vitaliste, sans doute pour contourner l'écueil de la « signification », partie prenante du structuralisme et que les



poststructuralistes remettent en question. D'un autre côté, l'écriture se passe au niveau des lignes, mais cette fois ci dans leur dimension matérielle, l'inscription sur un support et ... langagière. Et enfin, voilà le sujet qui apparaît à la toute fin de la citation, il y a « surgissement » et plus loin « naissance », autant de mots appartenant au registre vitaliste :

Individus ou groupes, nous sommes traversés de lignes, méridiens, géodésiques, tropiques, fuseaux qui ne battent pas sur le même rythme et n'ont pas la même nature. [...] de toutes ces lignes, certaines nous sont imposées du dehors, au moins en partie. D'autres naissent un peu par hasard, d'un rien, on ne saura jamais pourquoi. D'autres doivent être inventées, tracées, sans aucun modèle ni hasard : nous devons inventer nos lignes de fuite si nous en sommes capables, et nous ne pouvons les inventer qu'en les traçant effectivement, dans la vie. [...] C'est une affaire de cartographie. Elles nous composent, comme elles composent notre carte. Elles se transforment, et peuvent même passer l'une dans l'autre. Rhizome. A coup sûr elles n'ont rien à voir avec le langage, c'est au contraire le langage qui doit les suivre, c'est l'écriture qui doit s'en nourrir entre ses propres lignes. A coup sûr elles n'ont rien à voir avec un signifiant, avec une détermination d'un sujet par le signifiant ; c'est plutôt le signifiant qui surgit au niveau le plus durci d'une de ces lignes, le sujet qui naît au niveau le plus bas. (p. 247-248)

Il faut relire le dernier énoncé du précédent texte, on dirait que Deleuze et Guattari se pincent le nez pour concéder qu'il y a un « sujet » qui se situe « au niveau le plus bas » (p. 248)

Après j'ai voulu en savoir un peu plus à propos de ces « lignes » évoquées précédemment, j'ai trouvé une belle analyse de Vincent Jacques, qui suit *Deleuze pas à pas*. La ligne appartient au domaine du pouvoir et au lieu de reprendre dans mes mots, évitant le risque d'une interprétation subjective et située, laissant à l'éventuel lecteur le soin, je cite longuement sa « voix » :

Les lignes servent d'instruments d'analyse des modes de scansion spatio-temporelle qui déterminent les individuations intimes et collectives. Il y a trois sortes de lignes, la ligne dure, la ligne souple et la ligne de fuite. La ligne *dure*, c'est la série de segmentations qui rythme l'existence selon des stases identitaires. Dans nos sociétés, la ligne dure distribue des parts d'existence — statuts, périodes et identités — selon une organisation duelle et une sériation bien déterminée : travail / vacance; marié / célibataire; enfant / adulte / vieillesse; école / armée / usine; homo / hétérosexuel, etc. Socialement, la ligne dure, c'est le barème de la normalité, la grille des partages autorisés. La seconde ligne est la ligne *souple*, c'est une ligne entremêlée à la ligne dure, qui la suit tout en la décalant, qui y insufflé un peu de différence — les auteurs la nomment aussi ligne de fêlure. La troisième, c'est la ligne de fuite, celle qui ne respecte plus les scansion de la ligne dure. Non pas que nécessairement qu'elle s'y oppose : si elle est dite « de fuite », c'est qu'elle ouvre sur autre chose et que cette ouverture est plus essentielle qu'un simple rapport d'opposition. (2014, p. 155)



Plus loin, Vincent Jacques spécifie qu'« en tant qu'outils d'analyse, les lignes ne sont en soi ni positives, ni négatives » (p. 156), Mais il n'en dit pas plus dans la rubrique consacrée à « Pouvoir et lignes ». Je me questionne : Analyse de quoi ?, analyse par qui ? outil, instrument, dispositif, je décèle une idée de matérialité, de technique ou de technologie ; et si je traçais une ligne de fuite : en considérant que l'analyse est une pratique⁸⁹ ?.

Nous sommes habitués à envisager l'analyse comme étant régie par des méthodologies, des protocoles stricts édictés par les disciplines et maintenant les interdisciplines, des règles éthiques. Ma ligne de fuite consiste à envisager plutôt l'analyse comme une pratique. J'en reviens au passage de Theodore Schatzki (2001) où il énonce les composantes d'une pratique avant de les reprendre en détail, passage que j'ai cité et discuté à plusieurs endroits de cet ouvrage, j'en présente ici une adaptation singulière, la mienne. Une pratique est composée d'ensembles d'actions et d'activités, toutes à la fois incarnées et inscrites dans une matérialité et situées dans un contexte culturel donné. Je range la cartographie dans la classe des activités d'analyse, aux côtés de la décomposition cartésienne, la cartographie quant à elle relie, inscrit, différentes lignes dans une configuration spatiale ou langagière.

Je reviens maintenant à l'écriture. Je traduis et transcrit un passage d'un texte de Jonathan Wyatt et Ken Gale où ils déploient le concept de « Writing to it » qu'ils explicitent en forme d'injonction, suscitant la performativité, incluant un « autre », implicite ou explicite, destinataire pour les tenants d'une communication instrumentale, ou encore de façon plus intériorisée, je pense au magnifique texte de Uberto Eco (1979) *Lector in fabula : le rôle du lecteur, ou, La coopération interprétative dans les textes narratifs* (*Lector in fabula : La cooperazione interpretativa nei testi narrativi*). Cet autre, externe à nous, à qui écrire, cet autre qui n'est pas nous, mais avec qui je partage un même contexte culturel. Cette écriture de moi à quelqu'un par l'entremise à la fois d'une performativité de certains gestes conditionnés en partie par une certaine matérialité, écrire c'est inscrire. Inscrire la plupart du temps avec du langage :

la seule façon de continuer dans notre démarche était de "lui écrire" ; quelle que soit la question, l'interrogation ou le problème, c'est cette incitation - "lui écrire" - qui a conduit à de nouvelles expérimentations et aux rythmes et refrains indéterminés du multiple qui étaient souvent présents dans l'agonistique de notre pratique.⁹⁰ (Wyatt et Gale, 2018, p. 27)

Jonathan Wyatt et Ken Gale présentent une version différente d'écriture cartographique que celles qui sont dérivées de l'approche de Deleuze et Guattari où ce sont les lignes

⁸⁹ référer aux autres endroits du texte où j'élaborerai sur pratiques à partir de l'index à la fin de l'ouvrage

⁹⁰ Traduction libre de : « the only way to continue in our process was to 'write to it'; whatever the question, the query or the problem, it was this inducement – 'write to it' – that led to new experimentations and the indeterminate rhythms and refrains of the multiple that were often present in the agonistics of our practice »



dures ; souples ou de fêlure ; lignes de fuite qui sont l'objet d'une pratique cartographique. Pour Wyatt et Gale :

L'écriture est une pratique cartographique ; c'est une pratique cartographique qui se fait en harmonie avec la cognition et orientée avec sensibilité vers la fabrication de mondes, afin d'activer des processus actifs de fabrication de mondes. La nature processuelle d'affecter et d'être affectés crée un espace (qui n'a pas lieu) dans et à par les événements ; cela qui implique d'écrire en tant que faire, en tant que rencontre.⁹¹ (p. 127)

Ces auteurs inscrivent leur intervention dans le registre de la pratique et non dans celui de l'abstraction, ce qui consisterait à extraire le phénomène de la situation où il advient. Je rappelle qu'une pratique peut s'appréhender à partir du modèle que j'ai formulé précédemment : des ensembles d'actions et d'activités, toutes à la fois incarnées et inscrites dans une matérialité et situées dans un contexte culturel donné. Je me demande quelles sont les actions et les activités propres à l'écriture. Dès que je commence à y réfléchir, il m'apparaît clair qu'il y a deux types de pratiques en fonction de la matérialité de leur effectuation : à la main ou au clavier et à l'ordinateur. J'ai, dans un autre texte, à la recherche d'une théorisation incarnée, évoqué le retour à l'écriture à la main avec la sensorialité et la matérialité que cela implique (Paquin, 2019), j'ai tout de suite eu le souvenir d'un très beau texte de Vilém Flusser intitulé « Le geste d'écrire » dont j'ai obtenu une copie numérisée d'un texte tapé à la dactylo avec toutes les traces de la matérialité du processus d'inscription qui est l'objet même du questionnement qui sous-tend le texte dont je n'ai pas résisté à reproduire un court extrait :

Le stylo et la machine sont des outils qui posent du matériau sur la surface. Mais le stylo, (et le crayon, et le pinceau), conservent encore la forme pointue du bâton mésopotamien originel. On voit, quand on regarde un stylo, qu'écrire est, par son intention, l'acte de graver. Dans la machine, on ne le voit plus. Elle ne ressemble pas un bâton, mais un piano. A-t-elle trahi l'"essence" de l'écriture? Pas du tout. Comme le piano, elle⁹²

Avant d'aller plus avant, je vous convie à questionner votre propre pratique de l'écriture, à en faire le récit à la première personne comme je l'ai fait en m'inspirant en partie des travaux de Nathalie Depraz autour d'une phénoménologie expérientielle (2006) où elle propose en une formulation succincte une lecture-écriture expérientielle qui se pratique à même l'écriture, durant l'écrire. L'écriture est présentée comme mode de contact avec sa propre expérience dans sa dimension incarnée, ressentie de l'intérieur et ensuit exprimée, au sens littéral de mettre au dehors.

⁹¹ Traduction libre de : « 'Writing to it' is a cartographic practice; it is a mapping that is cognitively attuned and sensitively oriented to worlds in the making, to active processes of world making. The processual nature of affecting and being affected creates space (not takes place) in and through events; it involves writing as doing, as encounter. »

⁹² <http://www.flusserstudies.net/sites/www.flusserstudies.net/files/media/attachments/le-geste-d-ecrire.pdf>



lecture-écriture expérientielle, cherche à attester à même l'écriture, du mode de contact avec l'expérience et en particulier, pour nous ici, du rendu incarné de l'expérience sonore. (2006, p. 165)

Toute de suite après avoir présenté la lecture-écriture expérientielle, Depraz fournit une liste de lieux, topoï, auxquels se référer pour décrire des réalisations de lecture-écriture expérientielle :

À savoir, je m'intéresse alors à : a) l'usage des pronoms personnels (je, nous, il, on, impersonnel), et leur sens ; b) l'usage des exemples : illustrations d'une thèse, moteurs de l'analyse, allusif, détaillé, effet de réel ou heuristique; enfin, c) au mode discursif choisi : description d'un cas, d'une situation, assertions génériques, hypothèses, étayages à partir de théories existantes ou antérieures. (p. 165)

Questionner sa propre pratique d'écriture est un exercice profitable pour prendre conscience et expliciter des façons de faire jusque-là implicites ou implicitées, acquises par imitation ou lors de la solution d'un problème particulier.

Bon, je reviens à l'extrait de Wyatt et Gale que j'ai momentanément laissé de côté au moment où ils s'apprêtaient à donner des précisions quant à cette pratique de l'écriture cartographique. Pour eux cette pratique doit se faire d'une part en harmonie avec la cognition. Je me suis arrêté et je me suis demandé de quelle cognition, organe, traitement, ressenti il était ici question ? en lien avec quelle approche qui en conditionne l'interprétation : systémique, vitaliste, néomatérialiste, etc. ? Cette pratique de l'écriture cartographique est d'autre part orientée, elle répond à un projet autant spécifique qu'utopique : la fabrication de mondes. Activité fascinante s'il en est qui suscite des questionnements sur lesquels je reviendrai après avoir reconnu l'importance accordée par les auteurs à la sensibilité si ce n'est au sensorium, soit la sphère des sensations, des perceptions, soit la sentience cette capacité d'éprouver des choses subjectivement, d'avoir des expériences vécues dont se sont emparées les antispécistes pour affirmer que les animaux ont une sentience. Il y a une autre sphère possible, celle du sensible où se produisent les affects que j'aborde un plus loin.

L'objectif, ce vers quoi écriture cartographique tend, le projet qui nous anime, c'est la fabrication de mondes en tenant compte du sensible. La fabrication de mondes, je veux bien et même j'en suis, mais de quels mondes s'agit-il ? des mondes « documentés » issus de pratiques ethnographiques, des mondes imaginés ou inventés ? Si ces mondes relèvent de la fiction, quel est le projet dramatique sous-jacent ? Une fois si bien lancée, pourquoi pas étendre la notion de monde aux « multivers » quantiques ? ou à celle de « mondes possibles », je prévois aborder tantôt le concept de diffraction, qui appartient au quantique plus loin en lien avec l'écriture. Écrire c'est l'actualisation de l'objectif, c'est s'activer, mettre ne branle des processus. Je me demande quels sont ces processus de fabrication de mondes, lesquels ? des processus d'organisation, des processus de mise en langage, des processus d'inscription, mais d'abord et avant tout des processus d'imagination ou de création.

L'écriture cartographique passe par les affects, elle est autant agie qu'agissante. Cette allusion m'incite à considérer La théorie des affects. J'avais jusqu'ici



vu des mentions à cette théorie et je m'étais contenté d'une compréhension approximative du concept d'affect. J'ai fait quelques recherches qui seront complétées ultérieurement et je me suis arrêté provisoirement après la rencontre du passage de Gregory Seigworth et Melissa Gregg, moment de sérendipité, que je découpe et commente.

*L'affect se produit au milieu de l'entre-deux : dans les capacités d'agir et d'être agi.*⁹³

Je constate que la formulation dans le texte de Wyatt et Gale est similaire à celle-ci. Ceux-ci thématisent le processus alors qu'ici, c'est la production qui est thématisée. Les deux formulations s'accordent également sur l'inscription de l'agir dans une boucle où l'agentivité est partagée entre soi – la capacité d'agir, d'affecter – et l'environnement composé de personnes et de choses qui ont un impact sur nous – la capacité d'être agi, d'être affecté. Il me reste à disposer de la position ou de l'espace où se produit l'affect. Je consulte le dictionnaire Longman⁹⁴ pour mieux comprendre l'expression qui désigne l'endroit où l'espace où se produit l'affect : « si vous êtes au milieu d'un événement ou d'une situation, il se passe autour de vous »⁹⁵, cette notice me semble particulièrement intéressante parce qu'elle me révèle un impensé : la subjectivité : qu'est-ce qu'il y a autour ? quel est l'alentour de ce milieu ? est-ce que l'autour est une émanation du centre ? quelle est la position du sujet dans ce processus ? quelle est l'interprétation à donner ? Je laisse à regret en suspens ces questions, autant de ligne de fuites que je choisis de ne pas développer, pour m'attaquer à l'espace au milieu duquel se produit l'affect. Dans le texte original l'expression est découpée en ses composantes et magnifiée de façon quasi ostentatoire par l'italique : « *in-between-ness* ». Quelle est donc cette position ou espace si particulier ? Il s'agit encore là d'une désignation non pas nominative, mais relative et par rapport à deux états, pôles, extrémités d'une qualité, etc. « *between* » est une préposition dont le rôle est de faire un lien « entre » quelque chose et quelque chose d'autre. Le préfixe « in- » vient situer, identifier cet espace entre les deux. Pour ce qui est du suffixe « -ness », j'ai fait la rencontre du lumineux passage de Julie Neveux qui me fournit les éléments qui me permettent d'en comprendre le rôle dans la construction :

Le suffixe –ness est l'un des plus productifs de la langue anglaise, parce qu'il est « transparent » : il permet à la base prédicative de continuer à s'exprimer totalement à l'intérieur du nom dérivé. Le processus de décatégorisation est ainsi perceptible, et donne accès à la créativité lexicale du sujet parlant. Les noms en –ness sont prototypiquement des noms à usage unique, créés par l'énonciateur lors d'une situation dont il veut exprimer l'unicité. (2015, p. 1)

⁹³ Traduction libre de : « Affect arises in the midst of *in-between-ness*: in the capacities to act and be acted upon. »

⁹⁴ <https://www.ldoceonline.com/dictionary/in-the-midst-of-something>

⁹⁵ Traduction libre de : « if you are in the midst of an event or situation, it is happening around you »



Puis, j'ai fait la rencontre d'un récent texte de Bernhard Giesen qui porte spécifiquement sur l'entre-deux et l'ambivalence dont le premier extrait retenu n'énonce rien de moins que le projet poststructuraliste :

Nous ne connaissons pas la signification d'un concept à moins de pouvoir concevoir son contraire. Cependant, notre pensée habituelle a tendance à ne pas faire référence à ce contraire : c'est l'autre possibilité exclue ou réduite au silence (Derrida 2010). Ainsi, reconstruire l'autre exclu est devenu la voie royale du raisonnement poststructuraliste.⁹⁶ (2015, p. 61)

L'auteur présente dans cet extrait l'ambivalence en lien avec la « signification » dont j'ai longuement parlé dans la section sur l'écriture performative. Il reprend en fait la critique du structuralisme, entre autres par Jacques Derrida dans *L'écriture et la différence* (Derrida, 1967b), à l'effet que pour appréhender le monde, les structuralistes établissent et appliquent des distinctions et appliquer des distinctions implique opposer pour contraster par « différence », tiré du modèle de la phonologie où les phonèmes sont appréhendés les uns par rapport aux autres par « différences » d'aspects sonores en lien avec une carte de la phonation.

LES PHONÈMES DU FRANÇAIS						
LES CONSONNES						
	bilabiales	labiodentales	dentales	sifflantes	chuintantes	vélaires
sourdes	p	f	t	s	ʃ	k
	pain	fin	teint	sein	chint(panzè)	Quint
sonores	b	v	d	z	ʒ	g
	bain	vin	daim	zin(c)	geint	gain
nasales	m		n			ŋ
	main		nain			(parki)ng
				j	l	r
				y(aourt)	lin	rein
				semi-voyelle	latérale apicale	spirante uvulaire
LES VOYELLES						
	orales			nasales		
	i	y	u			
	lit	lu	loup			
	e	ø	o	è	ô	
	thé	jeûne	paume	frein	front	
(ɛ:)	ε	œ	ɔ	(ɑ̃)	â	
maitre	taie	jeune	pomme	(brun)	franc	
	a	(ɑ)				
	patte	(pâte)				

Cette méthodologie a par la suite été utilisée à toutes sortes de fin avec des résultats inégaux, elle a traversé les sciences humaines et sociales pour en être, avec la sémiologie qui en est en quelque sorte une extension, un « paradigme » dominant parce que répond aux normes de « scientificité ». Cette façon de « comprendre » par opposition a été étendue à la recherche qualitative, qui par ailleurs est issue de la tradition des dualismes et de la dialectique comme méthode. L'auteur donne les

⁹⁶ Traduction libre de : « We do not know a concept's meaning unless we can conceive of its opposite. However, our regular thinking tends not to refer to this opposite: it is the excluded or silenced other possibility (Derrida 2010). Thus, reconstructing the excluded other has become the royal path of poststructuralist reasoning. »



exemples suivants où des concepts ne peuvent être « pensés » qu'à partir de leur opposé :

l'intérieur suggère l'extérieur, le passé l'avenir, l'égalité l'inégalité, le salut la condamnation, la rationalité l'irrationalité, la justice l'injustice, les parents les enfants, les maîtres les serviteurs⁹⁷ (p. 61)

Et il va sans dire que la réciproque est tout aussi valable. Pour les poststructuralistes, le problème est que « notre pensée habituelle » ne tient pas compte de l'« opposé » qui devrait plutôt être tenu pour complémentaire et essentiel pour la compréhension. Ce phénomène est également discuté sous l'angle des « régimes de visibilité ». Certains, dont l'auteur vont jusqu'à croire qu'il s'agit d'une « exclusion » où l'autre, l'opposé, le complémentaire est « réduit au silence ». C'est ainsi que le « raisonnement poststructuraliste » vise à la « reconstruction de l'autre exclu ».

Un peu plus loin, l'auteur élabore le projet poststructuraliste de « transcender » les dualismes et même de « mettre en lumière », au sens de la performativité, l'entre-deux :

Se concentrant sur quelque chose qui transcende l'ordonnement et la division du monde en binarités bien nettes, elle soutient que cet entre-deux est essentiel pour la construction de la culture. La réalité elle-même ne fournit pas de base solide pour une classification nette. Par conséquent, en appliquant des classifications à la réalité brute, il y aura toujours un reste inclassable, et en spécifiant la signification, il n'y a aucun moyen d'atteindre une clarté absolue et d'éviter un reste de flou.⁹⁸

La critique de la recherche qualitative est frontale, elle est matérialiste : « la réalité elle-même ne fournit pas de base solide pour une classification nette », la catégorisation et la classification sont des opérations de construction et de projection, construction d'une « grille » de catégories, éventuellement hiérarchisées, à partir d'un cadre théorique préalablement constitué, cadre théorique qui aura, par catégories interposées, une importante influence directe sur la conduite de la recherche, principalement l'analyse des données recueillies sur le terrain. L'approche par projection d'une grille de catégories sur un corpus, de textes provenant de tous horizons, comme par exemple des articles de presse, de retranscriptions d'entrevues, des récits de vie, a pour effet de relever dans les textes les passages qui sont identifiés, par le chercheur lui-même ou les personnes qui l'assistent, et donc deviennent admissibles à l'analyse subséquente. Cette façon de faire de la recherche a, également et de façon corollaire, pour effet d'occulter tout ce qui n'est pas sélectionné, de littéralement le faire disparaître pour l'analyse. Cette façon de faire sera critiquée par les tenants d'une recherche postqualitative dans

⁹⁷ Traduction libre de : « inside hints at outside, past at future, equality at inequality, salvation at condemnation, rationality at irrationality, justice at injustice, parents at children, masters at servants »

⁹⁸ Traduction libre de : « Focusing on something that transcends the successful ordering and splitting of the world into neat binaries, it maintains that this inbetweenness is essential for the construction of culture. Reality itself provides no firm ground for neat classification. Therefore, in applying classifications to raw reality there will always be an unclassifiable remainder, and in specifying meaning there is no way to achieve absolute clarity and avoid a rest of fuzziness. »



la dernière section. C'est ce que nomme l'effet de « reste », je crois qu'il est essentiel que dans tout rapport de recherche qualitative d'anticiper et de considérer l'appréciation de ce reste en termes d'apport à la recherche pour éventuellement et de façon itérative modifier le design de recherche – cadrage théorique, problématisation et méthodologie – en conséquence. C'est un raisonnement semblable, sur un plan plus pragmatique, qui a amené la proposition d'une « théorisation ancrée »⁹⁹ par Barney Glaser et Anselm Strauss (1967/2010). Pour ce qui est de la quête « idéaliste » de la « clarté absolue » d'abord platonicienne récupérée par la chrétienté en faisant le lien avec la « vérité de Dieu », récupérée également par les néopositivistes du Cercle de Vienne avec leur quête de la vérité logique des énoncés. Au lieu de traquer le « flou », les méthodes poststructuralistes, s'y attardent, le cartographient ... l'écrivent. Cette conception ou plutôt cette acceptation que le monde est « désordonné » selon la formulation de John Law que je commenterai un peu plus loin. Je termine d'écrire mon commentaire sur cet extrait en soulignant le point important soit que l'« entre-deux » est essentiel pour la construction de la culture ». Ce qui est nommé ici « entre-deux » de façon topologique correspond pour moi à l'« enchevêtrement » des néo-matérialistes inspirés par Karen Barad qui notamment propose une « méthodologie diffractive » qui respecte l'enchevêtrement de ce qui était tenu pour opposé.

Par la suite l'auteur énumère, assez exhaustivement, des événements qui sont de nature à faire « échouer » la compréhension :

l'interprétation peut être perturbée par des surprises et des résistances, les distinctions peuvent heurter l'indécision, les routines peuvent être diluées, les règles violées, les frontières entre l'intérieur et l'extérieur franchies par les nomades et les étrangers [...], remises en question par les imbéciles [...] et ignorées par les parasites[...].¹⁰⁰ (pp. 61-62)

Giesen propose une « sociologie de l'ambivalence » qui porte particulièrement son attention sur des phénomènes que je qualifierais de « disrupteurs » :

La sociologie de l'ambivalence [...] prétend que les ambivalences, les perturbations, les paradoxes, les malentendus et les exceptions ne sont pas des risques critiques pour l'ordre social, mais plutôt des éléments indispensables de cet ordre. Autrement dit, la stabilité de l'ordre social ne repose pas seulement sur des oppositions nettes, mais aussi sur l'acceptation de l'inclassable, des surprises et des coïncidences, de l'ambiguïté et du flou.¹⁰¹ (p. 62)

Tout de suite après avoir fait la transcription, j'ai fait une recherche sur la « sociologie de l'ambivalence », je n'ai rien trouvé de convaincant. Tout u long de ma recherche, je

⁹⁹ Traduction de : « Grounded theory »

¹⁰⁰ Traduction libre de : « interpretation can be disrupted by surprises and resistance, distinctions can hit indecisiveness, routines can be diluted, rules violated, boundaries between inside and outside crossed by nomads and strangers [...], questioned by fools [...], and disregarded by parasites [...]. »

¹⁰¹ Traduction libre de : « The sociology of ambivalence [...] claims that ambivalences, disturbances, paradoxes, misunderstandings, and exceptions are not critical risks to social order but rather indispensable elements of this order. That is, stability of social order relies not only on neat oppositions but also on the acceptance of the unclassifiable, of surprises and coincidences, ambiguity and fuzziness. »



me suis demandé ce qui adviendrait si je remplaçais le terme « social » par « discours », la réponse que j'ai trouvée après quelques relectures est que j'aurais une description de l'« écriture performative » dont j'ai largement traité précédemment. Je me permets la liberté de « réécrire » de façon conséquente l'extrait :

les ambivalences, les perturbations, les paradoxes, les malentendus et les exceptions ne sont pas des risques critiques pour l'ordre du discours, mais plutôt des procédés indispensables de cet ordre. Autrement dit, la stabilité de l'ordre du discours ne repose pas seulement sur des oppositions nettes, mais aussi sur l'acceptation de l'inclassable, des surprises et des coïncidences, de l'ambiguïté et du flou, en un mot la performativité. (les mots soulignés ont été substitués à la formulation originale)

Je reviens à la formulation de l'« entre-deux » dans le texte de Wyatt et Gale et à la lumière de la longue, mais intéressante « incursion » dans les écrits poststructuralistes consacrés à cette thématique, pour moi cette expression porte dans l'extrait, moins la trace de son énonciation, que le souhait d'instituer, d'instituer cette position qui se trouve « entre les deux », et, par fait même de nommer, leur confère le statut de quasi-concepts. Je continue à travailler le passage qui porte sur les affects.

L'affect est un empiètement ou une extrusion d'un état de relation momentané ou parfois plus soutenu¹⁰²

Dans cet extrait, l'affect est issu d'une relation d'une durée minime à plus « soutenue ». Plusieurs questions émergent : c'est une relation entre quoi et qui ? encore une fois les protagonistes sont passés sous silence, comme précédemment pour l'entre ? jusqu'où seront-ils repoussés ? Dans cet extrait, l'affect est mis en équivalence ou « est un » l'empiètement c'est l'extension progressive de quelque chose sur quelque chose d'autre alors que l'extrusion est un procédé de transformation en continu décrit ainsi dans le Cambridge Dictionary en ligne¹⁰³

le processus consistant à former quelque chose en le forçant ou en le poussant, en particulier à travers une petite ouverture.¹⁰⁴

Je me demande sur quel plan l'empiètement est une alternative à l'extrusion, je pense que c'est sont deux processus appartenant sans doute à une pratique donnée, pour faire le lien avec une précédente discussion. Je remarque un déplacement de ce qui est en jeu dans ces processus, on s'attendrait à une quelconque matérialité et on se retrouve avec une relation.

ainsi que le passage (et la durée du passage) des forces ou des intensités¹⁰⁵

¹⁰² Traduction libre de : « Affect is an impingement or extrusion of a momentary or sometimes more sustained state of relation »

¹⁰³ <https://dictionary.cambridge.org/fr/dictionnaire/anglais/extrusion> (consulté le 27 mars 2020)

¹⁰⁴ Traduction libre de : « the process of forming something by forcing or pushing it out, especially through a small opening »

¹⁰⁵ Traduction libre de : « as well as the passage (and the duration of passage) of forces or intensities. »



Les auteurs associent cet extrait au précédent en énonçant une autre assertion du type « est un » l'affect est un passage, ou l'ouverture d'un passage ? renvoie pour moi à la boucle, mais également à la circulation. Et enfin on a un quoi : « forces et intensités » ? Tiens on bascule dans quel champ sémantique, de la physique, de la mécanique

34 STATIQUE ÉLÉMENTAIRE.
 Cette force est représentée en intensité et direction par la ligne qu'il faudrait tracer pour fermer le polygone, et le sens de son action a lieu, du dernier point du côté par lequel on a achevé la formation du périmètre non fermé, à l'origine du côté par lequel on a commencé cette formation.

Prony, R. (1815). *Leçons de mécanique analytique*. Paris: Impr. de l'École royale des ponts et chaussées.

Je me suis dit qu'il me fallait chercher ailleurs, la mécanique des fluides ? je jette un œil sur Google, ouf c'est complexe la mécanique des fluides, en ais-je besoin dans ma quête autour de mon écriture ? Puis j'ai jeté un coup d'œil à l'extrait suivant qui est centré cette fois sur les intensités et je me suis retrouvé dans l'univers de la somatique :

C'est-à-dire que l'affect se trouve dans ces intensités qui passent de corps à corps (humain, non-humain, mi-corps, et autres), dans les résonances qui circulent autour, entre, et parfois collent aux corps et aux mondes, et dans les passages ou variations mêmes entre ces intensités et les résonances elles-mêmes.¹⁰⁶

Enfin on était arrivé au coeur de l'affect : les « intensités », oui, mais les intensités de quoi ? dans l'empressement de combler le vide, je serais tenté de dire les émotions, que je reformule en états émotifs. Dans tous les cas, ces intensités passent par le corps, ce qui évoque chez moi la somatique que j'avais discutée dans un texte sur la « Théorisation incarnée ». Je serais tenté de commenter l'énumération des instanciations de l'humain et son double négatif, le non-humain, je passe mon tour cette fois-ci. Une dernière remarque avant d'aller de l'avant : Avec un prisme néomatérialiste on pourrait considérer les intensités sont assujetties à une agentivité distribuée. Beaucoup d'emphasis est mise sur le passage des intensités, ce passage se fait soit par résonance, soit par variation. Le passage des intensités de corps à corps se fait par résonance, soit la dynamique de la circulation des intensités, parfois il advient un phénomène particulier où ces intensités qui circulent se trouvent à coller soit aux corps, soit aux mondes. Qu'advient-il de ces intensités une fois qu'elles ont collé ? il y a, j'imagine, une réponse pour chacun des cas d'espèce. Je crois qu'il serait mieux avisé de chercher des réponses dans le cas précis des affects reliés à l'écriture. Le passage des intensités de corps à corps se fait également par variation lors du passage en tant que tel. En associant la résonance comme propagation des intensités, le champ sémantique bifurque vers le média sonore, aussi Je prends le concept de variation dans ce même champ : « Transformation d'une phrase musicale par divers procédés d'écriture [...], tout

¹⁰⁶ Traduction libre de : « That is, affect is found in those intensities that pass body to body (human, nonhuman, part-body, and otherwise), in those resonances that circulate about, between, and sometimes stick to bodies and worlds, and in the very passages or variations between these intensities and resonances themselves. »



en laissant le thème original discernable. »¹⁰⁷ En quoi consistent ces variations, ce sont les instanciations particulières, dans une situation et avec les personnes ? une lecture attentive m'apprend que les variations sont des amalgames d'intensités et de résonnances qu'elles-mêmes provoquent par la circulation de corps à corps.

Il est grand temps de revenir à la tâche entreprise plus tôt de commenter un extrait de Wyatt et Gale et à la création d'un espace qui n'a pas eu lieu, aboli avant d'être ? ou encore il n'y a pas de temporalité donc pas d'espace, un ne va pas sans l'autre. Et si je changeais de prisme interprétatif et je considérais la « création d'espace » sous l'angle du récit. Le récit recrée un espace dans lequel adviennent des événements, choisi pour faire progresser dans la « courbe narrative ». Le récit me permet de faire un lien avec l'écrire « en tant que faire » dans son aspect processuel, incarné qui en plus de créer des espaces favorise la rencontre (p. 127) Écrire en tant que faire, écrire l'écrire, écrire sur l'écriture, mais surtout écrire, écrire et écrire encore. J'ai discuté également dans le texte sur la théorisation incarnée sur le geste d'écrire, d'écrire avec la main ce qui connectait dans une boucle la main et la pensée en cours d'en penser l'écriture, en l'écrivant. Et maintenant la finale l'écriture cartographique en tant que rencontre. J'étais surpris de cette chute l'écriture comme rencontre, rencontre avec qui ? en relation avec ceux qui participent à nos projets qui co-écrivent avec nous, selon toutes sortes de formules, ceux qui nous lisent, et finalement nous-même. J'ai commencé par explorer la piste de l'ontologie relationnelle qui reconstruit le monde en termes de relations, pour situer la rencontre pour me rendre compte rapidement que cette théorie n'ajoutait rien, puis j'ai décidé de laisser cette écriture comme rencontre ouverte, pour y repenser plus tard.

4.6. *une écriture de ce qui advient*

Mon écriture est poststructuraliste parce qu'il s'agit d'une écriture dans le présent de se faire, une écriture qui cherche à cartographier le devenir. Je vais écrire sur une écriture qui cherche à cartographier « le devenir ». Ambitieuse entreprise. Je vais tracer un chemin, avec parfois la poursuite de ligne de fuites à partir d'extraits de texte, choisis pour leur potentiel heuristique, mais avec sérendipité, selon les modalités seront abordées ultérieurement. Pour commencer cette exploration de mon écriture en tant que devenir, je continue avec des extraits du texte de Wyatt et Gale que je découpe en énoncés qui entre lesquels j'intercale mes commentaires, mes écritures. D'entrée les auteurs indiquent leur posture :

Lorsque nous utilisons l'expression « lui écrire », nous voulons dire que l'écriture est exploratoire, interrogante, ouverte, hésitante.¹⁰⁸ (p. 120)

¹⁰⁷ Larousse en ligne <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/variation/81115>, consulté le 28 mars 2020.

¹⁰⁸ Traduction libre de : « When we use the phrase 'write to it' we mean exploratory, inquiring, open, hesitant, writing. »



J'ai appris l'écriture descriptive, l'écriture de ce qui est déjà advenu, l'écriture sur l'écriture jusqu'au style indirect libre. La dissertation. J'ai beaucoup et longtemps disserté jusqu'à ce que désire écrire autrement. Avant ce texte, avant ce point-ci dans ce texte, je n'osais qu'à peine assumer une écriture, mon écriture, je continuais à faire du lien entre les extraits comme si ça se faisait tout seul. J'accorde mon désir d'écrire à cet énoncé que l'écriture explore, interroge, demeure ouverte et se tient loin des certitudes.

Écrire comme un flux.¹⁰⁹ (p. 120)

Me voilà transporté dans le registre sémantique des fluides, de leurs propriétés et de leurs comportements. J'aime assez ce registre, qui sera repris dans le postqualitatif dont je discute plus loin. Cette allusion au flux éveille également chez moi le projet de faire un lien avec les théories de l'expérience optimale souvent associée à la créativité de Mihaly Csikszentmihalyi :

Nous avons appelé cet état l'expérience du flux, car c'est le terme que beaucoup de personnes que nous avons interrogées avaient utilisé dans leurs descriptions de ce que l'on ressentait lorsqu'on était au top de sa forme : "C'était comme si je flottais", "J'étais porté par le flux".¹¹⁰ (1996/2008, p. 40)

Intéressant de constater que le nom qui a été donné au phénomène, l'a été par des personnes qui traduisaient en mot l'expérience qu'elles en avaient fait. Je me demande quels mots j'emploierais pour décrire cette expérience. Une petite chaleur neuronale et une connexion directe, une fusion, entre ma pensée, mes quelques doigts et le clavier et sa compagne la souris.

Csikszentmihalyi s'attarde à la justification du flux dans la boucle entre l'actualisation de l'acte et le résultat de l'acte pour arriver à la conclusion que le but du flux est de continuer à advenir, de rester dans le flux, et, à défaut de le perdre, de chercher à le retrouver :

La justification de l'escalade est l'escalade, comme la justification de la poésie est l'écriture ; on ne conquiert rien d'autre que les choses en soi.... L'acte d'écrire justifie la poésie. Grimper, c'est la même chose : reconnaître que vous êtes un flux. Le but du flux est de continuer à couler, de ne pas chercher un sommet ou une utopie, mais de rester dans le flux. Il ne s'agit pas d'une montée, mais d'un flux continu ; on monte pour maintenir le flux. Il n'y a pas de raison possible de grimper, sauf la montée elle-même ; c'est une auto-communication".¹¹¹ (p. 54)

¹⁰⁹ Traduction libre de : « Writing as flow »

¹¹⁰ Traduction libre de : « We have called this state the flow experience, because this is the term many of the people we interviewed had used in their descriptions of how it felt to be in top form: "It was like floating," "I was carried on by the flow." »

¹¹¹ Traduction libre de : « The justification of climbing is climbing, like the justification of poetry is writing; you don't conquer anything except things in yourself.... The act of writing justifies poetry. Climbing is the same: recognizing that you are a flow. The purpose of the flow is to keep on flowing, not looking for a peak or utopia but staying in the flow. It is not a moving up but a continuous flowing; you move up to



Le dernier énoncé de cet extrait capte mon attention : qu'est-ce donc une auto-communication ou encore une communication à soi-même. Je me demande pourquoi ce recours au champ de la communication ? pourquoi ne pas passer plutôt par la conscience de la phénoménologie, avoir conscience de quelque chose, dans le cas présent avoir conscience de soi-même. Ou encore pourquoi ne passer par la réflexivité, cette capacité de réfléchir sur soi et non pas pour soi, à son profit.

Plus loin dans son ouvrage, Csikszentmihalyi prend appui sur les témoignages d'expériences recueillis et du ressenti de ces personnes pour déterminer si celle-ci était agréable ou désagréable. Elle était agréable si elle mobilisait la totalité de ma personne, elle était donc autrement désagréable saccadé et soumis à la contingence de l'environnement et me laissait vulnérable aux « informations non pertinentes » :

L'une des dimensions les plus fréquemment mentionnées de l'expérience du flux est que, tant qu'elle dure, elle est capable de nous faire oublier tous les aspects désagréables de la vie. Cette caractéristique du flux est un sous-produit important du fait que les activités agréables exigent une concentration totale de l'attention sur la tâche à accomplir - ce qui ne laisse aucune place dans l'esprit pour des informations non pertinentes.¹¹² (p. 58)

Je poursuis la lecture de l'extrait de Wyatt et Gale où il était précédemment question d'« Écrire comme un flux » :

Une façon de comprendre l'écriture non pas comme quelque chose que nous « faisons », mais comme quelque chose qui nous « fait ». Une pratique que nous nous sommes trouvés à faire.¹¹³ (p. 121)

Changement d'agentivité, la pratique de l'écriture nous fait, me fait. Est-ce que la figure de la boucle ne conviendrait pas mieux pour comprendre de rapport co-constitutif entre l'écriture et nous, et moi dans le cadre d'une pratique, de ma pratique. Je me demande ce que mon écriture me fait, car c'est indiscutable que je ne suis pas la même personne depuis que j'ai commencé à écrire ce texte il y a près d'un mois. Après avoir enseigné et écrit qu'une écriture devait être personnelle et assumée, je m'autorise à le faire. Je fais face aux extraits de texte et non plus les assemble avec des transitions. Je fais face également à mon ignorance qui se transforme en quêtes qui sont autant d'occasions de provoquer par mes choix des rencontres avec des extraits de texte. L'écriture est une pratique dans la mesure où il y a réflexivité, à la fois introspection du vécu et explicitation par le langage. Une pratique dont on peut faire le récit. Je consacre une longue section au récit de pratique, étape du cycle heuristique qui suit la pratique en atelier, studio, laboratoire ou ailleurs. La pratique précède son explicitation, mais

keep the flow going. There is no possible reason for climbing except the climbing itself; it is a self-communication." »

¹¹² Traduction libre de : « One of the most frequently mentioned dimensions of the flow experience is that, while it lasts, one is able to forget all the unpleasant aspects of life. This feature of flow is an important by-product of the fact that enjoyable activities require a complete focusing of attention on the task at hand—thus leaving no room in the mind for irrelevant information. »

¹¹³ Traduction libre de : « A way of coming to understand writing not as something we 'do' but as something that 'does' us. A practice we have found ourselves doing. »



l'explicitation de celle-ci l'impacte et l'affecte. Je crois qu'il s'agit là l'essentiel de la réflexivité proposée par Donald Schön.

Je propose de lire cet énoncé à la suite du début de l'extrait que je reproduis :

Écrire comme un flux [est un] impératif immanent.¹¹⁴ (p. 121)

Le résultat de cette re-construction me fascine. Avant d'explorer ma fascination, il me faut disposer de cet « impérativité de l'immanence ». Une chance que je ne suis pas laissé à moi-même avec une telle ouverture pour ne pas dire béance. Tout de suite après cet énoncé lapidaire, une longue explication qui se termine sur le devenir :

L'« impératif immanent » auquel vous réferez recouvre les potentialités humaines et non humaines ; sa force agissante se trouve dans la prise en compte des nœuds et des enchevêtrements complexes de la matérialité et du discours¹¹⁵ (p. 122)

Est-ce que je dois comprendre que l'« impératif immanent » est une créature, un construit non pas tant théorique que performatif qui trouve sa force d'agir dans l'enchevêtrement des liens entre discours et matérialité ? pour le demander brutalement : est-ce une nouvelle incarnation du premier moteur aristotélicien et le dessein intelligent des créationnistes ? Je consulte

et, par conséquent, il me semble que dans ce mouvement qui s'éloigne de l'interprétation et de la représentation, "lui écrire" anime un devenir qui est, de manière constamment processuelle, essentiel dans la construction de son monde affectif.¹¹⁶ (p. 122)

Et voilà que l'écriture se trouve investie de la « force agissante » de l'« impératif immanent ». Une interprétation me vient : et si l'impératif immanent était de lier son écriture au présent. Au lieu du récit de l'histoire d'un phénomène, l'écriture au présent est liée aux affects de l'écriture en train de se faire, d'advenir. Le récit est donc le récit de l'expérience d'écrire, le plus près possible du moment où elle advient.

4.7. une écriture archéologique

J'ai lu *L'Archéologie du savoir* de Michel Foucault tout de suite après avoir lu *Les mots et les choses* sur la vive recommandation de Guy Allard, mon directeur de maîtrise à qui je suis tant redevable, il m'a généreusement et véritablement formé aux Études médiévales. Plus tard j'ai côtoyé l'analyse de discours telle que pratiquée avec l'aide de l'ordinateur en sociologie, ce fut également mon premier contact avec la recherche

¹¹⁴ Traduction libre de : « An immanent imperative. »

¹¹⁵ Traduction libre de : « The 'immanent imperative' to which you refer embraces human and non human potentialities; its agentic force is to be found in a coming to terms with the intricate knots and entanglements of materiality and discourse »

¹¹⁶ Traduction libre de : « and, therefore, it seems to me that in these movements away from interpretation and representation 'writing to it' animates a becoming that is, in constantly processual ways, essential in its affective world making. »



qualitative. Je me souviens de l'impression de fulgurance que la lecture de *l'Archéologie* m'a laissée. Je sortais d'un baccalauréat en études françaises alors traversé par le structuralisme et la sémiologie, j'étais avide d'une méthode pour aborder les textes et puis j'ai découvert l'histoire des idées. Fascination. J'y reviens quarante ans plus tard. Je suis intimidé. Je fais une courte « revue de littérature » Je trouve un texte de Luca Paltrinieri consacré à l'archéologie. Il cadre l'activation du concept d'archéologie comme une voie de passage :

la volonté de se déprendre de l'alternative entre phénoménologie et structuralisme qui domine la conjoncture des années 1960. (2015, p. 16)

On pourrait également ajouter parmi les alternatives à contourner, les approches critiques d'inspiration marxistes ainsi que les approches néopositivistes de la « vérité des énoncés ». Toujours à propos du terme « archéologie », Paltrinieri explique que l'archéologie proposée par Foucault n'est pas une fouille « verticale », dans un au-fond, une régression aux origines, dans le terme archéologie, il y a *archè*, en grec qui signifie premier de lignée, Carl Jung utilisera l'archétype pour peupler son inconscient collectif, Sigmund Freud pour donner un sous-sol à la conscience. Dans cette vision « verticale » l'archéologie s'attache à mettre à jour et explorer des strates du sol, Foucault fait plutôt de l'archéologie une « opération latérale », qui reste à la surface des discours :

Foucault renverse progressivement la métaphore de la fouille « verticale » au profit d'une « opération latérale » qui tente d'éviter toute hiérarchisation krypto-métaphysique. [...] Il ne s'agit donc pas de faire apparaître les structures derrière les « oeuvres », et par-delà les structures l'éternité des problèmes, [...], mais d'effectuer une comparaison entre les discours des différentes époques qui reste, pour ainsi dire, à la surface des discours eux-mêmes. (p. 25)

Je fais le lien avec la déconstruction dont il sera question dans la prochaine section, où, comme on le verra, pour Derrida « Il n'y a rien en dehors des textes ». Dans le cas de l'archéologie, Foucault écrit qu'il n'y a que des discours :

J'essaie au contraire de définir des relations qui sont à la surface même des discours ; je tente de rendre visible ce qui n'est invisible que d'être trop à la surface des choses. (1994/2001, p. 772)

Foucault s'intéresse au pouvoir des discours en raison de leur performativité ou agentivité sur le monde et l'archéologie est la méthode qui a pour but de rendre visibles ces « formations discursives » et de les analyser pour elles-mêmes et en lien avec les « objets de la connaissance » ou du savoir que les formations discursives font « apparaître ». Toujours selon Paltrinieri, Foucault fait de l'archéologie une science de l'archive, je ne suis pas étonné, on demeure dans le même registre sémantique, le terme archive, tout comme archéologie, est issu de la même racine étymologique, l'archive désignant ici à mon avis non pas tant le support qu'une « masse de discours s'autorégulant. » (2015, p. 28) Jean-Claude Vuillemin, quant à lui, dans un texte consacré à « Foucault archéologue », au lieu de traiter de l'archéologie en tant que telle,

met l'accent sur la pratique de l'archéologie. Il précise que le rôle qu'est appelé à jouer l'*archéologue* dans un tel contexte se situe au niveau de l'énonciation :

l'archéologue — sera donc chargé de rendre compte des mécanismes qui, dans la masse extraordinairement vaste et complexe des choses dites, président à ce que l'on énonce, à de ce que l'on rejette, ou à ce que l'on transforme. (2017, p. 2)

Il précisera plus loin que l'archéologie de Foucault ne s'intéresse pas à la succession et l'évolution des « idées » comme le ferait une approche historique, il s'intéresse à :

comprendre comment certains objets, au détriment de certains autres, ont pu apparaître comme objets de connaissance. (p. 4)

Foucault s'intéresse plutôt aux configurations discursives « dont il a décrit les règles de formation, de fonctionnement et de coexistence. » (p. 4), privilégiant en les étudiant « les concepts de discontinuité, de rupture de seuil, de limite, de série, de transformation » (Foucault, Michel, 1969, p. 31).

Il est plus que temps de m'attaquer au texte de Foucault en tant que tel. Comment y entrer ? Que retenir ? Je parcours l'ouvrage plusieurs fois, me décourage de rendre compte d'une pensée méthodologique, aussi dense et déployée qui déploie et légitime en même temps. Puis en feuilletant l'ouvrage ouvert à la sérendipité, aux rencontres, cette fois-ci avec des extraits, et je suis tombé sur un extrait de *L'Archéologie du savoir*, tiré du chapitre 5 intitulé « Le changement et les transformations » qui m'est apparu assez représentatif de ce qui m'intéresse dans l'approche archéologique proposée par Michel Foucault. Et c'est précisément ce qui est énoncé dans le titre qui m'intéresse, porter attention « au changement et aux transformations » en tant qu'événements « remarquables » dans la trame des discours d'une époque donnée. Il expose les différents « plans » dans lesquels les événements que l'archéologie distingue peuvent advenir :

L'archéologie, [...] distingue, dans l'épaisseur même du discours, plusieurs plans d'événements possibles : plan des énoncés eux-mêmes dans leur émergence singulière ; plan de l'apparition des objets, des types d'énonciation, des concepts, des choix stratégiques (ou des transformations qui affectent ceux qui existent déjà) ; plan de la dérivation de nouvelles règles de formation à partir de règles qui sont déjà à l'oeuvre - mais toujours dans l'élément d'une seule et même positivité; enfin à un quatrième niveau, plan où s'effectue la substitution d'une formation discursive à une autre (ou de l'apparition et de la disparition pure et simple d'une positivité). (p. 223)

Alors que la linguistique structuraliste nous fournit une série de concepts dont la « différence », l'« axe synchronique – diachronique » pour traiter des éléments de la langue, de l'agencement des phonèmes à celui des mots en énoncés qui a parfois été étendu avec un succès mitigé aux structures plus macro-textuelles que les énoncés. Alors que la sémiologie appliquée aux discours s'attarde aux signes et aux symboles à l'oeuvre dans les discours qui renvoient à des structures rhétoriques, narratives ou simplement énonciatives. Une grande contribution de Michel Foucault consiste à avoir systématisé son approche « archéologique » des discours, l'identification des différents



plans où surviennent les événements « remarquables » qui sont identifiés pour ultérieurement devenir l'objet d'une analyse « archéologique » qui consiste à identifier des « différences » et des « transformations » qui surviennent à différents plans :

- le plan des énoncés en tant que tels, en étant attentif à leur facture, c'est ici que je ferais intervenir des critères linguistiques, stylistiques et rhétoriques ;
- le plan de que Foucault qualifie d'apparition, des « objets », des « types d'énonciation », des « concepts », « des choix stratégiques ». J'y vois des liens avec la dualité immanence/transcendance qui occupe également la réflexion de Gilles Deleuze. Ici il s'agit d'immanence, ce qui consacre le discours comme phénomène qui « fabrique » ou qui du moins « révèle » et non les institutions qui produisent des discours ;
- le plan de la « dérivation » de nouvelles règles de « formation discursive » à partir de règles qui sont déjà à l'œuvre ; je lis qu'il s'agit du plan où le discours, de lui-même, est dans un processus transformation ;
- le plan de 4^e niveau, le plus macro, où il n'est plus question de transformation d'une formation discursive par l'intérieur, mais d'une substitution à une autre formation discursive, est-ce fameux changement d'épistémè ? ;

Je retiens ces quatre plans pour situer mon écriture par rapport à une approche archéologique. Foucault poursuit en insistant sur la corrélation entre la rareté et l'importance des événements repérés :

Ces événements, qui sont de beaucoup les plus rares, sont, pour l'archéologie, les plus importants : elle seule, en tout cas, peut les faire apparaître. » (p. 223)

Foucault nous fait remarquer qu'il est difficile de « prédire », de se prononcer à savoir quel objet est en cours d'apparition lorsqu'un événement, important s'il en est, comme l'apparition d'une formation discursive survient :

Certes, l'apparition d'une formation discursive est souvent corrélatrice d'un vaste renouvellement d'objets, de formes d'énonciations, de concepts et de stratégies [...]; mais il n'est pas possible de fixer le concept déterminé ou l'objet particulier qui manifeste soudain sa présence. (p. 223)

Avant Foucault précise que l'approche archéologique évite des questionnements liés à la subjectivité de l'« archéologue » :

A cet événement, inutile de poser des questions comme : « Qui en est l'auteur ? Qui a parlé ? Dans quelles circonstances et à l'intérieur de quel contexte ? En étant animé de quelles intentions et en ayant quel projet ? » (p. 224)

Foucault rejette également une analyse de conformité, soit par rapport soit à un modèle théologique et esthétique de la création, une création « ex nichilo », à partir de rien, comme dans le texte sacré de *La Genèse*. Soit à un modèle psychologique du type réflexivité avec introspection et explicitation. Soit à un modèle biologique de l'évolution, que je qualifierais d'inspiré d'une lecture téléologique du darwinisme :

Pour analyser de tels événements, il est insuffisant de constater des modifications, et de les rapporter aussitôt soit au modèle, théologique et



esthétique, de la création (avec sa transcendance, avec tout le jeu de ses originalités et de ses inventions), soit au modèle psychologique de la prise de conscience (avec ses préalables obscurs, ses anticipations, ses circonstances favorables, ses pouvoirs de restructuration), soit encore au modèle biologique de l'évolution. (p. 224)

Foucault préconise plutôt l'analyse des transformations sous un angle systémique plutôt que causal :

Plutôt que d'invoquer la force vive du changement (comme s'il était son propre principe), plutôt aussi que d'en rechercher les causes (comme s'il n'était jamais que pur et simple effet), l'archéologie essaie d'établir le système des transformations en quoi consiste le « changement ». (p. 225)

Anssi Peräkylä donne en exemple de mobilisation de l'approche archéologique les travaux de David Armstrong :

il a fait des recherches sur les manuels médicaux et les articles de journaux, en montrant comment les objets, tels que les corps, les maladies et la mort, ainsi que les sujets tels que les médecins, les patients et les infirmières ont été constitués dans ces textes au cours des deux derniers siècles.¹¹⁷ (2005, p. 871)

Maintenant j'aborde la question du rapport entre mon écriture et une approche archéologique et surtout entre ma pratique de la recherche par l'écriture. Je me suis questionné à ce propos durant quelques jours, étant appelé à délaisser cette écriture pour d'autres tâches. En quoi mon écriture est archéologique ou pourrait-être archéologique ? attendu bien sûr que les écritures archéologiques de Foucault ont commencé par avoir été faites avant que celui-ci inscrive en quelque sorte sa pratique sous forme d'ouvrage méthodologique. Une première réponse serait que mon écriture, en fait ma recherche par l'écriture travaille à partir d'extraits et que je donne à ceux-ci le statut d'« archive », à la différence de Foucault qui se situe à un niveau macroscopique, embrassant non pas des archives en tant que telles, mais des « formations discursives ». Mon écriture est archéologique à un niveau méso scopique, celui des énoncés qui composent les archives en tant que telles, soit les extraits de texte que je convoque. Je retourne dans *L'Archéologie du savoir*, pour lire ce que Foucault écrit à propos de l'énoncé, je retiens deux extraits, le premier consacré à ce que l'énoncé n'est pas et le deuxième à ce qu'il est. Ainsi, l'énoncé « n'est pas une unité du même genre que la phrase, la proposition, ou l'acte de langage. » (p. 114) En plein « tournant du langage », Foucault se dissocie de l'analyse structurale des énoncés comme le fait la linguistique; il se dissocie également d'une analyse sémiologique, soit de l'analyse de la présence et de l'agencement des signes trouvés dans les énoncés qui font système; il se dissocie finalement des analyses d'inspiration pragmatiques de la performativité des énoncés. Dans l'extrait suivant, encore une fois Foucault ne considère pas l'énoncé comme un fait de langue soumis à une analyse linguistique, bien

¹¹⁷ Traduction libre de : « he investigated medical textbooks and journal articles, showing how object, such as bodies, illnesses and death as well as subjects such as doctors, patients. and nurses have been constituted in these texts during the past two centuries. »



qu'il reconnaisse que l'énoncé « appartient en propre aux signes », leur statut d'énoncé ne va pas de soi, n'est pas attribué par règle ou autre forme de délimitation linguistique, le statut d'énoncé est plutôt conféré « par l'analyse ou l'intuition » :

L'énoncé, ce n'est donc pas une structure (c'est-à-dire un ensemble de relations entre des éléments variables, autorisant ainsi un nombre peut-être infini de modèles concrets) ; c'est une fonction d'existence qui appartient en propre aux signes et à partir de laquelle on peut décider, ensuite, par l'analyse ou l'intuition, s'ils « font sens » ou non, selon quelle règle ils se succèdent ou se juxtaposent, de quoi ils sont signe, et quelle sorte d'acte se trouve effectué par leur formulation (orale ou écrite). (p. 115)

Je me demande l'« analyse » ou l'« intuition » de qui ? qui est ce « on » qui « décide » qu'il y a énoncé ? Réponse plus que probable : par l'« analyse » ou l'« intuition » de l'archéologue, celui qui pratique l'archéologie des formations discursives. Le critère de décision maintenant : si les énoncés « font sens » ou non ? Je me demande ce que Foucault entend par « faire sens » ? Pourquoi a-t-il lui-même mis cette expression entre guillemets ? On n'est pas dans un contexte proche de la phénoménologie où il serait plutôt question de « donation de sens », ici ce sont les énoncés qui « font sens ». Je ne peux m'empêcher de faire le lien avec le néo-matérialisme et l'agentivité distribuée. Une fois que l'archéologue a décidé que des énoncés « faisaient sens », il cherche à établir des liens entre eux : soit de « succession » ou de « juxtaposition », il cherche également à établir des liens avec « le monde extra discursif » et enfin leur performativité. La distinction entre la posture de l'archéologue et ma posture de praticien de la recherche par l'écriture réside dans leur finalité respective, alors que l'archéologue étudie les « formations discursives » pour « comprendre comment certains objets, au détriment de certains autres, ont pu apparaître comme objets de connaissance », dans ma pratique de la recherche par l'écriture, une partie de cette recherche consiste à lire, soit à « faire du sens », à partir des énoncés successifs de l'extrait. Contrairement à l'archéologue pour qui les énoncés acquièrent leur statut d'énoncé lorsqu'ils « font sens » pour lui, je cherche à « faire du sens » à partir d'énoncés qui se présentent à moi, qui constituent l'extrait de texte auquel j'accorde le statut d'archive. Par ailleurs, mon choix des extraits à partir desquels écrire se fait « par l'analyse ou l'intuition » et surtout, comme je l'ai écrit plusieurs fois, par « sérendipité ». Comme on le verra dans une prochaine section, ma pratique de la recherche par l'écriture se fait et aboutit dans un espace essentiellement textuel, par *différance*, pour comprendre un énoncé, je mobilise des extraits de texte, composés à leur tour d'énoncés, je joue de l'intertextualité, je fais résonner des énoncés entre eux et je raconte la trajectoire que prend ma recherche au gré des rencontres et de la saturation de ma quête de connaissances.

4.8. déconstruction par l'écriture

Parmi les legs importants du poststructuralisme on retrouve la « déconstruction ». La déconstruction qui a été proposée par Jacques Derrida. Derrida dont l'accès pour moi a toujours été difficile, le personnage qui m'a toujours intimidé, que j'ai vu en conférence



au début des années 1980 avec sa chevelure blanche abondante et son port fier. C'est curieux j'ai eu plus facilement accès aux auteurs dits poststructuralistes à partir d'auteurs en langue anglaise, partagée par la communauté universitaire globalisée. L'explication que j'ai trouvée c'est que les auteurs dits de la « french theory » sont croisés avec une posture « pragmatique », une volonté de donner une dimension opératoire à ce qui en France était considéré comme une contribution philosophique. C'est très souvent par ce canal que je suis arrivé à saisir une dimension « pratique » aux concepts proposés. C'est tout à fait le cas pour la « déconstruction » qui a été transformée en méthode sinon en programme dans les textes consacrés aux méthodologies qualitatives du côté anglophone dont j'ai fait ma voie d'accès.

[10/05/2020 10:35] Je trouve 2447 occurrences du Le mot « déconstruction » dans 213 documents de ma base de données. Voyons voir les plus pertinents. Parmi les textes retournés il y a celui de Phil Francis Carspecken :

La déconstruction est utilisée pour faire implorer les théories et les discours de l'intérieur. La notion de sens commun de la connaissance est qu'elle est constituée de signes qui représentent systématiquement des états de fait objectifs et subjectifs. La représentation exacte est alors censée fonder la signification des signes (par exemple, les mots, les symboles, les langues). [...] la déconstruction inverse cette perspective de bon sens, en montrant que c'est la répétition des signes qui génère la croyance en l'objectivité et la subjectivité (en tant que catégories qui transcendent les systèmes de signes)..¹¹⁸ (2008, p. 171)

La finalité de la déconstruction est énoncée explicitement : « faire implorer les théories et les discours de l'intérieur. ». Stanley Krippner va dans le même sens :

La déconstruction déchire le texte, révélant ses contradictions, dévoilant ses présupposés, et défaisant ses constructions.¹¹⁹ (2001, p. 293)

La « déconstruction » est certes subversive dans sa visée, mais elle l'est également par rapport aux présupposés de l'approche sémiologique : les signes représentent « des états de fait objectifs et subjectifs » du monde. La signification des signes inscrits dans différents systèmes sémiotiques est tenue pour une « représentation exacte ». C'est la thèse « représentationnelle » qui a été l'objet de tant de critiques des différentes approches POST. La « déconstruction » inverse la perspective c'est la répétition de certains signes qui « génère la croyance en leur objectivité et leur subjectivité », qui littéralement génèrent une présence à partir d'une absence. Tout cela mène à la

¹¹⁸ Traduction libre de : « Deconstruction is used to implode theories and discourses from within. The commonsense notion of knowledge is that it consists of signs that systematically represent objective and subjective states of affairs. Accurate representation is then believed to ground the meaning of signs (e.g., words, symbols, languages). This ensures that repeated use of signs will mean the same thing to the extent that what they represent will be more or less stable. But deconstruction reverses this commonsense perspective, showing that it is the repetition of signs that generates belief in objectivity and subjectivity (as categories that transcend sign systems). »

¹¹⁹ Traduction libre de : « Deconstruction tears the text apart, revealing its contradictions, disclosing its assumptions, and undoing its constructions. »



fameuse affirmation de Derrida dans *De la Grammatologie* (1967a, p. 232) qui condense les présupposés de la déconstruction en un court énoncé :

Il n'y a vraiment rien en dehors d'un texte¹²⁰ (p. 171)

Ainsi, un texte ne peut être lu dans sa texture propre qu'en lien avec d'autres textes qui ne peuvent être lus dans leur texture propre qu'en lien avec d'autres textes, et ainsi de suite, sans hors-texte référent ou un quelconque signifié transcendantal. Des textes qui :

itèrent, mutent et se déplacent sans direction, intention ou but¹²¹ (p. 171)

La déconstruction, est donc essentiellement un travail sur la textualité des textes. Je fais tout de suite un rapport avec ma pratique de la recherche par l'écriture où j'écris autour d'extraits de textes d'autres auteurs, ce qui n'en fait pas pour autant une écriture « déconstructive » parce qu'il faut également chercher à renverser une domination dans l'espace du discours public :

Elle a été utilisée pour déconstruire des théories et des philosophies très influentes qui privilégient subtilement la masculinité par rapport à la féminité, la science par rapport à l'art, l'esprit par rapport au corps, et d'autres binaires qui ont soutenu/constitué les relations de pouvoir dans la modernité.¹²² (p. 171)

Je pourrais également ajouter quelques dualités à la mode : queer/hétéronormativité, colonie/métropole, autochtone/allochtone et une autre de mon cru : théorie et pratique.

Plus loin, Carspecken énonce quelques « techniques » relatives à une méthode « déconstructive » et le retournement des significations habituelles :

Dans la déconstruction, les techniques itératives et le bouclage récursif sont considérés comme des moyens de déstabiliser les textes et de les faire aboutir à des conclusions inattendues - dans ce cas, la conclusion que le texte examiné génère des significations qui sont contraires à la proposition insinuée par son titre - bien que la proposition que ces significations sont contraires à d'autres significations ne soit pas elle-même sans ambiguïté.¹²³ (p. 206)

Ainsi les « techniques » de la déconstruction sont soit itératives, récursives, c'est-à-dire itératives sur elles-mêmes pour former un « bouclage récursif ». Régressif je me demande comme L'origine de l'origine. La cause de la cause. L'essence de l'essence. Quant au détournement auquel est consacrée la deuxième partie de l'extrait, par son caractère « inattendu », surpris, je pense à l'arc dramatique d'un récit fidèle au modèle

¹²⁰ Traduction libre de : « Nothing is really outside of a text. »

¹²¹ Traduction libre de : « texts iterate, mutate, and shift without direction, intention, or purpose. »

¹²² Traduction libre de : « It has been used to deconstruct highly influential theories and philosophies that subtly privilege masculinity over femininity, science over art, mind over body, and other binaries that have supported/constituted power relations in modernity. »

¹²³ Traduction libre de : « In deconstruction, iterative techniques and recursive looping are seen as ways to destabilize texts and make them yield unexpected conclusions—in this case, the conclusion that the text under review generates meanings that are antithetical to the proposition insinuated by its title—although the proposition that these meanings are antithetical to other meanings is itself not unambiguous. »



aristotélien. Cette « déstabilisation » causée par des techniques tantôt itératives, tantôt récursives est celle des significations qui sont secouées, parfois tournées en leur contraire. J'essaie de voir si j'utilise des techniques qui seraient itératives ou récursives. J'y réfléchis. Dans une certaine mesure, je déploie un procédé qui pourrait sembler récursif dans la mesure où ce n'est par une fonction mathématique, mais une technique d'écriture. Pour comprendre la « signification » d'un phénomène par l'écriture, je convoque un extrait de texte portant sur ce phénomène et, pour en comprendre les énoncés, je vais convoquer d'autres extraits portant sur certains éléments-clés de la signification de l'extrait et ainsi de suite. Il s'agit me semble-t-il d'une démarche d'écriture récursive. Pour ce qui est du renversement de la signification je ne m'y retrouve qu'en partie, mais il est vrai maintenant que j'y pense que j'aime porter un regard « différent » sur les phénomènes et les significations des extraits. Toutefois je me retrouve totalement dans cette vision « positive » de la déconstruction :

La déconstruction reporte continuellement le sens positif, savourant la complexité et favorisant la valeur positive de ne pas faire d'interprétations positives.¹²⁴ (p. 206)

Ce dernier extrait fait voir autrement les procédés de la déconstruction, sans retournement cette fois, l'itérativité et la récursivité sont utilisés pour provoquer des « reports de sens ». Cette idée de report de sens est en quelque sorte une suspension du passage du perceptif au cognitif, une suspension de l'interprétation, de la donation des sens en lien avec notre expérience, ou, pour les puristes, la conscience de notre expérience. Il en résulte que ce n'est pas tant la signification finale et définitive, le « ceci est cela » de l'indexicalité des sémiologues, qui est important, mais le récit du chemin parcouru, un récit de voyage, au gré des rencontres choisies et surtout les réflexions qu'elles ont suscitées chez moi, le tout raconté en direct. Il n'y a pas de fin à une démarche de déconstruction, mais une suspension des « reports ».

Dans le même ouvrage collectif, Noel Gough situe la déconstruction à l'opposé du projet encyclopédique des Lumières au 18^e siècle :

Une encyclopédie est conçue pour enfermer, encapsuler, réduire et simplifier ses sujets, tandis que la déconstruction est orientée vers leur ouverture, leur expansion, leur amplification et leur complexification.¹²⁵ (2008, p. 203)

Je lis que la déconstruction est « ouverture », « expansion », « amplification » et « complexification » face au phénomène ou objet textuel à l'étude, ce qui me convient comme objectifs à atteindre par mon écriture. Une écriture performative, qui fait croise « ouverture », « expansion », « amplification » et « complexification » avec la génération d'images, de significations, et de liens, ainsi qu'une expression du moi, celui

¹²⁴ Traduction libre de : « Deconstruction continually defers positive meaning, savoring complexity and favoring the positive value of making no positive interpretations. »

¹²⁵ Traduction libre de : « An encyclopedia is designed to enclose, encapsulate, reduce, and simplify its subject matters, whereas deconstruction is oriented toward opening, expanding, amplifying, and complexifying them. »



qui écrit. Gough sépare les tenants de la déconstruction, ceux qui la « performant » et ceux qui la « représentent » :

performer la déconstruction, plutôt que simplement la représenter.¹²⁶ (p. 203)

Tout un programme. En effet, il est beaucoup plus facile de faire un compte-rendu de la pratique que de l'énacter, la « performer » ce qui implique une pratique et ses dimensions : prise en compte dans les actions de la corporéité, de la médiation matérielle et des contextes culturels partagés selon une formule que j'ai développé quelque part dans ce texte (références). Quant à elle, Sarah Gamble, aborde la déconstruction sous l'angle du rejet de la métaphysique de la « présence », d'une « autorité ultime », l'auteur ? ou qui ? « à travers laquelle le sens est fixé » :

Derrida est à l'origine d'un mode de lecture appelé « déconstruction », une forme d'analyse applicable à toutes les formes d'écriture. Traditionnellement, le sens dans le langage est supposé être ancré à un principe organisateur, un centre, mais Derrida remet en question ce concept et rejette l'idée d'une « présence » dans laquelle réside l'autorité ultime et à travers laquelle le sens est fixé.¹²⁷ (2001, p. 181)

Dans le prochain extrait, Norah Campbell, à partir d'une source qui cite la traduction anglaise de Derrida, que je n'ai jamais pu retracer, pense la déconstruction comme altérité des méthodes régulées des recherches qualitatives : ce n'est pas un système, mais « une sorte de dispositif stratégique » :

[la déconstruction] ne se veut en aucun cas un système, mais plutôt une sorte de dispositif stratégique, ouvrant sur son propre abîme, un ensemble de règles de lecture, d'interprétation et d'écriture non fermées, non clôturables, non entièrement formalisables.¹²⁸ (2012, p. 105)

Je lis que la déconstruction est un dispositif stratégique et non pas une méthode. Cette idée de stratégie me fait penser à la ruse, à la mêtis. Je consulte Wikipédia¹²⁹ pour voir si ce lien qui vient de surgir est pertinent et fécond.

La mêtis ou mêtis (en grec ancien Μῆτις / Mētis, littéralement « le conseil, la ruse ») est une stratégie de rapport aux autres et à la nature reposant sur la « ruse de l'intelligence ».

Je continue ma recherche et là je décide de me gêter, de me faire plaisir en creusant cette mêtis grecques qui exerce un attrait su moi, comme si c'était la divinité de la

¹²⁶ Traduction libre de : « performing deconstruction, rather than simply representing [deconstruction] »

¹²⁷ Traduction libre de : « Derrida is the originator of a mode of reading known as 'deconstruction', a form of analysis applicable to all forms of writing. Traditionally, meaning in language is assumed to be anchored to an organising principle, a centre, but Derrida questions this concept and rejects the idea of a 'presence' in which ultimate authority resides and through which meaning is fixed. »

¹²⁸ Traduction libre de : « [deconstruction] was in no way meant to be a system but rather a sort of strategic device, opening onto its own abyss, an unclosed, unenclosable [non clôturable], not wholly formalizable ensemble of rules for reading, interpretation and writing" (Derrida, 1983, p. 40, in Jones, 2003). »

¹²⁹ Consulté le 13 mai 2020.



transgression, de la désobéissance, et, pourquoi pas, de l'indiscipline. Je trouve une très intéressante retranscription d'une entrevue de Jean-Pierre Vernant tirée d'une l'émission de France culture :

Notion centrale et notion très complexe [pour comprendre la pensée grecque archaïque], puisque le mot *métis* est d'abord un nom commun, qui signifie non pas l'intelligence, mais une forme particulière d'intelligence qui est faite de ruses, d'astuces, de stratagèmes, et même de dissimulation, voire purement et simplement de mensonges. On peut dire que le héros humain de la *métis*, pour les Grecs, c'est Ulysse. C'est Ulysse polymétis, l'homme de toutes les ruses, de tous les tours, de toutes les feintes, le débrouillard, qui sait se tirer d'affaire, et pas toujours de façon très franche, ni loyale, comme nous dirions, en quelques circonstances, si difficiles qu'elles soient où il puisse se trouver. Mais *métis* c'est en même temps le nom d'une Déesse, d'une Divinité qui joue dans le Panthéon et dans la mythologie grecque une place qui nous a paru très importante. (Charbonnier et Vernant, 2007)

Je trouve dans cet extrait une présentation condensée de la *métis* auquel il a consacré un volumineux ouvrage intitulé « Les ruses de l'intelligence : La *métis* des Grecs ». Je lis et relis la longue énumération des modalités essentiellement transgressives de cette « forme particulière d'intelligence ». Dans la réponse suivante, Vernant élabore autour de l'aspect mythologique :

Il y a un épisode, que tout le monde connaît, au moment où Zeus est arrivé à renverser son père, Chronos, et où il va par conséquent instituer l'ordre du monde, il épouse, comme consécration de sa victoire, -et aussi au moment où va distribuer les privilèges pour chaque dieu, mettre en place chacun dans la situation qui doit être la sienne, c'est-à-dire présider à la mise en ordre du cosmos- Métis. Il épouse Métis. L'ayant épousé il apprend que les enfants qu'il aura de Métis, la rusée, la subtile, celle qui correspond à Ulysse sur le plan divin, tiendront de leur mère un type d'intelligence et de savoir qui aura comme résultat que Zeus sera chassé à son tour du trône, comme lui a chassé Chronos, et comme Chronos a chassé Ouranos.

Métis participe à la chaîne des renversements des pères mythiques : Zeus, de la génération des Olympiens, qui renverse son père Chronos, de la génération précédente, des Titans, Chronos, fils d'Ouranos (le Ciel et la Vie) et de Gaïa (la Terre), qu'il tuera en lui tranchant le sexe avec une faucille son attribut principal. Et Zeus sera à son tour renversé par Athena, je consulte Wikipédia¹³⁰ qui rapporte l'histoire mythique :

Ouranos, le Ciel étoilé, prévient Zeus qu'un fils né de Métis lui prendrait son trône (car il est le roi des dieux). Par conséquent, dès qu'il apprend que Métis est enceinte, Zeus prend le parti de l'avaloir. Mais quelques mois plus tard, il ressent de terribles maux de tête sur les bords du lac Triton. Il demande alors à Héphestos de lui ouvrir le crâne d'un coup de hache, pour le libérer de ce mal : c'est ainsi qu'Athéna jaillit, brandissant sa lance et son bouclier, de la tête de Zeus, en poussant un puissant cri de guerre.

¹³⁰ Consulté le 13 mai 2020.



J'ai toujours aimé la mythologie, lire et relire ces récits mythiques, m'imaginer au temps du *muthos*, le monde d'avant le *logos*, le monde avant que Socrate ne prenne la cigüe, m'inspire beaucoup, stimule ma créativité. Il est plus que temps de revenir à la déconstruction en tant que telle. Ce détour par la mythologie a été déclenché par la qualification de la déconstruction comme un « dispositif stratégique ». La suite de l'énoncé est intéressante, la finalité de ce « dispositif stratégique » est une ouverture sur l'abîme, l'abîme qui est propre à l'objet de la déconstruction, je crois. Pour en être certain, je reviens à l'ouvrage de Derrida, il utilise une douzaine de fois le mot « abîme », je consulte les contextes d'occurrences proches. L'abyme, comme dans une mise en abyme, le tableau dans le tableau dont *Les "Ménines"* (1657) de Diego Velasquez est le plus illustre représentant de ce procédé. Ici l'abyme c'est celle de la textualité dans le texte :

La représentation en abyme de la présence n'est pas un accident de la présence ; le désir de la présence naît au contraire de l'abîme de la représentation, de la représentation de la représentation, etc. (1967a, p. 233)

Donc la déconstruction est un « dispositif stratégique » qui consiste à traquer de façon réursive une « présence » toujours fuyante, dans « l'abîme de la représentation » et ainsi de suite. Je fais le lien avec la pensée de Jean Baudrillard exposée dans son ouvrage *Simulacres et Simulation* :

Alors que la représentation tente d'absorber la simulation en l'interprétant comme fausse représentation, la simulation enveloppe tout l'édifice de la représentation lui-même comme simulacre.

Telles seraient les phases successives de l'image :

- elle est le reflet d'une réalité profonde
- elle masque et dénature une réalité profonde
- elle masque l'absence de réalité profonde
- elle est sans rapport à quelque réalité que ce soit : elle est son propre simulacre pur. (1981, pp. 16-17)

Dans la quatrième phase de l'image, elle n'est plus du tout de l'ordre de l'apparence, mais de la simulation. Je fais le rapprochement de l'abîme décrit par Derrida et ce phénomène de perte de référence à une quelconque réalité autre que celles des images elles-mêmes. Je crois que Derrida a la même position, mais avec le langage où les signifiants (la forme des signes) ne renvoient pas à des signifiés définis (le contenu des signes), mais résultent plutôt en d'autres signifiants et ainsi de suite. Je termine l'extrait de Derrida rapporté par Norah Campbell, où il contraste la déconstruction par rapport à une méthode en ce que les règles, si tant que la déconstruction serait une méthode, ne seraient ni « fermées », ni « clôturable » et « non entièrement formalisables ». Ces règles devraient être « stratégiques » donc se transformer selon les contextes et les besoins.

Si je n'ai pas trouvé le précédent extrait dans l'ouvrage de Derrida, j'ai par contre trouvé celui-ci qui décrit l'aspect « stratégique » de la déconstruction :

À l'intérieur de la clôture, par un mouvement oblique et toujours périlleux, risquant sans cesse de retomber en deçà de ce qu'il déconstruit, il faut entourer



les concepts critiques d'un discours prudent et minutieux, marquer les conditions, le milieu et les limites de leur efficacité, designer rigoureusement leur appartenance à la machine qu'ils permettent de déconstituer; et du même coup la faille par laquelle se laisse entrevoir, encore innommable, la lueur de l'outre-clôture. (1967a, p. 25)

Je comprends la clôture du texte comme la clôture de l'histoire, on ne peut pas sortir de l'histoire, d'où le « Il n'y a rien hors du texte ». Suivent des conseils pour l'écriture déconstructive. Je lis que les « concepts critiques » qui sont objet de déconstruction doivent être « entourés » avec « prudence » et « minutie ». Donc la lecture est partie intégrante de l'écriture tout comme dans ma pratique de la recherche par l'écriture. Prudence et minutie sont parmi les deux règles que j'observe toujours dans mon écriture. Par exemple, quand je repère un passage de texte et que j'en fais un extrait qui sera objet d'écriture, je m'assure que j'ai le texte exact et qu'il présente le plus haut taux de représentativité de ce qui est en examen. Je m'assure de la qualité optimale du référencement. Ensuite quand je lis l'extrait je m'assure que je comprends la signification de chacun des énoncés de l'extrait, le cas échéant de façon récursive, j'identifie des extraits qui me permettront de mieux appréhender cette signification. Ensuite deux opérations sont recommandées, une opération de marquage et de délimitation d'une part et une opération de désignation. Contrairement à d'autres approches qui cherchent à définir, à circonscrire, à délimiter, approches qui caractérisent les méthodes des SHS, il s'agit de les marquer, de les délimiter en fonction de leur « efficacité », de leurs capacités d'agir, d'infléchir la signification, de simuler une présence. La deuxième approche est celle déterminer leur appartenance au discours, mais qui est vu ici comme une « machine » et donc non pas inerte ou inactif, mais agissant, faisant quelque chose, faisant advenir quelque chose. La vision est donc celle que les discours à déconstruire sont des machines et que les concepts en constituent les rouages, les composantes agissantes. Maintenant, je commente la dernière partie de l'extrait qui vient recadrer la finalité de la déconstruction : trouver la « faille » dans la construction discursive. Derrida est beaucoup plus mesuré, il parle d'« entrevoir » la faille, une faille qui est à l'état de « lueur » et qui échappe encore à la « nomination » à la désignation par des mots. Derrida précise que cette « faille » donne un accès à l'« outre-clôture ». Ainsi, il n'y a rien hors du texte sauf que la déconstruction permet d'entrevoir une faille à cette clôture, un accès à un au-delà de la clôture de la textualité, je me demande bien quel est ce monde « outre-clôture ». Je fais des recherches sur cette « outre-clôture », je trouve sur un texte fort savant de Jacob Rogozinski, que j'ai beaucoup de difficulté à comprendre, en fait dont je ne comprends rien tant il est enfoncé dans la complexité de la pensée derridienne. Puis je trouve cet extrait que je serais embêté de remettre dans son contexte, mais un extrait qui me parle :

Dans cet intervalle furtif entre excès et rechute, la trace de l'excès résiste à sa réappropriation et « fait signe vers un tout autre texte », encore inouï, vers l'altérité radicale de l'« outre-clôture ». (1999, p. 23)

Je comprends que la finalité de la déconstruction est, en demeurant dans la clôture sémiologique de pointer « vers un tout autre texte », une altérité toujours située dans la



sphère de la textualité, soit une altérité « radicale » qui échappe à cette clôture sémiologique. Mais il est entendu que ce ne peut survenir dans un « intervalle furtif », survenir furtivement et de façon non définitive. Je me demande de quel « excès » et quelle « rechute » il est ici question, je vais tenter de répondre simplement avec ce que je maîtrise de la pensée derridienne. L'« excès » c'est celui du travail « prudent et minutieux » sur « les concepts critiques d'un discours », c'est l'écriture déconstructive ; pour ce qui est de la « rechute », dans un passage précédent elle est décrite de la façon suivante :

décrire la rechute dans le cercle, la retombée de toute percée déconstructrice dans le système et la langue de la métaphysique, s'il ne repérait pas aussi un mouvement inverse excédant ce cercle malgré et dans cette retombée. (p. 22)

J'apprends que la « rechute » est la rechute dans « système et [de] la langue de la métaphysique », sans doute la métaphysique de la « présence » dont il a été question précédemment.

Je reviens à Norah Campbell qui présente la déconstruction comme une approche à la fois « interventionniste », « radicale », « libératrice » et « éthique » :

La déconstruction peut être décrite comme un ensemble d'approches critiques : c'est donc une approche interventionniste, en ce sens qu'elle préconise activement des lectures différentes et souvent contradictoires des images ; c'est une approche radicale, qui s'intéresse aux racines de l'activité de création de sens ; c'est une approche libératrice, en ce sens qu'elle cherche à évoquer la justice en obligeant une image à rendre des comptes ; et c'est une approche éthique, parce qu'elle se préoccupe des personnes sous-représentées et négligées.¹³¹ (p. 106)

En tant qu'approche radicale, la déconstruction s'intéresse aux « racines de l'activité de création de sens » Un peu plus loin, je lis que cette « activité de création de sens », les phénoménologues diront « donation de sens » est liée à :

la métaphysique occidentale, profondément naturalisées par des millénaires de pratique et légitimées par les institutions dominantes (telles que l'université, [...])¹³² (p. 107)

La déconstruction est une approche « interventionniste » parce qu'elle propose de lire les textes autrement que par une interprétation selon approche herméneutique et ses présupposés liée à la « métaphysique occidentale » :

nos façons de lire sont imprégnées de l'idée de l'interprétation comme moyen de déchiffrer la vérité ; qu'elles sont fondées sur l'existence d'une réalité

¹³¹ Traduction libre de : « Deconstruction may be described as a set of critical approaches: thus, it is an interventionist approach, in that it actively advocates different and often contradictory readings of images; it is a radical approach, interested in the roots of meaning-making activity; it is a liberatory approach, in that it seeks to evoke justice by forcing an image to account for itself; and it is an ethical approach because it is concerned with the underrepresented and overlooked. »

¹³² Traduction libre de : « western metaphysics, thoroughly naturalised through millennia of practice, and legitimized by dominant institutions (such as the university, [...]) »



transcendantale en dehors du texte auquel nous faisons appel ; et qu'elles supposent que le sens est stable et centralisé.¹³³ (p. 107)

Voyons chacun de ces présupposés. Il est possible par la lecture et l'interprétation du texte permet de « déchiffrer la vérité ». Je ne peux m'empêcher de faire le rapprochement avec le titre de l'ouvrage de Hans Georg Gadamer qui inscrit l'herméneutique contemporaine, qui n'est plus consacrée à trouver le sens caché des écritures sacrées ou ésotériques, mais inscrite dans une quête de la « vérité » : *Vérité et méthode : les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. (Gadamer, 1960/1976). Je ne sens pas trop le besoin de creuser cette « vérité ». Il me suffit de rattacher la « vérité » à la « réalité transcendante » ; je ne creuserai pas non plus ce concept de « réalité transcendante », je me contente de le rattacher à la « métaphysique occidentale ». Derrida situe la transcendance dans l'au-dehors du texte, cette « réalité » à laquelle on fait constamment appel pour interpréter les textes sans plus se questionner sur sa « vérité ». Le dernier présupposé est celui de la « stabilité » et la « centralisation » du sens, le rapport entre les mots et les choses, entre les signes et les choses du monde, les choses de ce cette « réalité transcendante ». Je me demande pourquoi ne pas prendre en compte la « réalité expérientielle » de la phénoménologie. C'est justement cette « vérité », cette « réalité transcendante » qui sont objet de déconstruction avec des « techniques itératives et le bouclage récursif » qui « déstabilisent les textes », mais tout en prenant garde d'une « rechute dans le cercle », je suis en mesure d'identifier de quel cercle il est question : le « cercle herméneutique » proposé par Gadamer, concept que Gadamer emprunte à Heidegger en le transformant pour ajouter une dimension historique à l'interprétation :

La règle herméneutique selon laquelle le tout doit être compris à partir du particulier et le particulier à partir du tout vient de la rhétorique ancienne. C'est l'herméneutique des temps modernes qui l'a transposée de l'art oratoire à l'art de la compréhension. Dans les deux cas on a affaire à une relation circulaire. L'anticipation de sens par laquelle le tout est visé ne donne lieu à une compréhension explicite que si les parties, qui se déterminent en fonction du tout, déterminent elles aussi ce tout. (1960/1976, p. 73)

Après avoir assez bien cerné la déconstruction, pourvu qu'une telle entreprise soit possible, il me reste à croiser la déconstruction avec la pratique de l'écriture. Je cherche des auteurs qui ont traité sinon d'écriture déconstructive, au moins de déconstruction et d'écriture. Je fais la rencontre d'un texte de Derek Attridge, consacré au thème de la déconstruction et la fiction, basé sur sa lecture de Jacques Derrida. J'ai retenu du texte de Attridge un long extrait, que je présente avec coupures et entrecoupé de ma propre écriture comme à l'habitude, parce qu'il se concentre sur la notion de « contexte » qui est soumis à la même régression ou récursivité que les textes eux-mêmes :

¹³³ Traduction libre de : « our ways of reading are steeped in the idea of interpretation as the way we decipher truth; are based on the existence of a transcendental reality outside the text to which we appeal; and assume that meaning is stable and centralised. »



un contexte totalement fiable et parfaitement vérifiable - n'existe pas. Tout contexte peut toujours être contextualisé davantage. Les contextes passés ne peuvent jamais être entièrement vérifiés ; les contextes futurs ne peuvent pas être entièrement prédits. Cette condition affecte même l'acte d'écrire : l'écrivain n'a pas pleinement accès au contexte qui le rend possible - par exemple, les motivations inconscientes qui sous-tendent certains choix de mots.¹³⁴ (2017, p. 108)

Ce que je trouve intéressant ici le lien fait par Attridge entre la déconstruction appliquée aux « contextes » et l'écrire en tant que pratique qui s'effectue dans une situation donnée, un contexte, un contexte qui à la fois la rend cette pratique possible, mais échappe à l'écrivain. Attridge évoque des théories psychanalytiques de l'inconscient comme forme motrice. Dans le cas de mon écriture, la contingence précède et conditionne mes choix d'auteurs et d'extraits qui sans doute reposent en partie sur des motivations « inconscientes », sont faits en fonction de mon « désir » de connaître et de transmettre par l'écriture.

Pour clore cette section consacrée à la déconstruction, je vais reprendre les principaux aspects de la déconstruction et chercher à établir des liens significatifs avec ma pratique d'écriture.

Pour Phil Francis Carspecken la déconstruction vise à « faire imploser les théories et les discours de l'intérieur » ; pour Stanley Krippner à « déchirer le texte, révélant ses contradictions, dévoilant ses présupposés, et défaisant ses constructions ». Mon écriture, ma recherche par l'écriture n'est pas animée par le projet déconstructionniste, si ce n'est que pour certaines façons de faire, mais qui sont mobilisées non pas à mettre en évidence des contradictions dans des systèmes de pensée, mais pour un désir de comprendre et de transmettre. En écrivant ce qui précède je me rends compte que je suis quand même animé par une certaine motivation « déconstructionniste » quand je traite de la réduction des méthodes à des ensembles de règles, de procédures et de protocoles ainsi que leur asservissement aux différentes disciplines ou interdisciplines.

Si je n'adhère totalement pas au principe qu'« il n'y a rien en dehors des textes », ma recherche par l'écriture repose pour l'essentiel sur l'intertextualité. Pour comprendre un phénomène, je cherche un extrait de texte, pour comprendre cet extrait de texte, je cherche un autre extrait et ainsi de suite. La récursivité, « le bouclage récursif » avec la reliance, l'établissement de liens, la mise en relation, caractérisent le rapport de mon écriture à l'écriture des textes des autres. Pour moi, il y a deux en-dehors des textes, soit la personne qui écrit, qui est à la fois extérieure à son écriture, mais intégrée sous forme de traces, par mes choix d'extraits ainsi que de mots et de formulations, ou plus directement par l'expression de mon moi, de mes désirs, de mes

¹³⁴ Traduction libre de : « a totally reliable and fully ascertainable context — does not exist. Any context can always be further contextualized. Past contexts can never be wholly ascertained; future contexts cannot be wholly predicted. This condition even affects the act of writing: the writer does not have full access to the context which makes it possible — for instance, the unconscious motivations that underlie certain choices of words. »



intérêts, de mes positions. Cette « réalité » extra-textuelle de l'écrivain, de moi écrivain, est celle de mes connaissances celle de mes affects et, pourquoi pas, les « motivations inconscientes » de tantôt.

Noel Gough situe la déconstruction à l'opposé de la démarche encyclopédique qui « encapsule » ses objets d'étude, la déconstruction est orientée vers l'« ouverture », l'« expansion », l'« amplification » et la « complexification ». Il en va de même pour ma pratique de la recherche par l'écriture. Au lieu de nommer les différents concepts, théories, postures, approches et de les inclure dans mon propos par leur simple évocation par le nom. Il s'agit là d'une « encapsulation » extrême où tous les aspects sont ramenés au seul nom. Une telle façon de faire laisse une très grande place à l'interpolation par le lecteur, interpoler, c'est remplir les vides, les creux à partir de ses connaissances préalables, étant entendu que sauf à de très rares occasions et ce malgré la facilité des « moteurs de recherches », de la présence de ressources complètes en ligne comme Wikipédia. Ainsi les chances sont que le lecteur n'ait qu'une connaissance superficielle, pour avoir croisé le nom à de multiples reprises lors d'une revue de littérature. Pour avoir moi-même depuis longtemps pratiqué ces recherches en vue de compléter mes connaissances sur un concept, une théorie, une posture, une approche, relativement rares sont les textes comportent une discussion plus profonde et prolongée. Dans ma pratique de la recherche par l'écriture, je travaille essentiellement et toujours à partir, sur et au-delà des extraits de texte retenus, parce que jugés significatifs. Si je me reconnais dans l'ouverture, le spectre le plus large possible, l'intérêt pour les marges, pour les objets frontières, si je me reconnais dans l'« expansion », j'aime bien quand, lors de l'écriture, se déploie un fil au gré des extraits de textes qui sont convoqués et du commentaire que j'en ai fait, d'extraits en extraits, les pages s'accumulent rapidement. Je me retrouve moins dans l'« amplification » et dans la « complexification ».

De Norah Campbell, je retiens l'idée du « dispositif stratégique », en lieu et place de la méthode, mon écriture en tant que dispositif stratégique consacré à la recherche en tant que telle, un dispositif comme mon écriture qui comporte à la fois « lecture », « interprétation » et « écriture » en tant que telle, nourrie par les précédentes opérations cognitives, un dispositif comme précédemment énoncé d'ouverture vers le non su de moi, l'impensé, un dispositif, un dispositif dont les règles qui en encadrent le fonctionnement sont « non clôturables » et « non entièrement formalisables » puisqu'elle celles-ci, édictées par la situation, sont toujours provisoires et donc fluctuantes, ce qui, comme je l'exposerai dans la prochaine section inscrit mon écriture dans un régime postdisciplinaire.

Chez Derrida-même je me suis attardé sur un extrait portant sur la clôture de monde des textes et de la déconstruction qui par une démarche récursive, par saturation dans le but de provoquer la « faille par laquelle se laisse entrevoir, encore innommable, la lueur de l'outre-clôture. ». Je me demande si mon écriture est clôturée d'écriture. En partie oui et en partie non. En partie parce que mon écriture convoque d'autres écritures que j'ai apprises et d'autres qui constituent le résultat de requêtes à partir des mots ou de courts énoncés inscrits dans un texte. Dans ma pratique de



recherche par l'écriture, je cherche à intégrer de façon conséquente l'écriture d'autres personnes sous la forme d'extraits de textes. Dans ces cas-là, il y a moi qui choisis les extraits, établis des relations entre des séquences. Qu'est-ce qu'il y a en dehors des textes des autres dans mon écriture ? Il y a moi qui ressens, moi qui lis, moi qui interprète, moi qui réfléchis, moi qui raconte, moi qui écris. Ces multiples moi, ces moi multiples, j'y accède par la réflexivité, une capacité que j'ai développée de détourner ma réflexion habituellement portée sur le monde en une réflexion sur moi, sur ma pratique d'écriture en l'occurrence. Cet aspect de réflexivité sur ma pratique n'est pas présente dans la déconstruction, sauf dans de rares entrevues qui nous sont parvenues où Derrida s'explique sur ce sujet. Une question demeure, celle de la « lueur de l'outre-clôture » en lien avec ma pratique de la recherche par l'écriture. Je réfléchis un moment. Je crois que finalement ma pratique de la recherche par l'écriture est, au moment de ce projet d'écriture une entreprise de déconstruction de l'écriture des rapports de recherches qualitatives disciplinaires, une déconstruction des recherches qualitatives, une déconstruction des cadres disciplinaires et institutionnels. Ainsi dans les termes de Stanley Krippner, ma déconstruction par l'écriture vise à « déchirer le texte » celui des méthodes qualitatives, celui des cadres épistémologiques disciplinaires révélant ses contradictions, dévoilant ses présupposés, et défaisant ses constructions ». Et, dans une telle perspective, l'« outre-clôture » est celle de ma propre écriture, libérée, assumée.

4.9. une écriture qui s'alimente à la différence

Mon écriture est poststructuraliste finalement parce que j'aborde les objets et phénomènes que j'étudie par une juxtaposition d'extraits jugés pertinents et commentés sous cet aspect ou un autre, elle s'alimente à la *différance* inspirée de Derrida où la signification est approximable par la juxtaposition de textes et de contextes, de points de vues, d'approches, de champ sémantique. Je n'avais jusqu'ici pas eu le besoin ou le courage de fouiller du côté de ce concept derridien qui a été repris de si nombreuses fois et avec des résultats plus ou moins convaincants. Mais là je me commets. J'ai trouvé dans un texte de Nick Fox, un court extrait où il présente la notion de *différance*, une variante orthographique inexistante de « différence » avec dégagement, avec le dégagement d'une rubrique d'encyclopédie éditée par une grande maison, ce qui en garantit la validité à titre de ce qu'il y a à connaître :

La notion de *différance* de Derrida (1976) (un néologisme qui suggère à la fois la différence et le report) décrit deux conséquences de l'intertextualité : l'indécidabilité sémantique et le sens différé.¹³⁵ (2014, p. 4)

Ainsi, la notion de "différance" entraîne une régression et une dispersion constantes du sens dans d'autres textes et d'autres réseaux textuels. En d'autres termes, l'explicitation du « sens » d'un mot nécessite l'utilisation de mots dont le sens doit à son tour être

¹³⁵ Traduction libre de : « Derrida's (1976) notion of *différance* (a neologism that suggests both difference and deferral) describes two consequences of intertextuality: semantic undecidability and deferred meaning. »



précisé par d'autres mots, et d'autres mots encore - une régression qui est propre au langage. Il s'agit d'un processus qui ne quitte jamais le langage et l'écriture.

Maintenant le lien avec mon écriture. Mon écriture est essentiellement située dans l'intertextualité, je convoque au besoin des textes pour comprendre des phénomènes ou d'autres textes. Je lis en écrivant, dans un même mouvement, j'écris non pas les textes à lire, mais ma lecture de ceux-ci, au besoin en regardant le dictionnaire ou d'autres textes. Devant une telle écriture, par accumulation de textes et le report de la discussion, on se retrouve dans un jeu de renvois voulus ou fortuits, incapables de décider du sens parce que celui-ci est difficilement saisissable parce que toujours différé dans un autre extrait de texte et ainsi de suite. La qualité de mon intertextualité est le fait de la pertinence de mes choix de rencontres. Fox rappelle le problème de la présence de la réalité désignée par le concept, ou, dit autrement, l'absence de présence, à l'exception de la présence aléatoire des autres textes sous forme d'extraits dont j'écris ma lecture :

L'intertextualité peut facilement déformer, obscurcir ou fragmenter le sens plutôt que de donner accès à la réalité qui se cache derrière le concept, et le glissement se produit dès que l'on tente de définir ou de préciser le concept.¹³⁶
(p. 4)

Je rappelle qu'une des raisons pour laquelle mon écriture est poststructuraliste est qu'il s'agit d'une écriture cartographique, discutée précédemment, et que ce type se pose comme alternative au protocole moderniste qui veut qu'un concept, pour être admissible dans une discussion, soit l'objet préalablement d'une définition unique et unitaire et donc autoritaire.

Une grande partie des textes que je convoque est en langue anglaise, j'ai pris le parti de superviser la traduction proposée par des algorithmes basés sur l'intelligence artificielle. J'aurai l'occasion de décrire plus en détail et de discuter ma façon d'obtenir une traduction, au moins un mot à mot, qui rende le plus possible ce qui est exprimé dans l'autre langue. Pour l'instant j'aimerais m'attarder une question qui me vient : comment traiter de la question de la *différance* dans le cas où il y a traduction. Je cherche un peu au hasard ayant inscrit « différence et traduction, rencontre tout à fait improbable, je tombe sur un texte de Hans-Jörg Rheinberger traduit de l'allemand par Arthur Lochmann et diffusé dans une vague revue intitulée *dedalus*. Un texte intitulé « Traduire Derrida » qui est une sorte de récit de pratique où Rheinberger écrit sur sa pratique de traducteur. J'ai retenu trois extraits, dans le premier, la traduction est décrite de la façon suivante :

le processus de supplémentation qu'est la traduction se met irrémédiablement en mouvement et se manifeste à la fois comme surplus et comme perte.¹³⁷

¹³⁶ Traduction libre de : « Intertextuality may easily distort, obscure or fragment meaning rather than provide access to the reality behind the concept, and slippage occurs as soon as concept definition or specification is attempted. »

¹³⁷ en ligne <https://dedalus.blog/textes/rencontres/hans-jorg-rheinberger/4/8> consulté le 30 mars 2020.



La traduction est donc considérée comme un rajout, processus de supplémentation dont le revers est la perte de singularité de l'expression. Le deuxième extrait est plus substantiel, il présente une règle : la traduction exige un abandon au texte, un rapport avec celui-ci situé dans le registre affectif : l'étreinte plutôt que la saisie :

L'abandon au texte qu'exige toute traduction, et qui consiste à étreindre autant qu'à être étreint, peut conduire à faire resurgir de manière éclatante la polysémie effacée des vocables quotidiens, en ajoutant de nouvelles facettes à ce que l'on peut appeler la signification traditionnelle ou « lexicale » d'un mot ; des effets sémantiques, donc, qui ne dépendent précisément pas du concept et de sa référence, mais bien plutôt du jeu avec les qualités littérales d'un mot, de la littéralité en tant que telle.

Je peux facilement m'identifier à cette résurgence de la « polysémie effacée » des vocables quotidiens, mais j'étendrais la polysémie à tous les mots de l'énoncé à traduire. À cette polysémie, s'ajoute celle qui est propre à la langue cible ou d'arrivée. Peut-on alors parler de poly-polysémie ? Dans l'extrait, l'auteur restreint son analyse, très juste par ailleurs, au niveau lexical. Si on étendait l'analyse au niveau des énoncés, on (re)prendrait conscience que la façon de construire des énoncés varie d'une langue à l'autre selon des idiosyncrasies qu'elles partagent en petits groupes. Tout le monde sera d'accord qu'une traduction qui convertit le mot à mot d'un énoncé a moins de valeur, est moins bonne qu'une traduction qui respecte les idiosyncrasies syntaxiques de chacune des langues. Il m'arrive parfois de rencontrer des extraits dont l'expression est particulièrement dense et complexe, ceux-là je me contente de transcrire mot à mot pour ne pas commettre de contresens.

Claude Lévesque et Christie McDonald rapportent que lors d'une table ronde avec Derrida, un certain Rodolphe Gasché alla même jusqu'à lui demander : « La traduction n'est-elle pas l'opérateur de la *différance*, différant ce qui la rend possible ? » (1982, p. 151) La réponse apportée par Derrida est vaseuse, mais plus loin dans le texte il énonce que « l'origine de la philosophie, c'est la traduction » (p. 159) ; lire, traduire un texte « c'est [...] le comprendre dans sa structure survivante » (p. 161), sans pour autant recréer celle-ci ou l'improviser. Derrida s'écarte de l'interprétation avec ce qu'elle comporte de subjectivité, j'ajouterais de performativité qui laisse des traces dans le résultat parfois jusqu'à altérer ce dernier. Derrida prend parti pour une efficience communicationnelle avec le présupposé de la traductibilité, le terme transport est équivalent ici à instrumental dans un autre ordre de discours. Cette efficience dont le but est de réduire la plurivocité jusqu'à ce qu'elle soit « maîtrisable » me semble inspirée de la sémiologie pour qui la traduction est le « transport » d'un message encodé dans une certaine langue, dite source, en un message équivalent encodé dans une autre langue, dite cible :

en un certain sens du concept de traduction, c'est-à-dire la traduction comme transport, non pas comme « herméneia » active, poétique, productrice, transformatrice, mais transport d'un sens univoque, ou en tout cas d'une plurivocité maîtrisable, dans un autre élément linguistique (p. 185).



Ainsi, à l'intertextualité de la *différance* s'ajoute dans le cas de la traduction l'intelingualité, d'autres utiliseraient plutôt le terme intersémiotité, dépendant que l'on penche vers le sens ou vers le code.

Je reviens au processus de traduction. Par Warren William Sellers, dans sa thèse de doctorat en philosophie, j'ai fait la rencontre d'un certain Nicholas Burbules qui est cité dans la thèse. En particulier un texte qui prend la forme d'apories, et je ne peux m'empêcher de faire le lien entre l'écriture d'aporie et l'écriture performative :

De par sa conception, elle n'offre pas un argument, mais une manière d'explorer des idées complexes ; dans un média différent.¹³⁸ (2000, p. 171)

Un peu plus loin Burbules élabore sur l'aporie en termes d'expérience et le présente comme une « crise » :

L'aporie est une expérience qui nous affecte à plusieurs niveaux à la fois : nous ressentons un malaise, nous doutons de nous-mêmes. [...] Une aporie est une crise de choix, d'action et d'identité, et pas seulement de croyance.¹³⁹ (p. 173)

Maintenant, voyons comment Burbules « met en crise » la traduction dans ses apories, la traduction qu'il n'aborde pas frontalement, mais de façon incidente pour développer, en contraste avec le modèle d'enseignement dit de la « conversion » :

La tâche du professeur n'est pas d'éliminer le mensonge pour dégager le terrain pour la vérité, mais d'aider ceux qui sont perdus à trouver leur chemin, à faire un passage, ou une traduction, entre ce qui est étranger ou déroutant et ce qui est familier.¹⁴⁰

En creux, la traduction serait une question de trouver un « chemin », de faire un « passage » entre l'inconnu, le non su, « ce qui est étranger ou déroutant et ce qui est familier. Je crois me souvenir que Piaget parlait d'une phase d'« accommodation » comme préalable à celle de l'« assimilation » dans l'acte de connaître. Dans l'aporie suivante, il énonce que la traduction est beaucoup plus complexe que cela n'y paraît à première vue :

Une traduction est une entreprise profondément complexe, bien plus que nos façons habituelles de la concevoir. En général, les gens décrivent la traduction de deux façons : en trouvant une série d'équivalences entre deux langues, ou en faisant passer le sens par la médiation d'une troisième langue, ou métalangage.¹⁴¹ (p. 178)

¹³⁸ Traduction libre de : « By design, it offers not an argument but a way of exploring complex ideas; in a different medium. »

¹³⁹ Traduction libre de : « Aporia is an experience that affects us on many levels at once: we feel discomfort, we doubt ourselves. [...] An aporia is a crisis of choice, of action and identity, and not only of belief. »

¹⁴⁰ Traduction libre de : « The task of the teacher is not in stripping away falsehood to clear the ground for truth, but in helping those who are lost to find their way, to make a passage, or translation, between what is foreign or puzzling and what is familiar. »

¹⁴¹ Traduction libre de : « A translation is a deeply complex endeavor, much more so than our ordinary ways of thinking of it. Usually people describe translation in one of two ways: as finding a series of one-to-



En effet, les conceptions simplistes échouent à rendre compte de ce processus, autant la recherche de strictes équivalences entre les éléments, lexique, syntaxe et formation des énoncés, des deux langues. C'était la première hypothèse des promoteurs de la traduction automatique par ordinateur qui a connu une grande popularité lors de la guerre froide et suite au succès de Alan Turing d'avoir « percé » les codes ennemis. Cette méthode n'a pas donné les résultats et le financement, principalement militaire, a été coupé. La deuxième conception est celle d'une langue qui serait située derrière ou par-dessus les langues, que l'on qualifiera de « naturelles » qui permettrait avec des règles de correspondance adéquates d'établir des équivalences. Je ne peux m'empêcher de penser à différentes entreprises similaires, adoptant les présupposés modernistes de l'unité de la connaissance et que derrière les choses du monde qui est désordonné et chaotique, il y a des éléments, des catégories, des noms, qui sont stables, qu'il est possible de hiérarchiser lors d'une analyse régressive par similarités et différences. Il s'agit là de présupposés auxquels se sont attaqués Gilles Deleuze et Félix Guattari avec leur création du concept de « rhizome » qu'ils opposent à celui d'« arborescence ».

À une vision « transmissionniste », Burbules oppose une conception « relationnelle », une conception « relationnelle » que je qualifierais de forte puisque chacun des éléments s'en trouve « transformés » :

Une traduction, cependant, n'est pas simplement une transmission de sens d'un contexte à un autre : C'est une sorte de relation dans laquelle les éléments qu'elle comporte sont transformés.¹⁴² (p. 178)

Quels éléments ? quelles sont ces transformations ? C'est à moi de compléter, c'est une des raisons pourquoi je considère que les apories ont et exercent une performativité. Je reprends le questionnement : quels sont les éléments de la traduction. Les acteurs : écrivain et traducteur et leur écriture respective, source et cible soit la traduction en tant que résultat. Je comprends que l'auteur de l'écriture source ne se trouve qu'occasionnellement transformé, dans le cas où l'auteur est appelé à vérifier ou encore à prendre connaissance de la traduction qui a été faite de son écriture. Pour ce qui est du traducteur, il est sans cesse transformé, à la fois par l'écriture de l'auteur et par les significations qu'il a écrites. Je dois établir une distinction franche avec « le sens » à transmettre « d'un contexte à un autre », qui est un sens « linguistique », qui se situe au niveau de l'adéquation entre les mots et les sens, entre la construction des phrases. Pour ce qui est de la transformation de l'écriture-source lors de la traduction, elle provient de la lecture du traducteur, de sa compréhension des significations énoncées, la transformation intervient lorsque le traducteur fait siennes les significations, par une sorte d'assimilation, et, ce faisant, les teinte. Et finalement la transformation la plus importante, la seule qui est habituellement envisagée et trop souvent avec une perspective mécaniste, la transformation de l'écriture source en une écriture cible,

one equivalencies between two discourses, or of passing meaning through the mediation of some third language, or metalanguage. »

¹⁴² Traduction libre de : « A translation, however, is not simply a transmission of meaning from one context to another: It is a kind of relation in which the elements it comprises are transformed. »



Cette version, datée 20/06/20, est mise à disposition par Louis-Claude Paquin selon les termes de la licence *Creative Commons* 4.0 : Attribution - Pas d'utilisation commerciale - Pas de modification.

transformation dont on espère ou garantit la justesse. Passage d'une langue à l'autre tout en tenant compte des particularités de chacune, autant sur le plan de la structure syntaxique, autrefois appelée « grammaticale », que celui de l'aire sémantique des mots tenus pour équivalents, entre autres par des dictionnaires de traduction. Passage qui s'effectue par l'établissement d'équivalences lexicales et syntaxiques et la substitution en tenant compte des singularités de chacune des langues.

Burbules s'intéresse plutôt à l'étape préalable, celle où le traducteur « prend connaissance » de l'écriture à traduire. Une étape qui selon moi s'insère entre les premières lectures de l'écriture pour une « familiarisation » et la traduction proprement dite où se fait la substitution en tant que telle. Il pose le concept de « reconnaissance » comme premier sinon primordial dans la pratique de la traduction :

Une traduction réussie implique une reconnaissance de ce que l'autre essaie de dire ainsi qu'une re-connaissance des caractéristiques propres à chacun des langages.¹⁴³ (p. 178)

Ici comme tantôt, je suis face à une aporie qui me fait compléter les énoncés. Tout repose sur la « reconnaissance », je dois donc m'assurer de bien « comprendre » ce qui est investi dans ce terme. Il ne s'agit donc plus de découper un texte en phrases et de procéder par établissement d'équivalences et substitution, mais de « reconnaître » ce que l'autre dit. Dans « reconnaissance » il y a « connaissance » et un redoublement, mais quelle est la différence entre les deux. Je consulte la trop longue rubrique du CRNTL¹⁴⁴ qui distingue et répertorie de façon exhaustive les « sens » de « reconnaissance », dans tous les cas il y a une performativité supplémentaire, reconnaître est admettre solennellement ou pas l'existence de ce qui est objet de connaissance, éventuellement lui donner un statut, mais faire une « reconnaissance » dans un sens militaire qui consiste « à explorer un lieu à l'avance » et en plus de l'aspect exploratoire, il y a aussi la capacité d'identifier quelque chose à partir de schèmes ou modèles préétablis, c'est l'aspect « reconnaissance » qui est effectué avec succès par des machines dites dotées d'intelligence artificielle, notamment pour ce qui est de l'apprentissage à la détection de quelque chose. Ainsi, plus tard quand j'aborderai ma pratique de la recherche par l'écriture je vais parler de requête, dans ce cas il s'agit de la « reconnaissance » d'arrangements de caractères typographiques. Pour ce qui est de la « re-connaissance » qui dégage un emploi plus littéral du préfixe « re- » qui veut dire faire à nouveau ou encore une fois, « connaître à nouveau » elle est appliquée aux deux langues et langages, « connaître à nouveau » c'est se laisser surprendre par un élément qui était occulté par la visibilité d'un autre selon les situations. Ici, problème d'équivalence, il y a deux mots en français langue et langage pour un seul en anglais, alors que la langue évacue les énoncés le langage ajoute des dimensions culturelles et expressives. Il s'agit dans un premier temps ou un premier accès, à la langue telle que réalisée dans l'écriture source, mais également et par la suite ou en continuité, au

¹⁴³ Traduction libre de : « A successful translation involves a recognition of what the other is trying to say as well as a re-cognition of features of one's own language. »

¹⁴⁴ Consulté le 16 juin 2020.



langage de l'auteur en tant que langage partagé par une communauté, nation ou peuple et finalement le langage singulier de l'auteur, ces différents niveaux étant entremêlés lors de l'écriture.

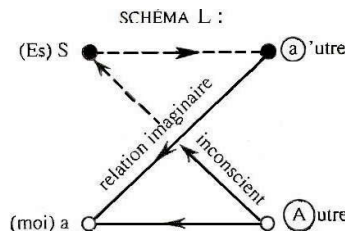
J'ai volontairement esquivé la question de l'« autre » et de l'écriture qui lui est singulière pour lui accorder toute l'importance qu'il faut. Il y a tant d'écrit sur le thème de l'« autre » que reste-il à écrire ? question que je vais inmanquablement me poser à la fin du présent projet. Encore une fois, je dois compléter à partir de l'aporie, je me souviens avoir été très impressionné lors de la préparation d'un cours d'épistémologie sur l'approche psychanalytique, après deux ou trois ans d'hésitations, je me suis lancé dans la conception de l'« autre » chez Jacques Lacan, notion complexe s'il en est, complexifiée par la conception lacanienne de la psyché qui allie psychanalyse, phénoménologie et structuralisme. Je retourne dans mes notes de cours¹⁴⁵ dont je tire le passage qui suit : Pour Lacan, l'« autre » désigne l'ordre symbolique déterminant le sujet, sujet qui s'oppose, tant au petit autre qu'à l'objet petit a qui est également l'objet du désir, aussi l'autre est le lieu de la « parole ».

L'Autre est le lieu de la parole. [...] L'Autre est le lieu du signifiant. [...] L'Autre est le lieu du manque à être. (Lacan, 1966)

L'autre est le lieu de la parole parce que tous les deux, le petit et le grand Autre, désignent une des instances auxquelles un sujet ne peut s'adresser qu'en parlant. Lacan développera ailleurs la notion de « parlêtre », un être de parole, Jean-Paul Hilttenbrand dans un ouvrage récent, consacré entièrement au « parlêtre » énonce de façon concise en quoi consiste « la condition du parlêtre » :

[cela] signifie que l'être humain est organisé par la parole et le langage et non par le fonctionnement exclusivement neuronal de son cerveau. (2019, 4e de couverture)

Si l'on salue une personne, cette personne est un petit autre, c'est-à-dire notre semblable, cet autre que l'on ne peut connaître que par la « parole », proférée ou écrite, écrite dans le cas qui nous occupe présentement, celle de l'auteur du texte source dans la traduction. Par ailleurs, Dieu, la science, les lois, les normes et les règles ainsi que les croyances sont des formes du grand Autre que Lacan qualifie de « lieu de la reconnaissance selon des modalités symboliques », tout à coup par une bifurcation par la pensée de Lacan et la schématique qui lui vient en appui, qui pour moi, oscille entre une très grande complexité sinon l'abscondité :



¹⁴⁵ <http://lcpaquin.com/epistemologie/psychanal/index.html>.

Je suis surpris de retrouver dans le vocabulaire de Lacan cette notion de « reconnaissance » proposée par Burbules dans sa conception « relationnelle » de la traduction. Pour ce qui est de l'instance du grand Autre, comme elle existe avant même la parole des individus, pour Lacan, c'est donc une instance pour le langage. Bien que je sois convaincu qu'il y a là une piste intéressante à creuser, je vais m'arrêter là dans mon enquête, je retiens de cette trop courte incursion dans la sphère de la psychanalyse qu'il faut passer pour exister comme sujet singulier par une incursion vers l'autre, vers les autres, par la parole ou l'écriture. Le recours ou passage par l'autre, à la fois familier et semblable, mais en même temps avec des radicalement différences permet de nous saisir nous-mêmes.

Je reviens à l'extrait de Burbules pour préciser que la « reconnaissance » dont il est question n'est pas celle de la parole ou de l'écriture de l'« autre », mais la reconnaissance de ce que l'autre « essaie de dire », à mon avis l'auteur vise non pas la mise en langage d'un « message » intentionnellement formulé, mais les « significations » des différents énoncés. Je remarque qu'il n'est pas question de volonté ou d'intention « de dire », mais ce qu'il « essaie de dire », ce qui sous-entend que ces tentatives « de dire » connaissent un succès variable et donc que la réalisation du « projet » de l'auteur de produire des significations n'est jamais que partiellement accompli dans l'écriture et partiellement « reconnues » par le traducteur. Ainsi, la « reconnaissance » a des limites, des limites de possibilité de réussir à atteindre ce qu'il « essaie de dire » que j'assimile à des significations :

Cela nous confronte aux limites de la traduction, aux limites de la reconnaissance.¹⁴⁶ (p. 179)

Burbules fait voir la dimension incarnée, la dimension des affects de la rencontre du traducteur avec l'auteur de l'écriture source :

L'incertitude, la difficulté et l'inconfort d'une telle rencontre sont intrinsèques.¹⁴⁷ (p. 179)

Par ailleurs, Burbules clôturait une aporie précédente, qui portait sur un tout autre sujet, en énonçant que :

La reconnaissance est à la fois une découverte et une création.¹⁴⁸ (p. 179)

J'en comprends que la reconnaissance de l'autre et de ce que cet autre a à dire, est d'une grande importance pour mettre à jour des significations qui se dégagent de l'écriture source. Le dernier extrait précise que cette « reconnaissance » procède pas découverte, un autre extrait, portant sur la traduction cette fois, précise que cette découverte est celle d'« associations » :

faisant suffisamment d'associations entre le familier et l'étranger pour permettre à l'apprenant de faire d'autres associations, de trouver d'autres

¹⁴⁶ Traduction libre de : « This confronts us with the limits of translation, the limits of recognition. »

¹⁴⁷ Traduction libre de : « Uncertainty, difficulty, and discomfort in such an encounter are intrinsic. »

¹⁴⁸ Traduction libre de : « Recognition is both a discovery and a creation. »



chemins, et éventuellement de devenir lui-même un traducteur, un éclaireur.¹⁴⁹
(p. 184).

Ainsi traduire c'est faire « suffisamment » d'associations entre ce qui est familier et ce qui est étranger ou plutôt un traducteur c'est une personne qui fait des associations entre ce qui lui est familier et ce qui lui est étranger, la nuance étant la prise en compte de la subjectivité du traducteur, lui qui vit constamment l'« incertitude », la « difficulté » et l'« inconfort » de la rencontre avec l'autre, l'auteur de l'écriture source en l'occurrence. Pour terminer cette discussion que j'ai entreprise avec Nicholas Burbules sur la traduction, je traite de l'autre versant de la « reconnaissance » soit la « création », ainsi le traducteur est non seulement celui qui « découvre des associations », mais aussi celui qui s'applique à « trouver d'autres chemins » c'est à ce moment qu'il exerce créativité voire création, et peut ainsi être qualifié d'« éclaireur ».

Je reviens à la conception de Derrida de la traduction au travers des extraits de Sergio Bolaños Cuellar. On a déjà vu que Derrida critique l'idée que la signification peut être pensée comme quelque chose de transportable et d'extra-linguistique, « il n'y a pas de hors textes » sera son présupposé :

Les significations sont « indécidables » et ont une « indétermination relative », selon Derrida. Au lieu de significations entièrement déterminées, il y a plutôt le libre jeu des signifiants et la greffe de textes sur des textes dans la textualité et l'intertextualité des textes".¹⁵⁰ (2008, p. 336)

J'ai trouvé assez désespérant le constat qui est prêté ici à Derrida à propos des significations en général, à savoir qu'elles sont « indécidables », qu'il est impossible de « décider » quelle est la bonne signification. Je consulte Wikipédia¹⁵¹ et je m'aperçois que ce terme a été appliqué d'abord pour des problèmes mathématiques pour lesquels on n'arrive pas à une solution unique puis a été transposé dans la sphère des mots, plus particulièrement de leur signification. Pour ce qui est de l'« indétermination relative » des significations, à deux grandes causes selon Derrida, la première est au niveau du « signifiant », soit l'aspect extérieur du signe linguistique, autant l'orthographe, le bien écrire, des mots que la typographie et la disposition. L'expression « libre jeu » des signifiants me questionne, qui joue ? quelle est la nature de ce jeu dans un contexte d'écriture ? Cette question me replonge dans la réflexion sur ma propre écriture, quels sont les procédés que j'utilise dans mon écriture ? il me vient : assonance, répétition, reprise, mise entre guillemets, à compléter. Pour ce qui est de l'autre aspect, les « significations », terme que je préfère de loin à « signifiés », terme qui est restreint à une perspective linguistique ou sémiologique, celles-ci, on a vu précédemment que pour

¹⁴⁹ Traduction libre de : « making sufficient associations between the familiar and the foreign to allow the learner to make further associations, to find other paths, and eventually to become a translator, a pathmaker, on their own »

¹⁵⁰ Traduction libre de : « Meanings are 'undecidable' and have 'relative indeterminacy', according to Derrida. Instead of fully determinate meanings, there is rather the free interplay of signifiers and the grafting of texts onto texts within the textuality and the intertextuality of texts". »

¹⁵¹ Consulté le 18 juin 2020.



Derrida, le sens est sans cesse « différé », le mot n'est pas anodin puisqu'il en tirera le néologisme « différance ». La quête de signification, si je peux m'exprimer ainsi, se fait essentiellement dans la « textualité » des textes, au lieu de « textualité », je préfère substituer le terme « écriture » qui inclut la pratique et le résultat. La quête de signification se joue dans l'« intertextualité », par « différance » dans les contextes d'occurrences. En effet si les significations sont « glissantes », je dirais plutôt « fluide », retournant la critique vers une dynamique, contribue à déconstruire, je dirais présente des défis de taille pour la discipline de la traduction :

le fait que les significations soient glissantes [est une] contribution de la déconstruction à la traductologie¹⁵² (p. 336)

Ce constat de la « fluidité » des significations vient modifier nos pratiques de traduction en insérant un double trajet intra et intertextuel, cerner une signification en convoquant d'autres contextes d'occurrences dans le même texte ou dans un corpus donné ou, plus largement, dans les Internets via Google.

Isabelle Génin s'est intéressée particulièrement, l'espace d'un ouvrage consistant, à la question de l'intertextualité en lien avec la traduction, je termine mon parcours sur quelques extraits. Dans ce premier extrait, elle identifie le principal enjeu de la traduction, celui du « transfert d'épistémè » :

le problème les plus difficiles sont ceux que pose le transfert d'une épistémè première vers celle d'un public qui par définition lui est étranger. (p. 11)

Elle a recours à la notion d'« épistémè ». J'associe immédiatement cette notion à Michel Foucault qui l'a développée et qui a connu un grand succès en étant utilisé en alternance et, sans doute pour désigner les mêmes significations, que « paradigme ». Je fais une recherche et je fais la rencontre de Jean-Claude Vuillemin qui consacre un texte à cette notion, il fait la distinction entre l'« épistémologie » dérivé strictement de l'étymologie grecque ancienne :

Si dans son acception restreinte épistémè correspond bien à son étymologie savante d'ἐπιστήμη («-connaissance-» ou «-science-», dérivée du verbe ἐπίσταμαι, «-savoir-» ou «-connaître-») en ce qu'elle détermine le caractère scientifique de tel ou tel discours (2012, p. 40)

Vuillemin distingue l'épistémologie de l'« épistémè » telle que proposée par Michel Foucault d'abord dans *Les Mots et les Choses* (1966) puis reprise sur le plan des discours dans *L'Archéologie du savoir* (1969), qu'il décrit de la façon suivante dans cet extrait :

Cohérence cachée du dicible, avant qu'elle ne devienne bientôt celle du visible, elle est en quelque sorte le socle historique qui rend les savoirs possibles, ordonne leur construction, et que la démarche dite « archéologique » permet de mettre au jour. (p. 40)

¹⁵² Traduction libre de : « the fact that meanings are slippery [is a] contribution of deconstruction to translatology »



Vuillemin qualifie l'« épistémè » de « socle historique », mais seulement « en quelque sorte », pour le CRNTL¹⁵³ il s'agit d'une « Formule d'atténuation », en effet l'assertion est très forte, un socle c'est une base sur laquelle repose une construction, un objet, souvent d'art et, selon *Le Larousse* (en ligne), par extension une « base stable » une « assise solide ». Je comprends le besoin d'atténuation. Vuillemin s'attarde surtout au pouvoir d'agir, l'agentivité, qui est conféré à l'épistémè par Michel Foucault : l'« épistémè » non seulement fournit les « conditions de possibilité » des savoirs, mais qui « ordonne la construction ». Je dois m'attarder à cette dernière expression, j'y lis la reconnaissance que la connaissance n'est pas toute faite, ou en quelque sorte révélée, par l'« épistémè », elle est construite, légitimant ainsi les présupposés des tenants d'un constructivisme social et même radical, que les savoirs sont construits pas les personnes et les collectivités. Et donc l'« épistémè », dotée de capacité d'agir sur le monde, vient « ordonner » d'une façon particulière, historiquement marqué, la façon dont sont produites et organisées les connaissances. Voilà pourquoi Vuillemin qualifie l'« épistémè » de « cohérence cachée » de l'ordre du discours d'abord et par la suite dans l'organisation de l'espace, l'architecture et l'urbanisme, principalement des institutions. Pour « mettre à jour » et éventuellement « révéler » cette épistémè, il est besoin de faire une « démarche dite archéologique », encore ici une approximation de la démarche nécessaire pour « mettre à jour » une épistémè qui se situe essentiellement sur le plan du « dicible » ou du discours, ainsi que le visible, l'aménagement physique du monde. Un peu plus loin, Vuillemin étend le pouvoir d'agir de l'épistémè sur la compréhension du monde, sur la production des discours, sur la signification qui est attribuée aux phénomènes du monde et à l'expérience que l'on en fait :

Constituée d'un système de règles invisibles, l'épistémè ne se contente pas de déterminer « l'instauration d'un ordre parmi les choses » (*Les Mots et les Choses*, p.-11), elle rend également intelligible l'émergence de tout ce qui est pensable à telle ou telle période.

En somme, l'épistémè non seulement ordonne la façon de penser le monde, mais détermine également l'appréhension de cette pensée du monde.

Dans l'extrait suivant, Isabelle Génin inscrit la traduction dans la pensée de l'intertextualité :

Les formes d'intertextualité établies par et dans une traduction affectent donc à la fois le texte étranger et les textes dans la culture de traduction. Le traducteur crée une relation intertextuelle en reproduisant un texte préexistant dans la langue de traduction, soit spécifiquement en le citant, soit, plus généralement, en imitant les graphèmes et les sons, le vocabulaire et la syntaxe, le style et le discours. Dans une traduction comme dans une composition originale, la citation et l'imitation ne produisent pas une identité ou une simple répétition du texte préexistant. (p. 29)

Faire une traduction et le texte qui en résulte établiraient une forme particulière d'intertextualité qui vient « affecter » le texte source ainsi que, par le phénomène de

¹⁵³ Consulté le 19 juin 2020.



intertextualité subséquent, les textes de la « culture de traduction ». Traduire serait l'établissement d'une « relation intertextuelle » soit par citation soit par imitation et aucun de ces deux procédés ne permet une reproduction à l'identique, mais produit une transformation, fidèle en cela à la pensée de Derrida exposée précédemment :

Une traduction recontextualise alors à la fois le texte étranger qu'elle traduit et le texte de la langue de traduction qu'elle cite ou imite, les soumettant à une transformation qui change leur portée. Par conséquent, les relations intertextuelles qu'une traduction établit ne sont pas seulement interprétatives, mais, potentiellement, interrogatives : elles inscrivent des sens et des valeurs qui invitent à une compréhension critique des textes cités ou imités, et même aussi des traditions culturelles et des institutions sociales dans lesquelles ces textes sont situés. (p. 29)

Ainsi traduire un texte transforme le texte, en change la portée certes, mais également les significations, ce qui a pour conséquence que les relations intertextuelles établies par la traduction, par citation ou imitation, ne sont pas seulement « interprétatives » de la signification, mais aussi « potentiellement interrogatives », ce que je comprends c'est que dans le texte d'arrivée se trouvent « des sens et des valeurs » que le traducteur doit « interroger », des questions dont les réponses seront trouvées dans un jeu d'intertextualités construites sur la base d'occurrences récurrentes de contextes, d'où la « recontextualisation » des textes. Les relations intertextuelles « interrogatives » qui sont établies par le traducteur lui permettent d'inscrire des « sens » et des « valeurs » qui deviennent par la suite des portes d'entrée pour des lecteurs dans les « traditions culturelles » et les « institutions sociales », l'auteure me semble revir, sans le mentionner, à l'épistémè que j'ai longuement commentée. Ainsi l'établissement de relations intertextuelles de type « interprétative » lors de la traduction permet au lecteur d'interpréter à son tour le contexte entourant le texte source.

Avant de clore cette longue discussion sur la pratique de la traduction, je me dois d'insérer une réflexion à partir de la contribution de Homi Bhabha pour qui :

la traduction - et sans doute la signification elle-même – « éveille le signe (comme mode d'intention) à une autre vie linguistique, analogique ». ¹⁵⁴ (2009, xi)

Dans ma lecture de Homi Bhabha, penseur pour lequel j'ai le plus grand respect, je sors le propos de cet auteur du cadre épistémologique dans lequel il a été pensé, soit le tournant du langage, pour en étendre la portée qui va, à mon avis, au-delà de considérations linguistiques, en une pensée de la traduction. Je reprends à ma façon les différents éléments de l'énoncé, tels que les comprends. Dans un premier temps, l'auteur établit l'enjeu de la traduction au niveau de la signification. Il y a pour moi sous-entendu que d'établir une équivalence sur le plan lexical, mot-à-mot ou expression à mot, tout dépendant des dictionnaires, et qu'en plus établir une équivalence structurelle sur le plan des constructions grammaticales n'est jamais dans la plupart des

¹⁵⁴ Traduction libre de : « translation—and arguably signification itself— “awakens the sign (as mode of intention) to another, analogical linguistic life.” »



contextes non contraints, surtout si des émotions ou des éléments identitaires ou, de façon plus étendue, des éléments culturels font partie du contexte de l'énonciation originale. Bien d'autres facteurs et contextes peuvent être invoqués pour soutenir que dans bien des cas, la compréhension de la signification est essentielle pour saisir comment traduire de tels énoncés.

Homi Baba s'inspire de l'ouvrage de Walter Benjamin qui porte sur la « tâche du traducteur »¹⁵⁵ où ce dernier développe une réflexion autour des intentions dans le processus de traduction : « Il est nécessaire de distinguer, dans l'intention, l'objet visé du mode de son intention. »¹⁵⁶ (1921/1997, p. 156). Benjamin, dans sa quête d'un « langage pur », s'inspire de la phénoménologie de Husserl, en particulier le concept d'intentionnalité qui s'entend comme « ce vers quoi ma conscience tend », pour établir une distinction entre l'« objet visé », qui se réfère à un même objet dans toutes les langues et les cultures, du « mode d'intention », qui lui est différent d'une langue à l'autre. L'objet chez Husserl n'est pas un « objet en soi », il peut être objet de connaissance dans la mesure où il est considéré dans le phénomène de son apparition à nous, d'où l'objet phénoménal. Donc, si je comprends bien, l'« objet intentionnel » est de nature subjective et le « mode d'intention » est de nature langagière et, par-delà les modalités énonciatives, ces modes d'intention sont surtout culturels, ce qui pourrait s'apparenter aux « connotations » de Roland Barthes. Le travail du traducteur consiste à trouver des équivalences entre le mode d'intention, l'effet voulu, pressenti ou détecté Benjamin ne le spécifie pas, dans le « texte source » comme il est désigné dans les théories actuelles de la traduction, des équivalences dans lors de la production d'un « texte cible » qui serait « l'écho » du mode de signification de l'original qui est déployé et non pas la simple « ressemblance ».

Homi Baba retourne l'idéal d'un « langage pur » de Benjamin pour affirmer que la pratique de la traduction est le lieu de visibilité privilégié de « la contingence et l'indétermination du discours¹⁵⁷ » (2009, x), de plus, il remplace l'approche phénoménologique par une perspective vitaliste de l'intention :

Le flux vivant du sens est difficile à cerner (rappelez-vous les points de capiton de Lacan !), car le signe linguistique passe continuellement d'un « objet » d'intention... à un « mode » d'intention¹⁵⁸ (2009, x)

L'auteur amène deux objections à la vision de la traduction de Benjamin. La première objection est que l'intention ne s'inscrit dans une binarité ou une dualité, mais dans une fluidité de l'in à l'autre, ce « flux vivant du sens » une perspective vitaliste de la

¹⁵⁵ Traduction libre de : « The Translator's Task »

¹⁵⁶ Traduction libre de : « [I]t is necessary to distinguish, within intention, the intended object from the mode of its intention »

¹⁵⁷ Traduction libre de : « the contingency and indeterminacy of discourse results from a distinction within linguistic intention »

¹⁵⁸ Traduction libre de : « The living flux of meaning is difficult to pin down (recall Lacan's points de capiton!), because the linguistic sign continually shifts from being an 'object' of intention... to becoming a 'mode' of intention. »



signification où « le signe linguistique » est à la fois, ou parfois l'un ou l'autre, soit l'« objet » d'intention », l'indexicalité des mots qui réfèrent à des objets ou phénomènes du monde, soit le « mode » d'intention qui est l'énonciation en tant que telle. La deuxième objection est que :

la spécificité culturelle et discursive du « signe » en tant que répertoire (et réservoir) de sens qui n'a pas d'équivalence dans une autre langue¹⁵⁹ (2009, x)

L'auteur requalifie le « signe » de « répertoire (et réservoir) de sens », on est très loin du « aliquid stat pro aliquo » quelque chose arbitrairement choisi, un « signifiant », pour quelque chose d'autre, un objet ou phénomène du monde, ou encore une signification au sens élargi dans laquelle il reconnaît une « spécificité culturelle et discursive », je prolonge ma compréhension, la spécificité des « objets » culturels est vue comme étant un répertoire, un répertoire de symboles, et les énoncés qu'ils servent à construire des énoncés particuliers qui constituent un « réservoir », ou encore vice-versa, la conclusion que Homi Baba en tire est moins la négation « n'a pas », que d'accorder une grande importance à la singularité d'un texte à traduire.

Pour terminer cette section il me reste à expliciter comment je fais la traduction libre des extraits qui sont convoqués dans ma pratique de la recherche par l'écriture en résonnance avec la notion d'intertextualité la notions toute derridienne de « différance ». Traduire pour moi ? traduire pour moi fait partie de l'écriture, une forme particulière d'écriture faite de permutations de position ou de signification, de substitutions, d'ajustements, où la signification est constamment « différée », toutes ces opérations étant guidées par des lectures successives et effectuées entre celles-ci. Dans le cas de certaines de mes traductions d'extraits que je convoque pour « comprendre » quelque chose avec lequel je ne suis pas a priori suffisamment familier pour identifier les « significations » des énoncés qu'ils contiennent. C'est d'abord par une traduction lexicale et syntaxique que je procède, assisté en cela d'une application de traduction, DeepL, basée sur l'intelligence artificielle pour résoudre les ambiguïtés dues aux positions des mots dans la phrase ou encore d'homonymie, une fois la traduction littérale obtenue, je procède par « différance » en convoquant des contextes d'occurrence dans d'autres textes permettant de dégager des significations par « reconnaissance » et parfois de les compléter, je fais mienne la conception de la « reconnaissance » qui est à la fois découverte d'association et de création, j'y reviendrai dans la prochaine section.

En terminant, je me trouve en traduisant et en écrivant autour, à partir et sur les significations que j'y ai trouvées, à inscrire des textes, jusque-là, inaccessibles pour les personnes ne lisant pas l'anglais, par des extraits dans une large intertextualité francophone, intertextualité qui, je l'espère, sera enrichie par les lecteurs.

¹⁵⁹ Traduction libre de : « the cultural and discursive specificity of the 'sign' as a repertoire (and reservoir) of meaning that has no equivalence in another language »



5. mon écriture est POSTdisciplinaire

Mon écriture est POSTmoderne sous certains aspects, mon écriture est POSTstructuraliste sous d'autres aspects. Elle est également en posture POST par rapport aux différentes disciplines universitaires. Mon écriture en posture POST par rapport aux différentes disciplines universitaires qui sont normatives avec leur méthodologie mixte. Si d'aventure la méthodologie est non conformiste alors la recherche est compromise, question de distance par rapport à l'objet, de l'effacement des traces de subjectivité, écriture après-coup une fois la recherche terminée, les données colligées ayant été catégorisées en fonction d'un cadre théorique, sont triées et interprétées à l'aide du cadre théorique duquel sont extraites les catégories. Je vais explorer mon écriture en tant qu'elle est postdisciplinaire à l'aide d'extraits de textes, autant de choix délibérés de rencontres. Tour à tour l'écriture dans les espaces restreints, l'écriture radicale, une écriture immanente et finalement mon écriture.

5.1. l'écriture dans les espaces restreints

Marcelina Piotrowski a écrit un texte sur l'écriture dans les espaces restreints dont l'enjeu principal semble être, non plus l'inter-, le multi-, le trans- de la disciplinarité mais bien de dé-territorialiser les disciplines :

Il suggère que l'écriture post-qualitative qui tente de se dissocier des plateaux disciplinaires, dépasse le recours à de multiples disciplines pour s'orienter vers des déterritorisations disciplinaires, des diagrammes et des fouilles.¹⁶⁰

Il me faut vérifier cette opération sur la territorialité des disciplines. Je consulte l'ouvrage de Vincent Jacques, comme je m'y attendais la récolte a été abondante et surtout très riche en enseignement et en défis d'écriture interprétative, pour le dire autrement : c'est moi qui écrit et c'est moi qui interprète un extrait de texte, la particularité ici c'est que les deux se font en même temps : l'écrire de mon interprétation, mon écriture interprétative. Attention, c'est parti. L'extrait qui suit présente la grande qualité de ramasser, d'assembler les principales composantes conceptuelles de la pensée de Deleuze et Guattari, pensée dont l'écriture est difficile à lire, je trouve difficile d'entrer dans tous les méandres de leur discursivité. L'extrait qui suit présente le grand inconvénient d'être opaque à quiconque n'a pas fréquenté les méandres de leur écriture :

L'agencement collectif d'énonciation, lui, se comprend comme le domaine des « transformations incorporelles s'attribuant aux corps ». Prise de consistance intensive d'éléments hétérogènes, l'agencement territorialise aussi bien qu'il génère des vecteurs de déterritorialisation. (p. 157)

L'extrait de Jacques s'ouvre sur la convocation du concept d'« agencement collectif d'énonciation ». Pour saisir la territorialité, je dois d'abord saisir l'« agencement collectif

¹⁶⁰ Traduction libre de : « this paper offers ways to think about writing in spatial terms. It suggests that postqualitative writing that tries to dislocate from disciplinary plateaus, moves beyond drawing on multiple disciplines, towards disciplinary deterritorializations, diagramming, and rummaging. »



d'énonciation », je fais une recherche sur Google et tout de suite une rencontre parmi les occurrences repérées par leurs obscurs algorithmes des textes « retournées » en réponse à ma requête. Il s'agit d'un texte de Éric Alliez et Anne Querrien duquel j'ai choisi quelques extraits à commenter. Le premier extrait est bref. il s'agit d'une requalification, qui se réduit au générique « ceci est cela » J'apprends donc que l'agencement collectif d'énonciation « est une pratique théorique polyphonique » ? (Alliez et Querrien, 2008) (p. 22) Me voilà avancé. Je décide de continuer sans trop me poser de question, dans le but de me laisser pénétrer par l'ambiance :

Le concept-opérateur d'« agencement collectif d'énonciation » y joue le rôle d'une tête chercheuse, constat d'émergences nouvelles et d'urgences à élaborer, nouage déterminant entre les expérimentations effectives et les cartographies spéculatives toujours à cheval entre des domaines radicalement hétérogènes.(p. 22)

L'« agencement collectif d'énonciation » en question est un « concept-opérateur » donc il est doté d'une certaine agentivité sinon d'une certaine performativité. L'enjeu de l'« agencement collectif d'énonciation » est donc de faire le « constat d'émergences nouvelles », le devenir. J'ai un malaise quant à l'apologie de la nouveauté, je substituerai par inédites ou encore singulières. Par contre la position, l'entre-deux, qualifié de qui est proposé ici est entre l'expérimentation et la cartographie, la première étant « effective » la seconde « spéculative », à ces deux dimensions j'ajouterais une troisième qui est « réflexive », une réflexion sur sa pratique de chercheur ou de cartographe. Je fais le lien avec l'écriture cartographique dont j'ai discuté plus haut. L'extrait se termine par une déclaration que je qualifierais de postdisciplinaire : les disciplines étant réduites à l'état de « domaines radicalement hétérogènes » qui s'enchevêtrent.

Un peu plus loin j'ai trouvé un extrait qui désigne l'« agencement collectif d'énonciation » comme lieu ou espace de « production de subjectivité ». Je vous laisse le soin cette fois de parcourir le chemin de travers de la « subjectivation » par vos propres moyens.

Car l'« agencement collectif d'énonciation » engage la question de la subjectivité sous l'angle de sa production en reconstruisant l'ensemble des modalités de l'être-en-groupe du point de vue de la multiplicité éclatée des composantes de subjectivation qui ne passent pas nécessairement par l'individu... (p. 22)

Je poursuis ma lecture et je trouve trois types d'agencements d'énonciation : ceux qui ont le potentiel de renouveler la lecture, ceux qui sont aptes à problématiser la « mise en existence » de modélisations et les propositions inédites. Les processus de subjectivation sont mis en tension avec des « situations concrètes » :

agencements d'énonciation capables de forger de nouvelles coordonnées de lecture, aptes à problématiser la « mise en existence » de modélisations (ou « méta-modélisations ») et de propositions inédites du point de vue même des processus de subjectivation et des « situations concrètes » qu'elles impliquent, expliquent, compliquent... (p. 24)



Fin de la digression, ou plutôt la quête latérale ou encore la ligne de fuite sur l'« agencement collectif d'énonciation ». Je me souviens que j'en suis à l'extrait de Vincent Jacques qui explique la territorialisation.

Autrement dli, l'agencement est fait de plusieurs lignes. La ligne dure, celle du pouvoir, établit des *alliages* ; les « mélanges de corps pratiqués, connus, permis et des verdicts, les énoncés collectifs, c'est-à-dire, les transformations incorporelles, instantanées qui ont cours dans une Société » Intriquées dans ces alliages et ces verdicts qui territorialisent les lignes de fêlure et les lignes de fuite, elles, tendent à déterritorialiser l'agencement. (p. 157)

Jacques revient sur les trois types de lignes qui font l'agencement : les lignes dures, celles du pouvoir les lignes de fêlures et les lignes de fuite. Je me demande quelles à quoi correspondent ces lignes dans mon écriture si tant est qu'elle soit agencement. La réponse qui me vient est que les lignes dures, ce sont les normes modernistes d'écriture académique, les lignes de fêlures ce sont les POST qui font apparaître les causes des crises et des intuitions pour faire autrement. Les lignes de fuite, c'est l'écriture rhizomatique, c'est poursuivre des quêtes, faire des écritures hors du chemin commun, emprunter les chemins de travers empruntant le titre d'une émission passionnante de l'anthropologue-conteur Serge Bouchard à la radio d'état. L'extrait se termine sur la précision que les lignes de fuite « tendent à déterritorialiser l'agencement ».

Je suis insatisfait parce que si je ne comprends pas encore le concept de « territorialisation » » Je consulte alors le *Vocabulaire de Deleuze* réalisé par Raphaël Bessis :

Déterritorialisation : « Se déterritorialiser, c'est quitter une habitude, une sédentarité. Plus clairement, c'est échapper à une aliénation, à des processus de subjectivation précis (L'Anti-Œdipe, 1972, p. 162). Cependant, on évitera de croire que, pour Gilles Deleuze et Félix Guattari, la déterritorialisation est une fin en soi, une déterritorialisation sans retour. Ce concept n'est pas envisageable sans son pendant qu'est la reterritorialisation. La conscience retrouve son territoire, mais sous de nouvelles modalités (...) jusqu'à une prochaine déterritorialisation (ibid., pp. 306- 307). » (Bessis, 2003)

Donc je constate que dé-territorialisation va de pair avec re-territorialisation. L'aspect performatif et autocentré de « se déterritorialiser » m'interpelle, c'est quitter un espace, un territoire connu et confortable, « une sédentarité » pour un projet de « se reterritorialiser » sous de nouvelles modalités. Le moment du passage d'un territoire à un autre est le moment de la prise de conscience du territoire en tant que tel.

Plus loin dans la rubrique consacrée à « La ligne de fuite » il répond à la question qui était laissée en suspens à savoir comment s'opérerait ce passage d'un territoire à un autre. Je découvre que c'est par « la ligne de fuite » :

La ligne de fuite est une déterritorialisation. (...) Fuir, ce n'est pas du tout renoncer aux actions, rien de plus actif qu'une fuite. C'est le contraire de l'imaginaire. C'est aussi bien faire fuir, pas forcément les autres, mais faire fuir quelque chose, faire fuir un système comme on crève un tuyau... Fuir, c'est

tracer une ligne, des lignes, toute une cartographie. » (Gilles Deleuze, Dialogues, avec Claire Parnet, Ed. Flammarion, 1977, p. 47.) (Bessis, 2003)

La ligne de fuite est une déterritorialisation et fuir c'est un geste de cartographe en traçant des lignes. J'aime bien cette écriture qui ose des formulations telle « faire fuir un système comme on crève un tuyau »

Je veux bien tout cela, j'arrive à peine à délier les liens souvent complexes que ces concepts entretiennent entre eux, mais en quoi consiste au juste ce processus de déterritorialisation ?

En cherchant à me documenter sur la déterritorialisation, j'ai fait la rencontre du texte de Alexis Pierçon-Gnezda, présenté en validation du séminaire de M. Lapoujade : *Lecture croisée : Bergson et Deleuze. Politique de la terre* daté de janvier 2016. Je balaye les occurrences du terme à travers le texte et trouve cet extrait :

Un élément se déterritorialise quand, se connectant à un nouvel élément, il change de nature – en ayant une nouvelle forme. (2016, p. 6)

Plus loin, Pierçon-Gnezda cite Deleuze et Guattari sur les degrés et les modalités :

Bref, il y a des degrés de déterritorialisation qui quantifient les formes respectives, et d'après lesquelles les contenus et les expressions se conjuguent, se relaient, se précipitent les uns les autres, ou au contraire se stabilisent en opérant une reterritorialisation » Mille Plateaux (p. 111).

Encore plus avant dans son texte, Pierçon-Gnezda, contrairement à ceux qui rattachent les lignes de fuite à la déterritorialisation, déplace l'accent et décrit le phénomène sous l'angle des flux :

la déterritorialisation des éléments s'opère toujours par une conjugaison ou une connexion de flux. (p. 32)

Encore perplexe par rapport à cette dynamique de déterritorialisation et reterritorialisation, je consulte à nouveau le texte de Guillaume Sibertin-Blanc, déjà convoqué dans la discussion sur l'écriture cartographique examine la théorie des géographies affectives de Deleuze et Guattari,

une théorie des géographies affectives ; une analyse des vecteurs « territorialisants » et « déterritorialisants », qui déterminent les transformations des identités collectives. (2010, p. 225)

Sibertin-Blanc rattache également cette dynamique de déterritorialisation et reterritorialisation à des aux milieux de vie plus particulièrement aux identités et au devenir :

une théorie des pratiques d'appropriation collective des milieux de vie, déterminant les modes de construction et de transformation de ces identités dans le devenir des formations sociales. (p. 225)

Beaucoup plus loin dans le texte, Sibertin-Blanc, cite Deleuze et Guattari dans ce passage que je reproduis, inscrit cette dynamique dans la vie qui se vit, la *lebenswelt* :

D'une manière générale, « il faut voir comme chacun, à tout âge, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes épreuves, se cherche un territoire,



supporte ou mène des déterritorisations, et se reterritorialise presque sur n'importe quoi, souvenir, fétiche ou rêve»». (p. 236)

Sur la même page se trouve plus loin un passage impénétrable pour moi, je l'ai quand même lu cinq sinon dix fois, découpé, trituré. Un passage remarquable, totalement abscons et, pourquoi pas, biscornu. Je reproduis l'extrait sans chercher à le comprendre tant les concepts, la multitude des concepts sont entrelacés, des rapports esquissés :

l'analyse des facteurs territoriaux doit permettre d'y mieux discerner les vecteurs internes de devenir et de transformation (Deleuze, Guattari, 1991, p. 66). Le repérage de ces vecteurs, la mesure différentielle des coefficients de déterritorialisation et de reterritorialisation qui affectent simultanément une formation sociale, la manière dont ces mouvements sont investis subjectivement et intégrés dans des constructions symboliques et imaginaires, mais aussi investis politiquement et intégrés dans des stratégies, la façon en somme dont ces mouvements surdéterminent les rapports de forces de ce champ social, ses contradictions et ses possibilités de transformation : tels deviennent les principaux enjeux de cette éthologie des modes collectifs d'existence. (p. 236)

Je termine avec un extrait qui reprend l'économie de la territorialisation où une dé-territorialisation est toujours contrebalancée par une re- territorialisation :

C'est qu'un territoire est inséparable des vecteurs de déterritorialisation qui le travaillent du dedans et l'ouvrent sur des transformations potentielles, mais aussi que toute déterritorialisation se double de mouvements corrélatifs de reterritorialisation qui la compensent ou la contrarient, la rendent possible ou la neutralisent (Deleuze, Guattari, 1980, p. 214 sq., p. 397-416, p. 634-635).(p. 236)

Marcelina Piotrowski dans l'extrait sur l'écriture dans les espaces restreints utilise les concepts de déterritorialisation en lien avec les disciplines. Maintenant, il reste à voir comment se joue la déterritorialisation disciplinaire. Je reviens à l'avant-dernier extrait de Sibertin-Blanc que j'ai qualifié de abscons, mais qui finit par me fournir des ancrages pour entreprendre une analyse de la déterritorialisation disciplinaire.

Voyons d'abord si l'« analyse des facteurs territoriaux » des disciplines permet de mieux discerner les vecteurs internes de devenir et de transformation de celles-ci. Je me lance pour identifier ces « facteurs territoriaux » des disciplines. Une discipline comporte sur le plan épistémologique et méthodologique un corpus de théories, de concepts, d'approches, de méthodes, de façons d'écrire. Une discipline comporte des acteurs, chercheurs et assistants, auteurs d'ouvrages, précurseurs. Une discipline comporte des institutions, laboratoires, revue savante, collection d'ouvrages, Académie nationale, organismes subventionnaires nationaux. Parmi les activités propres aux disciplines, on retrouve faire de la recherche, écrire des rapports de recherche, évaluer la production des autres collègues, étudiants, partager son expertise avec les publics, la plupart du temps par les médias. Tous ces éléments sont pour moi des



facteurs territoriaux, qui délimitent les rôles, les objets, la façon de questionner, qui a une subvention, qui est diffusé, qui est embauché, qui a une promotion.

Maintenant quels sont les « vecteurs internes de devenir et de transformation » dans la sphère des disciplines ? Je réfléchis un moment, je dois vérifier pour bien comprendre ce qui est entendu ici par « vecteur ». Parmi plusieurs définitions, je retiens « Segment de droite orienté » en mathématiques, « Ce qui porte, transporte quelque chose. » en biologie, et « Ce qui transmet quelque chose. » au figuré (CRNTL) Je poursuis ma lancée interprétative. Je me demande qu'est ce qui peut être assez fort ou confrontant pour provoquer une déterritorialisation ? La réponse me vient telle une illumination : une crise.

Je me suis souvenu d'un très beau texte de Pauline Escande-Gauquié consacré au mot « crise » que je me suis hâté de parcourir pour trouver un extrait qui me permettrait de travailler au texte comme j'aime bien faire.

l'isotopie suivante puisse être posée : /crise/ = /poussée/ ou /rupture/

[...] Le premier [sens] est celui de la poussée. Elle couvre un double territoire, celui d'une « manifestation » et celui d'un « état à un moment donné » ; ses emplois qu'elle tend à se spécialiser dans un sens cyclique, organique, sensitif, émotionnel donc du domaine du vivant. Le second est celui de la rupture. Ce sens est beaucoup plus précis et neutralisé, il renvoie au « changement » ; ses emplois montrent qu'il dresse une division, une séparation, une interruption, voire une cessation connotant le champ du morbide. (2009, p. 69)

Je fais le lien avec les différentes crises de la recherche qualitative : la crise de légitimité ou de l'autorité, la crise de la représentation, la crise de la pratique, que j'ai abordées ailleurs dans une discussion sur les méthodes. Donc une crise qui comporte des phases de poussée et de rupture, mais qui aussi, après-coup, lors de sa résolution, offre une opportunité de changement, de transformation, donc de déterritorialisation, dans le cas présent, des disciplines. Quelles sont donc ces transformations des disciplines souhaitées ? ou encore je moi je souhaite ? la deuxième possibilité et la plus facile pour moi : l'utilisation créative du langage, l'écriture comme parcours de recherche, la polyvocalité, autant des parties prenantes que des textes- autant de rencontres avec des auteurs, des façons de voir le monde - dont je discute les extraits.

En lisant plusieurs fois la suite de l'extrait je me suis demandé pourquoi la subjectivité était ramenée à des « constructions symboliques et imaginaires ». Après avoir mis des guillemets, je me suis demandé quelles pouvaient bien être les « constructions symboliques et imaginaires » des disciplines. Je me lance à nouveau : ces constructions ont trait à la vérité, à l'objectivité, à l'unicité et à la téléologie, c'est-à-dire de la finalité, du progrès, un avancement sans fin vers la maîtrise totale de l'univers en une science unifictrice repoussant d'autant. Et si ce n'était qu'une croyance ? Et si Nietzsche avait raison d'avoir claironné que « Dieu est mort » ?

Et maintenant, quelles seraient les « constructions symboliques et l'imaginaire » POSTdisciplinaires, je me lance encore une fois. Voici ce qui me vient dans l'ordre : la cristallisation, la diffraction, le pli et le repli, la polyvocalité que j'ai déjà mentionnée,



l'écriture en tant que recherche. Un volet demeure à découvert, le volet politique et stratégique qui en découle. Pour ma part, je refuse d'être astreint et soumis au filtre « des pairs » qui octroient les subventions et « révisent » à l'aveugle les écritures contrôlant ainsi la diffusion et la reconnaissance qui peut en découler, évaluée au nombre absolu de lecteurs des articles « publiés ».

En tant que stratégie, l'écriture comme recherche ne demande pas de subvention autre que la subsistance de celui qui la fait, c'est ma condition de professeur universitaire demande un accès libre aux textes des autres. En tant que stratégie, l'écriture comme recherche est libre d'aller où bon lui semble au gré de ce qui advient lors du processus d'écriture même, et au gré des rencontres faites en cours de route. Pour ce qui est de l'accès à l'écriture, à mes projets d'écriture, j'ai pris la position politique de donner libre accès comme c'est indiqué dans la cartouche en bas de la page.

Marcelina Piotrowski dans l'extrait suivant sur l'écriture dans les espaces restreints montre bien dans sa formulation le renversement dans le rapport aux disciplines :

L'article s'appuie sur la philosophie, la littérature, la médecine, la géographie, l'écologie et l'art pour tracer une série de lignes permettant de réfléchir à l'écriture dans des espaces restreints.¹⁶¹ (2017, p. 79)

Ainsi, l'écriture dans les espaces restreints n'est pas réfléchie à partir de l'une ou l'autre discipline ou encore un mélange de celles-ci, mais à partir de lignes transversales, incidentes aux disciplines :

il ne s'agit pas de puiser dans de multiples disciplines, mais de déterritorialiser les disciplines¹⁶²

On en revient à la ligne et donc à la cartographie qui est l'activité de son inscription dans un agencement. Un peu plus loin, Piotrowski, revient à l'écriture dans des espaces restreints, cette fois en tant que concept :

En tant que concept, l'écriture dans des espaces restreints fait référence à la générativité qui émerge de l'écriture entre les espaces disciplinaires d'une manière qui tient également compte des divers engagements ontologiques et épistémologiques qui façonnent les corpus d'ouvrages dans lesquels nous puisons ou avec lesquels nous établissons des connexions.¹⁶³ (p. 80)

Quand je lis « générativité qui émerge de l'écriture » je tisse un lien avec la performativité de l'écriture d'un côté, mais aussi avec le potentiel de générativité de l'écriture d'un autre côté. Je me demande de générer quoi au juste ? puis des réponses

¹⁶¹ Traduction libre de : « The paper draws on philosophy, literature, medicine, geography, ecology, and art, to draw a series of lines with which to think about writing in cramped spaces. »

¹⁶² Traduction libre de : « not about drawing from multiple disciplines, but about disciplinary deterritorializations »

¹⁶³ Traduction libre de : « As a concept, writing in cramped spaces refers to the generativity that emerges from writing in-between disciplinary spaces in a way that also considers the various ontological and epistemological commitments that shape the bodies of work on which we draw, or to which we make connections. »



me viennent : de générer des mondes; de générer des recherches, de générer de la subjectivité, j'y reviendrai sans doute à un moment ou à un autre. L'expression « l'écriture entre les espaces disciplinaires » me rappelle la discussion sur « l'entre-deux ». Je me demande qu'est-ce qu'il y a dans cet entre-deux, du non disciplinaire ? et pourquoi pas de l'indiscipliné ? La deuxième moitié de l'extrait me cause des problèmes, je lis et je relis en cherchant un centre d'où irradie, où foisonne les autres constituantes de l'énoncé. J'ai l'intuition que ce noyau que je cherche se trouve du côté des « corpus d'ouvrages ». Ces « corpus d'ouvrages » seraient façonnés par des « engagements ontologiques et épistémologiques ». En fait je retrouve ici le principal objectif de notre séminaire d'épistémologie¹⁶⁴ soit de lire un texte et d'en identifier la posture épistémologique et l'ontologique sous-jacentes à l'aide d'indices lexicaux ou de traces trouvées dans le texte à la lecture. Ainsi, à titre d'exemple simpliste, mais véritable, un constructiviste aura tendance à utiliser le terme « construction » ou « construire » et le terme « expérience » pointe vers la phénoménologie, « inconscient » vers la psychanalyse « pouvoir » vers les approches critiques, « agentivité » vers le néomatérialisme et ainsi de suite. Ainsi, l'écriture de l'entre-disciplinaire se trouve mise en relation avec les « engagements ontologiques et épistémologiques » non pas les engagements des disciplines qui trop souvent relèvent de l'idéologie ou d'un combat, mais mises plutôt dans chacun des ouvrages singuliers que nous convoquons.

5.2. *l'écriture radicale*

Cette section présente une forme particulière de recherche post-disciplinaire : l'Écriture radicale de John et Jill Schostak, une rencontre très riche en instructions.

C'est l'emploi du terme « radical » qui a attiré mon attention, j'y ai projeté de la subversion, de la transgression. Ils précisent d'abord que « radical » renvoie plutôt à « fondements » que « contestation » :

Les radicaux ont tendance à être associés aux révolutionnaires, aux subversifs, aux rebelles, aux extrémistes de toutes sortes - en bref, aux personnes en marge du courant dominant ou qui, d'une certaine manière, le contestent ou s'y opposent. Cependant, il existe également des associations positives au terme « radical ». Un traitement radical d'une maladie mortelle peut sauver une vie. Le terme « radical », dans son sens de « racine », implique également de se concentrer sur les hypothèses, les fondements ou les valeurs essentielles d'un point de vue, d'un mode de vie ou d'un mode de pensée.¹⁶⁵ (2007, p. 6)

La recherche radicale se pose en alternative à une approche disciplinaire. :

¹⁶⁴ FCM7000 *Études en communication : aspects épistémologiques, méthodologiques et critiques*. donné presque sans interruption depuis 2007 jusqu'en 2018 avec mon ami Gilles Coutlée.

¹⁶⁵ Traduction libre de : « Radical tends to be associated with revolutionaries, subversives, rebels, extremism of all sorts – in short, people on the margin of, or who in some way challenge or oppose, the mainstream. However, there are also positive associations to the term 'radical'. A radical treatment of a life-threatening condition may save a life. Radical, in its meaning of 'root', also implies a focus on the essential assumptions, foundations or values of some view, way of life, way of thinking. »



L'objectif de la recherche radicale est cependant de proposer une alternative aux stratégies précédentes. Il s'agit d'une approche qui maintient *une ouverture radicale à la différence* tout en cherchant à *construire des communautés de soutien à la différence*. Maintenir une telle approche signifie qu'il existe un sens de la recherche radicale qui est "post-disciplinaire", en ce sens qu'elle *refuse d'être réduite aux confins de disciplines* particulières et qu'elle *refuse de garder intactes les frontières des disciplines* dans leur combinaison en tant qu'approches multidisciplinaires ou intégrées à une étude donnée du monde social.¹⁶⁶ (2007, p. 8; les italiques sont de moi)

Je commence à décortiquer cet assemblage d'aspects de la recherche radicale. Il me semble que le pivot du premier segment est la « différence », autant l'ouverture à la « différence » que des « communautés de soutien à la différence ». Je me demande à quoi renvoie cette « différence » dont il est question. J'ouvre leur ouvrage et lit le titre dont je transcris la traduction littérale : « Recherche radicale : Concevoir, développer et rédiger des recherches pour faire une différence »¹⁶⁷ Puis, dans l'introduction je trouve cet extrait où les auteurs campent leur radicalité dans la production de « différence » :

La radicalité, dans le sens utilisé dans ce livre, ne concerne pas la guerre, la destruction, la terreur, mais la construction de la coopération nécessaire pour s'engager dans le changement, pour suivre les productions de différence et, ainsi, pour être créatif dans le développement de communautés toujours plus inclusives.¹⁶⁸ (p. 9)

La visée des auteurs est d'abord et avant tout collective : la construction de communautés, de coopératives. Le projet c'est de « s'engager dans le changement » se mettre en mouvement, s'activer, pratiquer une activité. Même la créativité est consacrée au « développement de communautés ».

Par la suite je tombe sur cet extrait où la différence est associée à l'écriture. Je vais pouvoir enfin réfléchir l'écriture dans sa radicalité.

Écrire la différence dans les façons dont le *monde devient signifiant* un sens est en soi un acte radical. C'est le lieu où les droits sont imputables et où les rites de passage qui définissent, façonnent et restreignent sont transformés en droits de transposition, de transformation. L'écriture du projet n'est pas un acte sommaire à entreprendre après l'achèvement d'un projet. *L'écriture se poursuit tout le temps*, depuis les premières idées d'une proposition en passant par les

¹⁶⁶ Traduction libre de : « The purpose of radical research, however, is to suggest an alternative to the preceding strategies. It is an approach that maintains a radical openness to difference while seeking to build communities of support for difference. To maintain such an approach means that there is a sense in which radical research is 'post-disciplinary' in that it refuses to be reduced to the confines of particular disciplines and refuses to keep the boundaries of disciplines intact in their combination as multidisciplinary or integrated approaches to a given study of the social world. »

¹⁶⁷ Traduction libre de : « Radical Research Designing, developing and writing research to make a difference »

¹⁶⁸ Traduction libre de : « Radicalness, in the sense employed in this book, is not about war, destruction, terror, but about constructing the cooperation necessary to engage with change, to keep up with the productions of difference and, thus, to be creative about developing ever-inclusive communities. »



processus de négociation avec les personnes sur les sites de terrain choisis, la formation des données, leur analyse et leur interprétation et jusqu'aux actes finaux qui sont consacrés à la création d'un rapport de projet et à sa diffusion.¹⁶⁹ (p. 12)

C'est l'écriture qui prend le pas sur les règles, normes et protocoles de la méthodologie qualitative, pour ne prendre qu'elle. Il s'agit là d'un renversement : l'acte d'écrire en tant que recherche devient prépondérant sur les cadres disciplinaires. Non pas l'écriture des résultats de la recherche, mais une écriture qui s'étend sur l'ensemble du processus de recherche.

Beaucoup plus loin dans l'ouvrage, John et Jill Schostak énoncent une stratégie d'écriture en trois énoncés :

Dans chaque cas, la même stratégie d'écriture peut être employée : dites ce que vous allez dire ; dites-le ; puis dites ce que vous avez dit.¹⁷⁰ (p. 243)

En gros cela se ramène de façon impérative à la structure canonique : introduction, énonciation, conclusion.

Dans le prochain extrait, John et Jill Schostak, décrivent une écriture affranchie « des conditions normatives », une écriture radicale, une écriture « ouvrant d'autres horizons », une écriture « créant des espaces liminaux » Jusqu'ici l'accent est mis sur l'altérité, la marginalité, j'ajouterais de la fluidité ou la porosité de ses frontières :

l'écriture devient autre chose qu'une écriture dans des conditions normatives. Au lieu de rester bloquée, elle prend le sens de la radicalité, ouvrant d'autres horizons, créant les espaces liminaux où se déroulent les concours de sens - comment les « capturer » ? L'écriture comme art de « capturer » et d'incorporer les différences rappelle la stratégie émancipatrice de la démocratie radicale où les conflits entre les droits et les pouvoirs sont équilibrés sur la scène publique de la prise de décision communautaire.¹⁷¹ (p. 244)

La deuxième partie de l'extrait est consacré à l'écriture en tant que telle. L'écriture radicale s'y trouve présentée comme « art de 'capturer' et d'incorporer les

¹⁶⁹ Traduction libre de : « Writing difference into the ways in which the world becomes meaningful is itself a radical act. It is the place where rights are accountable and the defining, shaping, restricting rites of passage are transformed into rights of transposition, transformation. Writing the project is not a summary act to be undertaken after a project has been completed. Writing goes on all the time from the first ideas for a proposal through the processes of negotiation with people in the chosen field sites, the formation of data, its analysis and interpretation, through to the final acts of creating a project report and disseminating it. »

¹⁷⁰ Traduction libre de : « in each case, the same writing strategy can be employed: say what you're going to say; say it; then say what you've said. »

¹⁷¹ Traduction libre de : « This is the context in which writing becomes something other than writing under normative conditions. Rather than remaining gridlocked, it takes on the sense of the radical, opening up » other horizons, creating the liminal spaces where contests of meaning take place – how are these to be 'captured'? Writing as the art of 'capturing' and incorporating differences recalls the emancipatory strategy of radical democracy where conflicting rights and powers are equated on the public stage of community decision-making. »



différences », ce qui fait le lien avec l'« Écrire la différence » de l'introduction de leur ouvrage.

Vers la fin de l'ouvrage, John et Jill Schostak, fournissent une autre caractéristique de l'écriture radicale : elle rend perceptible le jeu de la différence :

La recherche radicale, comme l'écriture comme structure d'investigation, ne se cache pas sous une double écriture, mais explore et rend visible, audible, perceptible, le doublement, le jeu de la différence - en fait, une sorte de musique composée des multiples parties jouées par chaque membre du groupe ou de l'orchestre - qui existe déjà.¹⁷² (p. 269)

Les auteurs comparent une écriture radicale à une musique à plusieurs instruments. Une analogie semblable est établie avec les voix, analogie à mon avis plus appropriée compte-tenu du contexte de la recherche où il y a de multiples voix : celle du chercheur, celle des personnes qui participent à la recherche, des co-auteurs, les auteurs auxquels on se réfère, ceux qui sont cités. L'écriture moderniste préconise de lisser les voix, laisser toute la place à la voix de l'autorité, de ramener les autres voix à du discours indirect. L'écriture radicale est donc une écriture polyvocale.

5.3. *l'écriture comme méthode de recherche*

Cette section m'est venue lors d'une lecture récente du célèbre texte de Laurel Richardson, réécrit quelquefois depuis 1994. J'ai trouvé dans la 2^e version parue en 2000, l'exposé de sa thèse principale, soit que l'écriture est une forme valable de recherche. C'est d'abord la charge bien sentie sur la place réservée à l'écriture dans la recherche qualitative qui avait attiré mon attention :

La recherche n'est pas une activité de nettoyage à la fin d'un projet de recherche. L'écriture est aussi un moyen de "savoir", une méthode de découverte et d'analyse. En écrivant de différentes manières, nous découvrons de nouveaux aspects de notre sujet et de notre relation avec lui. La forme et le contenu sont indissociables.¹⁷³ (2000, p. 923)

Richardson étaye sa revendication que la pratique de l'écriture en elle-même peut être une forme valable de recherche, j'y vois deux raisons. La première est que la recherche s'effectue de façon concurrente à l'écriture de celle-ci, ce ne sont donc plus seulement les « meilleurs » résultats d'une analyse de données ou de discours, c'est le processus au complet qui est exposé donc les résultats sont écrits au fur et à mesure qu'ils adviennent avec une marque du présent de l'écriture. La deuxième c'est que l'écriture comme « méthode de découverte » est dotée d'un volet réflexivité, ce qui fait que

¹⁷² Traduction libre de : « Radical research, like écriture as a structure of investigation, does not hide under a double writing but explores and makes visible, audible, perceptible, the doubleness, the play of difference – indeed, a kind of music composed of the multiple parts played by each member of the band or orchestra – that already exists. »

¹⁷³ Traduction libre de : « [W]riting is not a mopping-up activity at the end of a research project. Writing is also a way of “knowing” — a method of discovery and analysis. By writing in different ways, we discover new aspects of our topic and our relationship to it. Form and content are inseparable. »



l'écrire une méthode de découverte de quelque chose, comme chez Husserl, la conscience est la conscience de quelque chose et ce vers quoi tend la conscience est appelé « intentionnalité ». Il reste la co-variabilité entre « différentes manières » d'écrire et la découvrabilité de nouveaux aspects de notre objet d'étude. J'en déduis que de varier les « manières » d'écrire permet de découvrir d'autres « aspects » de notre objet d'étude. Je me questionne sur les « manières » et les « aspects ». Après réflexion, je crois que ce questionnement sur les « manières » et les « aspects », ne doit pas être fait hors contexte, pour rester dans les mots composés à partir du mot-racine « texte ». En terminant, réflexivité oblige, je me questionne sur ma propre expérience d'écriture comme méthode de « découverte » et d'« analyse ». En fait, je m'apprête dans la prochaine section à écrire sur mon écriture comme recherche, mais pour maintenant je ferai des parallèles entre la « découverte » et mon processus de forage et d'identification du potentiel de rencontre ; dans le cas où celui-ci est avéré par une analyse sommaire du contexte de quelques mots qui permettent néanmoins de se faire une idée de la pertinence par rapport à notre recherche. Je ferai également le parallèle entre l'« analyse » et la lecture. Pour moi lire inclut le déchiffrement des signes, la compréhension minimale des mots sinon après avoir consulté une ressource, ensuite la compréhension des différents énoncés, leur distribution en phrase, segments, etc. Voilà un premier stade de la lecture, le deuxième stade de la lecture advient au niveau de l'extrait de texte, objet d'étude. Ce deuxième stade de la lecture n'est plus celui du décodage, mais de la reliance. De la reliance de quoi à quoi ? je ferai une réponse postruturaliste : les différents registres sémantiques et référentiels convoqués et surtout les passages de l'un à l'autre. Une des méthodes dont dispose l'écriture est de relier et de délier les différents registres sémantiques et référentiels qui nous viennent ou qui viennent de nos rencontres avec des auteurs.

La dernière version remaniée du texte de Laurel Richardson comporte une contribution significative de Elisabeth St. Pierre. D'entrée de jeu, les autrices confèrent à l'écriture une force constitutive, cette force est héritée du langage, qui permet de créer des visions du monde ou encore des mondes observés ou inventés :

Le langage est une force constitutive, créant une vision particulière de la réalité et du Soi. Produire des « choses » implique toujours une valeur - ce qu'il faut produire, comment nommer les productions et quelle sera la relation entre les producteurs et les choses nommées. L'écriture des choses ne fait pas exception à la règle.¹⁷⁴ (2005, p. 960)

Dans la deuxième partie du texte, Elisabeth St. Pierre décrit deux modalités de l'écriture par la recherche : « l'écriture comme méthode de collecte de données »¹⁷⁵ Il s'agit de colliger en les écrivant des données qui proviennent de l'expérience de la recherche :

¹⁷⁴ Traduction libre de : « Language is a constitutive force, creating a particular view of reality and of the Self. Producing “things” always involves value—what to produce, what to name the productions, and what the relationship between the producers and the named things will be. Writing things is no exception »

¹⁷⁵ Traduction libre de : « writing as a method of data collection »



en rassemblant, en écrivant, toutes sortes de données que je n'avais jamais lues dans les manuels d'interprétation qualitative, dont certaines que j'ai appelées données de rêve, données sensuelles, données émotionnelles, données de réponse et données de mémoire.¹⁷⁶ (p. 970)

Un peu plus loin, elle revient sur le statut non factuel de ces données et nous fait prendre conscience de leur statut précaire si elles n'avaient pas été écrites au fur et à mesure :

données fugitives, fuyantes, excessives et hors catégorie [...] qui auraient pu s'échapper entièrement si je n'avais pas écrit ; elles n'ont été recueillies que dans l'écriture.¹⁷⁷ (p. 970)

Pour ce qui est de la deuxième modalité, « l'écriture comme méthode d'analyse des données »¹⁷⁸ (p. 970), l'auteure suggère de remplacer par l'écriture :

les activités traditionnelles - et que je considère comme structurelles (et positivistes) - d'induction analytique, de comparaison constante, de codage, de tri et de catégorisation des données, etc.¹⁷⁹ (p. 970)

Toutefois, elle fait remarquer que faire de la recherche par l'écriture a eu pour effet de bouleverser les étapes de la méthode nommées précédemment et même j'ajouterais à remettre en question l'idée même de méthode :

une brèche avait déjà été faite à la méthode a déjà été investie avec ces significations différentes et multiples et, désormais, les efforts pour en maintenir l'unité peuvent être futiles.¹⁸⁰

Elle conclue que l'analyse des données plutôt s'est faite « en utilisant l'écriture pour réfléchir »¹⁸¹ (p. 970)

L'écriture comme méthode de recherche se distingue de la recherche qualitative en ce que la distinction entre la collecte des données et l'analyse des données se trouve abolie, les deux se font en même temps :

¹⁷⁶ Traduction libre de : « by gathering together, by collecting—in the writing—all sorts of data I had never read about in interpretive qualitative textbooks, some of which I have called *dream data*, sensual data, emotional data, response data and memory data. »

¹⁷⁷ Traduction libre de : « fugitive, fleeting data that were excessive and out—of-category. [...] data might have escaped entirely if I had not written; they were collected only in the writing. »

¹⁷⁸ Traduction libre de : « writing as a method of data analysis »

¹⁷⁹ Traduction libre de : « the traditional—and what I think of as structural (and positivist)—activities of analytic induction; constant comparison; coding, sorting, and categorizing data; and so forth. »

¹⁸⁰ Traduction libre de : « method has already been breached by investing it with these different and multiple meanings and, henceforth, efforts to maintain its unity may be futile. »

¹⁸¹ Traduction libre de : « by using writing to think »



brise la distinction, dans l'enquête qualitative classique, entre la collecte et l'analyse des données¹⁸²

[5 avr. 20] Je termine sur la conception de l'écriture que partage l'auteure :

l'écriture est un terrain de jeu où tout peut arriver - et arrive¹⁸³

La première chose qui me vient est l'interprétation, ce qu'il nomme « le cercle herméneutique » comme jeu présentée par Hans Georg Gadamer (1960/1976). Je cherche le texte de *Vérité et méthode*, que j'avais enseigné il y a bien une dizaine d'années, je trouve un texte intitulé *Le concept du jeu gadamérien et son rôle dans l'expérience de l'art et de la vérité*. Comme je commençais à le lire et à surligner des extraits qui représentent un potentiel de rencontre, je me suis souvenu que j'avais les anciens recueils de texte, j'ai fouillé dans plusieurs versions, mais je n'ai pas trouvé le passage sur de l'interprétation comme jeu. Rencontre manquée pour cette fois-ci, mais je me promets de creuser en d'autres occasions. Je vais donc me rabattre sur trois extraits tirés du résumé du texte de Man Chun Szeto sans entrer dans l'argument développé par l'auteur :

Gadamer ne traite pas le jeu du point de vue d'un sujet ou, autrement dit, d'un joueur qui participe au jeu, mais le regarde dans sa totalité qui dépasse la conscience de ceux qui jouent. [...] La fonction représentative du jeu, qui crée un monde et des mesures avec lesquelles toutes valeurs sont évaluées, est aussi le moyen par lequel une oeuvre d'art exprime sa vérité. [...] L'approche philosophique (ou même phénoménologique) de Gadamer lui permet d'encadrer l'enjeu du concept du jeu dans les structures les plus fondamentales de l'expérience humaine. (Szeto, 2017)

Quand j'ai lu ces extraits, je suis demandé quelle est la part du jeu en tant que l'un des « structures les plus fondamentales de l'expérience humaine. » en lien avec l'écriture, en lien avec mon écriture. Bien que celle-ci sera remise violemment en question par les postqualitatifs, le dernier POST de mon écriture dont je traite dans la prochaine section, qui vont tendre vers la non-représentationnalité, la « fonction représentative » montre que Gadamer est de son temps, même si son ouvrage est encore d'actualité pour accompagner une réflexion fine sur l'interprétation. Par contre, cette idée que l'écriture crée un monde, ou plutôt que l'écriture est créatrice de monde, je l'ai déjà abordée ailleurs dans un autre contexte. C'est au cœur de la performativité de l'écriture comme pratique, de créer des mondes de raisonnement ou d'imagination ou, plus astucieux, d'un mélange des deux. Je ne peux m'empêcher pour prendre une distance de convoquer les deux archétypes de l'antiquité grecque le *mythos* le mode d'avant, la cosmogonie, la mythologie, les épopées, les tragédies et les comédies. Puis avec Platon s'est consolidé le *logos*, l'organisation logique du monde à partir de catégories abstraites pour les tenants d'Aristote, pour construire des énoncés à propos du monde. Pour les tenants de Platon, c'est plutôt le clivage entre deux mondes : celui du monde,

¹⁸² Traduction libre de : « breaks down the distinction in conventional qualitative inquiry between data collection and data analysis »

¹⁸³ Traduction libre de : « writing is a field of play where anything can happen—and does »



disons concret qui est considéré comme apparence et celui des idées à propos des choses et phénomènes du monde considéré comme la « vérité » ou la « connaissance ». Pour la petite histoire, il semblerait qu'il a bu la cigüe parce ce qu'il ne voulait pas d'un monde régi par le *logos*, à suivre. Le jeu crée également des « mesures avec lesquelles toutes valeurs sont évaluées ». Qu'est-ce que cela veut bien dire ? Que tout est évalué en fonction des règles du jeu ? Qui fixe les règles du jeu ? Est-ce que je peux répondre en ce qui a trait à ma pratique d'écriture ?

Je m'accorde un moment de pause pour y réfléchir. Les règles du jeu de mon écriture, d'abord sur le plan éthique être vrai dans le présent de l'écriture, écrire ce que je fais en le faisant. Toujours me fier à mon instinct, à mon appréciation spontanée et surtout subjective dans le choix des rencontres. Une autre grande règle de mon écriture est que je la veux sur le fil entre la rigueur universitaire et l'ouverture à la créativité, à l'expérimentation ou, du moins, à l'expérience elle-même.

Je reviens à l'extrait du texte de Elisabeth St. Pierre sur sa conception de l'analyse des données comme faisant partie du processus d'écriture, tout comme la collecte des données, surtout celles qui sont consignées par une écriture :

Ce que je veux dire ici, c'est que je n'ai pas limité l'analyse des données aux pratiques conventionnelles de codage des données puis de tri en catégories que j'ai ensuite regroupées en thèmes qui sont devenus des titres de section dans un schéma qui organisait et régissait mon écriture avant la rédaction. La pensée est apparue dans l'écriture.¹⁸⁴ (p. 970)

J'ai retenu pour terminer un coup de gueule de sa part contre la recherche qualitative, la collecte et l'analyse des données « se produisent en même temps. » :

Et c'est en pensant à écrire de cette façon que l'on brise la distinction, dans la recherche qualitative conventionnelle, entre la collecte et l'analyse des données - une attaque de plus contre la structure. Les deux se produisent en même temps.¹⁸⁵ (p. 970)

Dans le cas de mon écriture, comme je l'exposerai dans le détail, le fait que la recherche soit concomitante ou intégrée au processus d'écriture en tant que tel, implique une révision des étapes de la recherche qualitative conventionnelle que l'on pourrait qualifier de séquentielle, évoquées précédemment. En vue de la prochaine section, j'ai fait un inventaire non exhaustif et antérieur à la réflexion de l'écriture d'un commentaire de différentes opérations : le forage de contextes, la sélection de contextes présentant un bon potentiel de rencontre, leur édition, le cas échéant, , traduction le cas échéant, puis le collage, l'agencement des extraits provenant de

¹⁸⁴ Traduction libre de : « My point here is that I did not limit data analysis to conventional practices of coding data and then sorting it into categories that I then grouped into themes that became section headings in an outline that organized and governed my writing in advance of writing. *Thought happened in the writing.* »

¹⁸⁵ Traduction libre de : « And it is thinking of writing in this way that breaks down the distinction in conventional qualitative inquiry between data collection and data analysis—one more assault to the structure. Both happen at once. »



rencontres jugées pertinentes, en un mot la structure du propos est immanente au trajet et le contenu est lié à la contingence et à la sérendipité des rencontres, et puis il y a l'écriture, qui s'écrit en écrivant.

5.4. *mon écriture comme méthode de recherche*

Me voilà devant une section toute neuve, à venir, qui advient en même temps que je l'écris. Je l'ai déjà écrit, l'écriture de ce texte portant sur mon écriture et le POST a transformé, et transforme encore, jusqu'à la fin de son écriture. Ce sera alors la fin de cette aventure d'écriture, mais pas de l'aventure d'écrire.

Mon écriture comme méthode de recherche repose sur un protocole strict dont je ne déroge à peu près pas qui alterne les opérations algorithmiques de repérage pour le forage, pré-sélection du texte, sélection des extraits puis discussion qui pouvait mener à une investigation particulière pour comprendre un point de détail. Si investigation supplémentaire était nécessaire ou souhaitée, celle-ci procèderais dans la même séquence. Paradoxalement, ce protocole aussi strict soit-il, est soumis à la contingence liée au type de média d'information de Google et autres moteurs de recherche locaux.

Je peux dire « mon écriture » et non pas que « je suis écrit », ou du moins dans une moindre mesure parce que les extraits de texte que je commente sont autant de rencontres que j'ai choisi de faire d'un côté, mais les « occasions de rencontres » sont dues autant à l'efficacité de ma façon de formuler une requête pour diriger un forage dans la base de données de textes. Le phénomène de ces rencontres est appelé « sérendipité » que j'ai eu l'occasion de discuter en détail dans une autre section (ref.) Lje me contente de recopier une citation d'un extrait de Chris Ingraham à propos du phénomène de la « sérendipité » et du commentaire que j'en ai fait :

la sérendipité est d'abord une rencontre fortuite qui offre la possibilité d'entrer dans une nouvelle relation, et seulement ensuite une découverte fortuite.¹⁸⁶
(2019, p. 112)

Un peu plus loin dans son texte, Ingraham fournit des exemples d'« objets de rencontre » qui logent dans une sphère que je qualifierais de culturelle, qui me conviennent tout à fait, que je fais mienne. Les rencontres particulières, celles que je fais ne me mènent pas toujours au choix, tout à fait subjectif, des extraits que je vais interpréter et commenter en détail en cours d'écriture.

Les rencontres - qu'elles soient avec des livres, des personnes, des paysages, des œuvres d'art ou autres choses - activent différents types d'attention, qui ne

¹⁸⁶ Traduction libre de : « Serendipity is first about the encounter and possibility of entering into a new relation, and only thereafter about discovery and fortuity. »



conduiront pas tous à une percée cognitive, bien qu'elles puissent nous faire voyager sur une nouvelle trajectoire inattendue.¹⁸⁷ (p. 115)

Ingram confère une agentivité à ces rencontres, un potentiel d'activation jusqu'à un potentiel de transformation. Cette activation est celle de « nous faire voyager sur une nouvelle trajectoire inattendue » Je ne peux m'empêcher de rapprocher, le voyage, qui se retrouve dans l'étymologie du grec méthodes, thème que j'ai traité ailleurs dans une discussion sur les méthodologies et les trajectoires inattendues que je ne peux m'empêcher de rapprocher avec les lignes de fuites de Deleuze. Ingram précise que pour que ces rencontres fortuites adviennent, le recours à « infrastructures d'attentes » s'avère nécessaire :

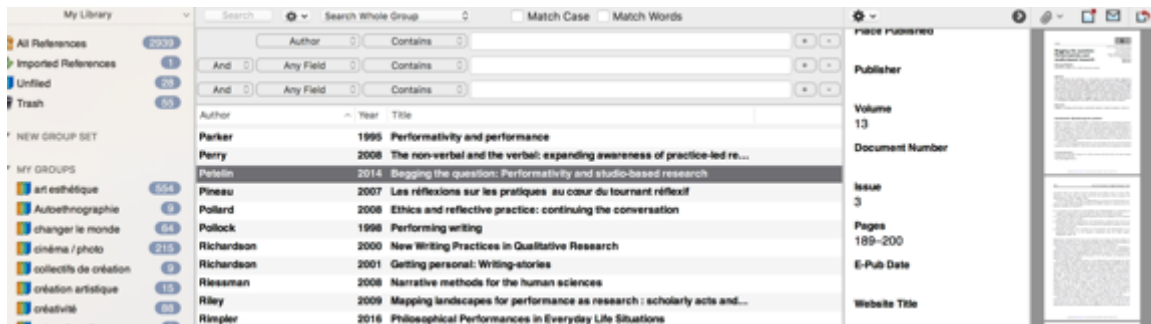
ces rencontres peuvent être rendues possibles grâce à des techniques et des technologies susceptibles de les réaliser. [...] Les « Infrastructures d'attente » désignent une façon de parler des systèmes matériels et des services qui canalisent les corps vers certaines rencontres avec une force dont la perspective est imaginable.¹⁸⁸ (p. 116)

Je me demande quelles sont les « infrastructures d'attente » que je mobilise pour d'abord identifier des rencontres potentielles avec des extraits de textes. Il y a d'abord les outils de fouille à ma disposition, dans l'ordre ou le désordre selon les situations : Google, Wikipédia, ma propre base de données bibliographique End Note dans laquelle j'accumule toutes les références, et, pour beaucoup, les textes complets, qui me deviennent ainsi accessibles par algorithme de fouille. J'alimente constamment ma BD EndNote de textes que je rencontre, que je juge pertinents, souvent des textes que j'ai consultés lors d'autres projets d'écriture. De plus ces textes, dument répertoriés et archivés, sont préalablement constitués en groupe, des assemblages plus ou moins poreux, car un même texte peut se retrouver dans plusieurs groupes en même temps. Le recours à ces groupes permet de faire du forage ciblé à travers les disciplines et les différentes postures : postpositiviste, constructiviste, phénoménologique, poststructuralistes, postmodernes, postqualitatif et nouveau matérialisme, ce qui permet une écriture sensible à l'ontologie et à l'épistémologie des extraits étudiés.

¹⁸⁷ Traduction libre de : « Encounters – whether with books, or with people, landscapes, works of art or many other things – activate different types of attention, not all of which will lead to a cognitive breakthrough, though they might well send us travelling down an unexpected new trajectory. »

¹⁸⁸ Traduction libre de : « these encounters can be made possible through techniques and technologies amenable to bringing them about. [...] 'Infrastructures of expectation' names a way of talking about the material systems and services that channel bodies toward certain encounters with an imaginable prospect of their force. »

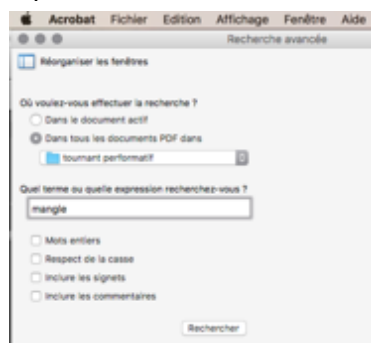




Quelques entrées de ma base de données bibliographique End Note qui compte maintenant 4540 entrées

Pour le forage, je m'inspire des façons d'extraire des données significantes dans les situations de « données massives ». Je me trouve sur le pan expérientiel dans une situation connue, assez longue période de ma vie de jeune chercheur, puis de chercheur « sous octroi » (une septaine d'années), ce qui veut dire en langage clair tant qu'il y a des subventions ou des contrats. Je faisais des recherches passionnantes sur l'analyse de textes par ordinateur et plus particulièrement le dépistage d'unités significantes à partir de patrons de fouille sensibles à la syntaxe – compléments du nom, thématisation de l'énoncé, soit ce qui vient en premier – ou sensibles aux règles d'écriture, par ex. en début et en fin de paragraphe, de section, etc. Donc il s'agit d'effectuer de telles fouilles à l'intérieur de très grand corpus de textes, souvent au-delà du million de pages.

Je renoue avec ces façons de faire, mais avec des outils plus simples, mais efficaces, intégrés aux logiciels commerciaux¹⁸⁹ pour fouiller un grand nombre de documents sur mon ordinateur personnel.



Écran de recherche Adobe Acrobat Pro

La chaîne conventionnelle qui va de la lecture d'ouvrages, prise de notes et assemblage des notes selon les thématiques abordées lors de l'écriture s'en trouve bouleversée, ces différentes opérations cognitives étant mobilisées de façon différente. Il y a d'abord et avant tout un forage dans un corpus de textes.

Forer dans un corpus c'est transformer un ensemble de textes dans un même format (PDF) sur support numérique c'est transformer ce corpus en une base de données en

¹⁸⁹ J'utilise Adobe Acrobat professionnel dont j'ai acquis la licence en 2019



format libre dont les extraits, et les énoncés qui les composent, constituent les entités recherchées.

L'idée de faire un lien avec l'ouvrage séminal de Lev Manovich, *Le langage des nouveaux médias*¹⁹⁰ m'est venu assez tard, Manovich dans son ouvrage consacré aux médias audiovisuels numériques, traite de la transformation des films en bases de données sur lesquelles il est possible d'effectuer des opérations propres au numérique qui étaient impensables auparavant dans le monde « analogique » soit des forages, des extractions selon des « patrons de fouilles » qui prennent la forme de « chaînes de caractères » dans le cas d'une base de données composée de textes :

Les nouveaux objets médiatiques peuvent ou non utiliser ces modèles de bases de données très structurées ; cependant, du point de vue de l'expérience de l'utilisateur, une grande partie d'entre eux sont des bases de données au sens le plus élémentaire du terme. Elles apparaissent comme des collections d'éléments sur lesquels l'utilisateur peut effectuer diverses opérations : visualisation, navigation, recherche. L'expérience de l'utilisateur de ces collections informatisées est donc tout à fait différente de la lecture d'un récit ou du visionnement d'un film ou de la navigation dans un site architectural. De même, un récit littéraire ou cinématographique, un plan architectural et une base de données présentent chacun un modèle différent de ce qu'est un monde. C'est ce sens de la base de données comme forme culturelle propre que je veux aborder ici.¹⁹¹

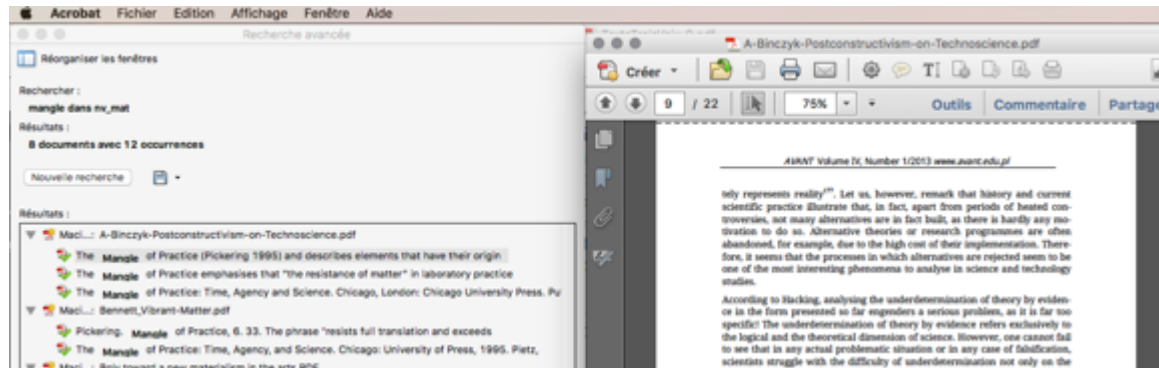
Ainsi un ensemble de texte peut être vu comme une base de données dont la structure est à deux niveaux : les textes, des fichiers au format PDF, constituent les « entrées » et à l'intérieur des textes c'est la structuration linguistique des énoncés qui prévaut. Les opérations propres au numérique ont transformé pour moi la recherche documentaire et la lecture. Pour Manovich, chacune des formes, dont les bases de données, présentent des « visions du monde », je me demande quel est l'impact des bases de données et de l'accès à la signification qu'ils permettent, aussi approximatifs et partiel qu'il soit. Comme je l'expose en détail à l'instant la façon de faire des recherches documentaires et de lecture se trouvent bouleversées. La recherche se fait par forage dans la base de données textuelles. Forage parce les différentes occurrences de l'expression recherchée qui sont repérées sont consignées dans une liste ce qui permet, d'une part, d'éliminer les occurrences qui n'offrent aucune occasion de rencontrer et, d'autre part, s'il y a une présomption ou même un pressentiment d'occasion de

¹⁹⁰ Traduction libre de : « The language of new media. »

¹⁹¹ Traduction libre de : « New media objects may or may not employ these highly structured database models; however, from the point of view of user's experience a large proportion of them are databases in a more basic sense. They appear as a collections of items on which the user can perform various operations: view, navigate, search. The user experience of such computerized collections is therefore quite distinct from reading a narrative or watching a film or navigating an architectural site. Similarly, literary or cinematic narrative, an architectural plan and database each present a different model of what a world is like. It is this sense of database as a cultural form of its own which I want to address here. »



rencontrer, de vérifier directement l'extrait où se l'occurrence situe dans le texte qui apparaît surlignée.



Puis chacune des « occasions de rencontres » une investigation plus poussée sera réalisée par l'exploration de contextes élargis, pour évaluer la « pertinence » d'un choix en regard du questionnement en cours. Les « occasions de rencontres » retenues sont transcrites directement dans le texte en cours d'écriture, à la suite de ce qui a déjà été terminé d'écrire. La rencontre ne se fera que lors de la lecture, de la traduction le cas échéant, et surtout lors de l'écriture, il s'agit d'une rencontre asynchrone et univoque, décalée dans le temps, d'un extrait de texte, ce qui donne lieu à mon écriture, un récit, celui de ma rencontre avec l'extrait.

J'ai discuté longuement du rôle de la sérendipité dans mon écriture, mais sans évoquer le rôle prépondérant de la contingence, surtout quand j'utilise des moteurs de recherches dotés d'algorithmes de fouille si complexes qu'ils échappent à prédictibilités d'obtention de résultats. Contingence également de la possibilité d'accès aux textes eux-mêmes, d'où l'utilité de la constitution d'une base de données personnelle.

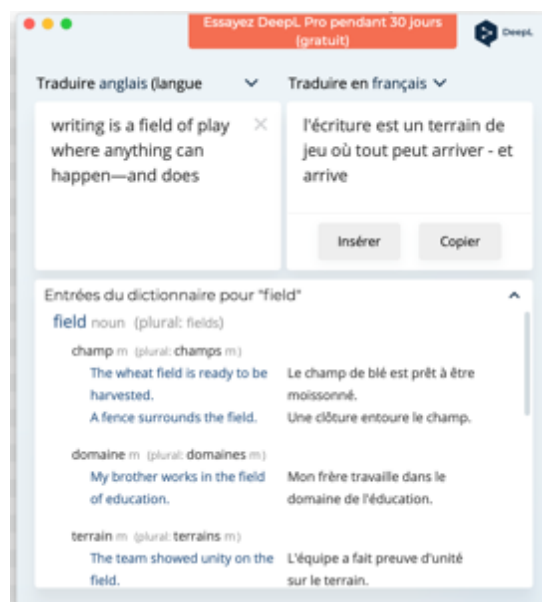
Maintenant je dois écrire sur le comment se fait la partie formulation et inscription de mon écriture. Je pars d'un extrait de texte issu d'une rencontre avec un auteur. La procédure qui permet de « comprendre » cet extrait de texte est relativement séquentielle : identification de la structure de l'extrait, découpage en autant d'unités significatives, fussent-elles enchâssées. Souvent une lecture minutieuse est nécessaire, surtout dans le cas de traduction libre. L'enjeu consiste à bien dégager le thème principal de l'extrait ou un thème qui est en lien avec nos préoccupations d'écriture du moment et par la suite à voir comment chacune des autres unités significatives sont organisées, les indices de cette organisation sont les mots-liens ou les marques flexionnelles. Les différentes catégories syntaxiques permettant de déterminer les liens que ces unités significatives entretiennent entre elles et avec l'organisation principale du propos.

Pour ce qui est de la traduction libre, c'est une forme d'écriture que j'ai pratiquée sans y réfléchir, par nécessité. J'avais l'habitude de convoquer beaucoup d'extraits dans mes projets d'écriture récents. Je retranscrivais l'extrait tel que trouvé dans l'édition originale et mon écriture autour de ces extraits était en français, comme il se doit, pour moi en tout cas. Je me suis rendu compte que cette façon de faire nuisait à



diffusion de ma pensée, parce que les lecteurs de mes textes en français étaient des lecteurs francophones scolarisés, mais qui ne maîtrisaient pas suffisamment la langue originale pour être en mesure de saisir les commentaires que je faisais. J'ai donc décidé de changer mon écriture et d'insérer dans le texte en position de citation, soit la voix d'un autre auteur, qui est l'objet d'étude, une traduction libre écrite par moi, la version originale étant dument consignée en notes infrapaginales pour permettre au lecteur capable de le faire de se faire sa propre idée du texte commenté et de lire le commentaire en regard de celle-ci.

Donc la traduction libre comme écriture passe d'abord par une application de traduction automatique basée sur l'intelligence artificielle, traduction souvent bancale, à laquelle il ne faut surtout pas se fier. Néanmoins, dans plus de 75% des cas les traductions sont assez juste. C'est ici qu'intervient l'écriture ou plutôt la réécriture des résultats erronés de l'application. Cette réécriture est souvent lexicale, le choix du ou des mots de substitution qui conserve l'esprit de l'écriture originale, une écriture par *différance*, une écriture qui juxtapose différentes expressions qui se partagent une intertextualité voire une intermédialité, thème que je n'ai pas abordé encore. L'application est très utile parce qu'elle permet l'accès à un dictionnaire directement en pointant le mot, ce qui permet de prendre connaissance d'autres sens que je pourrai juger mieux adaptés au contexte, qui fait du sens lors de la lecture, qui donne du sens à la lecture.



L'écriture d'une traduction libre est toujours l'écriture de ce que j'ai compris de ce qui est écrit dans l'autre langue, je convoque le même processus d'écriture comme recherche, mais avec une dimension supplémentaire de *différance*, l'interlingualité s'ajoutant à l'intertextualité.

En tant qu'auteur, j'inscris d'emblée mon écriture dans la dialogue. Écrire, c'est entrer en dialogue ou, à tout le moins d'entrer en résonance, avec d'autres



textes. Au lieu de reprendre dans mes propres mots la pensée des auteurs convoqués, par une sorte de discours indirect libre, je choisis de reproduire, tel quel, les extraits sur lesquels et à partir desquels j'écris. Comme les auteurs sont des personnages, je les convoque au moins la première fois avec leur nom au complet. Quand il s'agit de traductions libres d'extraits, il y a déjà eu écriture donc il s'agit d'une écriture mise en dialogue avec une autre écriture, il faut donc redoubler d'attention pour effectuer l'identification et le bon découpage des unités signifiantes.

Par la suite, mon écriture se fait pour mettre en contexte un extrait choisi et ensuite autour de ces unités significatives de façon à comprendre l'extrait objet d'étude par *différance* en mettant les unités significatives en résonance avec d'autres unités significatives tirées d'autres extraits de textes, intertextualité en marche, mais à partir de rencontres choisies. Je reviendrai plus en détail dans la section sur « l'écriture compositionnelle ». Une dernière caractéristique de mon écriture est qu'elle suit un fil, d'autres diraient une logique ce qui vient restreindre le devenir de l'écriture dans le présent où elle se fait, un fil donc, mais un fil qui ne se découvre qu'au fur et à mesure de l'écriture. Après-coup cela, ce fil, devient le trajet, ou plutôt la trajectoire ? Mon écriture est POSTdisciplinaire parce qu'elle ne répond pas aux règles des disciplines, mais à ses propres règles et qui trace son fil en cours d'écriture.



6. mon écriture est POSTqualitative

6.1. la recherche postqualitative

[7 avr. 20] Depuis plus d’une décennie, un vent de contestation souffle sur la recherche qualitative en SHS. Ces contestations sont le fait de professeurs universitaires qui sont face à leurs pairs dans les départements et facultés ou d’autres universités desquels ils se dissocient, des collègues qui choisissent de consacrer une partie non négligeable de la part « recherche » de leur tâche à cette alimenter cette contestation et à participer à imaginer un au-delà à la recherche régie par un cadre disciplinaire, inter ou multi, c’est la même rigidité. Je rappelle qu’à ce cadre moderniste correspond une écriture « exempte de fioritures et désincarnée »¹⁹² :

Socialisés dans la communauté de notre discipline, nous en arrivons à comprendre l’écriture comme une démonstration impersonnelle et détachée des résultats de nos recherches, ainsi qu’une explication de leur contribution aux connaissances existantes.¹⁹³ (Golden-Biddle et Locke, 2007, p. 10)

Nous verrons un peu plus loin ce qu’il advient de l’écriture dans la recherche post qualitative, mais avant qu’en est-il de la recherche POSTqualitative ? À ce stade de ma connaissance, il s’agit d’un faisceau plus ou moins organisé de contestations, en tout ou en partie, des méthodologies qualitatives et de propositions singulières pour « imaginer au-delà » du type de recherche que ces méthodologies régissent. La plupart des contributions ont pour cadre épistémologique soit le postructuralisme dont je viens de parler soit le nouveau ou néo matérialisme dont j’ai eu l’occasion de traiter plusieurs fois (réf.), soit un mélange des deux postures. Pour une discussion plus complète et détaillée de la recherche postqualitative je renvoie à un autre projet d’écriture portant sur la thématique des méthodes de recherche (réf.)

J’aimerais toutefois revenir sur les positions plus ou moins radicales de Elizabeth St. Pierre, et celles un peu moins de Patti Lather sur une recherche postqualitative, positions que je revisite dans le présent contexte qui est celui de l’écriture et de mon écriture en particulier. D’entrée de jeu, Elizabeth St. Pierre revendique l’invention du terme¹⁹⁴ dans un chapitre de la 4^e édition du *SAGE Handbook of Qualitative Inquiry* (2011) :

¹⁹² Traduction libre de : « unadorned and disembodied »

¹⁹³ Traduction libre de : « Socialized into our disciplinary community, we come to understand this writing as an impersonal and detached demonstration of the results of our investigative procedures, as well as an explanation of the work’s significance to existing knowledge »

¹⁹⁴ Traduction libre de : « I “invented” post qualitative inquiry in 2010 as I wrote a chapter for the fourth edition of the *SAGE Handbook of Qualitative Inquiry* ».



J'ai commencé à faire part de mes préoccupations et de mon désir de changement en utilisant les expressions "post-recherche qualitative" et "post-enquête" dans mes écrits et mon enseignement.¹⁹⁵ (2018, p. 3)

En même temps, plus loin dans le même texte elle réfute l'existence même de la recherche postqualitative et ce pour des raisons ontologiques :

La recherche post-qualitative n'est jamais. Elle n'a aucune substance, aucune essence, aucune existence, aucune présence, aucune stabilité, aucune structure. Son temps est le temps d'Éon – le pas encore, le encore à venir. Elle suppose une ontologie de l'immanence et est toujours en devenir.¹⁹⁶ (p. 9)

C'est là raisonnement qui, bien que radical, n'est pas dénué de cohérence dans la mesure où on considère que la recherche post-qualitative est ontologiquement « immanente » et « toujours en devenir ». Donc ici l'immanence n'est pas celle du résultat de la recherche durant le processus, l'immanence est celle de la recherche elle-même. D'où une recherche essentiellement « en devenir », j'en suis, mais il me semble que le passage « aucune substance, aucune essence, aucune existence, aucune présence, aucune stabilité, aucune structure » devrait être spécifiée comme « préexistante ». S'il n'y a pas de substance, d'essence, d'existence, de présence, de stabilité, de structure a priori, la pratique de la recherche, surtout par l'écriture, comme j'ai exposé plus haut, génère de la substance, de l'essence, de l'existence, de la présence, de la stabilité, de la structure. Par ailleurs, pour clore, mon écriture au fil de l'écrire génère de la substance, de l'essence, de l'existence, de la présence, de la stabilité, de la structure.

J'ai jusqu'ici soigneusement évité l'incise « Son temps est le temps d'Éon – le pas encore, le encore à venir. » Je suis tout ému, j'aime le recours à l'étymologie à l'origine, avérée ou non : je trouve dans Wikipédia¹⁹⁷

¹⁹⁵ Traduction libre de : « I began to signal my concerns and my desire for something different using the phrases, 'post qualitative research' and 'post inquiry' in my writing and teaching »

¹⁹⁶ Traduction libre de : « Post qualitative inquiry never is. It has no substance, no essence, no existence, no presence, no stability, no structure. Its time is the time of Aeon—the not-yet, the yet-to-come. It presumes an ontology of immanence and is always becoming. »

¹⁹⁷ Consulté le 7 avril 2020





< [https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89on_\(ontologie\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89on_(ontologie)) » consulté le 7 avril 2020

Plus loin dans la page de Wikipédia, je trouve le lien que je cherchais avec le poststructuralisme :

Chez Gilles Deleuze, le concept d'aïon s'oppose à celui de chronos, qui est le temps de la succession matérielle et de l'action des corps, tandis que l'eôn est le temps de l'extra-temporalité non identifiable et non repérable. Cette extra-temporalité, n'étant pas une éternité transcendente. Gilles Deleuze, *Logique du sens*, Les éditions de minuit, 1969, p. 76.

Aïon est le temps de l'instant pur, de l'événement chez Deleuze, qui ne cesse de se diviser en passé et futur illimités. [...] Deleuze écrit que « toute la ligne de l'aïon est parcourue par l'instant, qui ne cesse de se déplacer sur elle et manque toujours à sa propre place. » *Logique du sens*, p. 227

Je retiens que « Aïon est le temps de l'instant pur » Ainsi, la recherche postqualitative n'existerait qu'au présent de l'exercice de la pratique. Et après ? Dans le cas de la recherche par l'écriture, la recherche, au fur et à mesure qu'elle se fait, se trouve à être racontée et écrite. Après ? La recherche est donnée à lire sous forme de projet d'écriture.

Je reviens au texte d'Elizabeth St. Pierre, un peu plus loin elle affirme que puisque la recherche postqualitative n'existe pas sous une forme stable, donc pas plus qu'elle n'est une nouvelle méthodologie, elle ne peut être assujettie à une quelconque méthodologie :

Parce qu'elle est toujours immanente et expérimentale, la recherche post qualitative ne peut être une nouvelle méthodologie de recherche en sciences sociales qui peut être enseignée et apprise. [elle] est différente chaque fois qu'elle apparaît; elle est produite par différentes forces contingentes et imprévisibles dans l'expérimentation avec le réel ; voilà pourquoi les conditions de son émergence ne peuvent être répétées parce qu'elles disparaissent

immédiatement, et ce que "fait" un chercheur post qualitatif ne peut servir de modèle aux autres.¹⁹⁸

La recherche postqualitative est avant tout une pratique qui est « immanente et expérimentale » qui se fait au fur et à mesure, ce que j'ai nommé précédemment le fil. C'est une pratique expérimentale, parce qu'elle a toujours lieu qu'une fois : la première et la dernière fois, mais également parce qu'elle questionne non seulement les objets et les phénomènes étudiés, mais les façons de questionner. Il y a dans ce mouvement une volonté de renversement de la relation de pouvoir qui passe de la discipline qui régit la recherche au chercheur qui en tant que sujet pleinement assumé « fait » de la recherche. Et je complète l'énoncé « tout en écrivant la recherche qu'il fait ». Pour ce qui est des « différentes forces contingentes et imprévisibles [qui interviennent] dans l'expérimentation avec le réel » ne sont pas un phénomène nouveau en recherche, même la recherche disciplinaire la plus rigoureuse y est confrontée. Sauf qu'il y a une oméga, une loi du silence quant au déroulement de la recherche, tout ce qui est diffusé c'est le rapport de recherche selon les consignes de l'écriture moderniste. Tout le reste, ce qui n'a pas fonctionné, les errances, les erreurs, les terrains où il a fallu tout réinventer, etc. est passé sous silence. Que dire du projet de recherche soumis aux organismes subventionnaires ou encore au comité institutionnel d'éthique où les incertitudes sont sciemment omises sinon minimisées, où les « chances » que le projet fonctionne et donne lieu à des retombées aussi pertinentes que d'envergure sont maximisées.

Je fais le lien entre cette recherche lissée lors de l'écriture du rapport et un texte de Karen Lumsden sur *Le tournant réflexif et les sciences sociales* :

La valeur de la réflexivité est maintenant largement acceptée par les chercheurs qualitatifs et elle a permis de remédier à la nature aseptisée des comptes-rendus de recherche qui figuraient traditionnellement dans les manuels de méthodes. La réflexivité est précieuse dans la mesure où elle attire l'attention sur le chercheur en tant que partie du monde étudié, tout en nous rappelant que les personnes impliquées dans nos recherches sont des sujets et non des objets. En étant réflexifs, nous reconnaissons que les chercheurs sociaux ne peuvent être séparés de leur autobiographie et apporteront leurs valeurs à la recherche et à la manière dont ils interprètent les données.

La réflexivité met en évidence la nature désordonnée du monde social et donc de la recherche sociale,¹⁹⁹ (2018, p. 2)

¹⁹⁸ Traduction libre de : «Because it is always already immanent and experimental, post qualitative inquiry cannot be a new social science research methodology which can be taught and learned. [it] is different each time it appears, produced by different contingent and unpredictable forces in experimentation with the real; that is, the conditions of its emergence cannot be repeated because they disappear immediately, and what one post qualitative inquirer "does" cannot serve as a model for others »

¹⁹⁹ Traduction libre de : «The value of reflexivity is now largely accepted by qualitative researchers and it has helped to address the sanitised nature of research accounts which traditionally featured in methods textbooks. Reflexivity is valuable in that it draws attention to the researcher as part of the world being studied while reminding us that those individuals involved in our research are subjects, not objects. By



Le tournant réflexif proposé par l'autrice reprend l'idée que je développais plus haut ou encore me l'a implicitement transmis à savoir que l'accent est mis sur le chercheur et la recherche qu'il fait. L'histoire de vie du chercheur, son « autobiographie », son expérience et j'ajouterais, dans certains cas, le récit qu'il s'en fait – en un mot sa subjectivité – deviennent des dimensions importantes de la recherche au lieu d'être gommées, niées, reniées, refoulées comme dans le cas de la recherche qualitative moderniste. Subjectivité dans les valeurs et l'interprétation. Subjectivité décomplexée et assumée.

La dernière phrase de l'extrait, qui est en fait le premier membre de la première phrase du paragraphe suivant qui contenait à mon avis une conclusion au paragraphe précédent, c'est pourquoi l'extrait se termine par une virgule. Dans cet énoncé il est question d'une ontologie « du monde social » qui serait « de nature désordonnée ». J'ai immédiatement fait le lien avec l'ouvrage de John Law intitulé *Après la méthode : le désordre dans la recherche en sciences sociales*²⁰⁰

La thèse que défend Law est que comme le monde est désordonné et que les recherches qualitatives et quantitatives en SHS sont menées à partir de méthodologies qui ne sont pas adaptées à ce désordre :

ce qui se passe lorsque les sciences sociales tentent de décrire des choses complexes, diffuses et désordonnées. La réponse, je dirais, est qu'elle a tendance à en faire un désordre. C'est parce que les descriptions simples et claires ne fonctionnent pas si ce qu'elles décrivent n'est pas lui-même très cohérent. La simple tentative de clarté ne fait qu'accroître le désordre.²⁰¹ (2004, p. 2)

Law invite à abandonner l'idéal moderniste de la simplicité et ses méthodes réductionnistes, qui visent à ramener le tout à un principe organisateur, à ne considérer que ce qui peut être catégorisé par notre grille d'analyse tirée de la revue de littérature que nous avons faite préalablement, à chercher à modéliser la réalité. Pour appréhender le désordre ou la complexité du monde, il faut changer notre façon de l'appréhender et l'étudier en empruntant, innovant, inventant des méthodes :

Si le monde est complexe et désordonné, nous devons au moins parfois renoncer à la simplicité. Mais une chose est sûre : si nous voulons réfléchir aux désordres de la réalité, nous devons apprendre à penser, à exercer notre pratique, à établir des relations et à connaître à partir de nouvelles façons de

being reflexive we acknowledge that social researchers cannot be separated from their autobiographies and will bring their values to the research and how they interpret the data. Reflexivity highlights the messy nature of the social world and therefore social research, »

²⁰⁰ Traduction libre de : « After method : mess in social science research »

²⁰¹ Traduction libre de : « what happens when social science tries to describe things that are complex, diffuse and messy. The answer, I will argue, is that it tends to make a mess of it. This is because simple clear descriptions don't work if what they are describing is not itself very coherent. The very attempt to be clear simply increases the mess. »



faire. Nous devons nous apprendre à connaître certaines réalités du monde en utilisant des méthodes inhabituelles ou inconnues en sciences sociales.²⁰²(p. 3)

Pour y arriver, le programme en est celui d'un changement radical : autant de notre façon de penser que celle d'exercer nos pratiques, nos façons de faire et même nos façons de penser nos façons de faire et finalement notre façon d'établir des relations entre les objets de connaissance. Ainsi il faut remettre en cause la relation de « cause à effet » qui explique les phénomènes et leur confère une prédictibilité. Je vous propose de vous tourner vers l'ouvrage monumental d'Edgar Morin sur la méthode que j'ai commenté dans un autre projet d'écriture qui portait sur les méthodes.

Un peu plus loin, Law, dans un extrait d'un grand lyrisme, bascule dans un appel à la création de « métaphores » et d'« images » à la limite du pensable, un appel à repousser ces limites pour « ouvrir un espace à l'indéfini », le rapprochement avec la fascination postqualitative pour l'immanence et le devenir. Le grand intérêt de cet extrait réside dans le regroupement que Law a fait des métaphores que lui-même avait faites dans les pages précédentes :

Et, dans ce cadre, il s'agit de créer des métaphores et des images de ce qui est impossible ou à peine possible, unimaginable ou presque impensable. Glissant, indistinct, insaisissable, complexe, diffus, désordonné, texturé, vague, non spécifique, confus, désordonné, émotionnel, douloureux, agréable, plein d'espoir, horrible, perdu, racheté, visionnaire, angélique, démoniaque, banal, intuitif, glissant et imprévisible, voici quelques-unes des métaphores que j'ai utilisées ci-dessus. Chacune est une façon d'essayer d'ouvrir un espace à l'indéfini. Chacune est une façon d'appréhender ou d'apprécier un déplacement. Chacune est une image possible du monde, de notre expérience du monde, et même de nous-mêmes. Mais leur combinaison l'est aussi.²⁰³ (p. 6)

À la fin de l'extrait, Law met le chercheur au centre de la recherche et non plus les méthodes qui, de toute façon s'avèrent inaptes à l'étude de phénomènes désordonnés et par là complexes. Law propose de remplacer les méthodes par la création de « métaphores » et d'« images » qu'il situe à trois niveaux : le monde, notre expérience du monde, et l'expérience de nous-mêmes ». Je relis ces trois niveaux et je transpose en méthodes : ethnographie, autoethnographie et réflexion sur sa pratique. De plus, il précise que chacune des « métaphores » et des « images » est une image appartenant

²⁰² Traduction libre de : « If the world is complex and messy, then at least some of the time we're going to have to give up on simplicities. But one thing is sure: if we want to think about the messes of reality at all then we're going to have to teach ourselves to think, to practise, to relate, and to know in new ways. We will need to teach ourselves to know some of the realities of the world using methods unusual to or unknown in social science. »

²⁰³ Traduction libre de : « And, as a part of this, it is about creating metaphors and images for what is impossible or barely possible, unthinkable or almost unthinkable. Slippery, indistinct, elusive, complex, diffuse, messy, textured, vague, unspecific, confused, disordered, emotional, painful, pleasurable, hopeful, horrific, lost, redeemed, visionary, angelic, demonic, mundane, intuitive, sliding and unpredictable, these are some of the metaphors I have used above. Each is a way of trying to open space for the indefinite. Each is a way of apprehending or appreciating displacement. Each is a possible image of the world, of our experience of the world, and indeed of ourselves. But so too is their combination. »



au « possible », ce qui laisse la porte ouverte pour l'imaginaire et l'imagination qui ont été trop longtemps mis de côté si ce n'était pas sanctionné par les préfets disciplinaires, et dont les normes ont été intégrées lors des séminaires de la formation universitaire.

C'est le moment de faire le lien avec l'écriture, mon écriture, ma recherche par l'écriture. Plusieurs points me viennent en tête en même temps : pourquoi ne pas inclure le récit ? quel est le rapport entre les « métaphores » et les « images » de Law et l'écriture ? Considérer ensemble le déplacement et l'écriture me donnent une belle occasion de penser s'il y a un rapport et, le cas échéant, avec quoi et qui. Le déplacement de l'écriture, non. L'écriture comme déplacement, le déplacement comme forme d'écriture. Moi qui a été intéressé à la rhétorique au début des années '80 et à la rhétorique des médias interactifs dès mon embauche comme professeur en '94, est-ce que je me souviens quels sont les « figures » ou « tropes » qui sont des déplacements. J'ai été aiguillé sur la rhétorique en raison de la mention à la création de « métaphores ». À poursuivre, quelle est la rhétorique de mon écriture ? Bien qu'elle ne procède habituellement pas par métaphores, ou du moins jusqu'à maintenant, mon écriture procède également par déplacement. Le déplacement est celui du trajet que prend l'écrire, son devenir, ce que j'appelais précédemment le fil.

Je reviens à l'extrait d'Elizabeth St. Pierre qui, sur une autre affirmation à l'emporte-pièce, après avoir réfuté l'existence même d'une recherche fusse-t-elle postqualitative en raison de son statut ontologique : immanente et en devenir et donc « non stabilisée », réfute pour les mêmes raisons la possibilité de méthodes ou de méthodologies de recherches postqualitatives :

Pour cette raison - et je veux être parfaitement claire ici - *il ne peut y avoir de méthodologie ou de méthodes de recherche post qualitatives, de devis de recherche post qualitatifs, de pratiques de recherche post qualitatives, de données post qualitatives ou de méthodes de collecte ou d'analyse de données, de représentations d'un monde "vécu" stable et sensoriel, de résultats post-qualitatifs, de rapports de recherche post qualitatifs* parce que, là encore, la recherche post qualitative n'est jamais stabilisée.²⁰⁴ (p. 10; l'italique est de l'autrice)

Je partage la position radicale exposée ici de rejet, voire de négation, non seulement de toute méthode, mais également de pratiques préexistantes :

si la recherche post qualitative n'existe pas, mais est immanente, il n'y a rien "à appliquer". Et, s'il n'y a pas de méthodes ou de pratiques de recherche post qualitatives préexistantes, il n'y a rien de particulier à « faire ».²⁰⁵ (p. 11)

²⁰⁴ Traduction libre de : « For that reason— and I want to be perfectly clear here—there can be no post qualitative research methodology or research methods, no post qualitative research designs, no post qualitative research practices, no post qualitative data or methods of data collection or methods of data analysis, no representations of a stable, sensory “lived” world, no post qualitative findings, no post qualitative research report format because, again, post qualitative inquiry never is, it never stabilizes. »

²⁰⁵ Traduction libre de : « if post qualitative inquiry doesn't exist but is immanent, there is nothing “to apply.” And, if post qualitative inquiry has no preexisting research methods or practices, there is nothing in particular “to do.” »



Toutefois, je m'inscris en faux par rapport au dernier énoncé. Ce qui est, à mon avis, à faire c'est d'écrire, d'écrire et d'écrire, emprunter des chemins incertains, cahoteux, non balisés et parfois de traverse, et sur le chemin il y a des rencontres avec des extraits de texte, dont l'apparition est soumise à la contingence, mais dont le choix final est mien.

Moins radicale, Patti Lather, s'inspirant également du devenir deleuzien, parle plutôt de différence : des « connaissances différentes » et une « production différente de connaissances »; faire la recherche différemment avec une « méthodologie-à-venir » :

[les chercheurs] imaginent et de réalisent une recherche qui pourrait produire des connaissances différentes et produire des connaissances différemment. Une recherche qui ne peut pas être décrite soigneusement dans les articles ou les manuels. Il n'y a pas d'instrumentalité méthodologique à apprendre sans problème. Dans cette méthodologie-à-venir, nous commençons à faire la recherche différemment où que nous soyons dans nos projets.²⁰⁶ (Lather, 2013)

Je demeure perplexe même après avoir lu l'énoncé final de l'extrait, je ne sais quelle lecture privilégier : « Il y a une méthodologie en développement pour ce type différent de projets de recherche » ou encore « une méthodologie du devenir pour guider nos projets » Je penche pour la seconde lecture. Dans mon cas de recherche par l'écriture, dans mon cas ma façon de faire de recherche par l'écriture, tout est fait dans la même opération, l'écriture : forage algorithmique, puis extraction manuelle, à vue, transcription et traduction qui est déjà une forme particulière d'écriture, puis écriture de mon étude, présence de l'instance d'écriture, moi en l'occurrence, dans les segments de type récits ce qui vient contextualiser les discussions sur les énoncés des extraits.

J'en suis arrivé à penser une recherche par l'écriture comme forme de recherche postqualitative, j'en reviens à Laurel Richardson et Elisabeth St. Pierre :

écrire, c'est penser, écrire, c'est analyser, écrire est en effet une méthode de découverte séduisante et enchevêtrée²⁰⁷ (2005, p. 967)

Ce court extrait décrit parfaitement mon écriture, sans doute parce que cette conception, cette façon me convient et convient également à ma conception nouvelle de « projet d'écriture » au lieu d'un texte qui a été écrit. Il manque une dimension à cet extrait qui est l'écrire en tant que tel, l'écrire de l'écriture de la recherche, une performativité de second ordre en quelque sorte qui dans mon cas prend la forme d'un récit au présent de l'écriture avec des indications brèves quant à mes réactions, émotions, ainsi que la motivation de mes bifurcations, de mes déplacements au sens discuté plus haut. Ce récit est accompagné, au moins pour la suite du projet d'écriture' de la date et de l'heure de début d'écriture.

²⁰⁶ Traduction libre de : « [researchers] imagine and accomplish an inquiry that might produce different knowledge and produce knowledge differently. This inquiry cannot be tidily described in textbooks or handbooks. There is no methodological instrumentality to be unproblematically learned. In this methodology-to-come, we begin to do it differently wherever we are in our projects. »

²⁰⁷ Traduction libre de : « writing is thinking, writing is analysis, writing is indeed a seductive and tangled method of discovery »



Puis je suis tombé sur l'article de Teri Holbrook, dont le titre est celui d'un manifeste : « Un traître habile au travail : un appel à la trahison pour subvertir l'écriture de l'intérieur »²⁰⁸. Contrairement à d'autres qui parlent de crises de la recherche qualitative, l'autrice parle de trahisons, ce côté subversif n'est pas sans me plaire. Pour elle, il y a trois façons de réaliser cette trahison, par le recours à des procédés de création, d'agencement et d'écriture par l'intermédiaire du langage :

La première est l'écriture multigenre qui brouille les frontières entre prose et poésie, fiction et non-fiction, image et mot, dans le but de remettre en question les notions de présentation académique traditionnelle des connaissances et d'ouvrir le champ à d'autres formes possibles.²⁰⁹ (2010, p. 174)

La première façon renvoie pour moi aux *Pratiques analytiques créatives* de Laurel Richardson (2004), Lisbeth Berbary (Berbary, L., 2015), Lyle Skains (2018), je n'en traite pas plus parce que mon écriture dans ce projet n'est pas créative, si ce n'est le court extrait écrit à Molyvos l'été dernier et qui figure au début du présent projet d'écriture.

La seconde est l'utilisation de l'agencement (Deleuze et Guattari, [Mille plateaux] 1980) - un processus de bricolage tridimensionnel consistant à juxtaposer des objets et des textes qui diminue le rôle des mots - comme méthode d'analyse des données.²¹⁰ (p. 174)

J'ai déjà abordé l'agencement, la seconde façon ou plutôt trahison, comme une accumulation non hiérarchisée de voix, y compris la mienne.

La dernière façon est dans la construction de cet article lui-même comme un texte²¹¹ (p. 174)

La dernière façon m'a inspiré la réintroduction du langage en lien avec l'écriture. On se souvient que le langage était une grande préoccupation pour le poststructuralisme. Ici c'est l'écriture non-représentationnelle qui est mise de l'avant, il en sera question un peu plus loin.

Plus loin dans l'extrait de Holbrook, il est question des modalités alternatives d'écriture. Depuis 1986 j'écris avec un clavier et une souris, en tant que chercheur sous octroi au Centre d'analyse de textes par ordinateur de l'UQAM²¹² j'avais à ma disposition un Mac Plus 128k. Ce n'est que tout dernièrement quand je me suis intéressé au tournant performatif en SHS que j'ai amorcé une réflexion sur l'écriture à la main, que j'ai quand même pratiquée intensément au collège et à l'université durant 25 années. D'ailleurs, l'amorce de ce projet d'écriture a été écrite à la main. Holbrook, quant

²⁰⁸ Traduction libre de : « An Ability Traitor at Work: A Treasonous Call to Subvert Writing from within »

²⁰⁹ Traduction libre de : « The first is with multigenre writing that blurs the boundaries between prose and poetry, fiction and nonfiction, image and word with the purpose of challenging notions of traditional academic presentations of knowledge and opening the field to other possible forms. »

²¹⁰ Traduction libre de : « The second is through the use of assemblage (Deleuze & Guattari, 1987)—a three-dimensional bricolage process of juxtaposing objects and texts that diminishes the role of words—as a method of data analysis. »

²¹¹ Traduction libre de : « The final way is in the construction of this article itself »

²¹² sous la direction de Jules Duchastel, de Pierre MacKay et de Jean-Guy Meunier.



à elle, voit ce passage de la page écrite à la main à l’affichage sur un écran des touches du clavier qui sont pressées comme une libération. Ce passage a toutefois entraîné un changement radical sur le plan des gestes, le copier-coller, le déplacement dans l’écran à l’aide de la souris. Il s’agit en fait sur le plan ergonomique d’une généralisation de la dactylo qui était déjà pratiquée dans de nombreux milieux et par de nombreuses personnes. Mais une dactylo où les pages peuvent en tout temps être modifiées tout en conservant leur aspect achevé. Holbrook passe ensuite à une autre transformation de l’écriture, une écriture comme processus de composition et de conception et de superposition :

Libérée de la page par les moyens multimodaux de la technologie numérique, l’écriture ne se limite plus au placement séquentiel des mots sur une page ou un écran. Au lieu de cela, l’écriture a été alternativement redécrite comme un processus de composition (Landow, 1994 ; Selfe, 2004) et de conception (Cope & Kalantzis, 2000 ; Selfe, 2004) dans lequel différentes modalités sont juxtaposées au sein d’un même texte.²¹³ (p. 175)

Je vais m’arrêter là dans mon exploration, puisque mon écriture n’est pas hypertextuelle, ni celle hypermédia ou d’un roman graphique, même si, pour la première fois j’ose insérer des images dans mes projets d’écriture.

Maintenant, je me tourne tout à fait arbitrairement vers un autre texte sur l’écriture, cette fois-ci de Louise Thomas, et Anne Reinertsen dont j’ai choisi de discuter quelques extraits. D’entrée de jeu, l’écriture a un lien existentiel, son existence « la vie » au présent de son processus, ce qui fait écho à l’« impératif immanent » d’un précédent extrait de Wyatt et Gale :

L’écriture, c’est la vie en train de se faire²¹⁴ (2019, p. 2)

L’écriture se trouve ainsi associée au présent la vie en train de se vivre, non pas à la vie qui a été vécue, comme dans les récits de vie ou autres formes autobiographiques. Les autrices, à leur tour, cartographient l’écriture en aspects, dimensions ou lignes :

Nous positionnons l’écriture comme une enquête, une science, un art, une performance et une recherche, créant des opportunités pour des onto-épistémologies multidimensionnelles - des opportunités de savoir à travers des devenir continus et toujours incertains.²¹⁵ (p. 2)

Qu’en est-il de mon écriture ? Mon écriture comme enquête ? Avant d’être enquête, mon écriture est d’abord une quête, la quête de comprendre, de venir à bout de comprendre les extraits de textes à l’étude avec comme stratégie principale

²¹³ Traduction libre de : « Freed from the page by the multimodal affordances of digital technology, writing is no longer limited to the sequential placement of words on a page—or a screen. Instead, writing has alternately been redescribed as a process of composing (Landow, 1994; Selfe, 2004) and designing (Cope & Kalantzis, 2000; Selfe, 2004) in which different modalities are juxtaposed within a single text. »

²¹⁴ Traduction libre de : « Writing is life in the making »

²¹⁵ Traduction libre de : « We position writing as inquiry, as science, as art, as performance and as research, creating opportunities for multidimensional onto-epistemologies – opportunities for knowing through continual, ever-uncertain self-becomings. »



l'intertextualité, soit le recours à des dictionnaires ou autres sources, soit par le recours à d'autres extraits de texte. Mon écriture comme science ? J'ai envie d'associer la science à la recherche qualitative disciplinaire. Ce serait plus mon écriture comme refus des normes de la recherche qualitative disciplinaire, j'ai déjà traité dans la section précédente de la postdisciplinarité de mon écriture. Je reformulerais ainsi : mon écriture, plus spécifiquement ma façon de faire de la recherche par l'écriture, par mon écriture. Mon écriture comme art ? je renvoie aux quelques considérations que j'ai tenues à propos de la rhétorique de l'écriture comme façons de faire. Mon écriture comme performance ? J'ai à plusieurs occasions, me semble-t-il abordé la dimension performative de mon écriture, une écriture en plus d'une subjectivité assumée, porte un surplus, un surplus d'expressivité. Mon écriture en tant que recherche ? J'en suis, comme j'ai eu l'occasion de l'écrire déjà à plusieurs reprises.

Je reviens à l'extrait de Thomas et Reinertsen à l'étude où on voit que l'écriture est créatrice d'opportunités « de savoir à travers des devenirs continus et toujours incertains », j'en comprends ici que l'écriture est celle de « devenirs continus et toujours incertains », ce qui a *posteriori* constitue un trajet, un fil qui peut être remonté sur le mode de la réflexivité, pour chercher les cohérences entre ces devenirs pour le moins multidimensionnels. Dans la suite de l'extrait, Thomas et Reinertsen inscrivent l'écriture dans le devenir, dans l'engagement dans l'émergence d'une écriture, l'émergence de mon écriture. Une écriture dont nous écrivons le devenir, une écriture qui en même temps et sans cesse nous fait devenir :

Nous nous engageons dans l'écriture émergente, dans l'écriture ontologique ... nous écrivons, et écrivons, et écrivons, ainsi nous sommes, devenons et devenons pour toujours.²¹⁶ (p. 5)

Plus loin, les autrices, et ce sera le dernier extrait, font le lien avec l'être, son devenir et l'incertitude de son identité et le rejet des catégories qui se veulent universelles, sans doute reliées à un cadre disciplinaire, toutes faites, rigides et imposées :

Pour moi, le processus d'écriture, en tant que flux de mon être/de mon devenir, implique un niveau de confort face à l'incertitude des constructions identitaires jamais terminées, et une insatisfaction face à toute catégorie d'identité fixe et universelle assignée.²¹⁷ (p. 14)

Si je ne partage pas cette incertitude quant aux « constructions identitaires », je partage l'insatisfaction qui est exprimée envers la recherche dont l'analyse des données se fait à partir de catégories générales tirées d'un cadre théorique construit en fonction de la problématique à résoudre.

²¹⁶ Traduction libre de : « We engage with emergent writing, with ontology writing ... we write, and write, and write, so we be, become and are forever becoming. »

²¹⁷ Traduction libre de : « For me the writing process, as a flow of my being/becoming, involves a level of comfort with the uncertainty of never-finished identity constructions, and dissatisfaction with any fixed, universal assigned, categories of identity. »



6.2. une recherche non-représentationnelle

Plusieurs fois lors de projets d'écritures précédents, j'ai contourné le thème de la non représentationnalité qui fait partie des « trahisons » pour reprendre l'expression de Teri Holbrook, des remises en question, des crises, de la recherche postqualitative, et, par extension, la recherche par l'écriture postqualitative. Par contre, dans mes recherches bibliographiques, puis des articles et des ouvrages, déjà numérisés mis à la disposition sur le WEB, de façon plus ou moins légale sur le plan des droits d'auteurs, des ouvrages que je trouve à la bibliothèque de l'UQAM et par le prêt entre les autres bibliothèques universitaires québécoises. Le cas échéant, une fois parcourus pour s'assurer de la pertinence en tout ou en partie de leur contenu selon mes grands intérêts de recherche, je numérise les textes retenus ce qui les rend accessibles au forage dont j'ai parlé précédemment.

D'abord consulter l'ouvrage séminal de Nigel Thrift. Dès l'introduction il inscrit la théorie de la non-représentationnalité, ou est-ce la non représentation ? Je suis indécis. Toujours est-il qu'il inscrit l'ouvrage au « leitmotiv du mouvement sous ses multiples formes. »²¹⁸ (2008, p. 5) un peu plus loin, il fait le lien entre le mouvement et « le flux animique de la vie », il s'agit d'une relation de capture :

Ensuite, le mouvement capte le flux animique de la vie et surtout une ontogenèse qui défait une dépendance au sujet préformé²¹⁹ (p. 5)

Le mouvement capte également l'ontogenèse. Je consulte Wikipédia

L'ontogenèse décrit le développement progressif d'un organisme depuis sa conception jusqu'à sa forme mûre, voire jusqu'à sa mort.²²⁰ (p. 5)

L'ontogenèse est convoquée par Thrift pour se défaire d'« une dépendance au sujet préformé », sans doute le sujet humaniste, le sujet moderniste. Il résiste aux différentes dimensions de la subjectivité : « la présence, la proximité et la tangibilité » et son activité interprétative volontariste qui revient à « forcer un sens au monde », sous-entendu un sens qu'il n'a pas nécessairement :

Bien qu'il soit possible, voire facile, de se laisser emporter par l'accent mis sur la présence, la proximité et la tangibilité, et par un désir correspondant de faire plus que simplement forcer un sens au monde, nous pouvons néanmoins penser au leitmotiv du mouvement comme un désir de présence qui échappe à un noyau d'autoréférence centré sur la conscience ;²²¹ (p. 5)

²¹⁸ Traduction libre de : « the leitmotiv of movement in its many forms »

²¹⁹ Traduction libre de : « Then, movement captures the animic flux of life and especially an ontogenesis which undoes a dependence on the preformed subject »

²²⁰ consulté le 10 avril 2020.

²²¹ Traduction libre de : « Though it is possible, even easy, to get carried away by an emphasis on presence, closeness, and tangibility, and by a corresponding desire to do more than simply squeeze meaning from the world, still we can think of the leitmotiv of movement as a desire for a presence which escapes a consciousness-centred core of self-reference; »



Puis Thrift reprend le « leitmotiv du mouvement » qui, cette fois, échappe à la conscience. Ainsi la théorie de la non-représentation tourne complètement le dos à la phénoménologie et à l'essentialisme : pas de subjectivité, pas d'expérience, pas de réflexivité au profit d'un vitalisme une vitalité, « le flux animique de la vie ». Avant de poursuivre il y a une question qui me vient : où se trouve le langage dans cette façon de penser ?

Juste avant de commencer l'énumération des « sept principaux principes »²²² de la théorie de la non-représentation, théorie selon Thrift qui est « un moyen de dépasser le constructivisme ». J'ai écrit non-représentation au lieu de non-représentationnalité. J'avais à un moment donné pensé traduire par non-représentationnaliste. Je me suis par la suite demandé pourquoi le constructivisme ? parce que le constructivisme est le fait d'une subjectivité doublée d'une conscience, qui construit le monde ou participe à la construction du monde :

La théorie de la non-représentation prend le leitmotiv du mouvement et travaille avec lui comme un moyen de dépasser le constructivisme.²²³ (p. 5)

Voyons maintenant chacun de sept principaux principes de la théorie de la non-représentation.

- 1) « la théorie de la non-représentation tente de saisir le "flux" [...] de la vie quotidienne. »²²⁴ (p. 5)

Je me demande si je suis capable de saisir la vie en tant que « flux » ou si je cherche suis toujours à « forcer » le sens, pour l'exprimer autrement est-ce que je peux lâcher prise ? Je retenais vaguement, et je n'irai pas vérifier, en tout cas pas cette fois-ci, que dans la phénoménologie de l'être de Heidegger, l'interprétation était un mode d'existence du *dasein*, de l'« être-là ». La théorie de la non-représentation constitue, cette fois proprement, un changement de paradigme où il n'y a pas de sujet.

- 2) « la théorie de la non-représentation est résolument anti-biographique et pré-individuelle. Il s'agit de modes de perception qui ne sont pas fondés sur le sujet.²²⁵ (p. 7)

À toutes les fois où je me retrouve face à des « théories » ou à des visions du monde d'où le sujet est exclu, qu'il soit mis à mal j'en suis, mais qu'il soit exclu. Qui pense à ce moment-là, qui écrit ce qu'il pense ? Malaise. Cette préindividualité est-ce que c'est celle de Nietzsche ou celle de Gilbert Simondon ou encore celle de la pleine conscience. Que l'éventuel lecteur se rassure, je n'entends pas entrer, en tout cas pas cette fois-ci, dans la mécanique simondienne de l'individuation qui connaît une certaine popularité

²²² Traduction libre de : « seven of its main tenets »

²²³ Traduction libre de : « Non-representational theory takes the leitmotif of movement and works with it as a means of going beyond constructivism. »

²²⁴ Traduction libre de : « First, non-representational theory tries to capture the 'onflow' [...] of everyday life. »

²²⁵ Traduction libre de : « Second, as must by now be clear, non-representational theory is resolutely anti-biographical and pre-individual. It trades in modes of perception which are not subject-based »



autour de moi. Quant à la pleine conscience, je laisse un lecteur qui la pratique compléter pour moi. Je retourne brièvement dans *La Naissance de la tragédie* de Nietzsche, je prends l'exemplaire dans ma bibliothèque, l'exemplaire que j'ai lu en 1979, cette confrontation entre l'apollinisme et de dionysisme qui se résout dans leur intégration, par leur « enchevêtrement » diraient les tenants du néomatérialisme. Après plusieurs lectures attentives, crayon à mine en main, quelques passages surlignés pour le potentiel de rencontre, deux pour le dionysisme et un pour l'apollinisme. J'ai beaucoup d'émotions de revenir à un texte que j'ai enseigné plusieurs années dans mon cours d'épistémologie. J'ai depuis le début été fasciné par la liberté de Nietzsche qui aborde la réalité non pas avec des concepts, le logos, mais avec des figures de la mythologie, le muthos. Je veux en savoir plus sur ce « principe d'individuation », je cherche et je fais la rencontre du texte de Blaise Benoit qui me fournit une clé de lecture :

Réaffirmer la valeur du mythe, c'est tenter de rejoindre l'originel, en deçà du discours et de sa rhétorique figée et trompeuse. Nietzsche effectue ainsi un renversement : c'est la raison, et non le mythe, qui est ancrée dans l'apparence, dans l'illusion du principe d'individuation, d'après lequel nous nous représentons des individus distincts là où il n'y a en soi que l'unicité de la Volonté. (2006, p. 408)

Un peu plus loin Benoit relie cette Volonté, avec une majuscule. Volonté. Alors que je m'attendais à me trouver dans le périmètre de la raison, si chère à la pensée occidentale depuis les Lumières du 18^e siècle, je me suis retrouvé en plein vitalisme :

Selon Schopenhauer [dans *De la volonté dans la nature*, 1836], il existe une réalité en soi, c'est la Volonté (*Wille*) qui se manifeste au moyen de cette tendance fondamentale qu'est le vouloir-vivre (*Wille zum Leben*), à l'œuvre dans la totalité de l'univers sur le mode du manque. (p. 407)

Mon rapprochement de ce texte de Nietzsche avec la discussion sur la non représentationnalité, au moins sur le plan du vitalisme, se trouve justifié.

Nietzsche, tout comme Jung le fera plus tard, convoque sans les nommer ainsi, des figures archétypales, celles d'Apollon et de Dionysos. Dans une autre quête j'ai mobilisé la description que fait Nietzsche de ces figures archétypales pour établir une démarcation entre deux types de créations artistiques, celles, plastiquement léchées qui respectent toutes les règles de l'art tout en étant belles, ou belles parce qu'elles respectent les règles de l'art ? des créations artistiques qui séduisent par leur facture, leur « apparence » et celles qui donnent accès au « torrent mugissant la vie ardente des exaltés dionysiaques » (Nietzsche, 1872 / 1949, p. 25). J'ai toujours eu un penchant pour les créations artistiques du type dionysiaque. Par contre, pour écrire j'écoute de la musique des plus apolliniennes : Bach et Handel en particulier.

Je relis maintenant ces extraits choisis parce qu'ils traitent de l'individuation, en fait du « principe d'individuation » et je les relie à l'écriture, mon écriture.



Pour Nietzsche, l'apolinisme incarne « le principe d'individuation », mais également « la sagesse de l'« apparence » » de la bonne apparence, l'apparence qui met un voile sur les choses, selon les règles de l'art ainsi que de la discipline artistique :

Apollon lui-même serait la divinité superbe qui incarne le principe d'individuation et dont le geste et le regard expriment le bonheur, toute la sagesse de l'« apparence » et toute sa beauté par surcroît. (p. 25)

Pour Nietzsche, le dionysisme c'est « le ravissement délicieux qui s'élève du fonds intime de l'homme » lorsqu'une « infraction au principe d'individuation » est commise. Nietzsche inscrit le dionysisme, à la fois dans le plaisir, la jouissance, l'ivresse et par la puisée dans le « fonds intime de l'homme » :

Schopenhauer nous décrit la *terreur* qui saisit l'homme déconcerté par les formes connaissables des phénomènes, lorsque le principe de causalité, sous l'une quelconque de ses formes, semble souffrir une exception. Si nous ajoutons à cette terreur le ravissement délicieux qui s'élève du fonds intime de l'homme, voire de la nature, lors d'une infraction analogue au principe d'individuation, nous aurons une idée de l'essence du dionysisme que nous nous représenterons mieux encore grâce à son analogie avec *l'ivresse*. (p. 25)

Je suis curieux de voir en quoi consistent ces « infractions au principe d'individuation ». Je lis plus loin et trouve cet extrait :

Par ses chants et ses danses, l'homme montre qu'il est membre d'une communauté supérieure, il a oublié la marche et la parole, il est sur le point de s'envoler en dansant dans les airs. Ses mouvements révèlent qu'il est ensorcelé. [...] une réalité surnaturelle parle par lui, il se sent dieu, il marche extasié et soulevé au-dessus de lui-même [...] L'homme n'est plus artiste, il est lui-même l'œuvre d'art [...] (p. 26)

Nietzsche oppose chants et danses qui sont dionysiaques à la marche et à la parole qui sont apolliniens, il me vient l'expression « péripatéticien » qui, à mon souvenir, désigne des philosophes grecs de l'antiquité qui enseignaient en marchant avec leur disciple. Je crois même que Aristote était l'un d'eux. Je vérifie en consultant Wikipédia.²²⁶

L'école péripatéticienne, ou école péripatétique, est l'école philosophique fondée par Aristote en -335 au Lycée d'Athènes. Elle tire son nom du grec ancien peripatetikós (περιπατητικός, « qui aime se promener »), Aristote enseignant au Lycée d'Athènes en marchant avec ses élèves.

Nietzsche associe ensuite le dionysisme à l'appartenance à un groupe, au collectif, « membre d'une communauté » de personnes qui est qualifiée de « supérieure ». Je comprends cette supériorité de la communauté, comme « originaire », communauté dont origine les individus, dont l'accès se fait par une désindividualisation, par une régression, un retour au collectif originaire. Je ne peux m'empêcher de faire le lien avec « les communs » qui sont recherchés avec conviction par les doctorants et des activistes. Puis vient un passage consacré à la danse qui semble malgré le nom qui est donné à une transe ou, à tout le moins un surplus significatif, un excès : « s'envoler en

²²⁶ consulté le 11 avril 2020.



dansant dans les airs », être « ensorcelé ». En lisant et relisant le segment suivant je me dis d'abord que la grande différence entre Nietzsche et Nigel Thrift tous deux, chacun à sa façon, vitalistes, c'est que pour Nietzsche la non-individuation ou encore la dés-individuation passe par une transcendance : « une réalité surnaturelle » alors que pour Thrift l'individuation passe par l'immanence et le devenir, concepts typiquement poststructuralistes. Et puis tout en écrivant la différence, je me suis rendu compte en relisant encore une fois, il ne faut jamais ne pas relire et relire encore, la lecture est une composante importante de la recherche par l'écriture. Je me suis rendu compte que Nietzsche opérait déjà le virage de la transcendance à l'expérience, ainsi « par ses chants et ses danses », l'homme « se sent dieu », il ne devient pas dieu et dieu n'entre pas en lui, il fait l'expérience d'« soulevé au-dessus de lui-même », tout ceci me ramène à la pleine conscience, à l'expérience du « *flow* » de Mihaly Csikszentmihalyi, soit un état où l'homme « marche extasié ». Maintenant la dernière phrase de l'énoncé qui me semble préfigurer le désir somme toute récent que l'artiste, mais aussi le chercheur ne soit plus seulement la personne qui fait l'art ou la recherche, mais que sa personne soit « l'œuvre d'art » ou le terrain de la recherche, comme c'est le cas dans l'autoethnographie postmoderne, les pratiques analytiques créatives et la recherche par l'écriture et, plus largement, avec la réflexivité sur les pratiques, dont celle de la recherche qualitative dont traite Karen Lumsden que j'ai citée précédemment. Je tente de récapituler ce que je retiens de l'extrait : lorsqu'il s'adonne à des chants et des danses dionysiaques, en état d'« ivresse », l'homme perd son individualité et est parlé par une « réalité surnaturelle » et « soulevé au-dessus de lui-même ». Je me demande ce que ces deux expressions mises à peu près bout à bout ont en commun. L'au-dessus. L'au-dessus de l'individualité ?

Un dernier extrait permet de contraster encore plus les deux postures autour du « principe d'individuation » qui deviendra plus loin le « culte de l'individuation » :

Apollon nous apparaît derechef comme la divinisation du principe d'individuation, dans lequel seule se réalise la fin éternellement accomplie de l'Unité primitive, sa rédemption par l'apparence [...] Dans la mesure où l'on peut imaginer ce culte de l'individuation a des commandements et des lois, il ne connaît qu'une seule norme, l'individu, (1872 / 1949, p. 31)

Je lis et relis l'extrait après l'avoir mis en forme. Je prends une grande respiration et je plonge dans le commentaire. Le « principe d'individuation » c'est la réalisation d'une finalité, celle de tendre vers l'Unité primitive. L'Unité primitive, c'est quoi ça ? Je fouille et fouine sur les Internet comme on dit en quête d'une relance sur l'Unité primitive chez Nietzsche, finalement je ne suis pas tombé très loin de la copie imprimée du texte de Nietzsche, il s'agit de la préface de Geneviève Bianquis, à laquelle j'ai eu accès par le détour d'un moteur de recherche, ma pratique habituelle. J'ai choisi cet extrait qui m'en apprend le plus à date sur l'unité primitive :

Or qu'est-ce que l'esprit de la musique pour un schopenhauérien, sinon la voix même du vouloir universel diffus dans tous les êtres, la clameur qui monte de l'unité primitive dont les individus se sont détachés et émancipés, par l'effet d'une faute métaphysique initiale, qu'ils expieront sans doute par la mort, mais



d'abord par l'invincible nostalgie du retour à l'union totale, à l'Un indivis, au néant? (Bianquis, 1940)

Je crois que je vais devoir y aller par déduction et, éventuellement, par interpolation. Avant d'apprendre ce qu'est l'Unité primitive, j'apprends que l'Unité primitive c'est ce dont « les individus se sont détachés et émancipés ». Puis j'apprends que ce détachement et cette émancipation de l'Unité primitive, héritée des Lumières encore une fois, est une « faute ». Pour expliquer l'apparition du concept d'individu, Nietzsche, selon Bianquis, puise dans un registre métaphysique puisque « Dieu est mort », mais il utilise quand même le schème judéo-chrétien de la « faute » et de son « expiation » pour parler de « l'individuation ». Expiation. Je consulte Wikipédia²²⁷ :

L'expiation est une doctrine rencontrée au sein de religions telles que le judaïsme, le christianisme, l'islam et dans la religion du monde indien appelée jaïnisme. Elle décrit la façon dont le péché peut être pardonné par Dieu.

Geneviève Bianquis, qui a une connaissance intime de cet ouvrage de Nietzsche, puisqu'elle en a fait la traduction française, à la toute fin de l'extrait qualifie « l'unité primitive » de moment de où l'« Un » était « indivis », un moment d'« union totale » qui alimente notre nostalgie qui, auparavant, était assouvie par les rites d'une quelconque religion, rites qui se tenaient dans des endroits spécifiques, temples ou autres architecture consacrées. Le vide dans son ressenti par les personnes devient souvent nostalgie. Une collègue de l'École des médias de l'UQAM, Katarina Niemeyer, est membre du Réseau international sur les médias et la nostalgie. On peut penser à la nostalgie chez les personnes de la disparue Allemagne de l'Est, mais il y a, j'en suis certain de nombreux autres exemples de nostalgie collective. J'ai bien aimé le commentaire lapidaire en forme de questionnement de Bianquis que je complète « l'invincible nostalgie du retour au néant ».

Je reviens à l'extrait de Nietzsche, dans le segment suivant de l'extrait sur Apollon où il utilise le principe eschatologique : « sa rédemption par l'apparence », il y a l'idée d'un après la mort combinée avec le schème judéo-chrétien de la faute, de l'expiation de cette faute et enfin la rédemption, rédemption, renaissance après avoir expié, qui paradoxalement se fait par l'apparence ? Je me questionne sur l'apparence, l'apparence de quoi ? De nouveau je fais un appel à tous comme dans le célèbre jeu « Génie en herbe », moi c'est par Google. Après la procédure habituelle de repérage, je fais la rencontre du texte de Benoît Queste et l'interprétation qu'il fait du « règne de l'apparence généralisée » :

le règne de l'apparence généralisée, où il devient de plus en plus difficile de faire la différence entre ce qui est et ce qui n'est pas, entre la réalité et le rêve, entre le vrai et le fictif. Nietzsche, dans un de ses derniers livres, écrivait : « Nous avons aboli le monde vrai : quel monde restait-il ? Peut-être celui de l'apparence ?... Mais non ! En même temps que le monde vrai, nous avons aboli aussi le monde des apparences ! » [Crépuscule des idoles, « Comment, pour finir, le "monde vrai" devint fable »] Nietzsche annoncerait ainsi le monde des

²²⁷ consulté le 12 avril 2020.



« simulacres », des « copies sans modèle » où la ressemblance avec l'original n'est plus que feinte, simulée, dont parlait Deleuze [dans *Logique du sens*, « Platon et le simulacre », p. 292 sq.]

À la lecture de cet extrait, je déduis que l'« apparence » est ce qui rend difficile de faire la distinction « entre la réalité et le rêve, entre le vrai et le fictif ». Je constate non sans étonnement que ces dimensions sont utilisées, autant en création littéraire qu'en création médiatique, pour situer le récit. Queste constate que l'abolition du « monde vrai » au profit du « monde des apparences » entraîne chez Nietzsche l'abolition « monde des apparences ». Queste avance qu'il s'agit là d'une vision précurseur du concept de « simulacre », un produit de la réflexion postmoderne sur les médias, entre autres Jean Baudrillard (1981) : les simulacres sont des « copies sans modèle », où la ressemblance est « feinte ». À titre d'exemple les films de Walt Disney sont exemplaires, qu'il me suffise de mentionner que les dalmatiens ne sont pas comme dans ces films, ni gentil, ni doux, à la limite de la consanguinité, beaucoup de ces chiens sont même dangereux pour les enfants.

Je continue à décortiquer l'extrait de Nietzsche. La première chose qui saute à mes yeux est la requalification du « principe d'individuation » en « culte de l'individuation » cette dévalorisation se reflète dans la formulation : si jamais ou quand bien même ce « culte de l'individuation » avait « des commandements et des lois » à respecter quels qu'ils soient, « il ne connaît qu'une seule norme, l'individu ». Une question me trotte dans la tête : est qu'il y a un lien entre l'individu et son identité ? Je ne suis pas suffisamment stimulé par cette question, ou encore parce que je sais que le thème de l'identité constitue une grande expédition qui me détournerait de mon fil. Quel fil ? fermer la parenthèse du « principe d'individuation », ce qui ferme la parenthèse Nietzscheenne. Au début j'étais excité du rapprochement, ensuite à la lecture des trente premières pages de l'ouvrage de Nietzsche j'étais moins sûr, une fois le tout écrit, je crois qu'il y a des parallèles très intéressants. j'ai pu revisiter mon coup de cœur de jeune universitaire, l'appel du dionysisme.

Je reviens aux principes de la théorie de la non représentation de Nigel Thrift :

- 3) « la théorie de la non-représentation se concentre donc sur les pratiques, comprises comme des corpus matériels d'œuvres ou de styles qui ont acquis suffisamment de stabilité au fil du temps »²²⁸ (p. 8)

Ce 3^e principe me semble établir un pont avec le tournant de la pratique, dont Theodore Schatzki est le porte-étendard sinon la figure de proue, que j'ai abordé dans un contexte de recherche-crédation à plusieurs reprises jusqu'à maintenant. Ce 3^e principe me semble tourner le dos à toute approche normative a priori pour une approche empirique, terrain. Ainsi sur le terrain, les pratiques sont manifestes, se révèlent, s'instancient par des « corpus matériels » ce qui permet de mesurer la stabilité de celles-ci « au fil du temps », pour les nommer, les décrire et ... leur conférer la valeur de norme. Cette

²²⁸ Traduction libre de : « Third, non-representational theory concentrates, therefore, on practices, understood as material bodies of work or styles that have gained enough stability over time, »



inclinaison vers la matérialité de la singularité de choses, plutôt que l'abstraction de l'activité théorisante.

- 4) « théorie de la non-représentation a toujours donné un poids égal au vaste éparpillement des choses. »²²⁹ (p. 9)

Je lis ce 4^e principe comme une adhésion au courant du réalisme spéculatif qui prône des « ontologies orientées-objet » aussi appelées « ontologies plates ». Cette mouvance propose deux opérations : penser les objets sans les corrélés à un sujet et, symétriquement, amener le sujet lui-même au statut d'une chose, ou d'un objet parmi les autres. Tristan Garcia résume ce courant de pensée métaphysique par l'énoncé « n'importe quoi est quelque chose » (2010, p. 31), ce qui revient à dire que à n'importe quoi – substantiel, imaginaire, illogique même – doit être formellement donné le même statut ontologique.

- 5) « la théorie de la non-représentation est expérimentale. »²³⁰ (p. 12)

Je lis ce 5^e principe comme une adhésion au tournant performatif, dont Brad Haseman est le porte-étendard que j'ai abordé à plusieurs reprises et qui sera fort probablement au centre de mon prochain projet d'écriture. Prendre des chances, oser. Thrift, donne un exemple d'expérimentation : « attirer l'énergie des arts du spectacle vers les sciences sociales afin de faciliter la progression vers le bord de la falaise du conceptuel. »²³¹ (p. 12)

- 6) « entrer en contact avec l'ensemble des registres de la pensée en mettant l'accent sur l'affect et la sensation. » (p. 13)

Je lis ce 6^e principe comme une adhésion à la *Théorie des affects* que j'ai abordée assez longuement plus haut. Thrift revendique que les « concepts-percepts sont tout aussi importants que les signes et les significations »²³² (p. 13)

- 7) « Les questions éthiques » qui découlent de ce que « le sujet humain classique qui est transparent, rationnel et continu n'existe plus »²³³ (p. 14)

Thrift énonce les deux caractéristiques du sujet : soit « l'auto-transparence » et la narrativité » du « je » qui en raison de la mise à mal du sujet deviennent « des caractéristiques si transitoires »²³⁴ (p. 14) Je n'arrive pas à me faire une tête à savoir si la réflexivité que j'aborde si souvent fait partie de l'« auto-transparence ». La question éthique demeure ouverte, je ne sais pas par quel bout je vais la reprendre.

²²⁹ Traduction libre de : « the fourth tenet. The constitution of nonrepresentational theory has always given equal weight to the vast spillage of things. »

²³⁰ Traduction libre de : « Fifth, non-representational theory is experimental »

²³¹ Traduction libre de : « I want to pull the energy of the performing arts into the social sciences in order to make it easier to 'crawl out to the edge of the cliff of the conceptual' »

²³² Traduction libre de : « These are concept-percepts that are fully as important as signs and significations »

²³³ Traduction libre de : « The classical human subject which is transparent, rational and continuous no longer pertains. Classical ethical questions »

²³⁴ Traduction libre de : « self-transparency and narrativity are such transient features »



En rétrospective, ces sept principes de la théorie de la non-représentation m'ont permis de rattacher cette théorie au vitalisme, à une forme de pré-subjectivité dans la zone des affects que j'ai abordée précédemment, au tournant des pratiques, au réalisme spéculatif, au tournant performatif, à la théorie des affects et de me rendre compte que les aspects éthiques de mon écriture étaient encore impensés.

Toute cette longue introduction à la théorie de la non représentation avait pour but de fournir un arrière-plan à ma rencontre avec le texte de Phillip Vannini, texte inclus dans un ouvrage collectif sous sa direction, qui propose de remplacer l'écriture représentationnelle par une écriture compositionnelle. L'ouvrage de Vannini, dix ans après Nigel Thrift reprend les théories de la non-représentation, mais non pas comme un manifeste ou une construction théorique, mais sous un angle méthodologique, ce qui n'est pas sans soulever chez moi quelques questions bien senties : comment opérationnaliser une théorie ? comment transformer en protocole une construction de catégories ? et, le cas échéant, comment instancier un modèle ?

À son tour, Vannini présente, non pas la théorie de la non représentation comme Nigel Thrift, mais la recherche non représentative, cette fois en cinq principes :

- 1) « la recherche non représentative se concentre sur les événements »²³⁵ (2015, p. 7)

Vannini décrit les événements de la façon suivante :

Les événements sont des happenings, des déploiements, des occurrences régulières inspirées (mais non surdéterminées) par des états d'anticipation et des actions irrégulières qui brisent les attentes.²³⁶ (p. 7)

Les événements adviennent, les événements surviennent, à mi-chemin entre l'inspiration « par des états d'anticipation », la préméditation, et, comme il s'agit d'« occurrences régulières » la répétition, et la contingence invoquée par la disruption des attentes par des « actions irrégulières ». À bien y penser, les « états d'anticipation » me rappellent le dispositif dramaturgique des « horizons d'attente » présentés au lecteur ou au spectateur, horizons induits puis renforcés afin de permettre à celui-ci de « suivre » le déroulement du récit. Et la disruption des attentes qui est le dispositif complémentaire convoqué notamment pour créer du suspense dans un récit. De plus, Vannini fournit une liste qui est inspirante quant aux événements qui sont potentiellement « remarquables » :

Accidents, situations difficiles, avènements, transactions, aventures, apparences, tournants, calamités, procédures, célébrations, mésaventures, phénomènes, cérémonies, coïncidences, crises, urgences, épisodes, jonctions, jalons, devenirs, miracles, occasions, chances, triomphes, et bien d'autres événements.²³⁷ (p. 7)

²³⁵ Traduction libre de : « Firstly, non-representational research concentrates on events »

²³⁶ Traduction libre de : « Events are happenings, unfoldings, regular occurrences inspired (but not overdetermined) by states of anticipation and irregular actions that shatter expectations. »

²³⁷ Traduction libre de : « Accidents, predicaments, advents, transactions, adventures, appearances, turns, calamities, proceedings, celebrations, mishaps, phenomena, ceremonies, coincidences, crises,



Je me demandais pourquoi les événements en premier. Vannini donne la réponse un peu après : parce qu'au moment où advient l'événement, le présent, où tout n'est pas encore tout à fait joué, où il y a encore du devenir :

Les événements, en somme, sont examinés parce qu'ils mettent inévitablement en évidence non pas des plans instrumentaux, des schémas d'action et des scénarios et conditions a priori, mais plutôt la possibilité de futurs alternatifs, les échecs des représentations, les contingences des interventions et l'effervescence avec laquelle les choses se passent réellement.²³⁸ (p. 7)

Je me demande ce que Vannini cherche à laisser de côté, ce qui est représentatif, ce qu'il cherche à nier dans l'expression « non représentative ». Qu'est-ce qui réunit les « plans instrumentaux », les « schémas d'action » et les « scénarios » ? L'expression « a priori » donne la clé, il s'agit de prévisions, un raisonnement de la part d'une subjectivité ce qui constitue une représentation et non pas l'événement lui-même.

2) « la recherche non représentative privilégie l'étude des relations » (p. 8)

Vannini dans ce 2^e principe, par son approche non hiérarchisée des relations entre les êtres et les choses, s'inscrit comme Thrift dans le sillon de l'empirisme spéculatif :

Les chercheurs non représentatifs, ainsi que les spécialistes des relations, pensent que la vie naît de l'enchevêtrement d'acteurs - animaux humains et non humains, matière organique et objets matériels.²³⁹ (p. 8)

3) « la recherche non représentative se concentre sur les actions : les pratiques et les performances. » (p. 8)

Vannini dans ce 3^e principe s'inscrit comme Thrift dans le sillon du tournant de la pratique, il ajoute celui de la performance, ce qui lui permet de s'opposer à une approche qui me semble phénoménologique parce que tournée vers l'expérience subjective, celle des « états d'esprit "internes" » ressenties et exprimées lors d'une démarche réflexive :

les états d'esprit "internes", comme les pensées, les idées, les motivations, les pulsions, les valeurs, les croyances, les traits et les attitudes.²⁴⁰ (p. 8)

Je me questionne à savoir une fois que tous ces éléments sont mis de côté qu'est-ce qu'il reste de l'expérience subjective ? Il demeure qu'une pratique, de même qu'une performance se doit d'être incarnée, inscrite dans le corps de la personne qui fait

emergencies, episodes, junctures, milestones, becomings, miracles, occasions, chances, triumphs, and many more events. »

²³⁸ Traduction libre de : « Events, in sum, are examined because they inevitably highlight not instrumental plans, blueprints for action, and a priori scripts and conditions but rather the possibility of alternative futures, the failures of representations, the contingencies of interventions, and the effervescence with which things actually take place. »

²³⁹ Traduction libre de : « Non-representational researchers, alongside with relational scholars, believe that life arises from the entanglement of actors—human and non-human animals, organic matter, and material objects. »

²⁴⁰ Traduction libre de : « "internal" states of mind, like thoughts, ideas, motivations, drives, values, beliefs, traits, and attitudes. »



l'action ou l'activité. Une réponse me vient : les affects qui interviennent avant ou en dehors de la subjectivité consciente d'elle-même. Je regarde l'extrait suivant et effectivement comme je l'avais anticipé il est question d'affects

- 4) « la recherche non représentative analyse les résonances affectives. »²⁴¹
(p. 9)

Suit une très belle description de l'affect :

L'affect est une attraction et une poussée, une intensité de sentiment, une sensation, une passion, une atmosphère, une envie, une humeur, une pulsion - tout cela et aucun de ces éléments en particulier. L'affect est incarné, mais ne coïncide pas avec le corps.²⁴² (p. 9)

Ma question de tantôt me revient. Je la reformule. Je comprends bien que les affects sont antérieurs à la représentation, à l'interprétation, au récit par le sujet à travers l'expérience qu'il a en fait. Mais écrire ces affects c'est mettre en langage au travers l'écriture d'un sujet. Il s'agit là d'un paradoxe dont je n'arrive pas à trouver la solution ou encore trouver un auteur qui, lui, a trouvé la solution.

- 5) « les chercheurs de la non représentation sont désireux d'examiner les arrière-plans »²⁴³

Vannini utilise un ici terme relatif à l'espace, à la topographie, au lieu, à l'emplacement : le « site » pour décrire la nature ou l'essence des « arrière-plans » à examiner.

sont les sites qui échappent à la conscience commune, les atmosphères que nous tenons pour acquises, les lieux dans lesquels les dispositions habituelles se déploient régulièrement.²⁴⁴ (p. 9)

Cet arrière-plan d'une situation ce sont les choses, les phénomènes, les « atmosphères » qui échappent habituellement à notre conscience parce les choses, les phénomènes, les « atmosphères » qui n'attirent pas notre attention, qui ne présentent pas de « saillance » à notre perception ». Ces choses, ces phénomènes, ces « atmosphères » n'attirent pas notre attention à cause de leur caractère « habituel » et « régulier ». Il se peut aussi que ces choses, ces phénomènes, ces « atmosphères » nous échappent parce qu'ils ne font pas partie de notre problématique, que notre cadre théorique ne nous fournisse ni les concepts, ni les catégories pour les traiter dans notre recherche comme des données.

Ce concept d'« arrière plan » me renvoie au concept d'« arrière-pays » proposé par John Law dix ans auparavant dans son ouvrage cité précédemment. Je me souviens également quoiqu'un peu de flou que ce concept faisait système avec les

²⁴¹ Traduction libre de : « Fourthly, non-representational research analyzes affective resonances. »

²⁴² Traduction libre de : « Affect is a pull and a push, an intensity of feeling, a sensation, a passion, an atmosphere, an urge, a mood, a drive—all of the above and none of the above in particular. Affect is embodied but not coterminous with the body. »

²⁴³ Traduction libre de : « Fifthly, non-representational researchers are keen on examining backgrounds. »

²⁴⁴ Traduction libre de : « Backgrounds are the sites that fall outside of common awareness, the atmospheres we take for granted, the places in which habitual dispositions regularly unfold. »



réalités « au-dehors » et la connaissance de ces réalités « ici-dedans ». L'« arrière-pays », composé de « réalités sociales et matérielles préexistantes » est mis en place par une « méthode d'assemblage » :

Si de nouvelles réalités « au-dehors » et de nouvelles connaissances de ces réalités « ici-dedans » doivent être créées, alors des pratiques qui peuvent faire face à un arrière-pays de réalités sociales et matérielles préexistantes doivent également être mises en place et soutenues. J'appelle la mise en place de cet arrière-pays et de son faisceau de relations ramifiées un « assemblage de méthodes ». ²⁴⁵ (2004, p. 13)

Je laisse de côté la mécanique passablement complexe que Law met en place avec les réalités « au-dehors » et les réalités « ici-dedans », pour me concentrer sur l'« arrière-pays ». Plus loin, Law répond partiellement à la question « quelle est la nature de cet arrière-pays ? » ²⁴⁶ (p. 28) dans le cas d'une déclaration que je comprends être un énoncé :

Une partie de l'arrière-pays d'une déclaration est constituée d'autres déclarations connexes. ²⁴⁷ (p. 28)

Cette façon de voir l'« arrière-pays » me fait penser à l'intertextualité du poststructuralisme. Plus loin, Law précise le rôle de l'« arrière-pays » :

L'arrière-pays produit des réalités spécifiques plus ou moins routinières et des déclarations sur ces réalités. Mais cela implique que d'innombrables autres réalités sont dé-faites en même temps - ou qu'elles n'ont jamais été faites du tout. ²⁴⁸ (p. 33)

L'« arrière-pays » produit des réalités et des déclarations sur ces réalités, au détriment d'autres qui sont niées ou encore qui ne seront pas produites. Je précise pour une meilleure compréhension de cette discussion que pour Law, souvent ce sont les déclarations qui produisent les réalités. Un peu plus loin, Law apporte des précisions quant à la « pensabilité » et la « réalité » des « possibilités de la réalité » que l'« arrière-pays » peut produire :

L'arrière-pays définit donc aussi une géographie globale - une topographie des possibilités de la réalité. Certaines classes de possibilités sont rendues pensables et réelles. Certaines sont rendues moins imaginables et moins réelles. Et

²⁴⁵ Traduction libre de : « And it is the word 'practice' that is the key. If new realities 'out-there' and new knowledge of those realities 'in-here' are to be created, then practices that can cope with a hinterland of pre-existing social and material realities also have to be built up and sustained. I call the enactment of this hinterland and its bundle of ramifying relations a 'method assemblage'. »

²⁴⁶ Traduction libre de : « But what is the nature of that hinterland? »

²⁴⁷ Traduction libre de : « A part of the hinterland of a statement is other related statements. »

²⁴⁸ Traduction libre de : « The hinterland produces specific more or less routinised realities and statements about those realities. But this implies that countless other realities are being un-made at the same time – or were never made at all. »



d'autres encore sont rendues complètement impensables et complètement irréelles.²⁴⁹ (p. 34)

Law présente ensuite les appareils « qui sont l'arrière-pays d'une grande partie des sciences sociales »²⁵⁰ (p. 39) :

des systèmes de comptage, de mesure et de quantification sous des formes telles que les recensements, le chronométrage (ou l'établissement du temps), les enquêtes et la création de données économiques.²⁵¹ (p. 39)

Ces appareils sont des instruments de cueillette de données pour la recherche. Des appareils qui, précise Law : « intègrent et mettent en œuvre de nombreuses hypothèses sur la nature du social. »²⁵² (p. 39)

J'arrête ici une enquête qui serait longue quoique des plus intéressantes sur la pensée méthodologique de Law. Que ce soit l'« arrière-plan » ou l'« arrière-pays » je retiens là une intuition commune de Law tout comme Vannini de ne plus « représenter » ce qui pourrait être appelé le contexte de la recherche.

Pour Vannini, autant de mots-clés, autant de principes de la recherche non représentative : « événements, relations, pratiques et performances, affects et arrière-plan »²⁵³ Pour celui-ci, la recherche non représentative : « ne se caractérise pas par le choix ou le rejet d'une méthode particulière »²⁵⁴ (2015, p. 11) La recherche non représentative plutôt est préoccupée par les questions « de nouveauté, d'improvisation, de vitalité, d'émergence et de créativité expérimentale »²⁵⁵ (p. 11) La recherche non représentative n'est donc pas « intéressée par les procédures systématiques de collecte de données »²⁵⁶ (p. 11) L'option « d'un mode ou d'un moyen de communication unique non représentatif »²⁵⁷ (p. 11) est écartée :

La recherche non représentative peut se dérouler par l'écriture, la photographie, la danse, la poésie, la vidéo, le son, les installations artistiques ou

²⁴⁹ Traduction libre de : « So the hinterland also defines an overall geography – a topography of reality-possibilities. Some classes of possibilities are made thinkable and real. Some are made less thinkable and less real. And yet others are rendered completely unthinkable and completely unreal. »

²⁵⁰ Traduction libre de : « the hinterlands of much of social science »

²⁵¹ Traduction libre de : « systems of tallying, measuring and quantifying in such forms as censuses, timekeeping (or time-making), surveying and economic data-creation. »

²⁵² Traduction libre de : « embed and enact many assumptions about the nature of the social »

²⁵³ Traduction libre de : « Events, relations, practices and performances, affects, and backgrounds »

²⁵⁴ Traduction libre de : « is not characterized by the choice or by the rejection of a particular method. »

²⁵⁵ Traduction libre de : « issues of novelty, extemporaneity, vitality, emergence, and experimental creativity »

²⁵⁶ Traduction libre de : « uninterested in systematic procedures of data collection »

²⁵⁷ Traduction libre de : « a unique non-representational mode or medium of communication »



tout autre mode et média de communication de la recherche disponible au 21^e siècle.²⁵⁸ (p. 11)

Ainsi, la recherche non représentative est, pour une bonne part, performative qui mobilise des médias, des pratiques artistiques, sinon carrément de la recherche-crédation où la production d'un artefact est central et où la partie écriture de la thèse ou du mémoire est consacrée à une réflexion sur la pratique qui a été mise en oeuvre. De même sont écartées les possibilités « de s'échapper des données [pour] un repli vers un solipsisme théorique »²⁵⁹ (p. 11). Que veut dire Vannini par « s'échapper des données » ? ne plus faire de terrain ? ne plus avoir de corpus d'artefacts ou de phénomènes tirés de la réalité externe ? C'est par notre confrontation au terrain ou aux artefacts et aux phénomènes que se fait la mise à l'épreuve de la pensée, que se fait l'écriture. Sinon c'est le « repli vers un solipsisme théorique » de la pensée et de l'écriture. Le mot « solipsisme » est construit à partir du latin *solus*, seul et *ipse*, soi-même et selon le CRNTL il s'agit d'une

Attitude du sujet pensant pour qui sa conscience propre est l'unique réalité, les autres consciences, le monde extérieur n'étant que des représentations.²⁶⁰

Cette définition me renvoie à la représentation qui se trouve ici niée sinon décentrée.

Je poursuis le fil de Vannini. Il situe la recherche non représentative comme réponse à la crise de la représentation dont il a été question déjà à plusieurs reprises parce qu'elle traverse le poststructuralisme et est encore objet de tentatives de résolution dans la recherche postqualitative :

la réponse non-représentative à la crise de la représentation réside dans une variété de styles et de techniques de recherche qui ne se préoccupent pas tant de représenter des mondes de vie que d'émettre de nouvelles réverbérations.²⁶¹ (p. 12)

Ce type d'activité de recherche se détourne de la représentation de « mondes de vie » pour « émettre de nouvelles réverbérations ». Pour exprimer son idée, Vannini a recours à un phénomène physique du son plus précisément de l'acoustique. Selon le CRNTL, la réverbération est le

Phénomène de persistance du son lorsque sa source a cessé d'émettre, dû à une réflexion des ondes sonores qui reviennent aux oreilles de l'auditeur avec un certain retard.²⁶²

²⁵⁸ Traduction libre de : « Non-representational research can unfold through writing, through photography, through dance, or through poetry, video, sound, art installations, or any of the other research communication modes and media available in the twenty-first century »

²⁵⁹ Traduction libre de : « the third option to rule out is that of an escape from data and a retreat into theoretical solipsism. »

²⁶⁰ consulté le 15 avril 2020.

²⁶¹ Traduction libre de : « the non-representational answer to the crisis of representation lies in a variety of research styles and techniques that do not concern themselves so much with representing lifeworlds as with issuing forth novel reverberations. »

²⁶² consulté le 15 avril 2020.



et je pourrais ajouter avec une certaine déformation. Comme cela ne me dit pas grand-chose, je fais des recherches dans le reste de l'ouvrage pour trouver des occurrences qui me permettraient de mieux comprendre ce qui est tenu pour remplacer la représentation de « mondes de vie » comme le fait la recherche qualitative.

La première occurrence se trouve dans l'introduction de l'ouvrage, dans un extrait particulièrement important parce qu'il énonce succinctement sa posture :

L'activité de la recherche non représentative tente d'être agitée et délibérément immature. Elle cherche à repousser les limites et s'efforce de se renouveler. [Elle] vise à rompre, déstabiliser, animer et réverbérer plutôt qu'à rapporter et représenter.²⁶³ (p. 5)

En lisant cet extrait, la discussion du POST au début de ce projet d'écriture me revient. Un peu comme si Vannini était pas encore tout à fait rendu, comme le témoigne l'emploi des verbes « tente » et « s'efforce », du moins lors de l'écriture, rendu à présenter une méthode ou une façon régulée de faire de la recherche radicalement différente de la recherche actuelle, qui est représentationnelle. À moins que ce soit le concept même de méthode, et, à bien y penser, je crois que cette possibilité est plus grande que la précédente, que ce soit le concept même de méthode, étroitement lié à la façon de représenter des « mondes de vie » qui est remis en question. Comment ? Je lis « repousser les limites », quelles limites ? je complète : les limites des procédures et des protocoles prescrits par les disciplines et les interdisciplines. Je lis également « se renouveler ». Dans re-nouveau il y a la racine « nouv », comme dans « innover » c'est littéralement faire du nouveau ou faire à nouveau du nouveau. Plus loin (p. 11 déjà cité) on retrouve les caractéristiques de la recherche non représentative : « nouveauté, improvisation, vitalité, émergence et créativité expérimentale ». Je reviens à la fin de l'extrait où le renouvellement est précisé, je paraphrase : il faut d'abord « déstabiliser » les façons de faire actuelles de la recherche, ou encore permettre la déstabilisation de la recherche, cette déstabilisation est typique du POST, déstabilisation du chercheur et des participants et, ultimement, « rompre » pour un faire autrement la recherche ou l'écriture. Déstabiliser quoi ? rompre avec quoi ? La façon de faire de la recherche qualitative soit de rapporter et de représenter les mondes étudiés. Une fois la rupture advenue, « animer et réverbérer » deviennent les nouvelles façons de faire de la recherche. L'activité d'animer pointe vers les recherches orientées vers la transformation : recherche-action, recherche-intervention, recherche participative, recherche collaborative. Plus loin, dans un autre extrait, Vannini parle d'un éthos de l'animation et précise le rôle de l'animation dans la recherche non représentative est celle des « mondes de vie », soit la génération de « possibilités de rencontre » :

En animant des mondes de vie, les recherches de type non représentatives visent à animer plutôt qu'à rapporter, à rendre-compte plutôt qu'à représenter, à résonner plutôt qu'à valider, à rompre et à réimaginer plutôt qu'à décrire

²⁶³ Traduction libre de : « Non-representational work tries to be restless and willfully immature. It seeks to push limits and strives for renewal. [It] aims to rupture, unsettle, animate, and reverberate rather than report and represent. »



fidèlement, à générer des possibilités de rencontre plutôt qu'à construire des types idéaux représentatifs.²⁶⁴ (p. 15)

L'activité d'animer pointe vers des habiletés interpersonnelles en présence ou à distance, comme c'est le cas présentement.

Puis une autre mention de la « réverbération », j'ai choisi la traduction littérale parce que je suis convaincu qu'il s'agit là d'un terme investi par Vannini, j'y reviendrai en contexte. Cette fois-ci, la forme verbale « réverbérer » qui marque bien qu'il s'agit d'une activité, une activité de premier plan, « réverbérer » est une activité de recherche alternative à « rapporter » et « représenter ». Pour bien comprendre ce qu'entendait Vannini par « reverberer », Je cherche un autre extrait sur lequel m'appuyer. Un peu avant dans l'introduction, après avoir développé les cinq principes que j'ai rapportés et discutés précédemment « événements, relations, pratiques et performances, affects et arrière-plan », Vannini explique comment ces principes, qu'il nomme dans l'extrait suivant « forces » fonctionnent lors d'une recherche non représentative :

ces cinq forces se réverbèrent dans le monde de la vie, s'informant et se façonnant mutuellement, se déployant selon des schémas plus complexes à mesure que de nouvelles orientations de recherche sont révélées, inspirant l'analyse et la restitution non représentatives.²⁶⁵ (p. 9)

Ainsi, j'apprends que par « réverbérer », Vannini entend « s'informer et se façonner » mutuellement. Cette dynamique est celle d'une co-construction où cinq voix, je me trouve ici à anticiper sur la polyvocalité, objet d'étude de la prochaine section. Alors que « réverbérer » par son emprunt à l'acoustique, à la physique du son donne un surplus de sens, « vibratoire » qui est transporté avec l'analogie. Par contre, « réverbérer » se traduit également par « se répercuter », une expression dont le domaine sémantique est moins clair, tout ce qui me vient avant de consulter des sources c'est que ce mot désigne une conséquence plus qu'une action. Selon le CRNTL, la racine du mot – « percuter » – désigne une action qui est violente : « Heurter, donner un choc (à quelque chose, à quelqu'un). »²⁶⁶ Pour ce qui est de « se répercuter » mon intuition était bonne, selon le CRNTL l'emploi pronominal désigne « Avoir des conséquences sur quelque chose, agir sur quelque chose. » Une dernière remarque avant d'aller plus loin dans l'extrait, les deux mots : informer et façonner où il s'agit de donner une forme ou encore de donner forme, autant aux déclarations, l'écriture, qu'à la matérialité de ce qui est objet de la recherche non représentative.

²⁶⁴ Traduction libre de : « the ethos of animation . By animating lifeworlds non-representational research styles aim to enliven rather than report, to render rather than represent, to resonate rather than validate, to rupture and reimagine rather than to faithfully describe, to generate possibilities of encounter rather than construct representative ideal types. »

²⁶⁵ Traduction libre de : « these five forces reverberate across the lifeworld, informing and shaping each other, unfolding in more intricate patterns as new research directions are revealed, inspiring non-representational analysis and rendition »

²⁶⁶ Consulté le 16 avril 2020.



J'avais jusqu'ici contourné le milieu de la réverbération des cinq forces entre elles pour bien saisir la réverbération en tant que phénomène. Le milieu de la réverbération des cinq forces entre elles est « le monde de la vie », c'est également ce que la recherche non représentative cherche à « animer ». Selon Wikipédia, cette expression « monde de la vie » est une

traduction de l'allemand *Lebenswelt*, est une expression héritée du philosophe Wilhelm Dilthey que Husserl s'appropriera, [...] Cette notion désigne en gros, le monde tel qu'il se donne par opposition au monde exact construit par les sciences modernes de la nature,²⁶⁷

Je comprends donc que la recherche non représentative étudie une portion de « monde de la vie » sans en retirer, sans en abstraire, sans en l'amener en laboratoire pour contrôler tous les paramètres, les autres choses ou phénomènes de cette portion « monde de la vie » que je souhaite étudier.

La recherche non représentative se fait donc par résonnance entre les cinq forces, « événements, relations, pratiques et performances, affects et arrière-plan », ces résonnances « se déploient selon des schémas » dont la complexité croît au fur et à mesure que la recherche se déploie. Un dernier mot sur la fin de la phrase « à mesure que de nouvelles orientations de recherche sont révélées ». Je lis que les orientations de la recherche non représentative apparaissent, « sont révélées » au fur et à mesure que la recherche se déploie et non pas en suivant un plan tracé à l'avance et évalué sur la conformité du plan avec les règles des disciplines respectives. En une expression qui reviendra plus loin : la recherche non représentative est une recherche « en devenir ».

Dans un autre extrait, Vannini précise que ce qui distingue la recherche non représentative des autres types de recherche c'est « la temporalité de la connaissance » :

ce qui distingue vraiment la recherche non représentative des autres est une orientation différente de la temporalité de la connaissance, car les non-représentationalistes sont beaucoup moins intéressés par la représentation d'une réalité empirique qui a eu lieu avant l'acte de représentation que par la mise en œuvre de potentiels multiples et divers de ce que la connaissance peut devenir après.²⁶⁸ (p. 12)

Alors que les « autres » types de recherches visent « la représentation d'une réalité empirique qui a eu lieu avant l'acte de représentation », la recherche non représentative « met en œuvre des potentiels multiples et divers », c'est la représentation d'un côté et la « mise en œuvre » des potentialités pour faire advenir de la connaissance, de l'autre côté.

²⁶⁷ Consulté le 16 avril 2020.

²⁶⁸ Traduction libre de : « But what truly distinguishes the non-representational research from others is a different orientation to the temporality of knowledge, for non-representationalists are much less interested in representing an empirical reality that has taken place before the act of representation than they are in enacting multiple and diverse potentials of what knowledge can become afterward. »



La lecture de Vanini me mène à celle d'un texte de John-David Dewsbury que Vanini cite, un texte qui porte sur la recherche performative, non-représentative et basée sur les affects. Je sens que je me rapproche de l'écriture par cette mention de la performativité. Il s'agit d'un vibrant plaidoyer pour la levée des interdictions imposées par le scientisme de la recherche qualitative disciplinaire :

Le fait est que la procédure n'est pas connue. Le fait est plutôt que quelque chose de performatif dans la recherche elle-même, quelque chose d'expérimental et de créatif, et surtout de problématique, ce qui adviendra si certaines interdictions sont levées. Ces interdictions prennent alors la forme d'une série d'injonctions, comme antidotes temporaires à l'inévitable scientisme dans lequel nos recherches sont mises en scène.²⁶⁹ (2010, p. 324)

Dewsbury vise une recherche performative, l'ajout d'une dimension performative à la pratique de la recherche. Pour celui-ci la performativité a à voir avec l'« expérimental » et le « créatif » et le « problématique » qui vient jouer un rôle disruptif dans la marche à suivre de la recherche qualitative.

En réponse à Dewsbury, Vannini reprend la mobilisation de la création, artistique dans la recherche en SHS :

s'efforcer de trouver l'inspiration dans les arts, dans la poétique de la vie incarnée, dans la mise en œuvre des potentiels expressifs et impressionnants, mais très peu actualisés de la connaissance en sciences sociales, dans la prise de risques dédiés, dans l'exercice de la passion et dans la recherche de moyens de reconfigurer la pensée, la perception et la présentation en mettant l'accent sur les pouvoirs singuliers de l'action, de la locution et de la pensée.²⁷⁰ (p. 14)

Vannini attribue à la connaissance en SHS « des potentiels expressifs et impressionnants, mais très peu actualisés ». Des potentiels dont la réalisation n'est pas sans risque. Des potentiels réalisés par l'« action », la « locution » et la « pensée », par la performativité.

6.3. *une écriture compositionnelle*

Qu'en est-il de l'écriture dans un cadre de non représentation ? Jusqu'à maintenant, mes recherches consacrées à l'approche non représentative de la recherche postqualitative ne m'ont rien apporté qui me permettrait de faire un portrait de ce que serait une écriture non représentative et de me questionner sur le rapport que mon écriture entretient avec une écriture non représentative tout l'écrivant.

²⁶⁹ Traduction libre de : « The point is that procedure is not known. The point is, rather, that something performative in research itself, something experimental and creative, and above all problematic, will occur if certain proscriptions are raised instead. These proscriptions then take place as a series of injunctions, as temporary antidotes to the inevitable scientism in which our research is staged. »

²⁷⁰ Traduction libre de : « striving to find inspiration in the arts, in the poetics of embodied living, in enacting the very unactualized expressive and impressive potentials of social-scientific knowledge, in taking dedicated risks, in exercising passion, and in finding ways to reconfigure thinking, sensing, and presenting by emphasizing the singular powers of action, locution, and thought. »



Dans un premier extrait que je présente, Vannini oppose la recherche représentationnelle qui « cherche à imiter le monde par une description réaliste. »²⁷¹ (p. 122) Conséquemment, l'écriture représentationnelle

passé souvent sous silence l'ineffabilité de la vie et notre fascination pour elle. La lutte pour une certitude faisant autorité empêche et exclut les aveux d'ignorance, de doute et de confusion. L'écriture avance à toute allure, comme si nos propres questions avaient toutes trouvé une réponse au moment où le stylo touche le papier.²⁷² (p. 122)

Ainsi, l'écriture représentationnelle, pour imposer son « autorité » se présente sur le mode de la certitude, à la troisième personne, sans ornement ni émotion, comme j'ai précédemment écrit. Conséquemment, cette écriture « empêche et exclut les aveux d'ignorance, de doute et de confusion » pour ne retenir que les faits, les relations de cause à effet que nous savons identifiées entre ces faits. Cette « ignorance », ce « doute » et cette « confusion » sont dus à l'« ineffabilité de la vie ». Puis, Vannini fait contraste en traçant le programme de l'écriture « ethnographique non représentative », soit de « revenir à l'immanence de l'enchantement. »²⁷³ (p. 122) J'interprète ce retour « à l'immanence de l'enchantement » comme se brancher sur son désir de connaître du moment et son plaisir à faire des découvertes, des rencontres. En laissant monter en moi ce qui advient pendant que j'écris, en laissant se tisser un fil au fur et à mesure de l'écriture, aller où ça va, où ma quête me mène, osciller entre ces deux pôles, bifurquer...

Au début de l'ouvrage édité par Vannini, Kathleen Stewart propose « l'écriture compositionnelle, en tant que méthode non représentative »²⁷⁴ (2015, p. 21) une écriture qui :

doit demeurer rester agile dans l'effort pour suivre l'agentivité distribuée de ce qui se met en place et tomber en morceaux. C'est dans cette pratique d'essayer de suivre où les choses (pourraient) aller que les habitudes d'harmonisation deviennent une logique associative.²⁷⁵ (p. 21)

Je comprends : un effort tout au long de l'écriture « pour suivre l'agentivité distribuée de ce qui se met en place et tombe en morceaux » La pratique de l'écriture compositionnelle vise à « suivre où les choses (pourraient) aller » et non pas à représenter ce qui est déjà advenu. La pratique de l'écriture compositionnelle vise à

²⁷¹ Traduction libre de : « Representational research seeks to mimic the world through realistic description »

²⁷² Traduction libre de : « often glosses over the ineffability of life and our fascination with it. The struggle for authoritative certainty precludes and excludes admissions of ignorance, doubt, and confusion. Writing steamrolls forward as if our very questions were all answered by the time the pen touches the paper. »

²⁷³ Traduction libre de : « Non-representational ethnographic writing aims to return to the immanence of enchantment, however. »

²⁷⁴ Traduction libre de : « Compositional writing as a non-representational method »

²⁷⁵ Traduction libre de : « has to stay nimble in the effort to keep up with the distributed agencies of what's throwing together and falling apart. It is in this practice of trying to follow where things (might) go that habits of attunement become an associational logic. »



capter et à « harmoniser » l'« agentivité distribuée » dans le présent, au moment où celle-ci s'exerce, dans un devenir, dans ce qui en train d'advenir.

L'« agentivité distribuée » de quoi ? Qu'est-ce qui « se met en place » et qu'est-ce qui « tombe en morceaux » ? Je réfléchis, je relis les occurrences dans le texte de Stewart. Mon interprétation est que l'autrice fait allusion au « devenir », à ce qui advient, se met en place et tombe en morceau. Mais qu'en est-il de ce qui est stable dans la durée ?, je fais un lien avec la 5^e force, l'arrière-plan. Je retiens que l'écriture compositionnelle vise à suivre et harmoniser l'agentivité distribuée des êtres et des non êtres, des humains et non humains impliqués dans le devenir de mon objet d'étude ou de recherche. Je retiens également que l'écriture compositionnelle ne repose pas une logique causale ou inférentielle, mais sur une logique associative. Ainsi, on pourrait dire que le collage est une forme d'écriture compositionnelle.

Plus loin, l'autrice ramasse en une phrase l'essence de l'écriture compositionnelle :

L'écriture [...] n'est pas un épiphénomène, ni une expression de connaissances déjà acquises grâce à l'érudition, mais une méthode phénoménale d'assister et de composer.²⁷⁶ (p. 29)

D'abord je ne peux m'empêcher de compléter « l'écriture n'est pas un épiphénomène » de la recherche y compris de la recherche non représentative. Ce n'est pas non plus une traduction en langage écrit de connaissances « acquises grâce à l'érudition ». Après avoir énoncé ce que l'écriture n'est pas, l'auteure qualifie l'écriture de « méthode phénoménale ». Je me questionne. Qu'est-ce qu'une « méthode phénoménale » ? En quoi une méthode peut être « phénoménale » ? Je consulte le CRNTL : « Qui appartient à la catégorie du phénomène, qui est donné par l'expérience. »²⁷⁷ Je sens qu'il y a un surplus dans l'utilisation de ce mot. Il me vient une hypothèse d'interprétation : une méthode phénoménale est une méthode qui laisse place aux phénomènes et non pas une méthode qui régit les phénomènes, pour en lisser ce qui advient en fonction des catégories tirées d'un cadre théorique qui parfois est aussi idéologique. Toujours insatisfait je pars à la recherche d'une rencontre avec un auteur, ici Jean-François Dupeyron, et un extrait de texte qui serait à même d'enrichir ma réflexion :

Car admettre que la chose est un « phénomène », c'est-à-dire quelque chose qui apparaît toujours et nécessairement de façon singulière à un sujet qui ne peut s'en abstraire sans trahison épistémologique, c'est reconnaître de facto que sa texture est complexe et changeante et qu'elle engage constamment et nécessairement la totalité des dimensions du Soi. (2013, p. 38)

J'applique cette description du phénomène au concept de méthode et à l'écriture en particulier. Je me lance. Une écriture phénoménale, c'est une écriture de ce qui apparaît, pas de ce qui est déjà apparu. Une écriture phénoménale est singulière à un

²⁷⁶ Traduction libre de : « Writing, [...], is not epiphenomenal, not an expression of knowledge already garnered from scholarship, but a phenomenal method of attending and composing. »

²⁷⁷ Consulté le 17 avril 2020.



sujet et engage « constamment et nécessairement la totalité des dimensions du Soi » de celui qui la pratique.

L'écriture est une méthode phénoménale d'« assistance à » selon les dictionnaires que je consulte. Qu'est-ce que cela veut bien dire ? Habituellement quand on « assiste à quelque chose » on est présent à cette chose-là, on est là où elle apparaît. De plus, je me questionne à savoir s'il n'y a pas une dimension performative du type « je témoigne de ma présence ». Je suis rassuré de mon interprétation quand je me suis rendu compte qu'au tout début de son texte, Stewart utilise le même terme en lien la présence dans un extrait passablement énigmatique :

Sa présence assistante et persistante est une agentivité de la perspective dans laquelle les choses se mettent en relation, mais ne se collent pas. Les lignes de contact rayonnent dans une structure prismatique de gravures et de refrains.²⁷⁸
(p. 19)

L'autrice passe de la phénoménologie au poststructuralisme et utilise des formulations inspirantes à défaut d'être compréhensible sans une analyse fine que je ne ferai pas. Ce que je comprends c'est que la perspective de l'écrivain, du fait de sa présence, est à la fois dotée d'une agentivité lors de l'écriture, mais qu'également le monde au-dehors exerce une agentivité sur l'écrivain.

L'écriture est également une méthode phénoménale de « composition », Comme précédemment j'ai cherché dans le reste du texte où il était question de « composition phénoménale » :

Les compositions sont triées en fonction des formes. Des bribes de compte-rendu ne jettent que peu de lumière sur des compositions phénoménales où l'on remarque ce qui se passe et où les actes routiniers de contrôler s'accordent avec le « plus que » de l'expérience.²⁷⁹ (p. 29)

Devant cet autre extrait difficile à comprendre, je pars du « plus que » de l'expérience, un surplus, qui me semble-t-il provient de cette activité de composition. Je cherche un autre extrait et en conclusion je trouve cet extrait :

Il s'agit d'une méthode de composition à travers la matière, un penchant pour un monde. Un découpage, un refrain qui fait des allers-retours entre la forme et la matière.²⁸⁰ (p. 32)

Ce que je comprends, c'est que la dimension compositionnelle de l'écriture c'est « un découpage, un refrain qui fait des allers-retours entre la forme et la matière », une façon de faire. « Entre la forme et la matière » de ce à quoi j'assiste, à quoi je suis

²⁷⁸ Traduction libre de : « Its attending, enduring presence is a perspectival agency in which things jump into relation but remain unglued. Lines of contact radiate out in a prismatic structure of etchings and refrains. »

²⁷⁹ Traduction libre de : « Compositions sort into forms. Bits and pieces of reporting throw little lights on phenomenal compositions of noticing what happens and routine acts of checking in attuned to the "more than" of experience. »

²⁸⁰ Traduction libre de : « It's a compositional method scored through matter, un penchant pour un monde. A knapping up, a refrain that loops out and back between form and matter. »



présent. Je me demande à la relecture qu'en est-il du refrain qui apparaît dans deux extraits ? Pourquoi ? Lors de l'écriture de l'extrait où a lieu la première occurrence du « refrain », je n'ai pas porté attention. J'aurais sans doute dû. Je retranscris : « Les lignes de contact rayonnent dans une structure prismatique de gravures et de refrains ». Les « refrains » comme les « gravures » sont des « structures prismatiques ». Qu'est-ce qu'une « structure prismatique » ? Retour au contexte élargi. Rien de significatif, qui serait intelligible pour moi, avec lequel je puisse faire sens. Je me sens en terrain métaphorique, mais sans les clés pour comprendre les rapprochements desquels je suis en présence. La deuxième occurrence dans le même ouvrage me parle plus : un « refrain qui fait des allers-retours entre la forme et la matière », cela éveille chez moi un souvenir lointain de la conception aristotélicienne de la forme qui est nommée « hylémorphique ». Je reproduis le paragraphe au lieu de le ré-écrire :

Depuis l'antiquité grecque, deux conceptions de la forme s'opposent : la conception dualiste platonicienne, selon laquelle des formes pures auxquelles se conforme la nature existeraient à l'état séparé de la matière, dans le monde des idées et la conception hylémorphique (de *hylè*, pour « bois », « matériau de construction » et, par extension, « matière »); et la conception de la nature d'Aristote, pour qui chaque chose générée est un composé de forme et de matière. Contrairement à la forme créée par la conjugaison de la matière et du mouvement, qui est indissociable de la matière, la forme naturelle n'existe qu'en tant qu'elle est formée d'une matière, sans pour autant se confondre ou se réduire à cette matière. L'hylémorphisme touche aussi les objets issus d'opérations techniques par le présupposé selon lequel l'art (*technè*) imiterait la nature (Aristote, *Physique II*, 2 194a 20), mais à une distinction près que c'est que la forme, dans ce cas, qui est dans l'esprit de l'homme (Aristote, *Métaphysique*, Z, 7, 1032b). (Paquin, 2014a, p. 20)

Je trouve tout à fait intéressant que le lien entre la forme et la matière qui a donné lieu à tant d'écriture, au moins depuis nos racines gréco-latines, est ramené à un « refrain qui fait des allers-retours ».

Un autre rapprochement me vient, cette fois avec la « ritournelle » de Deleuze et Guattari qui me semble relever du même champ sémantique. La « ritournelle » apparaît à mi-chemin dans l'ouvrage *Mille Plateaux*, à la page 381 avec comme titre la date « 1837 – De la ritournelle » et la reproduction de *La Machine à gazouiller*²⁸¹ est une peinture de l'artiste allemand Paul Klee, achevée en 1922. Après avoir travaillé autour de l'extrait à venir, je suis revenu à cette toile de Klee et j'ai ressenti une légèreté sinon un esprit ludique. Une section à part, avec sa logique. Je reproduis et ensuite je tente de lire cet extrait, dont je trouve l'écriture bien tournée, ce qui n'est pas si souvent le cas dans cet ouvrage, consacré aux trois aspects de la ritournelle :

Ce ne sont pas trois moments successifs dans une évolution. Ce sont trois aspects sur une seule et même chose, la Ritournelle. On les retrouve dans les contes, de terreur ou de fées, dans les *lieder* aussi. La ritournelle a les trois

²⁸¹ Le titre original en allemand est : Die Zwitscher-Maschine



aspects, elle les rend simultanés, ou les mélange : tantôt, tantôt, tantôt. Tantôt, le chaos est un immense trou noir, et l'on s'efforce d'y fixer un point fragile comme centre. Tantôt l'on organise autour du point une « allure » (plutôt qu'une forme) calme et stable : le trou noir est devenu un chez-soi. Tantôt on greffe une échappée sur cette allure, hors du trou noir.(1980, p. 383)

J'opte pour une stratégie de lecture oblique. Je consulte quelques sources à ma disposition : le Vocabulaire de Deleuze compilé par Raphaël Bessis, ainsi que le *Deleuze pas à pas* de Vincent Jacques et *Ritournelles de temps* de Anne Sauvagnargues.

Raphaël Bessis a quant à lui compilé deux sources : Arnaud Villani et François Zourabichvili. De Villani, Bessis cite « Ritournelle (de l'italien *ritorno*, *ritornare*, petite musique qui se répète) : Forme de retour ou de revenir, notamment musical, lié à la territorialité et à la déterritorialisation, et fabriquant du temps. » (2003, p. 304) Chez Zourabichvili je trouve surtout la nomenclature des trois moments qui sont en fait « trois aspects sur une seule et même chose » :

La ritournelle se définit par la stricte coexistence ou contemporanéité de trois dynamismes impliqués les uns dans les autres. Elle forme un système complet du désir, une logique de l'existence (ou une « logique extrême et sans rationalité »). [...] 1. Chercher à rejoindre le territoire, pour conjurer le chaos, 2. Tracer et habiter le territoire qui filtre le chaos, 3. S'élancer hors du territoire ou se déterritorialiser vers un cosmos qui se distingue du chaos (2004, pp. 74-75)

Plus je lis et je relis cet extrait, plus je vois la ritournelle une sorte d'arc dramatique d'un récit archétypal au sens de Carl Jung. Pourquoi le récit ici ? J'ai beaucoup travaillé le récit quand j'ai écrit sur le récit de pratique²⁸². Je fais intervenir le récit parce que chacune des composantes du « système complet du désir » advienne, il faut une expérience singulière, vécue par une personne, et que cette expérience soit rendue accessible à la personne-même par un processus itératif d'introspection et d'explicitation, par la suite rendue accessible aux autres par une inscription au moyen d'un média sur un quelconque support, soit par l'enregistrement d'un entretien ou encore directement par l'écriture ou par tout autre moyen, y compris la mobilisation de processus de création. L'expérience singulière d'une personne n'est accessible aux autres que par verbalisation ou écriture au sens large incluant le dessin, le collage, la photographie. Les médias socionumériques sont des vecteurs très puissants, avec tous les défauts que cela comporte, du récit d'une expérience singulière. Ce n'est pas pour rien qu'un article sur Facebook est appelé publication et en anglais « story » que les français intègrent sous la forme « ma storie ». En poursuivant ma réflexion, je suis de plus en plus convaincu du recours au récit puisqu'il s'agit, et Paul Ricoeur l'a enseigné de manière éclatante, de la forme première d'expression de soi. Pour en revenir à la ritournelle comme « système complet du désir », quand elle est instanciée, investie d'une expérience singulière, verbalisée ou écrite, je considère les instanciations comme présentant un « arc dramatique » qui correspond à l'un des trois schèmes énoncés

²⁸² Le texte est disponible en ligne < http://lcpaquin.com/methoRC/Recit_de_pratique_prepubl.pdf>



initialement par Deleuze et reformulés par Zourabichvili. Je dresse une table d'équivalence entre la formulation initiale et la reformulation :

Deleuze	Zourabichvili
le chaos est un immense trou noir, et l'on s'efforce d'y fixer un point fragile comme centre	Chercher à rejoindre le territoire, pour conjurer le chaos
Tantôt l'on organise autour du point une « allure » (plutôt qu'une forme) calme et stable : le trou noir est devenu un chez-soi.	Tracer et habiter le territoire qui filtre le chaos
Tantôt on greffe une échappée sur cette allure, hors du trou noir.	S'élancer hors du territoire ou se déterritorialiser vers un cosmos qui se distingue du chaos

Je reviens à la section de *Mille Plateaux*, consacrée à la ritournelle, pour en retranscrire le début, dont le ton détonne avec le reste de l'ouvrage, sans doute en écho avec la peinture de Klee :

I. Un enfant dans le noir, saisi par la peur, se rassure en chantonnant. Il marche, s'arrête au gré de sa chanson. Perdu, il s'abrite comme il peut, ou s'oriente tant bien que mal avec sa petite chanson. Celle-ci est comme l'esquisse d'un centre stable et calme, stabilisant et calmant, au sein du chaos. (1980, p. 382)

Après l'avoir retranscrit, je me suis rendu compte que ce qui rendait cet extrait si détonnant avec le reste de l'ouvrage c'est parce qu'il s'agit d'un récit, ce qui vient confirmer mon intuition formulée plus haut que les instanciations de l'expérience singulière. Puis, je reviens au premier extrait on retrouve les ritournelles « dans les contes » et les « *lieder* », deux formes de récits qui recouvrent un large spectre, mais qui ont en commun une condensation du récit, dans le premier cas, sur le plan du contenu., une condensation de l'arc dramatique et une adresse directe à l'imaginaire et aux émotions « de terreur ou de fées », et, dans le deuxième cas, les auteurs, sur le plan de la forme font une référence ou une analogie avec les « *Lieder* » qui, selon Wikipédia²⁸³, est « un poème germanique chanté par une voix, accompagné par un piano ou un ensemble instrumental. » Plus loin dans la rubrique de Wikipédia, je tombe sur la raison du choix de cette forme musicale :

Le lied strophique simple : le lied est dit strophique quand il respecte la structure en strophes du poème. Dans le lied strophique simple, la musique pour chaque couplet est identique.

La ritournelle c'est répéter à l'identique le schéma de la prise de territoire, habiter le territoire et quitter le territoire, se déterritorialiser. La ritournelle est une figure, un emblème d'« une logique de l'existence », d'un processus de vie, d'un processus de vie intellectuelle, de la mienne en tout cas. De Vincent Jacques, je ne retiens que la confirmation du raisonnement que je viens d'écrire :

le concept de ritournelle nous permet justement de comprendre la dynamique du territoire, sa prise de consistance et sa dissolution.(2014, p. 214)

²⁸³ Consulté le 21 avril 2020.



et ce court extrait qui lie la ritournelle à la thématique de la « répétition » dont Deleuze a traité abondamment :

De l'italien *ritorno, ritornare* (revenir) la ritournelle est d'ordinaire un petit air à refrain, un air qui se prête à la répétition. (p. 215)

Avec « un petit air à refrain » la boucle est bouclée avec mon intuition à propos de la ritournelle et le texte de Kathleen Stewart où il est question de refrain, mon point de départ. Avant de revenir à ce texte, je vais clore avec cet extrait d'Anne Sauvagnargues, qui explique la dynamique des trois aspects de la ritournelle :

La répétition se cristallise en crise, se consolide par mutation. Les deux aspects de l'habitude, cette répétition formatrice qui risque de se scléroser en mécanisme de reproduction, et la prise vacillante, précaire qui s'essaye à ménager une habitation favorable, sont ici agencés par Guattari, qui s'adosse à *Différence et répétition* : le jeu de la différence et de la répétition montre que la répétition elle-même est d'abord différenciante. Une habitude n'est pas donnée de tout temps, elle s'est prise une fois, s'est inscrite comme rupture temporelle avant de se consolider. (Sauvagnargues, 2013, p. 48)

Je trouve dans ce passage la clé du fonctionnement, ou plutôt, de la dynamique de la répétition. La répétition, par le phénomène qui lui est propre, entraîne une cristallisation « en crise ». La répétition de quoi je me demande ? L'habitude, dont il est question dans la phrase suivante. Puis vient une consolidation « par mutation », je crois que c'est de déterritorialisation dont il est question ici. Un extrait plus loin m'apporte la confirmation de la justesse de mon rapprochement :

Penser la répétition comme ritournelle change en effet la donne. Ce retour différenciant fait du circuit du revenir un écart à soi, une déterritorialisation. (p. 51)

Le point focal de l'extrait de Sauvagnargues c'est l'« habitude ». Les deux aspects de l'« habitude ». D'un côté, il y a l'habitude comme « répétition formatrice » qui, inéluctablement, devient « sclérosante » est et, de l'autre côté, face au « mécanisme de reproduction », il y a, selon l'autrice, « la prise vacillante, précaire qui s'essaye à ménager une habitation favorable », une force de changement qui mène à la crise salutaire. La deuxième partie de l'extrait nous apprend la dynamique, le fonctionnement du « jeu de la différence et de la répétition » : c'est que « la répétition elle-même est d'abord différenciante » elle a dans sa propre dynamique une tendance naturelle, même si « vacillante » et « précaire », une tendance à différer, soit par l'ennui que finit par causer l'habitude ou encore par cette propension que l'on a tous « à passer à autre chose » Puis, l'autrice nous rappelle qu'une habitude provient inévitablement d'une rupture, une « rupture temporelle » qui précède une prochaine « consolidation » en habitude. Le dernier extrait nomme encore plus précisément les conséquences de « penser la répétition comme ritournelle ». En combinant les extraits j'obtiens que la répétition est « différenciante » et qu'un « retour différenciant » sur le « circuit du revenir » provoque « un écart à soi », écart qui permet ou provoque « une déterritorialisation » que je rapproche de « rupture temporelle avant de se consolider » soit une reterritorialisation. Une dernier très court extrait de Sauvagnargues m'apprend



ce dont je me doutais, on va de ritournelle et ritournelle, d'habitude en rupture, et, pourquoi pas, sur le plan émotif, de coup de foudre à séparation :

Les ritournelles ne partent pas de rien : elles sont toujours ritournelles de ritournelles, passage d'un milieu à un autre. (p. 45)

Malgré ce rapprochement très fructueux, J'étais encore insatisfait de ma compréhension de la « composition », la deuxième composante de l'écriture compositionnelle selon Kathleen Stewart et sans doute la plus importante, comme l'indique l'appellation de cette forme d'écriture. Mes recherches ont été rendues difficiles en raison de la généralité du concept de « composition » et donc de la polysémie qu'entraînent les appropriations singulières auxquelles il renvoie et les trop nombreuses utilisations dans des contextes non-pertinents. J'ai laissé tomber, je ne trouvais rien de significatif. Puis, alors que je ne cherchais plus, j'étais dans la recherche diffractive, je trouve un extrait de l'autrice Emma Uprichard :

Lorsque de multiples pratiques sont réunies sous forme de méthodes composées (au lieu de méthodes multiples ou de méthodes mixtes), nous nous retrouvons avec de multiples ensembles ou agencements de méthodes - un maillage de méthodes - qui capturent et composent le monde tel qu'il est et devient continuellement. La capture et la composition nous emmènent au-delà du singulier ou du multiple ; elles ont la capacité de tenir, de plier et de tordre - c'est-à-dire de composer - des parties et des ensembles simultanément.²⁸⁴
(2018, p. 84)

L'autrice y fait une proposition fort intéressante, soit de renverser l'ordre établi des disciplines qui est demeuré dans les « inter-discipline », malgré l'impression de liberté et d'ouverture : les méthodes établies régissent les pratiques. Ce qui est proposé est que ce sont plutôt les pratiques qui dictent les méthodes. Le résultat de ce retournement est qu'« au lieu de méthodes multiples ou de méthodes mixtes », il est plutôt question de « multiples ensembles ou agencements de méthodes » requalifiés de « maillage ». Cette façon de voir la question de la méthode dans la recherche est très poststructuraliste. J'ai déjà traité le concept d'agencements à plusieurs reprises. La recherche est d'abord et avant tout une pratique et c'est dans l'optique d'une pratique et non pas d'un idéal épuré de tout contexte, de toute situation que nous devons disposer la question de la méthode qui, malgré le coup de gueule de Elizabeth St. Pierre pour qui il ne saurait y avoir de méthode pour une recherche en devenir, demeure centrale. Toutefois, il faut regarder autrement le rôle de la méthode dans la pratique de la recherche. Au lieu de voir la méthode comme une suite de règles dont une bonne part sont procédurales, un protocole à suivre lors de la pratique, considérer la méthode un ensemble d'activités dont le but est à la fois de « capter » et de « composer le monde ». Je rajoute à la

²⁸⁴ Traduction libre de : « When multiple practices come together as compound methods (instead of multiple methods or mixed methods), we end up with multiple ensembles or assemblages of method – a mesh of methods – that are capturing and composing the world as it is continuously being and becoming. Capturing and composing take us beyond the singular or multiple; they have the capacity of holding, folding and twisting – that is, compounding – partials and wholes simultaneously. »



relecture que cette posture est tout à fait postdisciplinaire comme vu dans la section précédente.

Capter ou, en traduction littérale « capturer », le monde ? Je me demande si cette idée de « capturer » le monde, n'est pas déjà dans la « collecte des données » par la recherche qualitative ? oui, mais non. Oui dans le sens le plus basique c'est une internalisation du monde, par les sens, par des instruments, par des appareils d'inscription dont parle Bruno Latour dans ses ethnographies de laboratoires scientifiques commentées longuement par John Law dont j'ai discuté certaines idées. Non, parce la méthode ne précède pas pour orienter la perception du monde comme c'est le cas pour la recherche qualitative. Différentes méthodes seront « maillées » à partir des objets et des activités propres aux pratiques et non pas un cadre disciplinaire. Je fais un lien avec le concept d'« epochè » que j'ai toujours trouvé utopiquement stimulant. Ce concept appartient à la phénoménologie de Husserl, repris avec une grande maîtrise et une contribution certaine par Nathalie Depraz (2006) qui propose une méthodologie phénoménologique à la première personne que j'ai abordée dans d'autres projets d'écriture. Je fais un autre lien à partir du verbe « capturer » ou capter, je pense que pour capter, il faut un dispositif de captation et un dispositif de stockage. En écrivant le dernier bout de phase, j'ai senti que je basculais dans la sphère des médias. Les médias comme captation du monde. Pour un, Guy Debors, était un critique virulent de « La société du spectacle » :

Le monde à la fois présent et absent que le spectacle fait voir est le monde de la marchandise dominant tout ce qui est vécu. Et le monde de la marchandise est ainsi montré comme il est, car son mouvement est identique à l'éloignement des hommes entre eux et vis-à-vis de leur produit global. (1967, p. 23)

Une fois toutes ces considérations faites, je fais le lien avec l'extrait de Kathleen Stewart où il est question de la « présence assistante et persistante » de la personne qui pratique la recherche ou l'écriture. Cette « présence assistante » est dotée d'une « agentivité » quant à la perspective de la « capture » du monde qui devient, passant par sa propre perspective, teintée de celle-ci, ne serait-ce que parce que cette « présence assistante » au monde doit être inscrite pour être conservée, une problématique de média. J'ai écrit plusieurs fois le mot « monde » depuis quelques pages. C'est l'enjeu principal de la crise de la représentation : représenter le monde tel qu'il est perçu au travers d'une grille de catégories préalablement établie comme j'ai déjà exposé ou encore « capter » et « composer » le monde, non seulement « tel qu'il est », mais également tel qu'il « devient continuellement ». On est ici dans le devenir, c'est-à-dire le moment présent au moment où il passe pour laisser place à un autre moment présent. Le moment du POST dont je partageais la découverte au début de ce long projet d'écriture et sa fascination pour le devenir. Et les méthodes ? Les méthodes seront assemblées, « maillées » pour la « capture » et la « composition » du « monde tel qu'il est et devient continuellement ». De telles recherches réunissent plusieurs pratiques, et les assemblages de méthodes de capture et de composition sont constitués parce qu'elles sont adaptées aux objets et aux activités qui constituent ces pratiques, et ce, en lien avec le présent et le devenir. L'autrice ajoute une précision



quant à la composition : composer c'est « tenir », « plier » et « tordre » la matérialité du monde. Elle précise que la composition se fait à différentes échelles celle des « parties » et celle « ensembles » de parties, c'est moi qui complète. Elle précise en plus que la composition à chacun des niveaux ne se fait pas consécutivement, mais « simultanément ». Pour moi, bricoleur à mes heures, ces trois actions très tactiles dans leur évocation donc incarnées et entremêlées dans la matérialité du monde font sens avec la composition. Je me demande si cela vaut en musique comme en sculpture ou en danse. Et pour l'écriture maintenant ?

Si je transpose, une écriture compositionnelle est une écriture qui « capture » et « compose » le monde. Cette transposition est tout à fait juste. Une écriture, mon écriture est compositionnelle dans la mesure où j'ai une « présence assistante » au monde, dont je fais l'expérience phénoménale et que je capte le monde par l'entremise de ma perspective, de ma subjectivité. De même pour l'aspect compositionnel de mon écriture qui prend souvent la forme d'un récit de mon processus d'écriture qui est en même temps un processus de recherche, c'est pourquoi je le revendique comme mode ou type de recherche, une « recherche par l'écriture ».

Mais il y a plus, dans composition il y a plus qu'un agencement de méthodes qui sont éventuellement maillées pour une perspective singulière du monde. Non pas d'un monde déjà advenu, à reconstituer et à représenter, littéralement rendre présent à nouveau, mais un monde qui advient au moment présent et qui est en devenir. Il y a aussi, selon moi, un agencement au niveau des éléments qui seront l'objet d'écriture, et, dans mon cas, l'objet de mon récit d'écriture. Je dois me nourrir d'autres sources pour réfléchir la composition comme agencement de contenus. Cathie Pearce et Maggie MacLure proposent une forme de composition alternative à celle de l'écriture de la recherche qualitative :

les écrits fragmentaires qui pratiquent la juxtaposition, le collage ou le montage plutôt que la logique propositionnelle et la structure syntaxique bien formée de la prose conventionnelle²⁸⁵ (2009, p. 256).

J'en suis, je pratique la « juxtaposition », le « collage » et le « montage ». J'introduis beaucoup de citations, trop penseront certains, au point où je me ferai sans doute reprocher que mon texte est un collage de citations, ce qui n'est pas faux, mais incomplet, c'est également un montage. Je convoque autant de voix que j'en ai besoin pour comprendre et je les reproduis longuement et dont, le cas échéant, je traduis scrupuleusement la formulation originale, tout en consignant celle-ci en note, au lieu d'une paraphrase de passages qui viennent conforter l'idée à priori du sujet traité. Ce sont ces voix, à l'instar des méthodes de tantôt qui sont « maillées ». Pour ce qui est de la syntaxe, de la syntaxe de mon écriture, parfois pas toujours, j'écris le flux de ma pensée au moment où je l'écris, moments de grâce, d'autres fois je reviens à « la structure syntaxique bien formée » à laquelle j'ai été dressé depuis tout jeune. Je suis de la génération qui précède l'expression de soi, celle de la « dissertation ». Cette volonté

²⁸⁵ Traduction libre de : « fragmentary writings that practice juxtaposition, collage or montage rather than the propositional logic and well-formed syntactic structure of conventional prose »



d'écrire le flux de ma pensée est en droite ligne avec la présence au présent et le devenir.

Alecia Jackson et Lisa Mazzei dans le prochain extrait m'aident à penser un mode alternatif à la « logique propositionnelle » : le branchement, le branchement d'un élément de contenu à un autre, au niveau micro, celui des extraits ou au niveau macro, celui des sections :

Conceptualiser le processus de branchement est la partie la plus facile. Le mettre en pratique demande beaucoup plus de perspicacité. Brancher pour produire quelque chose de nouveau est un processus constant et continu de fabrication et de défabrication. Un assemblage n'est pas une chose - c'est le processus de fabrication et de défabrication de la chose. C'est le processus d'arrangement, d'organisation, d'assemblage.²⁸⁶ (2012, p. 1)

Cette idée de branchement comme un processus de composition, un « processus constant et continu de fabrication et de défabrication », d'un extrait à l'autre, me parle beaucoup. L'idée de branchement me fait penser à l'écriture rhizomatique, présentée précédemment. Je retrouve également ce processus dans la performativité de l'écriture, fabriquer un énoncé, le relire, le défabriquer pour lui donner une autre orientation. Est-ce que je pratique le branchement dans mon écriture pour « produire quelque chose de nouveau » ? Non certainement pas, je ne crois pas trop à la nouveauté, je suis plus dans la différence. Le branchement des extraits entre eux se fait durant le processus d'écriture. Au niveau macro, le présent bloc de texte en est à son troisième emplacement, ce qui implique à date deux cycles de fabrication défabrication. Au niveau micro de mon écriture, je tisse un fil d'extrait de textes en extraits de textes qui sont, dans un « processus d'arrangement, d'organisation, d'assemblage », « branchés » les uns aux autres. Chacun des extraits est choisi suite à une rencontre avec un auteur. Une fois le branchement effectué, l'écriture se fait autour de chacune des unités que je considère significatives qui composent l'extrait. L'écriture c'est alors littéralement mettre l'extrait en contexte par rapport à son environnement immédiat et pour comprendre les unités significatives les mettre en résonance avec d'autres unités significatives tirées d'autres extraits de textes, par *différance*, intertextualité en marche, mais à partir de rencontres choisies. Une dernière caractéristique de mon écriture est que de branchement en branchement se constitue un fil, d'autres diraient une logique, ce qui vient restreindre le devenir de l'écriture dans le présent où elle se fait, un fil donc, mais un fil qui ne se découvre qu'au fur et à mesure de l'écriture.

Pour terminer sur l'écriture compositionnelle et sur mon écriture en tant qu'écriture compositionnelle, j'ai choisi un extrait de Brian Kumm et Lisbeth Berbary, qui porte en fait sur la recherche postqualitative, mais qui, je trouve, s'applique tout à fait à une écriture compositionnelle, à une écriture, je me rends compte, comme la mienne :

²⁸⁶ Traduction libre de : « Conceptualizing the process of plugging in is the easy part. Putting it to work requires much more acumen. Plugging in to produce something new is a constant, continuous process of making and unmaking. An assemblage isn't a thing — it is the process of making and unmaking the thing. It is the process of arranging, organizing, fitting together. »



[La recherche post-qualitative] comme devenir, est souvent laissée ouverte ou déborde. [Elle] fonctionne en ajoutant plutôt qu'en soustrayant, en élargissant plutôt qu'en soustrayant, et en établissant des liens qui peuvent potentiellement ouvrir, augmenter ou étendre notre façon de penser, de ressentir et de vivre.²⁸⁷ (2018, p. 80)

Comme elle porte sur un objet en devenir, la recherche postqualitative ne connaît pas d'aboutissement, il n'y a pas de rapport final de produit, mais un rapport d'étape, la recherche postqualitative est interrompue au profit d'une autre recherche postqualitative, ou encore une recherche mène à une autre par « branchement ». Je reviens à l'écriture, à mon écriture qui est en devenir, résolument en devenir, après avoir publié un ouvrage, avoir contribué à des ouvrages collectifs, écrit des articles publiés sur papier surtout au début, puis de plus en plus en ligne. J'ai toujours éprouvé un inconfort à ce que ces textes soient des écritures closes, qui sont advenues, qui ont été vivantes, qui ont été un flux, tout au long du processus, mais qui maintenant sont arrêtées, inertes sauf dans leur potentiel de lecture. C'est le contrat me dira-t-on, mais j'ai choisi d'assumer de plus en plus tout au long de l'écriture de cette réflexion sur mon écriture en acte de se comprendre elle-même. Voilà pourquoi j'ai décidé de ne plus parler de mes textes, mais de mes projets d'écriture, des projets qui, quoique parfois en jachère, ne sont et ne seront jamais achevés puisque leur principale caractéristique est d'advenir et d'être en devenir. Déjà, dans une phase préliminaire, agacé par le fait que la publication d'un texte, empêche, sauf lors d'une éventuelle ré-édition, de le modifier au fil de mes découvertes, des nouvelles connaissances que j'acquiers, j'ai choisi d'acheter un nom de domaine WEB à mon nom et de diffuser tous mes écrits sous licence Créative Common, comme c'est indiqué dans le bas des pages de ce texte. En plus de favoriser une large diffusion de ces textes, cette façon de faire me permettait de remplacer les fichiers déposés sur le serveur et de mettre à jour mes textes à ma guise, ce qui leur donnait une potentialité de devenir.

En plus d'être en devenir, Kumm et Berbary précisent que la recherche post-qualitative est « souvent laissée ouverte », il s'agit là d'une conséquence de positionner la pratique de la recherche dans le présent, tout près du devenir et donc soumis à la contingence, ne serait-ce que la disponibilité des sources et de la sérendipité, les occasions de rencontres qui sont réalisées. Donc il n'y a pas ici de « rapport final » qui énonce les connaissances produites par la recherche, il y a plutôt des connaissances en cours de production avec toute l'ouverture que cela comporte. On pourrait au premier abord être étonné du « débordement » de la recherche post-qualitative, cet étonnement est celui pour qui la recherche qualitative vise le réductionnisme, notamment en ne retenant que les données qui correspondent et l'abstraction des connaissances issues de l'analyse alors qu'au mieux une partie des analyses est balancée sans réflexivité aucune en annexe et, à part une section consacrée à la méthodologie, l'écriture est celle des résultats sans égard aux procédés et processus qui ont abouti à

²⁸⁷ Traduction libre de : « Postinquiry, as becoming, is often left open-ended or spilling over. [...] postinquiry works by adding, rather than subtracting ; broadening rather than narrowing; and by connections that potentially open, augment, or expand how we think, feel, and live. »



leur obtention. Depuis que je me suis mis à pratiquer, timidement au début puis de façon de plus en plus affirmée, la recherche par l'écriture et à encourager plusieurs doctorants à ajouter une dimension réflexive et une dimension expressive à leur pratique de recherche, la longueur des textes produits double sinon plus. À titre d'exemple, le présent projet d'écriture a été amorcé pour répondre à un appel à contributions pour un dossier portant sur « Écrire la recherche autrement : regards réflexifs et pratiques contrastées » pour la revue COMMUNICATION²⁸⁸. J'ai écrit, écrit et écrit au fil du devenir, et j'ai débordé, je suis rendu à plus de cent pages et même si j'envisage avoir couvert l'ensemble du projet. Déjà j'ai déjà à quelques reprises débordé de l'intérieur ayant inséré des passages plus ou moins élaborés, dont celui-ci, dans l'écriture déjà réalisée, repartant le devenir de l'écriture par « branchement ». De plus, avant de laisser de côté ce projet d'écriture, de le laisser se faire lire, j'ai prévu insérer une section portant sur l'écriture archéologique dont le point de départ est l'ouvrage de Michel Foucault.

Dans la deuxième partie de l'extrait, les auteurs exposent que la recherche post-qualitative fonctionne en « ajoutant » et en « élargissant » plutôt qu'en « retranchant », voilà pourquoi le débordement et les critiques de ne pas savoir se focaliser, discerner l'essentiel, aboutir. J'ai écrit plus haut, « on va de ritournelle et ritournelle » et puis par juxtaposition, une forme de collage, je pratique le collage. Je m'inspire ainsi d'une pratique de recherche tout aussi postqualitative que la recherche par l'écriture que je pratique : la recherche par le collage d'images telle que présentée par Lynn Butler-Kisber :

Ce processus de collage/écriture est une façon de cartographier la subjectivité.

La méthode spontanée et intuitive du collage fait ressortir des notions plus complexes sur l'expérience, en perturbant et en remettant en question des parcours textuels plus sûrs et plus traditionnels, ce qui conduit à un apprentissage à la fois personnel et significatif.²⁸⁹ (2008, p. 272)

Selon l'autrice, le collage procède de façon « spontanée » et « intuitive », ce qui n'est pas le cas de l'écriture argumentative où les différentes pièces doivent être prévues à l'avance pour « convaincre ». Ce recours à la spontanéité et l'intuition est une remise en question des « parcours textuels plus sûrs et plus traditionnels » dictés par les méthodologies disciplinaires, le terme employé est « perturber », ce qui revient à causer une disruption de la conduite habituelle de la recherche, l'« habitude » de la recherche. Si je transpose à l'écriture, le collage c'est l'agencement et l'organisation des extraits que je choisis qui sont les moteurs de ma recherche par l'écriture.

²⁸⁸ La Revue du département d'information et de communication de l'Université Laval intitulée simplement, pour une parution à l'hiver 2022, Vol 39/1.

²⁸⁹ Traduction libre de : « This collage/writing process is a way of mapping subjectivity. The spontaneous and intuitive method of collage draws out more complex notions about experience, disrupting and challenging safer, more traditional textual routes, leading to learning that is both personal and significant »



Je reviens en terminant à l'extrait de Kumm et Barbary, pour qui la recherche postqualitative a pour but de faire des liens, de relier, d'où l'accent mis sur le branchement comme opérateur de liaison et, parfois, de déliaison. Le principal bénéficiaire des liaisons est le chercheur, sa « subjectivité » et son « expérience », c'est lui qui établit les liens, à partir de lui pour les choix et de la contingence pour établir un éventail de possibilités. Ainsi la pratique de la recherche, et, par extension, la pratique de l'écriture dans la perspective postqualitative devient en partie autotélique et gratifiante, car cette pratique d'établir des liens ou des liaisons permet « potentiellement ouvrir, augmenter ou étendre notre façon de penser, de ressentir et de vivre ».

6.4. *une écriture polyvocale*

La polyvocalité est une forme d'écriture postqualitative. C'est une forme d'écriture que j'aime pratiquer. Avant la présentation détaillée, j'y vais d'une description sommaire : la polyvocalité c'est la propriété d'un texte de comporter plusieurs voix : par exemple celle du chercheur, celle du collaborateur, celle des personnes qui participent à la recherche. Ainsi, pour présenter adéquatement l'écriture polyvocale, il faut présenter le concept de « voix » dans la sphère de la recherche qualitative. Pour faire le lien avec ce qui précède, la présence de la « voix » dans l'écriture, que c'est la trace du sujet qui « assiste à » et qui fait les compositions. Donc l'écriture polyvocale n'est pas différente de l'écriture compositionnelle, elle constitue en fait un niveau supérieur d'organisation de l'écriture, la combinaison ou la composition, d'un certain nombre d'écritures sans ramener celles-ci à une seule et même voix, celle de la personne qui écrit, l'écrivain. Il existe une autre forme de polyvocalité c'est celle de plusieurs voix, mais provenant toutes de l'écrivain.

Avant d'aller plus loin dans la discussion sur la polyvocalité, j'examine le concept de la « voix » dans les recherches qualitatives. Cette préoccupation pour la « voix » est apparue avec la pratique ethnographique avec une posture interprétative. Une posture postpositiviste préconise l'effacement des traces d'énonciation dans l'écriture des résultats de la recherche. De même, le chercheur aura bien pris soin d'éliminer tous les biais qui ont pu survenir durant la recherche, on parlerait dans ce cas de la neutralité de la « voix » et donc la subjectivité du chercheur. Le résultat est que « Ça écrit ». La posture interprétative de la pratique ethnographique est inspirée de la phénoménologie qui met l'accent sur l'expérience et de l'herméneutique qui met l'accent sur l'interprétation. Une interprétation est toujours le fait d'un sujet qui « donne du sens » au monde perçu, au monde vécu, au monde de la vie à partir de son expérience vécue qui est toujours incarnée et située, l'expérience est toujours vécue par le corps dans un temps et un espace donnés. Si on se souvient bien, c'est justement cette « donation de sens » qui est mis en cause lors du rejet de la subjectivité par certains ouvrages poststructuralistes et les méthodes non représentatives que je viens de présenter. Par ailleurs, une fois accepté que la voix du « chercheur » peut être présente et assumée dans l'écriture, entre en ligne de compte l'autorité de cette voix. Autorité qui donnera lieu à une crise de légitimité puis qu'elle ramène toutes les autres voix à une sorte de discours indirect libre, et que ce faisant des choix autoritaires sont



effectués ce qui vient gommer des particularités qui ne sont pas retenues ou qui sont lissées en lien avec la volonté de l'écrivain. Il y a d'ailleurs eu un tel mouvement qui s'inspirait de la déconstruction derridienne qui visait à déconstruire cette voix autoritaire, qu'elle soit masculiniste, cisgenre, colonisateur, pour faire entendre les voix marginalisées des femmes, des *queer*, des colonisés, etc. par incapacitation (*empowerment*) de celles-ci.

Dans un texte consacré à la « voix » que je vais commenter, les autrices Alecia Youngblood Jackson et Lisa Mazzei rapportent que pour Yvonna Lincoln et Egon Guba, dans leur texte séminal sur les « controverses des paradigmes de recherche » repris plusieurs fois depuis 1994 où il était alors question de « dialogue de paradigmes de recherche », la voix est l'un des principaux problèmes auxquels est confronté le paradigme poststructural ²⁹⁰ (2009, p. 3) Au début de l'introduction de leur ouvrage, Jackson et Mazzei citent les explications de Lincoln et Guba quant à l'avènement de « la voix » dans la recherche qualitative, citation que je reproduis ici :

En même temps que les chercheurs prenaient conscience que leurs textes créaient des réalités abstraites, ils étaient plus conscients que les lecteurs devaient « entendre » leurs informateurs, ce qui leur permettait d'entendre les mots exacts (et, parfois, les indices paralinguistiques, les interruptions, les pauses, les arrêts, les départs, les reformulations) des informateurs.²⁹¹ (p. 1)

Critiques de la « voix » unique utilisée dans les compte-rendus de recherches qualitatives, les autrices, rappellent le présupposé de la transparence qui sous-tend cette notion de « voix » : « il a été supposé que la voix peut dire la vérité de la conscience et de l'expérience. »²⁹² (p. 1) Plus loin, elles recommandent d'« examiner la façon dont la voix est médiée, contrainte, déterminée et même marchandisée. »²⁹³ (p. 5) Ce sera une des critiques de ceux qui participent au mouvement de la recherche postqualitative.

Je reviens au texte de Yvonna Lincoln et Egon Guba qui dans une section consacrée à la question de la voix soulèvent les problèmes reliés à la notion de « voix » ou à son absence :

La voix est un problème à plusieurs niveaux, tout simplement parce qu'elle a fini par signifier beaucoup de choses pour différents chercheurs. Autrefois, la seule

²⁹⁰ Traduction libre de : « voice is one of the major issues confronting the poststructural paradigm »

²⁹¹ Traduction libre de : « As researchers became more conscious of the abstracted realities their texts created, they became simultaneously more conscious of having readers 'hear' their informants — permitting readers to hear the exact words (and, occasionally, the paralinguistic cues, the lapses, pauses, stops, starts, reformulations) of the informants. »

²⁹² Traduction libre de : « it has been assumed that voice can speak the truth of consciousness and experience »

²⁹³ Traduction libre de : « examine how voice is mediated, constrained, determined, and even commodified »



voix appropriée était la "voix de nulle part" - la "présence pure" de la représentation, comme le dit [Patti] Lather (2007).²⁹⁴ (2011, p. 123)

Puis, les deux auteurs mentionnent, sans le nommer comme tel, la nécessité et le bienfait d'une pluralité des voix dans le cas des recherches participatives dont la voix peut signifier non seulement d'avoir un vrai chercheur - et la voix d'un chercheur - dans le texte, mais aussi de laisser les participants à la recherche parler pour eux-mêmes,²⁹⁵ (p. 123)

Ils indiquent que les « textes performés » ont le pouvoir de donner un accès immédiat aux émotions, je complèterais aux affects :

Les textes performés, en particulier, confèrent une immédiateté émotionnelle aux voix des chercheurs et des participants à la recherche²⁹⁶ (p. 123)

Je fais le lien avec le « moi expressif » dont j'ai traité précédemment. Plus loin, les auteurs spécifient que la découverte de sa « voix » et l'entraînement sinon la dé-alienation qui mène à l'écriture de celle-ci demande une démarche introspection/explicitation et une mise en récit :

C'est aussi un travail qui s'inscrit dans les pratiques de la réflexivité et de la narrativité, sans lesquelles il est impossible d'obtenir une voix de vérité (partielle).²⁹⁷ (p. 124)

Je reviens au texte de Jackson et Mazzei qui, dans l'extrait suivant, justifient le recours à la pluralité des voix, à une écriture polyvocale, par les contextes « qui sont eux-mêmes désordonnés et contraints. »²⁹⁸ (2009, p. 1) Déjà on retrouvait cette idée d'un monde désordonné ou d'une réalité désordonnée chez John Law, comme vu précédemment. Pour ce qui est d'être « contraints », les contextes sont à la fois situés et soumis à la contingence.

Pour terminer avec Jackson et Mazzei, je retiens un extrait qui vient recadrer la présomption de « vérité » de la voix :

²⁹⁴ Traduction libre de : « Voice is a multilayered problem, simply because it has come to mean many things to different researchers. In former eras, the only appropriate voice was the "voice from nowhere"—the "pure presence" of representation, as Lather (2007) terms it. »

²⁹⁵ Traduction libre de : « voice can mean not only having a real researcher—and a researcher's voice—in the text, but also letting research participants speak for themselves, »

²⁹⁶ Traduction libre de : « Performance texts, in particular, give an emotional immediacy to the voices of researchers and research participants »

²⁹⁷ Traduction libre de : « This is also work that is embedded in the practices of reflexivity and narrativity, without which achieving a voice of (partial) truth is impossible. »

²⁹⁸ Traduction libre de : « within contexts that are themselves messy and constrained »



ces pratiques restent attachées aux notions de voix héritées de la métaphysique
 - la voix présente, stable, authentique et auto-réfléchie. La voix est toujours
 « là » pour chercher, récupérer et libérer.²⁹⁹ (p. 2)

Les autrices font relever de la « métaphysique » une conception de la voix « vraie » parce qu'« authentique » de façon « stable », conception qu'elles rejettent au profit de la performativité de la voix, de son agentivité. À la relecture, je me rends compte que les autrices confèrent à la « voix » une incapacitation (*empowerment*). Ce qui est dit ici pour la voix convient également à l'écriture. Une écriture pour « chercher », il en a été maintes fois question jusqu'ici, particulièrement dans le postdisciplinaire où une section y est consacrée. Mais cet extrait m'amène à continuer de penser la recherche par l'écriture, jusqu'à maintenant mon idée était que j'écrivais la recherche en la faisant. D'abord je me rencontre que dans ma conception de l'écriture, il y avait, sans le faire ressortir, ma propre voix, ce que j'associais au concept de « moi expressif » de la postmodernité. Ensuite s'est initiée une réflexion sur le pourquoi je fais de la recherche par l'écriture. Jackson et Mazzei proposent que c'est pour « récupérer » et « libérer ». Qu'est ce que je récupère avec la recherche par l'écriture ? je récupère des connaissances à partir des rencontres avec des auteurs desquels je commente des extraits, souvent à partir d'autres extraits, je m'approprie de ces connaissances en les commentant, en les lisant pour les découper en unités signifiantes et en les ré-écrivant dans mes propres mots à partir de mes propres connaissances, ce qui me permet de faire des liens, d'établir des relations. Maintenant la délicate question de la « libération », libération de quoi je me demande ? Libération des méthodologies qualitatives, libération des cadres disciplinaires ou interdisciplinaires, libération de mon ressenti, quoique pas trop présentement. Libération des autres ? je me demande. De quoi ? Je n'arrive pas à trouver dans mon écriture. Par contre, si je substitue « disséminer » je tombe pile sur la grande motivation de ma pratique de la recherche par l'écriture : la dissémination. Je suis professeur universitaire depuis plus de 25 ans, j'aime enseigner, j'aime diriger des recherches de 2^e et 3^e cycles, particulièrement en recherche-crédation. Qu'est-ce que je veux disséminer ? je veux disséminer les connaissances issues de mes quêtes et de l'écriture de leur poursuite. Je veux également disséminer la recherche par l'écriture en tant que façon de faire et le faire reconnaître par le monde universitaire comme un mode valable de recherche, à la fois postdisciplinaire et postqualitatif.

L'écriture polyvocale semble convenir particulièrement bien à l'entretien, l'entrevue, ou encore au groupe de discussion qui sont captés et retranscrits de façon à conserver, comme le soulignent Lincoln et Guba, dans un extrait transcrit au début de cette section « les indices paralinguistiques, les interruptions, les pauses, les arrêts, les départs, les reformulations » Je présente deux extraits où la polyvocalité en lien avec l'entretien est abordé. D'abord Lisa Mazzei, dans un ouvrage au titre programmatique :

²⁹⁹ Traduction libre de : « these practices remain attached to notions of voice inherited from metaphysics — voice as present, stable, authentic, and self-reflective. Voice is still 'there' to search for, retrieve, and liberate. »



*Le silence habité dans la recherche qualitative : mettre la théorie poststructurale au travail*³⁰⁰ décrit la forme que prennent les textes de la recherche postqualitative :

Nos textes, sous la forme de données générées à partir d'entretiens avec les participants, sont ingérables, polyvocaux, impossibles à contenir, et pour cette raison, nous continuons à rechercher les multiples significations, voix, couches - non pas dans l'espoir d'apprendre le secret, mais dans l'espoir de rester fidèle à la passion d'une recherche sans fin.³⁰¹ (2007, p. 26)

Plusieurs tenants de la recherche postqualitative considèrent les données comme premières par rapport au cadre théorique dont seront tirées les catégories qui serviront aux analyses et par rapport aux analyses que nous pourrions en faire, alors que pour la recherche qualitative disciplinaire entretient avec les données un rapport inverse, ce qui a pour effet de canaliser la signification et les connaissances qui pourront être tirées de la recherche vers une certaine unicité sinon cohérence. Ainsi très brièvement Maggie MacLure, pour une, illustre l'agentivité des données au moyen d'une métaphore, celle du scintillement, par un récit d'expérience rédigé avec une écriture incarnée, sensible :

Certains détails - un fragment de note de terrain ou une image vidéo - commencent à scintiller, attirant notre attention. À ce moment, les choses ralentissent et s'accroissent en même temps. D'une part, le détail arrête la traversée apathique par notre attention de la surface de l'écran ou de la page qui contient les données, intensifiant notre regard et nous faisant nous arrêter pour le creuser à l'intérieur, pour y trouver un sens.³⁰² (2010, p. 282)

Quant à elle Mirka Koro-Ljungberg propose avec la notion de *data-wants*, que je traduirais par « données-veux », une inversion du flux de la connaissance en reconnaissant aux données un désir ou une volonté de contrôle.³⁰³ (2015, p. 48). Reconnaître une agentivité aux données change la perspective des méthodes de la recherche qualitative qui ont pour but de réduire le grand volume des données obtenues en sélectionnant celles qui sont pertinentes au regard des grilles de catégories constituées lors de la constitution du cadre théorique :

l'énergie potentielle des données pour déplacer les choses et transformer la recherche, le fait étant que, même sans jamais vraiment savoir ce que "les données veulent", les chercheurs sont tenus de considérer les données comme

³⁰⁰ Traduction libre de : « Inhabited silence in qualitative research: putting poststructural theory to work. »

³⁰¹ Traduction libre de : « Our texts, in the form of data generated from interviews with participants, are unmasterable, polyvocal, not containable, and because of this, we continue to search for the multiple meanings, voices, layers—not in hopes of learning the secret, but in hopes of remaining true to the passion of endless inquiry. »

³⁰² Traduction libre de : « Some detail – a fieldnote fragment or video image – starts to glimmer, gathering our attention. Things both slow down and speed up at this point. On the one hand, the detail arrests the listless traverse of our attention across the surface of the screen or page that holds the data, intensifying our gaze and making us pause to burrow inside it, mining it for meaning. »

³⁰³ Adaptation libre de : « the notion of “data-wants” is used as a reference to data’s desire for, or wanting of, “control” in order to enable qualitative scholars to think differently about reversed knowledge flows. »



multiples, incertaines et changeantes au lieu d'être réductionnistes, fixes et d'emblée « connaissables ». Même si l'on ne connaît pas les « désirs des données », il se passe quand même quelque chose.³⁰⁴ (p. 49)

Je reviens sans plus tarder à l'extrait de Lisa Mazzei, qui refuse de contraindre la multiplicité et la diversité des données que contiennent les transcriptions d'entrevues. Bien au contraire, elle compose avec cette multiplicité en adaptant les objectifs de sa recherche. Au lieu de pratiquer la réduction dont que j'ai précédemment décrite à plusieurs reprises, la réduction des données par catégorisation pour à terme aboutir à une signification convergente, sinon univoque, du phénomène étudié. Elle cherche plutôt à colliger « les multiples significations, voix, couches » sans pour autant les ramener à une hypothèse ou à la réponse à un questionnement formulées préalablement à la « cueillette ». En ce sens, Mazzei et Koro-Ljungberg dans le dernier extrait partagent le même point de vue. Je continue avec la finale de l'extrait de Mazzei où je ramène la finalité de la recherche exprimée avec vigueur soit « l'espoir de rester fidèle à la passion d'une recherche sans fin » à la thématique du devenir propre à la recherche postqualitative. En terminant avec cet extrait de Mazzei, une petite remarque à propos de « l'espoir d'apprendre le secret », finalité qu'elle attribue sans doute à la recherche qualitative. Un lien avec l'herméneutique ancienne que je vais écrire, l'herméneutique ancienne qui était pratiquée sur des textes sacrés par des initiés, des maîtres. Cette herméneutique ancienne qui était enseignée au Moyen âge, la scholastique, et je ne peux m'empêcher de penser que la composante recherche de la fonction professorale en SHS que l'on connaît aujourd'hui, mais sans marchandisation ni méritocratie, découlent de ces pratiques anciennes. On disait qu'un texte était hermétique lorsque son contenu était inaccessible à la lecture par des non-initiés, il était qualifié ainsi en raison du dieu Hermès et me re-voilà dans le muthos à avoir envie de fouiller sur Internet explorer ces histoires, et échapper un instant à ma tâche d'écriture.

Toujours à propos de l'écriture polyvocale qui semble convenir particulièrement bien à l'entretien, voici un extrait de Lene Tanggaard où elle justifie la polyvocalité par la nécessité de préserver la divergence des différentes voix :

afin de considérer l'entrevue comme une création sociale de sens et de récits personnels, il est nécessaire de reconnaître l'existence possible de conflits, d'oppositions et de luttes entre les différents discours exprimés dans l'entrevue.³⁰⁵ (2009, p. 1505)

Pourquoi ce refus net d'arbitrer, de lisser, de prendre parti au détriment de la lisibilité de l'écriture polyvocale. Par lisibilité, j'entends ici une lecture-interprétative plutôt

³⁰⁴ Traduction libre de : « data's potential energy to shift things and transform research, the point being that without ever really knowing what "data wants," researchers are bound to *consider data as multiple*, uncertain, and shifting instead of reductionist, fixed, and always already "knowable." Even though "data's desires" may not be known, something is still happening. »

³⁰⁵ Traduction libre de : « in order to view interviewing as a social creation of meaning and personal narratives, it is necessary to acknowledge the possible existence of conflicts, opposition, and struggle between the different discourses voiced in the interview. »



qu'une lecture de premier niveau qui doit chercher ses repères qui peuvent prendre une forme syntaxique, typographique, ou encore d'une mise en page. Une fois la signalétique établie au début du texte et respectée, la lisibilité de premier niveau est assurée, même si les lecteurs ne sont pas trop habitués. J'ai fait la rencontre de Gillian Byrne qui dans l'extrait qui suit s'intéresse à la lecture des textes polyvocaux et au double refus de la hiérarchie des « voix » impliquées dans la recherche et surtout le refus d'une « résolution finale d'auteur » :

des textes ouverts qui incluent de nombreuses voix, points de vue, langues en usage en refusant une résolution finale d'auteur. Il est possible que l'indétermination relative d'un tel texte permette un éventail d'actualisations³⁰⁶ (2017, p. 48)

Il faut être bien clair : la « résolution finale d'auteur », ne peut être, à mon avis, complètement évitée, l'« auteur » c'est le versant « incarné » de la pratique de l'écriture et de la pratique de l'édition d'écriture, dont on ne peut, même à des fins idéologico-épistémologiques, nier l'existence et surtout la présence dans l'écriture sous forme de traces, de tournures, d'énoncés, de constructions, d'agencements, et, en tout premier lieu, en tant que « porteur » du projet d'écriture. Maintenant la deuxième moitié de l'extrait. Il est d'abord question de l'« indétermination relative » des textes polyvocaux. « Indétermination » de quoi je me demande. Du contenu ? De la signification ? Du message ? Des voix qui s'entrecroisent tout au long de l'écriture de la recherche ? L'avantage de cette « indétermination relative », à laquelle on s'habitue plus facilement qu'il n'y paraît à première vue, est que le lecteur est appelé à intégrer par lui-même les différentes voix qui s'entrecroisent tout au long de l'écriture. En fait c'est la lecture qui doit changer de comprendre la signification d'un texte à prendre activement part à l'élaboration, la construction, le dévoilement de la signification. Si certains lecteurs y voient un embêtement, d'autres se sentiront « incapités » (*empowered*) de faire du sens, de participer à la donation de sens, ou tout simplement d'assister, au sens d'« être présent à » comme l'écriture non représentative dite « compositionnelle ». Par ailleurs, du point de vue de l'écriture, pour être en adéquation avec la lecture rénovée devenue « incapacitée » à lire la pluralité des voix singulières assemblées par l'auteur en fonction de son propre projet d'écriture, projet qui est quand même impacté par le déploiement dans le présent de l'écriture, dans la mesure où le projet n'est pas considéré comme immuable, mais soumis au devenir de l'acte. Tanggaard à la fin de l'extrait, assimile la lecture à une actualisation du résultat de l'écriture par agencement de voix. Le principe de multiplicité qui est appliqué aux « voix » dans l'écriture s'applique également aux lectures singulières qu'en feront les personnes, d'où l'« éventail d'actualisations ».

Pour le plaisir de rompre le rythme et le ton qui sont lents et lourds, j'insère ici un très bel extrait sur l'écriture polyvocale, fruit d'une rencontre avec l'écriture de

³⁰⁶ Traduction libre de : « creating open texts that include many voices, views, languages in use and thus denying a final authorial resolution. The possibility is that the relative indeterminacy of such a text allows a spectrum of actualizations »



Nathaniel Kohn, qui dès l'an 2000 a écrit ce très beau passage sur l'écriture polyvocale et les textes qui en résultent :

De telles façons d'écrire [de façon polyvocale] peuvent créer des espaces où des voix nombreuses et variées se frottent les unes aux autres dans l'interaction et la juxtaposition, en se côtoyant, en s'entremêlant. Ces textes deviennent alors des créatures vivantes et mouvantes, changeantes et expérimentales.³⁰⁷ (2000, p. 505)

Il n'y a pas que les entrevues qui se prêtent à l'écriture polyvocale, Diana Parry et Corey Johnson, étendent la pratique de l'écriture polyvocale aux « pratiques analytiques créatives » dont il a déjà été question dans le présent projet d'écriture :

Par conséquent, les chercheurs qui utilisent la PAC [pratiques analytiques créatives] tentent activement de diffuser leur propre autorité en partageant l'autorité du compte et/ou en créant des textes plus dialogiques et polyvocaux.³⁰⁸ (2007, p. 125)

En plus de nous renseigner sur l'approche à la recherche postqualitative de la sphère où se pratique l'écriture polyvocale soit les « pratiques analytiques créatives », les pratiques de recherches qui mobilisent la création. J'ajouterais la création artistique ou médiatique et j'inclurais dans cet ensemble de pratiques, le « moi expressif » de la postmodernité sous toutes les formes qu'il puisse prendre.

Dans le prochain extrait, Paula Saukko fait remarquer que la polyvocalité n'est pas seulement le cas de figure exposé jusqu'à présent, soit la juxtaposition de la voix de différentes personnes ou groupe, mais également que la polyvocalité peut être celle de plusieurs voix à l'intérieur d'une même personne, celle qui écrit :

la polyvocalité ne doit pas seulement signifier le recours à différentes perspectives individuelles ou de groupe, mais peut également être appliquée pour donner un sens aux multiples voix qui s'expriment à travers l'expérience vécue de tout individu.³⁰⁹ (2010, p. 65)

Ainsi à titre d'exemple, trois voix pourraient être convoquées dans l'écriture d'une thèse : la personne citoyenne, la personne universitaire, les affects de la personne impliquée dans la recherche.

Je donne le mot de la fin à Lisbeth Barbary, dont j'apprécie beaucoup les travaux, qui inclut les textes polyvocaux dans les recherches qualitatives actuelles soit les recherches désignées généralement par postqualitatives :

³⁰⁷ Traduction libre de : « Such ways of writing [polyvocality] can create spaces for many and varied voices to rub up against each other in interaction and juxtaposition as they whiz around, by and through each other. These texts then become living and moving, changeable, experimental creatures. »

³⁰⁸ Traduction libre de : « Consequently, researchers who use CAP actively try to diffuse their own authority by sharing authoritativeness of the account and/or creating more dialogic and polyvocal texts. »

³⁰⁹ Traduction libre de : « What this quote exemplifies, is that polyvocality does not only have to mean resorting to different individual or group perspectives, but can also be applied to make sense of the multiple voices that speak through any individual's lived experience. »



plusieurs recherches qualitatives actuelles [...] s'éloignant encore plus des attentes quantitatives de généralisation, de validité, de fiabilité, de catégories discrètes, de réduction des données pour se concentrer sur la transférabilité, la cristallisation, les conceptualisations rhizomatiques et les textes polyvocaux ³¹⁰ (2015, p. 31)

Pour clore, je réfère à quatre textes polyvocaux disponibles en ligne. Les trois premiers composés de deux voix sont dialogiques :

Paquin, L.-C. et Béland, M. (2015). Dialogue autour de la recherche-crédation. *Media/n*, 11(3). (version française originale)

<http://lcpaquin.com/publi_pdf/Dialogue_autour_de_la_recherche-creation.pdf>

Paquin, L.-C. et Noury, C. (2018). Définir la recherche-crédation ou cartographier ses pratiques ? . *Découvrir magazine*, ACFAS.

< <https://www.acfas.ca/publications/decouvrir/2018/02/definir-recherche-creation-cartographier-ses-pratiques> >

Paquin, L.-C. et Noury, C. (2020). Petit récit de l'émergence de la recherche-crédation médiatique à l'UQAM et quelques propositions pour en guider la pratique. *Communiquer : La communication à l'UQAM*, 103-136.

< <https://journals.openedition.org/communiquer/5042> >

et le plus polyvocal à date :

Paquin, L.-C., Noury, C., Duff, T. et Létourneaux, É. (2019). Coécriture à trois voix sur des pratiques de recherche-crédation performatives. Dans Collet, M. et E. Létourneau (dir.), *Art, performance, manoeuvre, coefficients de visibilité*. Besançon : Les Presses du réel.

< http://lcpaquin.com/publi_pdf/PAQUINNOURYLETOURNEAUDUFF_prepubl.pdf >

6.5. une recherche diffractive

[23/04/2020 14:48] J'en suis presque rendu au dernier type d'écriture postqualitative : l'écriture diffractive. J'ai croisé de nombreuses fois le terme « diffraction » dans les textes des tenants d'une recherche postqualitative d'allégeance néo matérialiste. Lors de la recherche bibliographique, par Google Scholar et par dépouillement des répertoires et des revues spécialisées, les deux s'entrecoupant très souvent. À ce stade-ci le terme « diffraction » pour moi renvoie à Donna Haraway, à qui l'on doit également le concept de « connaissance située », qui a fait de la « diffraction » une pratique féministe et de Karen Barad, formée en physique quantique, qui a proposé une théorie de « réalisme agentiel »³¹¹ avec tout un appareillage conceptuel afférent, théorie qu'elle a déployée en méthode, théorie qui est reprise par des auteurs qui se réclament de la

³¹⁰ Traduction libre de : « many current qualitative inquiries [...], moving even farther away from quantitative expectations of generalizability, validity, reliability, discrete categories, data reduction towards focusing on transferability, crystallization, rhizomatic conceptualizations, and polyvocal texts »

³¹¹ Traduction libre de : « agential realism »



recherche postqualitative d'allégeance néo matérialiste. C'est ce que je sais de la « diffraction » jusqu'ici.

Plutôt que d'emprunter le chemin convenu qui consisterait à d'abord lire attentivement les ouvrages de Haraway et de Barad, je saute immédiatement à la recherche d'auteurs qui en font la synthèse et la mettent en œuvre, en application sur des cas singuliers. Je commence ma recherche par une requête dans ma base de données bibliographique³¹² personnelle constituée au fil des huit dernières années. Résultats : 642 occurrences dans 65 documents, je choisis le tri par « pertinence », la pertinence étant ... je ne sais pas trop. Je cherche et trouve :

la fréquence de la chaîne recherchée dans le texte, en termes absolus (nombre d'occurrences) et en termes relatifs (nombre d'occurrences par rapport au nombre total de mots dans le document).³¹³

Je n'avais pas depuis quelques années de pratique assidue pris conscience de la puissance de discrimination qu'un ordonnancement des contextes d'occurrences de cette façon. Par ailleurs, il faut quand même être consciencieux, et utiliser la première source pour se faire une idée, mais continuer à parcourir la liste jusqu'à la dernière occurrence. Il faut se rappeler que la pertinence dont il est question est cette du nombre d'occurrences et non pas de la pertinence de celles-ci. Une pratique ancienne (1982 à 1994) de la recherche par l'« analyse de textes par ordinateur », à laquelle je me souviens avoir fait référence, m'a appris que souvent, se trouvent dans les événements rares, ici les basses fréquences d'occurrences, des occasions de rencontres potentiellement significatives avec des textes. Rien ne remplace l'examen par le chercheur lui-même et non pas médiée par un algorithme et, depuis peu, par l'intelligence artificielle.

Le texte identifié comme le plus pertinent est un ouvrage consacré aux méthodes de recherches interdisciplinaires³¹⁴, à lui tout seul, l'ouvrage comporte 58 occurrences sur les 642 occurrences réparties dans 65 documents. À l'intérieur d'un même ouvrage, les occurrences sont présentées dans l'ordre de leur apparition. Je fais « dérouler », défiler la liste et la première rencontre que je fais est celle d'un extrait d'Emma Uprichard où l'autrice assemble en une formulation les principaux éléments de la « diffraction » en tant que méthode :

Diffracter est une façon de représenter la multiplicité du monde et de reconnaître la façon dont chaque « coupure » méthodologique met en lumière certains enchevêtrements de visibilités et d'invisibilités.³¹⁵ (2018, p. 84)

Je lis que la méthode par « diffraction » est en lien avec « la multiplicité du monde », mais, quant à moi, je remplacerais le mot « représenter » qui est objet de tant de

³¹² Consultation effectuée le 23 avril 2020, il y avait à ce moment-là 4554 entrées.

³¹³ Documentation en ligne de Adobe Acrobat, consultée le 23 avril 2020.

³¹⁴ *Routledge handbook of interdisciplinary research methods*

³¹⁵ Traduction libre de : « Diffracting is a way of representing the multiplicity of the world and acknowledging the ways in which every methodological 'cut' illuminates tangled in/visibilities. »



controverses par « rendre-compte », faire le « compte-rendu ». Il est également question dans l'extrait de « coupure méthodologique », je me demande ce que cela veut dire. Je me tourne vers le texte de Emma Uprichard et Leila Dawney qui porte sur la « diffraction des données », non pas pour faire coller une méthode à l'appareillage conceptuel de la « diffraction » qui pour comprendre l'application de ce que pourrait être une méthode par « diffraction ». Je retrouve cette idée de « coupure méthodologique » attribuée à Haraway et Barad :

les méthodes produisent des « coupures » [...] . La diffraction s'intéresse à la manière dont les données produites par différentes méthodes peuvent à la fois fragmenter et interrompre l'objet d'étude.³¹⁶ (2019, p. 19)

Les autrices spécifient qu'il s'agit d'une approche pertinente dans le cas où les données ne peuvent être traitées par une approche intégrative des données :

[dans] les cas où les données ne s'intègrent pas ou ne sont pas « cohérentes » et où l'on fait valoir que cela peut être dû à la nature désordonnée de l'objet de l'étude.³¹⁷ (p. 20)

Cette question de la « cohérence », littéralement aller ensemble, ou encore de la *convergence* qui permet un peu de flou dans les bordures, les franges, d'où les « objets frontières », est primordiale. Le problème est que les méthodologies des recherches qualitatives disciplinaires sont réductionnistes et donc auront tendance à ne pas traiter ou à écarter les données « ne s'intègrent pas » à l'hypothèse, à la problématique, au cadre conceptuel duquel sont tirées les catégories qui seront indexées au contenu lors de l'analyse de contenu ou de discours. L'alternative au réductionnisme serait l'intégrationnisme, soit l'intégration des données provenant de différentes méthodes de diverses disciplines réunies en une inter-discipline :

Dans l'ensemble, la possibilité d'intégration des données réside dans la mesure où les données provenant de différentes méthodes peuvent être interprétées ensemble de manière significative.³¹⁸ (p. 20)

Ce que j'ai surtout vu c'était des jeux de pouvoir entre les disciplines, d'autant que les sciences naturelles, de la vie ou appliquées sont « scientifiques » et entraînent dans leur sillage les sciences humaines et sociales. J'ai été témoin à titre de commissaire professeur de la faculté de communication à la Commission des études d'une grave crise dans les « sciences de l'environnement » entre une faction autour des sciences biologiques n'acceptait pas les arbitrages méthodologiques et, sans doute, idéologique avec les SHS. Dans le cas où les « données provenant de différentes méthodes » ne peuvent pas « être interprétées ensemble de manière significative », la tentation est

³¹⁶ Traduction libre de : « methods produce “cuts” [...] Diffraction pays attention to the ways in which data produced through different methods can both splinter and interrupt the object of study. »

³¹⁷ Traduction libre de : « instances where data do not integrate or “cohere” and argue that this may be due to the messy nature of the object of study. »

³¹⁸ Traduction libre de : « Overall, the possibility of data integration lies in the extent to which data from different methods can be interpreted together in a meaningful way. »



grande de forcer l'intégration, ce qui selon les autrices est une « erreur épistémologique » :

« Forcer » l'intégration des données en augmentant un niveau d'abstraction sans preuve suffisante pour le faire pourrait être une erreur épistémologique.³¹⁹ (p. 23)

Voilà que reviennent les « coupures » méthodologiques. Dans l'extrait qui suit, Uprichard et Dawney

à la suite de Barad (2007), on peut imaginer que la recherche produit des « coupures ». Des méthodes différentes peuvent produire des coupures très différentes, mais une même méthode peut très en produire aussi. Ces coupures produisent des « êtres-matières » différents ; elles rendent certains aspects visibles, mais pas d'autres et ce processus a des effets sociaux.³²⁰ (p. 19)

J'ai eu beaucoup de difficulté avec la traduction de « *matterings* ». Les dictionnaires en ligne me renvoyaient à « importance », « quelque chose d'important », le traducteur automatique proposait « effet », je n'étais pas satisfait. J'ai décidé de procéder à une restriction sur la requête en conjoignant « *matterings* » et « *postqualitative* », Mon intuition était bonne, il y avait un bon nombre de résultats pertinents à filtrer avec plus d'attention. Je trouve une réponse dans le texte de Brian Kumm et Lisbeth Berbari dont certains extraits ont précédemment été convoqués dans une autre discussion. Les auteurs confirment mon intuition que ce terme avait plus à voir avec la matière que l'importance, une traduction littérale pourrait « l'être matière », ce qui dans la perspective du réalisme spéculatif est le dénominateur commun, d'où cette expression de « *plate* » qui qualifie l'ontologie, le fondement de toutes choses :

L'ontologie aplatie éloigne l'être humain du sommet de l'existence, en tant qu'arbitre du sens. Cela rompt complètement avec l'humanisme, car il n'y a plus d'agent ou de sujet entièrement autonome, rationnel, unifié, situé au-dessus du non-humain. Au contraire, l'humain se trouve désormais sur un plan aplati, non plus au-dessus, mais à côté d'autres « êtres-matières ». Pas à côté de la matière, mais une partie de la matière.³²¹ (2018, p. 74, les guillemets sont de moi)

Je reviens à l'extrait de Uprichard et Dawney et la principale caractéristique des « coupures méthodologiques » qui est la production de différentes formes de visibilité

³¹⁹ Traduction libre de : « “forcing” data integration by going up a level of abstraction without sufficient evidence to do so, could be committing an epistemological fallacy. »

³²⁰ Traduction libre de : « ‘following Barad (2007), we can imagine research producing “cuts.” Different methods may produce very different cuts, but the same method may well do too. These cuts produce different “matterings”; they make some aspects visible but not others and this process has social effects. Hence, we begin with the premise that observers and phenomena are always entangled; the methodological cut produces them as separate, and in doing so, produces different forms of visibility and invisibility. »

³²¹ Traduction libre de : « Flattened ontology removes human beings from the apex of existence, as the arbiter of meaning. This thoroughly breaks from humanism because there is no longer an entirely autonomous, rational, unified agent or subject situated above the non-human. Rather, now the human is on a flattened plane, not above but beside other matterings. Not apart from, but a part of, matter. »



et, par conséquent, d'invisibilité. Je cherche depuis quelque temps à trouver un exemple de « coupure méthodologique » dont il est question ici et qui me permettrait de valider ma compréhension de ce concept opératoire, central à la « diffraction » et de sa portée sur la recherche et, ultimement, sur notre compréhension du monde, du « monde la vie ». J'évoque de mémoire, sans doute avec de grandes défaillances, une recherche interdisciplinaire qui croisait les neurosciences et les sciences des religions et qui avait pour objet l'étude des crises mystiques de personnes en prière. Après avoir fait une imagerie magnétique des parties du cerveau, les chercheurs se sont rendu compte qu'il s'agissait de la même zone du cerveau qui était sollicitée que pour la méditation ou ... l'orgasme, d'où une « coupure méthodologique » entre cette mesure de l'activité du cerveau et le compte-rendu de l'expérience vécue de la personne qui relève de la phénoménologie. Pour terminer la comparaison, il reste à déterminer, ce qui est rendu visible et ce qui, par conséquent, est rendu invisible.

Uprichard et Dawney précisent que « faire des coupures » est un processus qui est toujours « partiel » en raison de l'inversion de la visibilité que la coupure provoque, coupure qui en retour « porte les traces du processus » :

En d'autres termes, le processus de faire de la recherche, de faire des coupures, sera toujours partiel et portera toujours les traces du processus de recherche entrepris. [...] Les méthodes produisent des objets, et des méthodes différentes peuvent produire des objets d'apparence très différente, même lorsqu'ils sont censés étudier la même entité sociale.³²² (p. 24).

La deuxième partie de l'extrait est consacrée à la variabilité, à la diversité des résultats de chacune des méthodes sur un même objet, d'où les « coupures ». Les autrices précisent que les coupures ont des implications politiques, au sens anglo-saxon de toucher la communauté, la société :

une coupure produisant une forme particulière de visibilité qui a eu des implications politiques par son utilisation dans la construction des idées et des imaginaires.³²³ (p. 24)

Pour en finir avec les « coupures », dans le prochain extrait les autrices citent Karen Barad pour ajouter des précisions à propos de celle-ci en lien avec la matérialité :

Les coupures sont des processus de délimitation qui, à travers ce qu'elles révèlent ou dissimulent, se matérialisent. Comme les appareils que Barad (2007) décrit, nous suggérons que les méthodes sont les « conditions matérielles de la possibilité et de l'impossibilité de se matérialiser ; elles mettent en œuvre ce qui

³²² Traduction libre de : « In other words, the process of doing research, of making cuts, will always be partial and will always bear the traces of the research process undertaken. [...] Methods produce objects, and different methods can produce objects that look quite different, even when they are purportedly investigating the same social entity. »

³²³ Traduction libre de : « a cut producing a particular form of visibility that has had political implications through its use in the construction of ideas and imaginaries »



sera matérialisé et ce qui est exclu de la matérialisation ». ... et, ce faisant, les méthodes sont des « pratiques d'établissement de limites. » (p. 148) »³²⁴ (p. 24)

Je me rends compte à la lecture de l'extrait que si, dans un précédent extrait, la « coupure » provoquait un changement au régime de visibilité des phénomènes objet de recherche, elle agit au niveau de la matérialité, déterminant ce qui sera matérialisé et ce qui sera « exclu de la matérialisation. Voilà pourquoi les méthodes vues comme des « pratiques d'établissement de limites. ».

Je poursuis mon exploration du texte de Uprichard et Dawney. Un peu plus loin les autrices abordent la « diffraction » en tant que telle. D'abord le phénomène en physique :

En physique, la « diffraction » est le changement de direction des ondes lorsqu'elles rencontrent un obstacle ou se chevauchent avec d'autres ondes. Les vagues d'eau, par exemple, se déplacent dans les coins, autour des obstacles et à travers les ouvertures, comme on peut le voir dans le changement de configuration des vagues lorsqu'elles heurtent les bateaux et les murs dans un port.³²⁵ (p. 26)

Les autrices poursuivent en citant d'abord Karen Barad, puis Donna Haraway. La première citation reprend le phénomène physique :

Comme le dit Barad (2007, p. 28), « la diffraction est liée à la façon dont les vagues se combinent lorsqu'elles se chevauchent et à la flexion et à l'étalement apparents des vagues lorsqu'elles rencontrent un obstacle ».³²⁶ (p. 26)

C'est par l'entremise de Donna Haraway que les autrices font le pont entre la signification « littérale » de la « diffraction » et un usage métaphorique pour débattre des questions liées à la recherche universitaire et prendre une position postqualitative :

Donna Haraway utilise ce terme comme une métaphore optique et une approche de la recherche et de l'enquête scientifique qui va à l'encontre de la « réflexion ». En tant que tel, son but n'est pas de représenter ailleurs l'objet sous une forme différente, de donner une « nouvelle image » de l'objet de recherche, mais plutôt de prêter attention aux motifs de différence, de mouvement et d'enchevêtrement.³²⁷ (p. 26)

³²⁴ Traduction libre de : « Cuts are boundary-drawing processes that, through what they reveal or conceal, come to matter. Like the apparatuses that Barad (2007) describes, we suggest that methods are the “material conditions of possibility and impossibility of mattering; they enact what matters and what is excluded from mattering”. . . and in doing so, methods are “boundary-making practices” (p. 148). »

³²⁵ Traduction libre de : « “Diffraction” in physics is the change in direction of waves as they encounter an obstruction or overlap with other waves. Water waves, for example, travel around corners, around obstacles, and through openings, as can be seen in the changing patterns of waves as they come up against boats and walls in a harbor. »

³²⁶ Traduction libre de : « As Barad (2007, p. 28) puts it, “diffraction has to do with the way waves combine when they overlap and the apparent bending and spreading out of waves when they encounter an obstruction.” »

³²⁷ Traduction libre de : « Donna Haraway uses the term as an optical metaphor and approach to research and scholarly enquiry that stands counter to “reflection.” As such, its aim is not to represent the object in



Haraway défend une posture non représentationnelle, « qui va à l'encontre » des méthodologies réflexives, non représentationnelle parce qu'il ne s'agit pas de transposer, de trans-former, transcrire l'objet de recherche, non représentationnelle parce qu'il ne s'agit pas non plus de lui « donner une nouvelle image ». Une méthodologie « diffractive » s'intéresse plutôt « aux motifs de différence, de mouvement et d'enchevêtrement » que présente l'objet ou le phénomène à l'étude. Il s'agit là pour moi de la formulation la plus concise, claire et compréhensible d'une méthodologie « diffractive ». Je vais revenir sur ces « motifs » à la fin de cette section lorsque je vais me questionner sur l'écriture « diffractive » et dans quelle mesure mon écriture est ou pourrait être diffractive. Un peu plus loin, les autrices, citent encore Karen Barad, mais cette fois pour élaborer à propos des spécificités d'une « méthodologie diffractive » :

Selon Barad (2007, 30), « la méthodologie diffractive respecte l'enchevêtrement des idées avec d'autres matérialités alors que les méthodologies réflexives ne le respectent pas. En particulier, il faut une méthode adaptée à l'enchevêtrement des appareils de production, qui permette des analyses généalogiques de la manière dont les frontières sont produites plutôt que de présumer à l'avance qu'il s'agit d'ensembles de bons vieux dualismes.³²⁸ (p.26)

Encore une fois je remarque que Karen Barad propose une méthodologie résolument dans le néo-matérialisme, entre autres en portant son attention sur les « enchevêtrements » au lieu de présumer à l'avance qu'il s'agit de « dualismes » ou de les réduire à l'état de « dualismes ». La méthode que Barad propose est l'analyse « généalogique » de la production des frontières pour disposer des « enchevêtrements », entre les « idées » et les matérialités, au sens exposé précédemment, dont les « appareils de production ». Tout de suite me vient en tête l'intérêt qui a été porté aux objets « frontières » (Trompette et Vinck, 2009) ainsi qu'aux espaces que ces objets occupent, me vient en tête également la notion de « liminalité » qui est apparue en anthropologie pour désigner les rituels et autres rites de passage.

Après un long préambule, les autrices présentent enfin les caractéristiques d'une pratique de recherche qui serait « diffractive » :

Par conséquent, la diffraction est une pratique qui consiste à s'occuper de la relationnalité, du processus et du désordre dans l'objet qui est toujours incomplet, et à réfléchir à la façon dont les chercheurs et les pratiques de recherche participent à cet objet en devenir implique de s'occuper et d'expérimenter des motifs d'interférence, d'embrasser et même de jouer avec

a different form elsewhere, to make a “new picture” of the research object, but instead to pay attention to patterns of difference, movement, and entanglement. »

³²⁸ Traduction libre de : « According to Barad (2007, 30), “diffractive methodology is respectful of the entanglement of ideas and other materials in ways that reflexive methodologies are not. In particular, what is needed is a method attuned to the entanglement of the apparatuses of production, one that enables genealogical analyses of how boundaries are produced rather than presuming sets of well-worn binaries in advance. »



la contamination et l'enchevêtrement pour voir ce qui se passe et exposer la complexité du monde.³²⁹ (p. 27)

Dans la première partie de l'extrait, les autrices envisagent la « diffraction » comme une « pratique » et non pas comme un concept ou la description d'un phénomène. Elles précisent de quoi s'occupe la pratique de la « diffraction » : de la « relationnalité », des « processus » et du « désordre » de l'objet d'étude ou de recherche. Moins familier avec le concept de « relationnalité », je cherche et fait la rencontre d'un texte de Dominique Meunier, une collègue, qui fournit cette explication de la « « relationnalité »

l'usage du terme « relationnalité » plutôt que « relation » permet à la fois de souligner la nature relationnelle des liens entre les éléments mobilisés, mais aussi de renforcer l'idée de l'action, de quelque chose qui se passe, qui surgit au moment où il y a mise en relation. Dans le même sens que John L. Austin (1962) parle de performativité, la « relationnalité » est ce qui arrive, l'occurrence, dans l'ici et le maintenant. Autrement dit, la mise en relation n'est pas la même chose que la « relationnalité ». (2007, p. 326)

Je comprends que la « relationnalité » c'est le phénomène de la « mise en relation » telle qu'elle advient dans une situation donnée avec sa dynamique d'action et de lien. En tant que phénomène, la « relationnalité » favorise le surgissement, l'émergence, l'apparition. Ainsi, je retiens la performativité de « relationnalité » dans « l'ici et maintenant ». Dans une perspective « diffractive », les objets de recherches seront toujours incomplets, contrairement à la recherche qualitative dont l'écriture n'intervient une fois la recherche achevée.

Je reviens maintenant à l'extrait de Uprichard et Dawney, où les autrices nous indiquent de quoi est composée la pratique de la « diffraction », ou encore comment la causer ou l'entretenir : en « s'occupant » ou entretenant « des motifs d'interférence ». Ce qui est intéressant ici, c'est de constater que dans les approches « diffractives » ne se cantonnent pas dans l'observation le monde, mais, performatives, elles « s'occupent » de « modèles d'interférence ». Pour comprendre ce qu'est un « modèles d'interférence », je retourne au texte. Au fil du texte, je crois comprendre que les « interférences » et les « différences ». Les autrices évoquent les origines de l'approche diffractive, la physique quantique :

Les appareils de diffraction étudient les effets de ces interférences et différences³³⁰ (p. 26)

Je reste sur ma faim, j'ai l'impression de tourner en rond. Je trouve un autre extrait :

³²⁹ Traduction libre de : « Hence, diffraction is a practice of attending to relationality, process, and messiness in the always-incomplete object, and thinking about how researchers and research practices participate in this becoming-object involves attending to and experimenting with interference patterns, embracing, and indeed playing with contamination and entanglement to see what happens, and to expose the complexity of the world. »

³³⁰ Traduction libre de : « Diffraction apparatuses study the effects of such interference and difference. »



La diffraction peut être comprise comme une pratique de recherche qui reconnaît sa participation à la construction du monde, qui rend visible sa propre interférence et les divers effets matériels qui en découlent.³³¹ (p. 27)

Je suis perplexe. Est-ce des « modèles d'interférence » desquels on s'occupe et avec lesquels nous faisons des expérimentations ? ou encore l'« interférence » est une composante inhérente de la pratique de la recherche diffractive ? Je tente une autre voie, par l'étymologie. L'action d'« interférer » provient de l'assemblage de « au-travers » et de « porter », puis je consulte le CRNTL³³² C'est d'abord un phénomène qui relève de la physique : « *Vibrations qui interfèrent; faire interférer deux rayons.* » Puis au figuré « Se rencontrer, se combiner, agir conjointement, souvent d'une manière propre à se modifier, se renforcer ou se contrarier ». Puis je baisse les yeux et, dans les petits caractères de la section consacrée à l'histoire du mot, je trouve : « Emprunt à l'anglais *to interfere* « se frapper l'un l'autre, s'entrechoquer » d'où « s'entremêler, conjuguer ses effets ». Ainsi en anglais, le terme ajoute une dimension comment dire percussive, énergétique, voire antagoniste. Je reviens à l'extrait. Je lis qu'il faut s'occuper des « modèles d'interférence », j'en déduis des modèles existants, quels modèles ? fournis par qui ? trouvés où ? construits comment ? Je tente de conciler les deux extraits l'interférence est à la base de l'approche « diffractive », elle a une dimension performative : elle produit « divers effets matériels » qui sont en fait des retombées de la recherche, avec le changement de régime de visibilité. Les autrices invitent non seulement à s'occuper, mais à mener des expérimentations avec les « modèles d'interférence » Il reste le dernier énoncé qui, il me semble, fournit deux types d'interférences : la « contamination » et l'« enchevêtrement ». En écrivant ces deux termes, il me vient qu'une forme de contamination provient de l'enchevêtrement même, une contamination à l'interne de l'écheveau, par intense proximité, contrairement à ce que l'on pourrait considérer comme une contamination externe, au contact du « désordre » du monde de la vie. Je comprends que la pratique « diffractive » consiste à s'approprier, à « embrasser » et même à « jouer », ce qui donne un aspect ludique à la pratique, lui ajoute une dimension performative. La finale de l'extrait est programmatique : « exposer la complexité du monde », ce qui s'inscrit tout à fait dans la visée de la recherche postqualitative. Tout un programme, tout un espace de liberté, d'initiative voire de créativité

Au fil de mes recherches, j'étais tombé sur un texte d'une professeure suédoise, Hillevi Lenz Taguchi, mais, suite à une première lecture, je l'avais laissé de côté parce que je le trouvais trop difficile d'accès sans connaissances préalables sur le sujet. Je me crois en mesure de l'aborder maintenant. Cet autrice écrit à propos d'« Une approche diffractive pour analyser des données d'entrevues »³³³ Dans l'extrait suivant,

³³¹ Traduction libre de : « diffraction can be understood as a research practice that acknowledges its participation in world-making, which makes visible its own interference and its various material effects. »

³³² Consulté le 29 avril 2020.

³³³ Traduction libre de : « A diffractive and Deleuzian approach to analysing interview data »



elle mobilise les thèmes et concepts de la corporéité du chercheur, de la « matérialité des données », de surtout « devenir [du chercheur] avec les données » :

Je comprends l'analyse diffractive comme un engagement incarné avec la matérialité des données de recherche : un devenir avec les données en tant que chercheur. Comprenant le corps comme un espace de transit, une série de systèmes ouverts en interaction avec l'« environnement » matérialiste et discursif, les analyses diffractives constituent des engagements transcorporels avec les données. [...] Cela implique une reconceptualisation de l'acte même de la pensée en tant que processus transcorporel d'engagement, allant au-delà de l'idée de réflexivité et d'interprétation en tant qu'activités mentales intérieures se déroulant dans l'esprit du chercheur compris comme séparé des données.³³⁴ (2012, p. 265)

Le chercheur qui mobilise l'analyse « diffractive » engage son corps à interagir avec l'environnement « matérialiste et discursif » et à « s'engager avec les données » de la recherche et de s'engager avec le devenir des données, s'engager avec les données dans le devenir de la recherche. Dans la dernière partie de l'extrait, l'autrice contraste l'approche d'« engagement » avec les données de la pratique « diffractive » et l'approche habituelle de la recherche qualitative où le chercheur, distinct des données, interprète celles-ci et réfléchit sur son interprétation. Autant l'interprétation que la réflexivité, étant des « activités mentales intérieures », n'ont pas de prise avec « la matérialité des données de recherche ». Un peu plus loin, l'autrice critique la réflexivité et la réflexion parce qu'ils donnent l'illusion qu'il est possible d'atteindre une position essentielle ou immuable :

Alors que la réflexivité ou la réflexion invite à l'illusion de refléter des positions essentielles ou fixes, la diffraction implique le traitement en continu des différences.³³⁵ (p. 268)

Elle précise que l'engagement avec les données par le chercheur dans le devenir d'une recherche, se fait par « le traitement en continu des différences ». Cette différenciation est également une transformation.

Pour compléter ma compréhension de la recherche « diffractive » ou de l'usage de la « diffraction » en recherche, je me tourne vers un texte de Vivienne Bozalek et Michalinos Zembylas. J'y lis que la diffraction peut être :

³³⁴ Traduction libre de : « I understand diffractive analysis as an embodied engagement with the materiality of research data: a becoming-with the data as researcher. Understanding the body as a space of transit, a series of open-ended systems in interaction with the material-discursive 'environment', diffractive analyses constitute transcorporeal engagements with data. [...] This implies a reconceptualisation of the very act of thinking as a transcorporeal process of engagement, going beyond the idea of reflexivity and interpretation as inner mental activities taking place in the mind of the researcher understood as separated from the data. »

³³⁵ Traduction libre de : « Whereas reflexivity or reflection invites the illusion of mirroring of essential or fixed positions, diffraction entails the processing of ongoing differences. »



comprise comme un processus consistant à être attentif à la manière dont les différences se font et aux effets de ces différences³³⁶ (2017, p. 112)

J'y lis également que la diffraction est

fondée sur une ontologie relationnelle, un processus continu dans lequel la matière et le sens sont co-constitués.³³⁷

Au sujet de la réflexivité qui est rejetée par la pratique « diffractive », je lis que

la métaphore visuelle de la réflexion n'est certainement pas nouvelle, mais elle est plutôt utilisée depuis la philosophie de la Grèce antique. La réflexion, en tant que phénomène physique du miroir, a été utilisée comme métaphore pour exprimer une activité mentale intérieure dans laquelle une personne prend du recul et se regarde elle-même dans le but de réfléchir à sa vie et peut-être de la changer.³³⁸ (p. 112)

À la lecture de cet extrait à la lumière des précédents, je vois que la réflexivité qui était prisee chez certains tenants de la recherche postqualitative est ici rejetée comme étant représentationnelle des états intérieurs, mentaux du chercheur, ce qui est complètement déconnecté du rapport de son corps aux données. Les auteurs, comme les précédents que j'ai cités, remontent le fil de la diffraction de Donna Haraway à Karen Barad qui, par emploi métaphorique, littéralement en transportant un concept de la physique quantique aux sciences humaines et sociales, en fait

une approche méthodologique axée sur la différence et l'enchevêtrement de la matière et du sens, en utilisant les idées de la physique quantique de Niels Bohr.³³⁹ (p. 115)

Plus loin, j'apprends que ces « enchevêtrements » de la « matière » et du « sens » constituent « les phénomènes discursifs de la matière »³⁴⁰ (p. 115) Quant au rejet de la réflexivité considéré cantonné dans l'agentivité humaine, c'est au profit d'un un « enchevêtrement » d'agentivités, une agentivité distribuée :

Le processus réflexif suppose une agentivité humaine qui travaille seule et de façon intentionnelle ; le processus diffractif reconnaît au contraire que l'agentivité individuelle est enchevêtrée avec d'autres agentivités, et cette prise

³³⁶ Traduction libre de : « a process of being attentive to how differences get made and what the effects of these differences are. »

³³⁷ Traduction libre de : « Diffraction is thus predicated on a relational ontology, an ongoing process in which matter and meaning are co-constituted. »

³³⁸ Traduction libre de : « First of all, the visual metaphor of reflection is certainly not new, but rather it has been used since ancient Greek philosophy. Reflection as the physical phenomenon of mirroring has been used as a metaphor to express an inner mental activity in which someone is taking a 'step back' and looking into his or her self for the purpose of thinking about one's life and perhaps changing it. »

³³⁹ Traduction libre de : « diffraction as a methodological approach focusing on difference and the entanglement of matter and meaning, using ideas from Niels Bohr's quantum physics. »

³⁴⁰ Traduction libre de : « material-discursive phenomena »



de conscience a des implications éthiques et matérielles importantes qui doivent être examinées.³⁴¹ (p. 123)

J'écris depuis plusieurs pages que la réflexivité est rejetée par la pratique de la recherche diffractive pour une question d'agentivité. À ce propos ma position en est une d'intégration, j'accepte en tant que chercheur qui pratique une forme de recherche postqualitative, la recherche par l'écriture, et dont l'écrire est résolument POST, j'accepte de partager d'enchevêtrer mon agentivité à toute agentivité touchée par mon écriture, non seulement j'accepte, mais j'en fais un principe. Toutefois cela n'altère pas ou n'invalide pas la place de la réflexivité dans la recherche, cela altère cependant la cible de la réflexion, il ne s'agit plus de s'écrire « devant le miroir », mais d'écrire en continu l'expérience du devenir de l'enchevêtrement des agentivités en cause dans la recherche que je poursuis par l'écriture. À propos de l'enchevêtrement, se fait : « à travers des êtres [qui sont] enchevêtrés à travers et avec d'autres objets et êtres. »

Simon Ceder s'intéresse lui aussi à la « diffraction », mais en tant que méthodologie dans ce qui semble être sa thèse :

La diffraction sera décrite dans cet article comme une méthodologie reposant sur trois piliers : la multiplicité, l'affirmativité et la créativité.³⁴² (2015, p. 1)

Je crois que le mieux est de passer en revue ces trois « piliers ». La multiplicité est celle des données (p. 4), des intrants (p. 4). Pour ce qui est de l'« affirmativité », on le retrouve associé à la lecture (p. 3) Dans le court extrait qui suit l'auteur assemble les trois piliers en un énoncé :

La diffraction est une stratégie affirmative qui utilise des réalités multiples afin de créer de nouveaux concepts et de nouvelles philosophies.³⁴³ (p. 3)

Ainsi j'apprends que la créativité de la méthodologie diffractive est la création de concepts. Cette créativité se manifeste également dans l'établissement de lien, de « connexions productives » :

Sur le plan méthodologique, la diffraction consiste à trouver des connexions productives au lieu de limiter l'analyse à un exercice de classification critique.³⁴⁴ (p. 3)

Auparavant l'auteur avait pris soin de signifier le changement intervenu dans le point de départ de l'enquête, ce n'est plus une recherche centrée sur un « objet », comme on dit « mon objet de d'étude » ou « mon objet de recherche » avec comme présupposé que

³⁴¹ Traduction libre de : « The reflexive process assumes a human agency that works alone and intentionally; the diffractive process instead acknowledges that individual agency is entangled with other agencies, and this realization has important ethical and material implications that must be examined. »

³⁴² Traduction libre de : « Diffraction will in this paper be described as a methodology relying on three legs: multiplicity, affirmativity and creativity. »

³⁴³ Traduction libre de : « diffraction is an affirmative strategy using multiple realities in order to create new concepts and philosophies. »

³⁴⁴ Traduction libre de : « Methodologically, diffraction is about finding productive connections instead of limiting the analysis to a critical classification exercise. »



les objets sont stables et indépendants de l'observation ou de la captation par des dispositifs ou instruments ou encore de la « construction » qui en est faite. À cet effet, dans les textes de méthodologie constructivistes on indique comment « construire » son objet de recherche. Le changement proposé est de partir du phénomène, soit de « la relation elle-même » et de suivre les « relata », des parties de relations qui découlent de cette relation :

Le point de départ de la philosophie n'est pas une entité séparée, qui est décrite de diverses manières selon la perspective. Au contraire, les phénomènes, la relation elle-même est le point de départ, et les parties de la relation - la relata - découlent de la relation.³⁴⁵ (p. 2)

Ceder, précise plus loin la notion de « relation » dans le contexte de la méthode « diffractive » en l'étendant à l'« interaction » :

Comme les relations ne sont pas des rencontres entre des entités séparées, les textes et autres objets d'étude sont déjà en interaction entre eux et avec le chercheur.³⁴⁶

je comprends que ce ne sont pas des « rencontres entre des entités séparées », mais un ensemble d'interactions entre ces entités et le chercheur. Un peu plus loin, l'auteur convoque Rosi Braidotti qui propose la notion de « traces affectives » qu'il serait erroné d'assimiler à l'affection, elle renvoie plutôt à la théorie des affects sur laquelle je me suis précédemment penché. :

La nouvelle théoricienne matérialiste Braidotti (2010a) ajoute que « l'accent n'est pas mis sur la représentation ou la citation, mais sur les traces affectives, sur ce qui reste, ce qui reste, ce qui s'est en quelque sorte accroché et est resté, les traînées et les sentiments de la lecture et du processus cognitif » (p. 414). Les traces affectives sont dans ce document considérées comme conjointes avec l'aspect affirmatif.³⁴⁷ (p. 3)

L'auteur s'approprie la notion de « traces affectives » et les classe aux côtés du pilier de « l'affirmativité ». Au lieu d'une approche « représentationnelle », qui est source de vives critiques qui viennent d'auteurs d'approches diversifiées, mais regroupées sous l'appellation « postqualitatives ». Avant de passer à un autre extrait, je veux revenir sur l'énoncé de Braidotti qui reprend l'idée de « trace », une forme d'inscription qui a la particularité de révéler un objet, et par extension, un phénomène « en creux », la trace révèle en quelque sorte une présence par l'absence. Braidotti passe de la trace au reste, « ce qui reste » une fois la soustraction de matière faite, du reste elle passe à la

³⁴⁵ Traduction libre de : « The starting point of philosophy is not separated entities, which is described in various ways dependent on perspective. Instead, the phenomena, the relation itself is the starting point, and the parts of the relation – the relata – derives from the relation. »

³⁴⁶ Traduction libre de : « As relations are not meetings between separate entities, texts and other objects of study are instead already intraacting together with each other and with the researcher. »

³⁴⁷ Traduction libre de : « New materialist theorist Braidotti (2010a) adds that "The focus is not on representation or citation, but on the affective traces, on what is left over, what remains, what has somehow caught and stuck around, the drags and the sentiments of the reading and the cognitive process" (p. 414). The affective traces is in this paper considered as joint with the affirmative aspect. »



« trainée » qui est une forme de trace, mais dont le geste qui l’a produit est esquissé ou révélé lors de la « lecture » et « le processus cognitif » je complète par le « processus cognitif » de la perception et de l’interprétation. Dans les deux cas, « ce qui s’est en quelque sorte accroché et est resté » en termes d’affects durant et après la « trainée » ainsi que les sentiments suscités font partie de la subjectivité, de l’expérience de la « vie vécue » par le chercheur qui utilise une méthodologie diffractive.

Cette idée de « trace » me parle beaucoup en lien avec l’écriture, mon écriture, c’est ce que vais bientôt aborder, Ceder donne ensuite comme exemple une utilisation par Lisa Mazzei de la « diffraction » dans un cadre méthodologique, dans cet extrait il est question d’une partie importante de la méthodologie : l’analyse des données :

Mazzei (2014) utilise l’analyse diffractive comme alternative au codage des données. Au lieu de se concentrer sur ce que le chercheur fait avec les données, l’accent est mis sur l’ouverture à ce que les données font au chercheur. Ainsi, cette analyse diffractive prend en considération les forces intra-actives des données et du chercheur.³⁴⁸ (p. 4)

Les particularités de la méthodologie que Mazzei qualifie de « diffractive » propose une alternative aux méthodes qualitatives qui pratiquent le « codage » à partir d’une grille de catégories établies au début de la recherche à partir d’un cadre théorique ou conceptuel. Mazzei inverse la perspective, au lieu de se concentrer sur l’agentivité que le chercheur exerce habituellement sur les données, elle propose une « ouverture » du chercheur à l’agentivité des données sur lui. Alors que la forme que prend l’agentivité du chercheur sur les données est connue et prescrite par les manuels de méthodologie qualitative, l’inverse qui est proposé n’est pas directement nommé sinon que désigné comme étant des « forces » qualifiées d’« intra-actives », soit actives à l’intérieur de cette relation du chercheur avec les données de la recherche. Quelles sont ces forces ? En l’absence de réponse dans le texte, j’aurais tendance à penser que ces forces ne sont ni des signes, ni des symboles, ni de l’ordre du langage, mais de l’ordre des affects. La proposition ici est semblable à d’autres autrices de la recherche postqualitative où le chercheur est « agi » par les données de sa recherche : Koro-Ljungberg avec la notion « donnée-veux » et Maggie MacLure au moyen de la métaphore, du scintillement des données.

En terminant je mets en discussion ou plutôt en résonance l’extrait de Uprichard et Dawney où la finalité d’une approche diffractive était d’« exposer la complexité du monde » avec un extrait d’un texte de Lenz Taguchi, citée précédemment, qui proposait elle aussi une « analyse diffractive des données » qui nécessitait un engagement du chercheur avec la matérialité des données, un engagement dont une dimension pour elle est d’être « incarné », elle indique l’objectif de l’analyse diffractive :

³⁴⁸ Traduction libre de : « Mazzei (2014) uses the diffractive analysis as an alternative to coding data. Instead of focusing on what the researcher does with the data, the focus is on being open towards what the data does to the researcher. Hence, this diffractive analysis takes into consideration the intra-active forces of data and researcher. »



L'analyse diffractive repose également sur la capacité du chercheur à rendre la matérialité intelligible de manière nouvelle et à imaginer d'autres réalités possibles présentées par les données : un réel au-delà de ceux produits par les processus de reconnaissance et d'identification dans les interprétations réflexives ou les perspectives ou positionnements discursifs.³⁴⁹ (2012, p. 267)

L'autrice confère un programme grandiose à la pratique de l'analyse diffractive : « rendre la matière intelligible de manière nouvelle » et à « imaginer d'autres réalités possibles présentées dans les données ». Je les prends un par un. Je me demande comment s'y prennent les tenants d'un nouveau matérialisme pour rendre la matérialité intelligible. Je complète au mieux la pensée, par interpolation. L'enjeu consiste à rendre intelligible la « matérialité » du monde d'une manière autre, qualifiée ici de « nouvelle », que celle de la recherche qualitative qui exerce une agentivité que je qualifierais de forte sur les données à partir des théories et concepts fournis par la perspective disciplinaire, autant sur les aspects symboliques que sur la matérialité du monde. Le programme de l'analyse diffractive consiste également à : « imaginer d'autres réalités possibles présentées dans les données ». En termes clairs je comprends que le chercheur qui s'ouvre à l'inconnu, laisse l'agentivité des données s'exercer sur lui, serait en mesure d'« imaginer d'autres réalités possibles », je complète par « qu'il ne présentait même pas ». Je remarque que l'autrice utilise le mot « imaginer » plutôt que « découvrir » qui relève de « processus de reconnaissance et d'identification dans les interprétations réflexives » une méthodologie d'inspiration herméneutique qui « produit » du réel.

Je fais un lien avec l'ethnographie d'un laboratoire de Bruno Latour et Steve Woolgar, tel que rapporté par John Law que j'ai cité précédemment lorsque j'ai abordé le thème du « désordre » du monde, voici sa présentation des travaux et contributions de Latour et Woolgar :

En octobre 1975, un jeune philosophe français arrive à l'Institut Salk de San Diego. Appelé Bruno Latour, il écrira plus tard que « sa connaissance des sciences est inexistante, sa maîtrise de l'anglais est très faible »). Il a observé le travail des endocrinologues du Salk Institute pendant près de deux ans, puis a écrit un livre à ce sujet avec le sociologue des sciences Steve Woolgar. Appelé *Laboratoire de la vie*, celui-ci est paru en 1979 et, avec les livres d'un ou deux autres¹⁵, a contribué à créer un nouveau domaine, celui de l'ethnographie des sciences.³⁵⁰ (2004, p. 18)

³⁴⁹ Traduction libre de : « Diffractive analysis also relies on the researcher's ability to make matter intelligible in new ways and to imagine other possible realities presented in the data: a real beyond those produced by processes of recognition and identification in reflexive interpretations or discursive perspectives or positionings. »

³⁵⁰ Traduction libre de : « In October 1975 a young French philosopher arrived at the Salk Institute in San Diego. Called Bruno Latour, he later wrote that his 'knowledge of science was non-existent; his mastery of English was very poor' (Latour and Woolgar 1986, 273). He watched the work of the Salk Institute endocrinologists for nearly two years and then wrote a book about it with sociologist of science Steve Woolgar. Called *Laboratory Life*, this appeared in 1979 and, with books by one or two others,¹⁵ helped to create a new field, that of the ethnography of science. »



Je complète le titre à l'aide de Worldcat³⁵¹ : *La Vie de laboratoire : la Production des faits scientifiques*³⁵². Dans cette deuxième portion du titre de l'ouvrage se situe à mon avis la plus grande contribution du jeune Latour, les faits sont le produit de dispositif d'inscription. Il se trouve à étendre le constructivisme jusqu'alors appliqué uniquement à la construction de la connaissance scientifique dans les pratiques scientifiques :

Les ethnographes de la science sont généralement plus ou moins constructivistes. C'est-à-dire qu'ils soutiennent que la connaissance scientifique est construite dans les pratiques scientifiques. Cela, il faut le noter, n'est pas du tout la même chose que de dire qu'elle est construite par les scientifiques. Nous verrons donc que les pratiques comprennent et impliquent des instruments, des architectures, des textes - en fait, toute une série de participants qui vont bien au-delà des personnes.³⁵³ (p. 19)

De plus, selon Law, Latour et Woolgar mettent l'accent sur la matérialité du processus particulièrement celui d'inscription qui a tendance à être fondu à l'« arrière-plan »³⁵⁴ (p. 20). Il en va de même pour tous les autres aspects matériels :

des réalités particulières sont construites par des pratiques et des dispositifs d'inscription particuliers. Permettez-moi d'insister sur ce point : les réalités sont construites. Pas par les gens. Mais dans les pratiques rendues possibles par les réseaux d'éléments qui composent le dispositif d'inscription - et les réseaux d'éléments dans lesquels ce dispositif d'inscription réside. Les réalités, disent-ils, n'existent tout simplement pas sans leurs dispositifs d'inscription correspondants. Et, au moins implicitement, ils disent aussi que ces dispositifs d'inscription - et encore plus leurs produits particuliers - sont des arrangements élaborés et en réseau qui sont plus ou moins incertains, plus ou moins capables de tenir ensemble, et plus ou moins précaires.³⁵⁵

Dans ce long extrait, Law rapporte que Latour et Woolgar énoncent que sont « des réalités particulières » qui sont construites par des « pratiques » et des « dispositifs

³⁵¹ Consulté le 3 mai 2020.

³⁵² Traduction de : « Laboratory Life: The Social Construction of Scientific Facts »

³⁵³ Traduction libre de : « The ethnographers of science are usually more or less constructivist. That is, they argue that scientific knowledge is constructed in scientific practices. This, it should be noted, is not at all the same thing as saying it is constructed by scientists. Thus we will see that practices include, and imply, instruments, architectures, texts – indeed a whole range of participants that extend far beyond people. »

³⁵⁴ Reformulation d'une Traduction libre de : « the process of producing the traces melts into the background »

³⁵⁵ Traduction libre de : « particular realities are constructed by particular inscription devices and practices. Let me emphasise that: realities are being constructed. Not by people. But in the practices made possible by networks of elements that make up the inscription device – and the networks of elements within which that inscription device resides. The realities, they are saying, simply don't exist without their matching inscription devices. And, implicitly at least, they are also saying that such inscription devices – and even more so their particular products – are elaborate and networked arrangements that are more or less uncertain, more or less able to hold together, and more or less precarious. »



d'inscription particuliers », reconnaissant une forme d'agentivité sur la construction de la réalité. Une telle perspective renverse la croyance qu'il y a une réalité au-dehors et que nos expériences et nos instruments, appareils, dispositifs sont en mesure de capter des faits à même cette réalité. Les auteurs vont au bout de leur raisonnement en affirmant que les réalités « n'existent tout simplement pas sans leurs dispositifs d'inscription correspondants. » C'est un des débuts ou ce sont des précurseurs du néo-matérialisme. La dernière partie de l'extrait préfigure la théorie des Acteurs-réseaux qui a rendu Latour célèbre et de la méthode d'analyse qui permet de l'opérationnaliser dans des ethnographies singulières. Pour en revenir à l'extrait de Lenz Taguchi sur l'analyse diffractive, celle-ci vise également à sa façon « à rendre la matérialité intelligible ». Je termine pour maintenant, cette exploration de l'analyse diffractive pour en arriver à la question centrale de ce projet d'écriture, que j'ai voulue transversale à une exploration des différents POST, est-ce qu'une écriture peut être diffractive ? quand ? et surtout comment ? et en dernière instance est-ce que mon écriture est diffractive ?

6.6. *une écriture diffractive*

J'ai délibérément choisi de ne pas situer l'écriture et mon écriture en particulier au fur et à mesure que je déploie un parcours, procédé que j'ai utilisé à date. J'ai délibérément choisi de croiser l'analyse diffractive avec l'écriture et mon écriture en particulier à la fin du parcours dans une section que j'aurais pu intituler « écriture diffractive, la diffraction et mon écriture, mon écriture de la diffraction ». J'ai fait ce choix pour plusieurs raisons, d'abord parce que ce passage par l'univers conceptuel de la mécanique quantique m'effrayait, puis en découvrant et en me concentrant sur la « diffraction », la tâche m'est apparue peu à peu réalisable et enfin parce que j'arrivais au terme de ce périple au travers les POSTS, et que cela pourrait en constituer une pré-conclusion pertinente. Voilà le sous-projet d'écriture, le dernier avant l'envoi final du projet lui-même. J'ai résolu de relire la section au complet et de noter des passages qui pourrait s'appliquer à une écriture qui serait « diffractive » et d'élaborer dans ce sens.

En tout premier, l'extrait de Emma Uprichard (2018, p. 84) où elle décrit que l'action de « diffracter » consiste d'un côté à rendre compte de la « la multiplicité du monde », dans le cas de mon écriture le « monde » c'est le monde académique, celui de l'épistémologie et de l'ontologie sous-jacente. J'avais déjà constaté que les tenants d'une recherche postqualitative d'inspiration néo-matérialiste, dans la foule de Karen Barad, utilisaient le terme « onto-épistémologique ». Je fais une recherche dans ma base de données à la recherche d'extraits qui pourraient m'aider à mieux comprendre ce concept. Un premier extrait, jugé le plus pertinent par l'algorithme, est celui de William Sellers, dans sa thèse de doctorat, qui fournit une explication claire de la liaison, inspirée par Gregory Bateson, des deux termes habituellement tenus pour disjoints :

Cependant, les compréhensions sont également contingentes et dépendent d'interprétations enculturées de l'être et du savoir qui font respectivement appel à l'ontologie - la croyance en l'être - la façon dont un groupe culturel articule sa vision du monde et à l'épistémologie - le savoir - la façon dont un groupe culturel traite ses connaissances.



Bien que l'ontologie et l'épistémologie soient généralement traitées comme des concepts distincts, je suis l'avis de Bateson (1972) selon lequel ils coexistent et je préfère les imaginer comme interdépendants et liés entre eux, ou co-impliqués dans l'onto-épistémologie.

Ainsi, l'onto-épistémologie peut être considérée comme contextuelle et contingente d'un point de vue historique et culturel.³⁵⁶ (p. 3)

Sellers s'inspire de Bateson, et met l'accent sur l'« interdépendance » entre l'ontologie et l'épistémologie, les tenants du néomatérialisme utiliseraient quant à eux le terme « enchevêtrement ». Elizabeth St. Pierre, Alecia Jackson et Lisa Mazzei vont dans le même sens, elles parlent quant à elles d'abolition de la division entre les deux aspects en raison de l'agentivité de la matérialité qui vient changer le rapport à la connaissance et à la conception de l'être :

L'empirique et le matériel sont tellement imbriqués qu'ils doivent changer ensemble, et avec ces changements vient une repensée de l'ontologie, qui considère la nature de l'être et les catégories de base de l'existence (par exemple, sujet/objet, essence/apparence, substance/qualité, identité/différence) ainsi que la nature de l'être humain. En repensant la matière, nous devons repenser l'aspect empirique (sur la connaissance) et l'aspect ontologie (sur l'être), et la division classique entre les deux commence à s'effriter, d'où le nouveau concept d'onto-épistémologie de Barad (2007)³⁵⁷ (2016, p. 99)

C'est Lenz Taguchi dans son exposé sur la recherche diffractive que j'ai commenté plus (Guba et Lincoln, 1994) Développé à partir de ses lectures des travaux du physicien Niels Bohr, ce concept d'onto-épistémologie est défini par Barad comme « l'étude des pratiques de la connaissance dans l'être » (2007, p 185, mes italiques). Dans cette pratique, où le devenir et le savoir sont compris comme étant dans un état d'interdépendance, « le savoir est une question de partie du monde qui se rend intelligible à une autre partie du monde » (p. 185).³⁵⁸ (p. 271)

³⁵⁶ Traduction libre de : « However, understandings are also contingent and depend on enculturated interpretations of being and knowing that respectively call upon ontology – belief in being – how a cultural group articulates its worldview and epistemology – coming to knowing – how a cultural group treats its knowledge.

Although ontology and epistemology are usually treated as separate concepts, I follow Bateson's (1972) view that they co-exist and I prefer to picture them as interdependent and interrelated, or co-implicated in onto-epistemology.

Thus, onto-epistemology may be seen as historically and culturally contextual and contingent. »

³⁵⁷ Traduction libre de : « The empirical and the material are so imbricated they must change together, and with those changes comes a rethinking of ontology, which considers the nature of being and the basic categories of existence (e.g., subject/object, essence/appearance, substance/quality, identity/difference) as well as the nature of human being. »

As we rethink matter, we must rethink the empirical (about knowledge) and ontology (about being), and the classical division between the two begins to break down, hence, Barad's (2007) »

³⁵⁸ Traduction libre de : « Developed from her readings of the work of physicist Niels Bohr, this concept of onto-epistemology is defined by Barad as 'the study of practices of knowing in being' (Barad, 2007: 185,



Donc je comprends que dans l'optique d'une agentivité partagée entre les humains et les objets et dans une optique du devenir, l'ontologie et l'épistémologie sont entremêlées. Ainsi, dans le cas de ma recherche par l'écriture, la multiplicité des « mondes » évoquée par Emma Uprichard est celle des « mondes » onto-épistémologiques, je garde à l'esprit le concept de monde même si dans la littérature il est question de « paradigme », le premier texte qui me vient en tête est le texte séminal de Egon Guba et Yvonna Lincoln : « Des paradigmes concurrents dans la recherche qualitative »³⁵⁹, paradigmes qu'ils définissent de la façon suivante :

[un] système de croyances de base ou la vision du monde qui guide l'enquêteur, non seulement dans le choix de la méthode, mais aussi de manière ontologique et épistémologique fondamentale.³⁶⁰ (1994, p. 105)

Après plusieurs versions augmentée et mises à jour de leur texte le titre est devenu « Controverses paradigmatiques, contradictions et confluences émergentes. »³⁶¹

Les auteurs justifient le changement d'approche des « paradigmes » par une modification de la conjoncture où les SHS, sous l'hégémonie des paradigmes positivistes et postpositivistes refusaient de reconnaître la légitimité des paradigmes « émergents » notamment sous la poussée des courants POST. Dans le foisonnement des paradigmes « émergents », maintenant légitimés par leur posture épistémologique et leur fondement ontologique et non plus par leur respect des contraintes disciplinaires, il est plus utile d'abandonner les disputes, controverses et autres formes de conflit au profit d'un programme de différenciation et de mise en relation :

Par conséquent, il est probablement moins utile d'affirmer que ce sont les paradigmes qui sont en conflit que d'examiner où et comment les paradigmes présentent une confluence et où et comment ils présentent des différences, des controverses et des contradictions. Au fur et à mesure que le ou les domaines de la recherche qualitative mûrissent et continuent à s'enrichir sur le plan méthodologique et épistémologique, [...] de nouveaux liens seront, selon nous, découverts et de nouvelles similitudes en termes de pouvoir d'interprétation et d'orientation seront découvertes.³⁶² (2011, p. 97)

my emphasis). In this practice, where becoming and knowing are understood as in a state of interdependence, 'knowing is a matter of part of the world making itself intelligible to another part of the world' (Barad, 2007: 185). »

³⁵⁹ Traduction libre de : « Competing paradigms in qualitative research »

³⁶⁰ Traduction libre de : « [a] basic belief system or worldview that guides the investigator, not only in choices of method but in ontologically and epistemologically fundamental ways. »

³⁶¹ Traduction libre de : « Paradigmatic controversies, contradictions, and emerging confluences. »

³⁶² Traduction libre de : « Consequently, to argue that it is paradigms that are in contention is probably less useful than to probe where and how paradigms exhibit confluence and where and how they exhibit differences, controversies, and contradictions. As the field or fields of qualitative research mature and continue to add both methodological and epistemological as we believe as political sophistication, new linkages will, we believe, be found, and emerging similarities in interpretive power and focus will be discovered. »



Plus je lis cet extrait plus un lien s'établit avec l'approche postdisciplinaire, un des quatre POST que je mobilise pour comprendre mon écriture. Je me demande comment ces « nouveaux liens », ces « nouvelles similitudes » entre les paradigmes seront découverts. À partir de constructions théoriques liées à des « visions du monde » disciplinaires ? ou à partir des « objets de recherche » dont le monde recèle ? en effet, le choix de la deuxième nous amène en territoire postdisciplinaire. Si je croise « diffracter » pour rendre compte de la « multiplicité du monde » avec mon écriture, mon écriture est diffractive dans la mesure où, dans la mesure du possible et peut-être même en forçant parfois, je mobilise une « multiplicité » de mondes épistémologiques – paradigmes, postures ou approches –, non pas, ou si peu, pour eux-mêmes, mais pour donner du sens aux extraits de texte provenant de rencontres avec des auteurs que je convoque lors de mon processus de recherche par l'écriture.

Pour ce qui est de l'autre aspect de « diffracter » mentionné par Emma Uprichard mentionne l'effet de la « coupure méthodologique » où chacune des différentes méthodes mobilisées produisent « certains enchevêtrements de visibilités et d'invisibilités » et produisent également des « êtres/matières », je comprends que les méthodes, en plus de commander un régime de visibilité à certains phénomènes et, par le fit même de conférer à d'autres phénomènes un régime d'invisibilité, confèrent à des matérialités un statut d'être, donc doté d'agentivité. J'ai également compris que cette coupure se situait sur la ligne de l'inversion des régimes de visibilité. C'est là que j'ai trouvé le point de passage entre la recherche diffractive et une écriture qui serait diffractive. À mon sens, c'est l'écriture qui « porte les traces du processus » de la coupure. Pour ce qui est des différentes méthodes, cela ne s'applique pas pour l'écriture, il y a une méthode qui n'a d'autres assises que la pratique de l'écriture elle-même. Ma pratique de l'écriture n'est pas dirigée par l'application d'une méthode, la méthode m'est littéralement apparue dans une démarche réflexive. Est-ce que la « coupure » provoquée par l'acte de « diffracter » en est uniquement une provoquée par le croisement de différentes méthodes ? Après réflexion je crois que les « coupures » que mon écriture, dans la mesure où elle est diffractive, provoque c'est plutôt par la « multiplicité » de « mondes épistémologiques » qu'elle convoque. Chacun des « mondes épistémologiques » repose sur des croyances qui structurent la connaissance, l'épistémologie, ainsi que sur les fondements de l'être, l'ontologie. La coupure se produit dans mon écriture lors du passage d'un « monde » à l'autre, et ce changement provoque une modification, une transformation, un basculement d'un régime de visibilité à un autre. Ainsi, par exemple, le passage d'un « monde » centré sur l'humain, dont le centre de gravité est l'humain, autrement dit humaniste, entraîne un régime de visibilité autour de l'auteur, de son expérience, de sa subjectivité, de son autorité, de sa capacité d'agir, de dominer le monde au-dehors, son agentivité. Un passage à un « monde » a-centré, sans centre et donc sans hiérarchie entre les êtres et les choses, un « monde » matérialiste, plutôt réticulaire voire rhizomatique, un « monde » où l'agentivité est distribuée entre les diverses parties prenantes qui se voient conférer un statut d'« acteur » inscrit dans un réseau pour reprendre l'appellation utilisée dans la théorie de Bruno Latour. En écrivant, il me vient à l'esprit



un exemple de conséquences d'un changement de régime de visibilité, un exemple tiré de ma réflexion l'écriture et en particulier sur mon écriture. Quand j'inscris mon écriture dans un « monde épistémologique » humaniste d'inspiration psychanalytique, phénoménologique, constructiviste ou herméneutique, ma subjectivité et celle des autres « acteurs » ou actants sont rendues visibles. Quand j'inscris mon écriture dans un « monde épistémologique » matérialiste, le sujet devient invisible alors que la distribution de l'agentivité dans le réseau des « acteurs » devient visible. J'ai déjà eu l'occasion de formuler le paradoxe qu'une écriture inscrite dans un « monde épistémologique » de type matérialiste, où le sujet est rendu invisible, nécessite toujours un acteur de type humain qui fait l'acte de formulation langagière et d'inscription sur un support, donc qui laisse sa trace singulière sur ce qui est inscrit. Pour terminer avec la « coupure » dans une écriture diffractive, qu'en est-il de l'« être/matière » créé en même temps que le régime de visibilité. Je propose de remplacer ce concept par un « surplus », un surplus de signification, ou encore, sur le plan conceptuel, les notions de liminalité et d'objet-frontière, des objets qui se situent à la frontière, qui se situent sur la frontière, sur la « coupure » de la diffraction.

Voyons parmi d'autres aspects qui caractérisent la méthodologie « diffractive » et comment ces aspects peuvent être reliés, arrimés, puis articulés avec une écriture qui serait diffractive. Nous avons vu que Donna Haraway prône pour une méthodologie « diffractive » dont la « posture » est non représentationnelle, à l'encontre des approches dont la méthodologie qu'elle qualifie de réflexive consiste à « transposer », à « trans-former », à « transcire » et je pourrais ajouter d'autres actions apparentées dont traduire, trans-duire, une description de l'objet de recherche, dans un autre système symbolique, selon un autre encodage ou prisme théorique singulier. Je mentionne à titre d'illustration la sémiologie, le schéma actanciel de Algirdas Julien Greimas (1966) à titre d'exemple, et d'autres approches poststructuralistes, l'analyse rhizomatique (Charteris et Smardon, 2016 ; Smitka, 2012) à titre d'exemple. Maintenant si je transpose à la pratique de l'écriture, je crois que la paraphrase, le discours indirect, le discours indirect libre. Je fais une petite recherche pour ma rafraîchir la mémoire et valider le bien-fondé du rapprochement que je fais. Selon le CRNTL³⁶³, une paraphrase c'est une :

Opération de reformulation aboutissant à un énoncé contenant le même signifié (ou encore ayant une même structure profonde), mais dont le signifiant est différent, notamment plus long (autrement dit, dont la structure de surface est différente).

Un discours indirect, selon Wikipédia³⁶⁴ c'est un type de discours :

beaucoup moins objectif que le discours direct. [...] Cette distance évidente entre l'énoncé cité et le crédit tout relatif que le narrateur peut y accorder, permet de laisser passer toutes sortes de sous-entendus, de non-dits, de

³⁶³ Consulté le 4 mai 2020.

³⁶⁴ Consulté le 4 mai 2020.



doutes, de suspicions, de scepticisme, de calomnies même, vis-à-vis du discours en question.

Ce discours, bienfaisant ou malveillant, est en quelque sorte un discours sur un autre discours, convoqué dans le discours principal qui, comme la « coupure », « porte les traces du processus », le processus de l'écriture « narrateur » dont la pratique, le projet et la subjectivité sont plus ou moins détectables ou évidents sous forme de « trace ».

Un discours ou style indirect libre, selon Wikipédia³⁶⁵ c'est :

la transcription des paroles prononcées, écrites ou pensées, mais sans les embrayeurs du discours citant, et avec une modification du temps des verbes (passage au passé le plus souvent). De même, le locuteur n'est pas identifié de façon explicite.

Il s'agit d'un discours où l'identification des différentes voix, celles du « narrateur » avec celles des auteurs des extraits de texte convoqués. Je me souvenais de ces distinctions apprises au secondaire et des préoccupations éthiques pour le respect de la propriété intellectuelle des textes convoquer et éviter des accusations de « plagiat » à avoir en tête lorsqu'on a recours à l'une ou l'autre formes de discours indirect. Alors que la paraphrase et le discours indirect sont nettement des procédés d'écriture « représentationnels », j'ai tendance à considérer le discours indirect libre comme un « procédé frontière », c'est-à-dire en partie représentationnel puisque d'autres « voix » sont convoquées, mais également en partie diffractif, parce que dans certains cas, l'écriture provoque une « coupure » entre ces voix.

Je reviens maintenant sur l'alternative proposée par Harraway à la « représentation » de l'objet de recherche « sous une forme différente ». Une recherche « diffractive » s'intéresse plutôt à des aspects particuliers que présente l'objet ou le phénomène à l'étude : les « motifs de différence, de mouvement et d'enchevêtrement ». Première remarque : la recherche diffractive ne cherche pas à représenter sous une autre forme, à modéliser, l'objet ou le phénomène à l'étude, elle se concentre sur des « *patterns* », terme que j'ai traduit pas « motifs ». Je ressens le besoin de revisiter ce terme que j'ai lu dans toutes sortes de contextes, que j'ai utilisé, mais pas exploré pour lui-même. Selon Wikipédia³⁶⁶ :

le mot anglais « pattern » est souvent utilisé pour désigner un modèle, une structure, un motif, un type, etc. Il s'agit souvent d'un phénomène ou d'une organisation que l'on peut observer de façon répétée lors de l'étude de certains sujets, auquel il peut conférer des propriétés caractéristiques.

Insatisfait je continue ma recherche et je tombe sur *Termium Plus*, la banque de données terminologiques et linguistiques du gouvernement du Canada en ligne³⁶⁷ où se trouve reproduit un article de *L'Actualité terminologique* de 1969 intitulé « Le mot PATTERN et sa myriade d'équivalents » qui commence par la recommandation qu'« Il ne

³⁶⁵ Consulté le 5 mai 2020.

³⁶⁶ Consulté le 5 mai 2020.

³⁶⁷ Consulté le 5 mai 2020.



faut pas se rebuter si le texte anglais présente le mot *pattern*. » puis viennent pas moins de 54 traductions possibles, étant entendu qu'une traduction unique est impossible par un seul mot étant donné la diversité des contextes, des domaines sémantiques, je reproduis ceux qui me parlent particulièrement :

- arrangement (de parties)
- association (de couleurs)
- configuration (au propre et au figuré)
- courbe (d'un phénomène économique)
- diagramme (de rayonnement)
- ritournelle
- schème (de comportement)

J'étais étonné de retrouver la ritournelle dans cette longue liste, mais à bien y penser la ritournelle, sur laquelle j'ai écrit précédemment, implique, dans la sphère sonore, une organisation itérative. Je perçois un « *pattern* » comme forme d'organisation, un peu l'équivalent de la « structure » dans le « paradigme » structuraliste. Je me demande quel peut bien être le « paradigme » correspondant au « *pattern* » ? Je continue ma recherche. Ce mot génère un foisonnement de contextes, mais peu d'écrits consacrés en propre, c'est presque un mot d'emploi générique, une approche archéologique est requise. J'ai choisi de traduire « *pattern* » par « motif », tantôt lié à l'organisation, tantôt au processus. La recherche diffractive recherche, au de-là des objets ou phénomènes à l'étude en tant que tel, porte son attention sur des formes d'organisation de ces objets et phénomènes. J'ai l'intuition que la temporalité est implicite pour penser les « motifs », il s'agit d'un critère qui permet de déterminer si c'est un motif par contingence ou encore un motif lié à une pratique ou à un « monde épistémologique ». Une fois un peu mieux établie la compréhension du « motif », je passe en revue les trois motifs qui sont nommés : le motif de la « différence » qui permet de d'établir des distinctions et des rapprochements. Pour ce qui est du motif de « mouvement » je l'appliquerais au passage d'un « monde épistémologique » à un autre. Il reste le motif d'« enchevêtrement ». Je me demande l'enchevêtrement de quoi ? Quand je pense à l'enchevêtrement, je pense à un cordage fait de nombreux fils tressés ce qui met en contact potentiellement à tous les instants des fils entre eux. Maintenant quand je réfléchis mon écriture en lien avec ces motifs de « diffraction », je fais le lien avec l'idée que j'ai développée précédemment, lorsque j'explorais l'écriture du devenir, le fil qui se déployait, au présent de l'activité d'écrire, au fur et à mesure des rencontres et des besoins qui se présentent lors de la phase interprétation, de la donation de sens, d'autres rencontres pour en faciliter la compréhension de la précédente. Rétrospectivement, lors d'une phase de réflexivité, ce fil déployé dans la transition des présents de l'écrire du projet d'écriture, ce fil du devenir advenu présente après-coup des « motifs » et les trois motifs énoncés par Haraway que je retrouve à un moment ou à un autre du projet d'écriture, et, à bien y penser, à un niveau ou un autre de l'écrire que je maintiens arrimé, autant ce faire que peut, au devenir, la suite de présents contigus du faire de la recherche. Ce que je veux mettre en évidence ici que les motifs de « différence », de « mouvement » et d'« enchevêtrement » se retrouvent au



niveau de l'écriture des énoncés. À ces motifs s'ajoutent d'autres comme l'« accumulation », la « juxtaposition » sur lesquelles je reviendrai plus tard.

Je reviens aux principaux aspects de la recherche diffractive pour tisser des liens avec « diffraction » et mon écriture. Karen Barad, quant à elle, parle de respecter l'« enchevêtrement des idées avec les autres matérialités ». Barad fait sans doute référence ici principalement à l'agentivité, l'agentivité humaine basée sur des « idées » et l'agentivité des matérialités touchées par la pratique de la recherche en l'occurrence, ces agentivités étant « enchevêtrées », donc agissant les unes sur les autres. Quelles sont ces agentivités « matérielles » liées à mon écriture ? Je cherche et je trouve, les règles de la langue française, le clavier, le traitement de texte, les algorithmes qui sont-tendent les « moteurs de recherche », la disponibilité et l'accessibilité des textes dépités, et, pourquoi pas, le confort de ma chaise, ma théière et ma tasse, les conditions de la météo, la lumière et la pression atmosphérique ? Par ailleurs, non je n'ai pas de chien.

Pour Uprichard et Dawney, la recherche diffractive est également basée sur la relationnalité, l'action de la mise en relation devient performative dans la mesure où elle fait advenir la recherche. Pour ce qui est de mon écriture, elle est également diffractive parce que c'est sous l'impulsion des mises en relation que j'établis que se tisse le fil dont je parlais plus haut. Voici dans un ordre croissant d'organisation des procédés qui génèrent de la « relationnalité » : l'accumulation, la juxtaposition, l'agencement, il a aussi déjà été question dans une autre section de collage. Toutefois, conforme à un autre aspect de « diffracter », je prends bien soin de reconstituer le contexte de l'extrait, de me questionner sur la pertinence de son choix. Je me garde également de « lisser » les voix et leur propos ou encore de les ordonner ou les hiérarchiser, tout au plus je les regroupe par affinité et en fait un agencement instable.

Pour Simon Ceder une méthodologie « diffractive » repose sur trois « piliers » : la « multiplicité », l'« affirmativité » et la « créativité », piliers que je reprends un par un à l'aulne de mon écriture. J'ai souvent écrit que la multiplicité dans le cas de mon écriture était celle des « mondes épistémologiques ». Pour ce qui est de l'affirmativité, mon écriture est affirmative dans le sens où, loin de viser l'exhaustivité et la résolution des contradictions, je fais et j'assume des choix des extraits et de leur mise en relation qui se produit dans le devenir du projet d'écriture qui est toujours incertain et, dans une certaine mesure, imprévisible. Si le point de départ du projet est connu puisqu'il est déjà advenu et que la finalité est de l'ordre du désir. Quant à la « créativité » et de mon écriture, elle se trouve moins dans l'invention de formes, la poésie du langage utilisé, il s'agit d'une créativité de nature théorique dans la mesure où les choix que j'effectue créent le fil, établissent une cohérence toujours précaire puisqu'en devenir.

Lisa Mazzei, citée par Simon Ceder, mentionne qu'une méthodologie « diffractive », présente une « ouverture à ce que les données font au chercheur ». Je ne reprendrai pas les éléments de la discussion tenue plus haut, au besoin aller relire le passage. Je vais faire le lien immédiatement avec la dimension « diffractive » de mon



écriture. D'abord j'adapte l'extrait en effectuant deux substitutions : le « chercheur » par l'« écrivain », ainsi que « données » par « extraits ». Voici le résultat :

Au lieu de se concentrer sur ce que l'écrivain fait avec les extraits de textes d'autres auteurs qu'il convoque, l'accent est mis sur l'ouverture à ce que les extraits font à l'écrivain.

Les deux mots-clés sont « l'ouverture » et « ce que font », je les reprends en lien avec mon écriture. Dans mon écriture l'ouverture requise est l'ouverture à quoi ? et l'ouverture de qui ? de quoi ? Moment de réflexion. Je me lance. L'ouverture à l'autre, que je pratique avec les auteurs des extraits que je convoque pour une discussion. L'ouverture à la pluralité des voix, des langues et des cultures dans le choix des auteurs des extraits et, le cas échéant, de la traduction que j'en propose. L'ouverture à la diversité des paradigmes et des points de vue, la recherche par l'écriture que je propose est un type « performatif » d'écriture d'une recherche qualitative qui ne se pose pas en alternative avec les autres méthodes d'écriture de la recherche, mais en complémentarité à celles-ci. Maintenant, sur un plan plus personnel, intime, l'ouverture est celle à la sérendipité et des rencontres qui adviennent selon mes affinités personnelles, liée au plaisir, à mon plaisir. Plaisir de découvrir des connaissances en les écrivain, de vivre des expériences d'écriture qui « me sortent de ma zone de confort ». Plaisir l'audace, de prendre des chances quant à la « faisabilité » des liens que je tisse, le petit moment d'excitation de l'Eureka, puis de longues heures, sinon journée et parfois même semaines de vérification tout en procédant à l'écriture, c'est ainsi que se constitue ce que nomme, à défaut de meilleur terme, le « fil », le trajet du projet d'écriture en cours.

Voilà pour l'ouverture, maintenant la deuxième partie de l'énoncé : « ce que font » les extraits à l'écrivain, mais surtout à l'écriture en tant que processus en devenir ? Les extraits que je convoque, je les ai soigneusement choisis, ensuite j'écris avant ou après le passage lui-même ou, le cas échéant, la traduction que j'en propose. J'intercale, entrelace, un extrait et mon écriture, un extrait et mon écriture, parfois une sommation. Puis à un niveau plus macro, j'intercale, j'entrelace mon écriture avec des passages tirés des extraits et qui, suite à une interprétation, à une donation de sens et à l'insertion dans une discussion sur la thématique en cours d'écriture, en devenir d'écriture. Ceci étant précisé, la question est donc « ce que font » les extraits à l'écrivain, ce qu'ils me font en l'occurrence. Ils me « font » plusieurs choses à plusieurs étapes de l'écriture. D'abord l'étape du choix parmi les « liens » retournés par les moteurs de recherche en réponse à une requête en « plein texte ». Je me demande depuis longtemps si c'est toujours moi qui les identifie ou si c'est « quelque chose » dans le court contexte fourni qui « brille » comme dirait Maggie MacLure. Auparavant ceux qui étaient dans le Gestalt parlaient de « saillance », plus récemment dans des sciences cognitives d'allégeance écologique, on parlait d'« affordance ». Ensuite une fois détectée une possibilité de rencontre, j'accède au texte en question. Je le parcours, soit en lisant en diagonale à la recherche d'une information, soit par une recherche par des mots. Encore là, c'est rarement clair qui choisit qui, il y certainement une quantité innombrable de choix que je n'ai pas faits, par manque d'attention, soit par l'insuffisance de ma connaissance du



domaine pour apprécier l'importance. D'autres choix parce qu'il se sont imposés d'eux-mêmes, par l'algorithme de classement des résultats par les moteurs de recherche ou d'une autre façon liée au hasard. Les extraits sont choisis parce que lors d'une première lecture, ils me semblent apporter quelque chose de nouveau ou de différent pour faire avancer, « advenir » l'écriture. À l'usage j'ai appris que souvent les extraits les plus intéressants en termes d'énonciation condensée des thématiques qui seront l'objet de développement, se trouvaient au début et à la fin des textes et des principales sections. Je reviens plus directement sur ce que les extraits « me font » ou font à mon écriture.

Une fois l'extrait choisi, je le lis plusieurs fois d'abord pour en saisir l'articulation en énoncés distincts. Généralement, suite à une annonce plus générale quant à l'extrait dans son ensemble, j'écris ce mon interprétation de chacun des énoncés et, en même temps, j'écris la recherche que je fais pour arriver à une interprétation, basée sur une « donation de sens » personnelle. Cette recherche consiste, dans une perspective d'intertextualité, à trouver des extraits d'ouvrages de référence ou d'auteurs qui viendraient nourrir mon interprétation de l'énoncé. En fait, ce n'est pas moi qui contrôle l'écriture parce que je laisse les extraits agir sur moi en m'apportant les connaissances nécessaires à ma « donation de sens » des énoncés. Donc, au lieu d'utiliser les extraits dans la construction d'une preuve de présupposés théoriques, laisser l'écriture de la recherche se faire guider par les extraits découverts au fur et à mesure du devenir de la recherche.

L'avant-dernier aspect de mon écriture en tant qu'écriture diffractive est fourni par l'extrait de Lenz Taguchi, qui, une fois transposé à l'écriture par substitution et ajout se lit comme suit :

rendre la matérialité [de l'écriture] intelligible [par le récit au présent de son accomplissement] et imaginer d'autres réalités possibles présentées [par l'écriture]

Cet extrait me permet de penser à la dimension que je pourrais qualifier de post réflexivité, au lieu de prendre une approche représentationnelle de l'écriture, et de décrire dans mes mots les résultats de ma recherche, je cherche par un récit au « je » de ce qui, au fur et à mesure, advient dans le « devenir » recherche par l'écriture. Quant à « imaginer d'autres réalités possibles », je me demande à quoi cela pourrait correspondre dans mon écriture, dans cette-forme-ci d'écriture-ci, étant entendu que mon écriture est l'ensemble des formes qu'elle prend. Le défi pour moi c'est de rendre visibles mes « affects », mon investissement émotif, en un mot mon désir, mon désir de connaître et de transmettre, plus qu'en trace. Je reviens sur ce paragraphe que je ne trouve pas suffisamment abouti. Je tente de faire un lien entre la « coupure » qui caractérise la diffraction. Dans ce cas, la « coupure » serait celle entre les réalités possibles qui sont toujours à un degré divers « imaginées », cette mention d'imagination ou d'imaginaire me fait grand bien. Je pressens qu'il y a un imaginaire théorique, entendu que je ne suis pas au niveau de Gilles Deleuze qui disait lors d'une conférence à un public de cinéma que le rôle du philosophe est la création de concepts, ailleurs il sera question de « personnages philosophiques » (1991). Je me fie à la sérendipité et je continue de chercher, si plusieurs textes présentent l'occurrence « imaginaire



théorique », le terme désignait plus la « sphère » théorique que l'aspect « fabrication ». Je m'aperçois que l'imaginaire est surtout traité en lien avec la fiction.

Puis je rencontre un texte de Wolfgang Iser, je crois que ce sera la dernière rencontre du présent projet d'écriture, à moins que la nécessité de recourir à la recherche d'autres rencontres pour comprendre les extraits d'Iser. La dernière exploration du présent projet d'écriture sera l'exploration des liens entre l'imaginaire et mon écriture diffractive. Je vais suivre Iser dans ses développements sur l'imaginaire auquel il a consacré un ouvrage, conjointement avec « le fictif »³⁶⁸ (1993). Ma lecture a été de dégager ce que Iser peut m'enseigner à propos de l'imaginaire dans un contexte, une situation qui ne serait pas fictionnelle.

Je me souviens d'avoir vu passer au fil de mes survols des textes l'expression « écriture créative non fictionnelle », j'ai envie de m'y attarder un peu avant d'aborder Iser et le thème de l'imaginaire. Avant même de commencer Iser, un « désir de connaître » m'éloigne temporairement de d'Iser et de l'imaginaire. Mon objectif est de situer mon écriture par rapport à une écriture performative de type « créative non-fictionnelle ». Le premier texte croisé est celui de Lisbeth Berbary et Jessika Boles, texte que j'ai cité précédemment dans d'autres contextes. J'ai retenu cette fois-ci un extrait qui portait sur les pratiques analytiques créatives :

Cependant, plutôt que de simplement utiliser les données pour produire des représentations non fictionnelles qui se lisent comme des transcriptions, nous avons simultanément puisé dans des pratiques analytiques créatives et des mouvements littéraires afin d'améliorer l'impact de nos données par l'utilisation de la fiction, des lettres et de la poésie. Ces genres ont réorganisé, combiné et juxtaposé diverses sources et parfois reformulé des données [...] ils ont mis en lumière les intersections de nos expériences, de nos souvenirs et de nos versions de l'héritage.³⁶⁹ (2014, p. 414)

Donc une écriture créative non fictionnelle peut, en tant que telle, être une pratique analytique créative de plein droit. Ce type de pratique d'écriture consiste à mobiliser la création littéraire, artistique ou encore médiatique, à même l'écriture ce qui provoque une « réorganisation », une « combinaison », une « juxtaposition » et même parfois une reformulation des données de la recherche. Cette réorganisation consiste à passer d'une écriture de type « transcription » ou « rapport de recherche » à une écriture de la recherche par l'écriture, à une écriture de ma recherche par l'écriture. Une écriture incarnée, traversée par les affects de l'écrivain, une écriture du « recoupement » entre les histoires à écrire et ce que l'autrice sous l'appellation nos « expériences », nos « souvenirs » et nos « versions de l'héritage ». Même si je ne comprends pas bien la dernière expression, je comprends la réorganisation de la façon d'écrire qui mobilise le

³⁶⁸ Traduction libre de : « The Fictive and the Imaginary »

³⁶⁹ Traduction libre de : « However, rather than simply use data to reproduce nonfictional representations that read like transcripts, we simultaneously drew from creative analytic practices and literary moves in order to enhance the impact of our data through the use of fiction, letters, and poetry. These genres reorganized, combined, and juxtaposed various sources [...] the intersections of our experiences, our memories, and our versions of legacy. »



récit pour croiser l'« histoire » non fictionnelle à raconter avec la « subjectivité » de l'écrivain, parfois appelé instance d'écriture ou narrateur. Je suis beaucoup plus confortable avec une telle vision où le « moi expressif » et la mise au dehors de la subjectivité qu'avec l'exclusion de celle-ci par les tenants d'une approche néo matérialiste. À mon sens la subjectivité est au contraire, au cœur de la diffraction, elle est de toutes les « coupures », de toutes les mises en relation.

Une fois discutée la fiction ou la non-fiction de mon écriture, j'en reviens à Iser et à l'imaginaire distinct de la fiction. Dans la préface de son ouvrage Iser aborde la problématique de l'imaginaire de la façon suivante :

L'imaginaire est fondamentalement sans fonction et dont le potentiel est inactif, ce qui explique les échecs des tentatives de le saisir cognitivement.³⁷⁰ (p. xvii)

D'emblée effectivement l'imaginaire est dans l'angle mort d'une analyse fonctionnaliste, à quoi sert l'imaginaire ? faute de réponse à un questionnement utilitariste il y a « coupure » en termes de « diffraction », l'imaginaire devient invisible puisque l'on n'arrive pas à lui trouver une « utilité cognitive », une place dans la modélisation des fonctions cognitives par les sciences du même nom. Plus loin Iser emprunte une approche phénoménologique pour saisir l'imaginaire à partir de l'expérience, généralisation de sa propre expérience :

Dans notre expérience de tous les jours, l'imaginaire tend à se manifester de manière quelque peu diffuse, en impressions fugaces qui défient nos tentatives de le figer sous une forme concrète et stabilisée. L'imaginaire peut soudainement apparaître devant nos yeux, presque comme une apparition arbitraire, pour ensuite disparaître à nouveau ou se dissoudre sous une toute autre forme.³⁷¹ (p. 3)

C'est justement cette incapacité de figer l'imaginaire « sous une forme concrète et stabilisée » qui explique l'intérêt mitigé des sciences cognitives portées sur la « scientificité » de leurs recherches. Dans la deuxième partie de l'extrait, Iser fait basculer l'imaginaire dans la sphère du phénomène, l'apparaître n'est-il pas le premier des phénomènes. Phénomène, selon le Wikitionnaire³⁷² de φαίνόμενον (*pháínesthai*) en grec ancien qui signifie « mettre au jour », « amener à la lumière », et, par extension « apparaître ». Je fais tout de suite le lien avec le « flow » de Mihaly Csikszentmihalyi que j'ai précédemment abordé.

Auparavant, Iser avait proposé de considérer avec lui trois « postures » face à l'imaginaire :

³⁷⁰ Traduction libre de : « The imaginary is basically a featureless and inactive potential, which accounts for the failed attempts to grasp it cognitively. »

³⁷¹ Traduction libre de : « In our ordinary experience, the imaginary tends to manifest itself in a somewhat diffuse manner, in fleeting impressions that defy our attempts to pin it down in a concrete and stabilized form. The imaginary may suddenly flash before our mind's eye, almost as an arbitrary apparition, only to disappear again or to dissolve into quite another form. »

³⁷² Consulté le 8 mai 2020.



Au cours de l'histoire, trois différents types de discours cognitifs ont tenté de déterminer l'imaginaire : il a été conçu comme une faculté humaine, comme un acte et comme une Ur-fantasy.³⁷³ (xvi)

Dans un chapitre consacré exclusivement à l'imaginaire, Iser écrit ceci sur l'imaginaire :

Avec des envolées de fantaisie, [l'imaginaire] peut s'égarer dans des mondes qui lui sont propres, ou, comme l'imagination, il peut évoquer des images, ou, grâce aux pouvoirs de l'imagination, il peut invoquer l'absent en présence.³⁷⁴ (p. 171)

Ce très beau passage me permet de réfléchir à l'imaginaire en dehors des approches épistémologiques, en dehors du fonctionnalisme évoqué plus haut. Plusieurs énoncés provoquent mes commentaires. Après une approche cognitiviste écartée, plus précisément une approche cognitiviste de type fonctionnaliste, après une exploration sur le plan phénoménologique de l'expérience de l'imaginaire, Iser se livre ici à mon avis à un recadrage de l'imaginaire sur le plan, je dirais, avant un examen plus approfondi, d'ordre symbolique. Iser ouvre la première partie de l'extrait sur les « envolées de fantaisie » de l'imaginaire et la possibilité de « s'égarer dans des mondes qui lui sont propres » Quand je pense à des « envolées de fantaisie », je pense en premier à *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll (1865), puis à *Mary Poppins* (1964). Je m'arrête et me demande : finalement qu'est-ce que la fantaisie ? Je consulte le Dictionnaire de l'Académie française en ligne³⁷⁵ :

Emprunté, par l'intermédiaire du latin *fantasia*, « image, concept », et, en bas latin, « vision », du grec *phantasia*, « apparition, image qui s'offre à l'esprit, imagination ». 1. Class. Faculté de l'âme qui conçoit des images ; imagination. Aujourd'hui. Par métonymie. Représentation d'un objet dans l'esprit [...]; 2. Pouvoir d'invention de l'esprit ; imagination créatrice. [...] Par extension. Liberté de ton, imagination libre, imprévue, originale. 3. Dans le domaine des œuvres de l'esprit. Œuvre où l'imagination, qui n'est pas strictement soumise au respect de règles propres à un genre, se donne libre cours.

Iser soutient que « la fantaisie est toujours subordonnée à quelque chose d'autre »³⁷⁶ (p. 171) Un peu plus loin, la fantaisie est assimilée à une vision romantique de la création :

la fantaisie comme altérité [assimilée] à l'inspiration ou à l'invention, qui consistent toutes deux à mettre au monde quelque chose qui n'existait pas

³⁷³ Traduction libre de : « In the course of history three different types of cognitive discourse have tried to determine the imaginary: it was conceived as a human faculty, as an act, and as Ur-fantasy. »

³⁷⁴ Traduction libre de : « With flights of fancy it can wander off into worlds of its own, or, as imagination, it can conjure up images, or, through the powers of the imagination, it can summon the absent into presence. »

³⁷⁵ Consulté le 8 mai 2020.

³⁷⁶ Traduction libre de : « whereby fantasy is always subordinated to something else. »



auparavant. Dans cette optique, l'apparition de la fantaisie crée un impact qui ne peut être déduit de rien de ce qui existait auparavant.³⁷⁷ (p. 172)

La fantaisie, c'est l'ajout d'un surplus qui crée un impact, surplus de forme ? surplus de matérialité ? surplus d'expression ? Pour ce qui est maintenant du corollaire, de la conséquence, de la « fantaisie » soit « s'égarer dans des mondes qui lui sont propres », je fais immédiatement un lien avec la théorie issue de la mécanique quantique, la théorie des mondes possibles ou encore des univers multiples, des « plurivers ». Je me questionne encore sur l'emploi du mot « monde », la psychanalyse ? non, la psychanalyse n'aborderait pas le phénomène sous cet angle. Je fais le lien avec le concept phénoménologique de « monde de la vie ». Je fais aussi le lien avec le constructivisme qui construit sa connaissance du monde. Dans l'expression de Iser, il y a une dimension autoréférentielle, relative à l'identité, à la limite refermée sur soi, en soi. Maintenant, pourquoi apporter une connotation négative à la fantaisie, « s'égarer », pourquoi pas plus affirmatif comme « explorer » ou encore « errer ». S'égarer veut dire qu'il y a un chemin à suivre, une méthode pour la recherche qualitative, et qu'il y a des conséquences de s'en écarter, volontairement ou non, la brebis égarée des écritures, la désobéissance au « surmoi » de la psychanalyse. Ensuite Iser lie l'imaginaire à l'imagination, imaginaire qui se voit conférer les moyens et les procédés de l'imagination, littéralement l'évocation voire la fabrication d'images et surtout pour moi le pouvoir de « invoquer l'absent en présence ». C'est ici que je fais le lien entre l'imaginaire et l'écriture.

Iser fait une lecture fine de l'ouvrage de Jean-Paul Sartre, ce grand oublié des POST, intitulé *L'imaginaire : psychologie phénoménologique de l'imagination* (1940/2016). Iser rappelle que pour Sartre, « Selon une perspective phénoménologique, l'imaginaire doit être vu comme un acte de conscience »³⁷⁸ (p. 195) il développe cette idée de la façon suivante :

L'accent mis sur l'imaginaire comme étant une relation de la conscience à ses objets reflète l'approche phénoménologique de Sartre, selon laquelle il n'y a pas de connaissance de ce qu'est la conscience, en dehors de sa relation aux objets. L'imaginaire est donc une forme de connexion particulièrement frappante et manifeste des relations de la conscience aux objets en tant qu'images mentales.³⁷⁹ (p. 195)

Ainsi, l'accès à la conscience passe par la relation de la conscience aux objets. Je comprends que dans une telle perspective, la conscience ne peut se saisir elle-même. Comment faire le lien avec la réflexivité ? avec ce qu'il est convenu d'appeler dans le

³⁷⁷ Traduction libre de : « fantasy as otherness [equates] with inspiration or invention, both of which entail bringing something into the world that was not there before. In this view, the appearance of fantasy creates an impact that cannot be deduced from anything that existed earlier. »

³⁷⁸ Traduction libre de : « Phenomenologically, the imaginary must be viewed as an act of consciousness. »

³⁷⁹ Traduction libre de : « The stress laid on the imaginary as being a relation of consciousness to its objects reflects Sartre's phenomenological approach, according to which there is no knowledge of what consciousness is, apart from its relation to objects. The imaginary, then, is a particularly striking form of connection and manifests relations of consciousness to objects as mental images. »



monde de l'éduction, la métacognition ? L'Imaginaire me semble réduit chez Sartre à la mise en relation, à la production d'images mentales. Je me souviens aussitôt de la virulente critique faite par Tom Sparrow de la phénoménologie qui le mène même à en proclamer la fin: « La phénoménologie [...] est arrivée à sa fin »³⁸⁰ (2014, p. 51) Sa critique le mène à réanimer la métaphysique, mais une métaphysique d'un type particulier, celle qui anime le mouvement du réalisme spéculatif dont les principaux penseurs sont Quentin Meillassoux (2012) et Graham Harman (2013). Ce mouvement est en rupture épistémologique complète avec la phénoménologie que Harman (2009, pp. 102-103) qualifie de « philosophie de l'accès » plus captivée par le mode d'accès aux choses que par les choses elles-mêmes. Pour Harman, il existe des objets extramentaux qui entretiennent entre eux des relations irréductibles à celles qu'ils ont avec les humains. Il propose une

«*ontologie orientée vers l'objet*» destinée à remplacer les ontologies qui proposent «*une pensée de notre pensée des choses*» (Fradet et Garcia, 2016, p. 28).

Je me questionne, j'ai depuis très longtemps une attirance pour la phénoménologie surtout celle de Merleau-Ponty, tout juste avant son décès. Je me questionne si mon écriture est celle de l'accès à ma conscience de mon expérience d'écriture ou si mon écriture est celle de la recherche au moment où elle advient, est-ce qu'une partie de ma recherche par l'écriture porte sur l'accès à la conscience de mon expérience d'écriture. La conscience. Le monde. J'écris. L'écrire de mon écriture. Et la réflexivité du praticien telle que proposée par Donald Schön (1982/1994), je m'interroge ? n'est-ce pas l'accès à la conscience de mon expérience ? c'est que l'enjeu de la réflexivité n'est pas tant philosophique, mais pragmatique : réfléchir sur sa pratique pour la saisir et éventuellement la bonifier selon deux modes : réfléchir sur l'action et réfléchir dans l'action. Réflexivité par introspection, explicitation et par la suite communication par un dispositif d'inscription. Mon écriture. La recherche par l'écriture. Ma pratique de la recherche par l'écriture comporte une dimension de réflexivité. L'introspection et l'explicitation donnent accès à la conscience, par des phénomènes qui jalonnent le « passage de l'expérience à sa représentation » que Piaget nommera « réfléchissement » et « présentification » :

Selon le principe du modèle proposé par Jean Piaget dans *La prise de conscience* (1974), cette activité débute par une étape de réfléchissement, soit le passage du vécu à sa représentation, qui s'opère par étapes et exige une suspension de l'activité habituelle de façon à laisser un vide temporaire pour que puisse s'opérer le « remplissement » graduel d'impressions sensorielles à la suite de la présentification de la situation passée, qui n'existait jusqu'alors qu'en acte dans le cas de l'introspection rétroactive. (Paquin, 2014b, p. 4)

En fait, ce n'est pas la réflexivité qui est rejetée qu'une conception romantique du sujet humaniste qui a autorité sur le monde et sa connaissance.

³⁸⁰ Traduction libre de : « Phenomenology [...] has come to an end »



Gaston Pineau dans une tout autre perspective, mécaniste, celle de la cybernétique des systèmes vivants, là où il n'y a qu'émergence, éaction, couplage de structures. L'auteur inscrit la pratique réflexive dans le « déploiement de la boucle autopoïétique » :

En reprenant les concepts de Maturana et Varela, je dirais que la pratique réflexive est le déploiement de la boucle autopoïétique ou formatrice des systèmes vivants. » (2007, p. 6)

Il ne s'agit pas d'une reproduction de soi, de son identité, de sa structure biologique, son corps, à l'identique demeurer intègre, en entier, par une adaptation constante aux incessantes fluctuations du monde extérieur, ce monde résolument « désordonné ».

Pour Pineau, la réflexion :

[...] connote une distance entre le sujet et l'objet de réflexion [...] Cette distanciation ouvre un espace d'entre-deux mettant à distance de vue : distance physique d'abord permettant des reflets. Ces derniers peuvent devenir support de réflexions psychiques qui elles-mêmes peuvent être prises comme objets d'abstraction réfléchissante. (p. 6)

Ce mouvement de « distanciation dédoublante » n'est pas linéaire, mais « bouclant en double sens de va et vient quasi infini ». Il évoque sans doute la bande dite de Möbius du mathématicien du 19^e siècle, une présentation rotoïdale, dont un modèle simple, selon Wikipédia³⁸¹

se réalise en faisant subir une torsion d'un demi-tour à une longue bande de papier, puis en collant les deux extrémités, créant un ruban sans fin n'ayant ni intérieur ni extérieur.

Pineau fait le rapprochement avec la boucle autopoïétique proposée par Francisco Varela (1979/1987) pour expliquer la production des différentes formes de vie (biologique, psychique, cognitive, sociale) qui prennent différentes formes - immunologiques, réflexes, réflexives – selon les différents niveaux de vie. Il précise que :

[L]e terme autopoïétique un néologisme pour signifier ce qui se passe dans la dynamique d'autonomisation propre aux systèmes vivants. Ces systèmes se produisent (poiein) eux-mêmes (autos : soi) par boucles étranges à la fois de différenciation et d'articulation à l'environnement. (p. 6)

Les « boucles étranges » me renvoient aux œuvres de Escher, dont la main qui se dessine elle-même, et à l'ouvrage de Douglas Hofstadter intitulé *Gödel, Escher, Bach : Les Brins d'une Guirlande Éternelle* (1979) qui a obtenu le prix Pulitzer et qui a eu une grande influence sur la formation de ma pensée dès que j'ai eu en main la traduction, que j'ai encore d'ailleurs. Pineau précise que les « boucles étranges » qui surviennent permettent aux systèmes vivants de se auto-- re--produire par eux-mêmes par « différenciation » et par « articulation » à l'environnement. Pour terminer le portrait, Pineau précise que la réflexivité est une « boucle avancée » dans la hiérarchie des autres boucles parmi lesquelles il y a certainement, à l'image de la célèbre Pyramide de

³⁸¹ Consulté le 9 mai 2020.



Maslow, celles qui assurent les besoins de survie essentiels, celles qui assurent les besoins affectifs, et :

[l]a réflexion peut ainsi être comprise comme boucle avancée, quasi dernière, d'autonomisation des systèmes vivants par la production d'eux-mêmes par eux-mêmes. (p. 7)

Je me demande toujours quelle est la différence entre cette réflexivité et la conscience phénoménologique que tous situent à un très haut niveau d'organisation de l'organisation humaine.

Je reviens au dernier énoncé de l'extrait de Sartre, plus précisément la fin où l'imaginaire est donc « une forme de connexion particulièrement frappante et manifeste des relations de la conscience aux objets en tant qu'images mentales ». Est-ce que je me retrouve ici en zone « représentationnelle » ? Les « images mentales ». Malaise. Si je transpose dans un autre contexte la question de la conscience, instance de la subjectivité de la personne, pour envisager la préhension de son expérience sans la médiation d'une conscience de celle-ci. Je précise une instance qui serait antérieure à la « prise de conscience subjective » qui est tenue pour fondamentale par la phénoménologie. À mon sens, la théorie des affects que j'ai présentée précédemment se situe à l'interstice entre le monde et la conscience subjective que l'on s'en fait. Une fois la substitution effectuée, l'imaginaire en acte affecte et est affecté, autant dans un monde autre, « qui lui est propre ».

Je reviens à l'extrait de Iser où l'imaginaire, en plus de « s'égarer dans des mondes qui lui sont propres », l'imaginaire a le pouvoir d'« invoquer l'absent en présence ». Pour moi cette possibilité, c'est celle qu'offre la performativité, soit la mobilisation de processus expressifs et créatifs qui créent le fameux « effet de présence » tant recherché par les médias interactifs. Je ne me souviens pas d'avoir lu sur l'effet de présence et l'imaginaire. Je fais une recherche et je tombe sur cet extrait de Renée Bourrassa où l'effet de présence est lié à la simulation de l'« imaginaire du sujet » :

Ces dispositifs de réalité augmentée ou mixte proposent un théâtre expérientiel qui met le corps en mouvement. En résulte une hétérogénéité des couches spatiales : celles-ci se forment dans la rencontre entre le milieu ambiant où se situent l'expérience et l'imaginaire du sujet stimulé par une fiction sonore enregistrée au préalable et dispersée dans l'espace urbain. (2013, p. 17)

Après tout ce trajet, j'aboutis encore une fois à la question qui traverse tout ce projet d'écriture qui se termine très bientôt : quels liens, rapports, je peux établir entre mon écriture et, dans ce cas-ci, l'imaginaire, dans un contexte de création non-fictionnelle. Un imaginaire de l'écriture. Un imaginaire de l'écriture, c'est rêver d'écrire, c'est se rêver par l'écriture. Pour moi, l'imaginaire de mon écriture est un imaginaire de quête et de découvertes, sur le monde, sur la vie, sur le monde de la vie. Aussi, un imaginaire de l'autrement, pas seulement de l'altérité, pour moi le tiers n'est pas exclus, mais fait partie de l'enchevêtrement. Sur le plan de l'écrire, là où j'ai l'impression que l'agentivité de l'écriture revient à mon imaginaire, c'est quand le fil se déroule sans qu'il



ne soit « voulu » ou « décidé » antérieurement, lors de la formulation d'un projet. C'est aussi, à un niveau plus micro, quand je laisse aller les énoncés, ils s'appellent les uns les autres par inversion, contraste, assonance, par pleins d'autres procédés qui me viennent, par fantaisie, qui surgissent de mon imaginaire, qui fusent, au fil de leur inscription. J'aime le plaisir d'agencer les mots avec fantaisie, une fantaisie, qui si elle est parfois légère, n'est jamais frivole. Je renvoie au tout début du projet d'écriture, au texte intitulé *(rêver) d'écrire l'écrire*.



7. qu'écrire après avoir tenté d'écrire l'écrire ?

Continuer d'écrire, je répondrai.

Ne plus écrire de textes, réaliser des « projets d'écriture ».

J'ai recherché l'éthos de mon écriture et mon écriture s'en est trouvée transformée.

Je « performe » mon écriture, je mobilise le récit.

Je joue de ma corporéité et de la matérialité de l'écriture.

Je fais des projets de recherche par l'écriture.

J'écris la recherche en train de se faire, en devenir.

Ma pratique d'écriture englobe : recherche, lecture interprétation, dialogie et formulation d'énoncés.

Ma pratique d'écriture en est en dialogie avec des extraits de textes d'auteurs que je choisis que je commente, énoncé par énoncé.

Ma recherche est celle de « connaissances » pour comprendre, des extraits de texte mobilisés pour comprendre, objet ou événement, le phénomène à l'étude.

J'écris parce que j'ai découvert une forme d'écriture qui est en lien avec mon désir de connaître et de faire connaître, en lien avec ma profession de professeur.

Tiens, je n'avais jamais remarqué que les deux mots partageaient autant de lettres.

Un projet d'écriture vient de surgir, un projet de ré-écriture comme forme de recherche, de ré-écriture polyvocale, un projet dont je ne suis qu'une voix directe, celle du commentaire, et indirecte par mes les extraits de mes écrits antérieurs ou en cours d'écriture, y compris le présent projet, qui sont convoqués.

Une écriture avec une forme inédite pour moi, une écriture par apories, des apories comme métonymie d'une écriture fragmentaire, d'une pratique d'écriture disjointe et, par conséquent, ouverte.

Un autre projet à court terme, de ré-écriture, à partir du présent projet où j'ai écrit mon écriture et sur mon écriture un peu partout dans les sous-sections consacrées à des thématiques des différents POST, donc tout au long de l'écriture du projet. Il s'agit d'un projet de ré-écriture, des différents extraits où je traite de mon écriture, l'organisation des fragments et les commentaires que j'écrirai en marge constitueraient le re- de la ré-écriture.

Dans un temps plus long, je vais réaliser de façon concomitante ou successive, des projets d'écritures, qui tournent toujours autour de la recherche qualitative.

Voilà ce qui me semble constituer actuellement le « devenir » de mon écriture.

Une autre forme de « devenir » de mon écriture est celle qui est relative à la « performativité » de ce projet écriture qui s'achève sur ces considérations. Par performativité, j'entends ici la capacité d'agir de ce projet d'écriture qui porte sur



l'écriture, sinon la capacité d'inciter au lecteur des actions, sinon à tout le moins des désirs d'action, des actions telles que prendre connaissance de sa propre écriture et expliciter celle-ci par l'écriture, en d'autres mots « écrire son écriture » prendre connaissance de ce qu'elle pourrait être, éventuellement aller jusqu'à faire ses propres tentatives, se chercher, écrire sa recherche de son écriture. Par performativité, j'entends ici la capacité d'agir de ce projet d'écriture pour susciter un questionnement sur la recherche qualitative qui se pratique au sein des cercles disciplinaires et indisciplinaires en sciences humaines et sociales; pour susciter une « prise de connaissance » et éventuellement une appropriation des différents courants POST par les concepts qui sont présentés ; pour susciter des initiatives méthodologiques au regard du cadrage épistémologique construit pour la conduite de sa recherche; pour susciter une réflexivité sur sa propre pratique de la recherche qualitative et l'intérêt pour l'expliciter par l'écriture.

Finalement, comme j'ai fait systématiquement une traduction libre en Français des extraits trouvés dans des textes écrits en Anglais, pas moins de 310 extraits dans le présent projet, pour faire connaître et disséminer les « significations » de leurs énoncés. J'ai pris conscience de ma position d'intellectuel du Québec français qui écrit en Français, mais se nourrit en très grande partie de « significations » tirées de textes écrits en Anglais, qui non seulement explique ces « significations », mais les transforme à partir de son interprétation et de sa pratique de l'écriture. Quel retournement pour un chercheur sous octroi, à peine doctorant, qui faisait face, il y a plus de 30 ans à de l'incompréhension et de la perplexité lors de mes présentations dans des congrès en France.

Je ferme les yeux, et je m'imagine faire partie de cette lignée de passeurs de significations d'une culture à une autre, ce qui provoque une transformation, parfois une « révolution » culturelle à l'image des traducteurs de l'École de Tolède où, suite à la *Reconquista* de la péninsule ibérique par Alphonse IV de Castille en 1085. En 1135, l'archevêque Raymond de Toulouse y fonde un collège de traducteurs où des Italiens, des Français, des Anglais, des Juifs, des Flamands s'illustrent aux côtés des Espagnols dans un gigantesque projet de traduction des bibliothèques de textes arabes dont certains étaient déjà une traduction arabe de textes grecs disséminés lors de la fermeture de l'École d'Athènes en 529 par une ordonnance de l'empereur byzantin Justinien qui interdit « d'enseigner la philosophie », d'« expliquer les lois », et de « jouer aux dés ». C'est ainsi que la chrétienté du 13^e siècle a eu accès à la majeure partie de la philosophie grecque antique et qu'est advenue cette riche époque qui a été qualifiée de Renaissance.

Terminé d'écrire en confinement au pied du mont St-Hilaire le 20 juin 2020, après avoir commencé il y a tout juste une année.



8. références

1. Adema, J. (2018). Performative publications. [Article]. *Media Practice & Education*, 19(1), 68-81. <http://dx.doi.org/10.1080/14682753.2017.1362174>
Récupéré de asu
2. Agger, B. (1991). Critical Theory, Poststructuralism, Postmodernism: Their Sociological Relevance. *Annual Review of Sociology*, 17, 105-131.
3. Alliez, É. et Querrien, A. (2008). L'effet-guattari. *Multitudes*, 34(3), 22.
4. Attridge, D. (2017). Deconstruction and Fiction. Dans Royle, N. (dir.), *Deconstructions : a User's Guide*. London : Macmillan Education, Limited.
5. Ballinger, C. (2008). Authority. Dans Given, L. M. (dir.), *The Sage encyclopedia of qualitative research methods*. Los Angeles, Calif. : Sage Publications.
6. Bataille, G. (2016). Esthète. Dans Bataille, G., M. Leiris et M. Griaule (dir.), *Dictionnaire critique*. Paris : Prairial.
7. Baudrillard, J. (1981). *Simulacres et simulation*. Paris : Galilée.
8. Benjamin, W. (1921/1997). *The Translators Task, Walter Benjamin*. (Rendall, S., Trad. Vol. 10).
9. Benoit, B. (2006). La réalité selon Nietzsche. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 131(4), 403-420. <http://dx.doi.org/10.3917/rphi.064.0403>
Récupéré de Cairn.info
10. Berbary, L. (2015). Creative Analytic Practices: Onto-episto-theoretical Attachments, Uses, and Constructions within Humanist Qualitative Leisure Research. *International Leisure Review*, (2).
11. Berbary, L.A. et Boles, J.C. (2014). Eight Points for Reflection: Revisiting Scaffolding for Improvisational Humanist Qualitative Inquiry. *Leisure Sciences*, 36(5), 401-419. <http://dx.doi.org/10.1080/01490400.2014.912169>
12. Bernard, G. (2011). Sur la crise « postmoderne » de la légitimation et la confusion des raisons. *Cités*, 45(1), 87.
13. Bessis, R. (2003). Vocabulaire de Deleuze.
14. Bhabha, H.K. (1994). *Location of Culture*. : Routledge.
15. Bianquis, G. (1940). Préface (Bianquis, G., Trad.). Dans Nietzsche, F. W. (dir.), *La naissance de la tragédie*. Paris : Gallimard.
16. Bolaños Cuellar, S. (2008). Deconstructionist and poststructuralist translation approaches: overview and critique. *Forma y Función*, 325-344.
17. Bourassa, R. (2013). De la présence aux effets de présence : entre l'apparaître et l'apparence. *Réel à l'épreuve des technologies / sous la direction de Josette Féral et Edwige Perrot.*, 129-147.
18. Bozalek, V. et Zembylas, M. (2017). Diffraction or reflection? Sketching the contours of two methodologies in educational research. *International Journal of*



- Qualitative Studies in Education*, 30(2), 111-127.
<http://dx.doi.org/10.1080/09518398.2016.1201166>
19. Burbules, N.C. (2000). Aporias, Webs, and Passages: Doubt as an Opportunity to Learn. *Curriculum Inquiry*, 30(2), 171-187. <http://dx.doi.org/10.1111/0362-6784.00161>
 20. Butler-Kisber, L. (2008). Collage as inquiry. Dans Knowles, J. G. et A. L. Cole (dir.), *Handbook of the arts in qualitative research : perspectives, methodologies, examples, and issues* (p. 265-276). Los Angeles : Sage Publications.
 21. Byrne, G. (2017). Narrative inquiry and the problem of representation: 'giving voice', making meaning. *International Journal of Research & Method in Education*, 40(1), 36-52. <http://dx.doi.org/10.1080/1743727X.2015.1034097>
 22. Campbell, N. (2012). Regarding Derrida: the tasks of visual deconstruction. *Qualitative Research in Organizations and Management: An International Journal*, 7(1), 105-124.
 23. Carspecken, P.F. (2008). Critical research. Dans Given, L. M. (dir.), *The Sage encyclopedia of qualitative research methods*. Los Angeles, Calif. : Sage Publications.
 24. Ceder, S.(2015) Diffraction as a methodology for philosophy of education. Dans Communication présentée à /au AERA conference Chicago
 25. Charbonnier, G. et Vernant, J.-P. (2007). *Les ruses de l'intelligence : La mètis des Grecs*. France culture.
 26. Charteris, J. et Smardon, D. (2016). Professional learning as 'diffractive' practice: rhizomatic peer coaching. *Reflective Practice*, 17(5), 544-556.
<http://dx.doi.org/10.1080/14623943.2016.1184632>
 27. Cherniavsky, A. (2012). Création de concepts et méthode philosophique chez Gilles Deleuze. *Revue philosophique de Louvain*, 110(2), 325-352.
 28. Clarke, B. et Parsons, J. (2013). Becoming Rhizome Researchers. *Reconceptualizing educational research methodology*, 4(1)
 29. Colman, F. (2010). Rhizome. Dans Parr, A. (dir.), *The Deleuze Dictionary Revised Edition* (p. 233-235). Edinburgh : Edinburgh University Press.
 30. Csikszentmihalyi, M. (1996/2008). *Creativity : flow and the psychology of discovery and invention*. New York : HarperCollinsPublishers.
 31. Debord, G. (1967). *La société du spectacle*. Paris : Buchet-Chastel.
 32. Deleuze, G. (1968). *Différence et répétition*. Paris : Presses universitaires de France.
 33. Deleuze, G. et Guattari, F. (1980). *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*. (Vol. 2). Paris : Ed. de minuit.
 34. Deleuze, G. et Guattari, F. (1991). *Qu'est-ce que la philosophie?* Paris : Editions de Minuit.



35. Delon, M. (s/d). Sade, La Terreur dans les lettres. Récupéré de <https://gallica.bnf.fr/essentiels/sade/terreur-lettres>
36. Depraz, N. (2006). *Comprendre la phénoménologie : une pratique concrète*. Paris : Armand Colin.
37. Derrida, J. (1967a). *De la Grammatologie*. Paris : Éditions de Minuit.
38. Derrida, J. (1967b). *L'écriture et la différence*. Paris : Éditions du Seuil.
39. Derrida, J., Lévesque, C. et McDonald, C.V. (1982). *L'oreille de l'autre : otobiographies, transferts, traductions : textes et débats avec Jacques Derrida*. Montréal : VLB.
40. Derrida, J. et Rabaté, J.-M. (1992). *Donner la mort. L'éthique du don : Jacques Derrida et la pensée du don ; colloque de Royaumont, déc. 1990*. Paris : Métailié-Transition.
41. Dewsbury, J.D. (2010). Performative, Non-Representational, and Affect-Based Research: Seven Injunctions. Dans DeLyser, D., S. Herbert et S. Aitken (dirs.), *The SAGE Handbook of Qualitative Geography* (pp. 321-334). London: SAGE Publications. doi: 10.4135/9780857021090
42. Dupeyron, J.-F. (2013). Phénoménologie de l'expérience vive. *Recherches qualitatives*, 15, 36-54.
43. Eco, U. (1979). *Lector in fabula : La cooperazione interpretativa nei testi narrativi*. [Milano : Bompiani.
44. Escande-Gauquié, P. (2009). La crise : les mots pour la dire. *communication & langages*, (162), 67-74.
45. Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*.
46. Foucault, M. (1969). *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard.
47. Foucault, M. (1994/2001). *Dits et écrits 1954-1988*. Paris : Gallimard.
48. Fox, N.J. (2014). Post-structuralism and postmodernism. *The Wiley Blackwell encyclopedia of health, illness, behavior, and society*
49. Fradet, P.-A. et Garcia, T. (2016). Petit panorama du réalisme spéculatif. *Spirale*, (255).
50. Gadamer, H.G. (1960/1976). *Vérité et méthode : les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Paris : Éditions du Seuil.
51. Gamble, S. (2001). *The Routledge companion to feminism and postfeminism*. London; New York : Routledge.
52. Garcia, T. (2010). *Forme et objet : un traité des choses*. Paris : Presses universitaires de France.
53. Gebauer, G. et Wulf, C. (1992/2005). *Mimésis : culture-art-société*. Paris : Éditions du Cerf.



54. Gergen, M. et Gergen, K.J. (2000). Qualitative Inquiry: Tensions and Transformations. Dans Denzin, N. K. et Y. S. Lincoln (dir.), *Handbook of qualitative research* (p. 1025-1046). Thousand Oaks, Calif. : Sage Publications.
55. Gibbins, J.R. et Reimer, B. (1999). The postmodern self *The Politics of Postmodernity: An Introduction to Contemporary Politics and Culture*. London : SAGE Publications Ltd.
56. Giesen, B. (2015). *Inbetweenness and ambivalence*. New York : Berghahn Books.
57. Glaser, B.G. et Strauss, A.L. (1967/2010). *La découverte de la théorie ancrée stratégies pour la recherche qualitative*. Paris : A. Colin.
58. Golden-Biddle, K. et Locke, K. (2007). *Composing qualitative research*. Thousand Oaks, Calif. : Sage.
59. Gouch, N. (2008). Deconstruction. Dans Given, L. M. (dir.), *The Sage encyclopedia of qualitative research methods*. Los Angeles, Calif. : Sage Publications.
60. Greene, J.C. (2013). On rhizomes, lines of flight, mangles, and other assemblages. *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 26(6), 749-758.
<http://dx.doi.org/10.1080/09518398.2013.788763>
61. Gremais, A.J. (1966). *Semantique structurale : recherche de methode*. Paris : Larousse.
62. Guba, E.G. et Lincoln, Y.S. (1994). Competing paradigms in qualitative research. Dans Denzin, N. K. et Y. S. Lincoln (dir.), *The SAGE handbook of qualitative research*. Thousand Oaks, Calif. : Sage.
63. Harman, G. (2009). *Prince of networks : Bruno Latour and metaphysics*. Prahan [AU] : Re.press.
64. Hein, S.F. (2018). Deleuze, Immanence, and Immanent Writing in Qualitative Inquiry: Nonlinear Texts and Being a Traitor to Writing. *Qualitative Inquiry*, 25(1), 83-90. <http://dx.doi.org/10.1177/1077800418784328>
65. Hiltenbrand, J.-P. (2019). *La condition du parlêtre*. Toulouse : ERES.
66. Hirsch, M. (2014). Postmémoire. *temoigner Témoigner. Entre histoire et mémoire*, 205-206.
67. Holbrook, T. (2010). An Ability Traitor at Work: A Treasonous Call to Subvert Writing from within. *Qualitative Inquiry*, 16(3), 171-183.
68. Holliday, A. (2016). *Doing & writing qualitative research*. Los Angeles : SAGE.
69. Honan, E. (2007). Writing a rhizome: an (im)plausible methodology. *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 20(5), 531-546.
<http://dx.doi.org/10.1080/09518390600923735>
70. Ingold, T. (2015). Foreword. Dans Vannini, P. (dir.), *Non-representational methodologies : re-envisioning research*. New York : Routledge, Taylor & Francis Group.



71. Ingraham, C. (2019). Serendipity as cultural technique. *Culture, Theory and Critique*, 60(2), 107-122.
72. Irwin, R.L., Beer, R., Springgay, S., Grauer, K., Xiong, G. et Bickel, B. (2006). The Rhizomatic Relations of A/r/tography. *Studies in Art Education*, 48(1), 70-88.
73. Iser, W. (1993). *The fictive and the imaginary : charting literary anthropology*. Baltimore : Johns Hopkins University Press.
74. Jackson, A.Y. et Mazzei, L.A. (2009). *Voice in qualitative inquiry : challenging conventional, interpretive, and critical conceptions in qualitative research*. London; New York : Routledge.
75. Jackson, A.Y. et Mazzei, L.A. (2012). *Thinking with theory in qualitative research : viewing data across multiple perspectives*. Abingdon, Oxon; New York, NY : Routledge.
76. Jacques, V. (2014). *Deleuze pas à pas*. Paris : Ellipses.
77. Johnson-Bailey, J. et Ray, N. (2008). Diversity Issues. Dans Given, L. M. (dir.), *The Sage encyclopedia of qualitative research methods*. Los Angeles, Calif. : Sage Publications.
78. Kohn, N. (2000). The Screenplay as Postmodern Literary Exemplar: Authorial Distraction, Disappearance, Dissolution. *Qualitative Inquiry*, 6(4), 489-510.
<http://dx.doi.org/10.1177/107780040000600405>
79. Koro-Ljungberg, M. (2015). *Reconceptualizing qualitative research : methodologies without methodology*. London : SAGE Publications.
80. Krippner, S. (2001). Research Methodology in Humanistic Psychology in the Light of Postmodernity. Dans Schneider, K. J., J. F. Bugental et J. F. Pierson (dir.), *The Handbook of Humanistic Psychology: Leading Edges in Theory, Research, and Practice*. Thousand Oaks, California.
81. Kuhn, T.S. (1962/1983). *La Structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion.
82. Kumm, B.E. et Berbary, L.A. (2018). Questions for Postqualitative Inquiry: Conversations to Come. *Leisure Sciences*, 40(1-2), 71-84.
<http://dx.doi.org/10.1080/01490400.2017.1376014>
83. Lacan, J. (1966). *Écrits*. Paris : Éditions du Seuil.
84. Lakoff, G. et Johnson, M. (1980/1985). *Les métaphores dans la vie quotidienne*. (Lecerle, J.-J. et M. d. Fornel, Trad.). Paris : Éd. de Minuit.
85. Lather, P. (2013). Methodology-21: what do we do in the afterward? *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 26(6), 634-645.
86. Lather, P. (2016). Ideology and methodological attitude. *Counterpoints*, 491, 365-379.
87. Latour, B. (2005). *Reassembling the social an introduction to actor-network-theory*. New York : Oxford University Press.



88. Law, J. (2004). *After method : mess in social science research*. London; New York : Routledge.
89. Legault, M. (2020). *French Kiss : performance autofictionnelle pour la caméra d'un exil volontaire*. Université du Québec à Montréal. Doctorat en études et pratiques des arts.
90. Lenz Taguchi, H. (2012). A diffractive and Deleuzian approach to analysing interview data. *Feminist Theory*, 13(3), 265-281.
91. Lincoln, Y.S., Lynham, S.A. et Guba, E.G. (2011). Paradigmatic controversies, contradictions, and emerging confluences, revisited. *The Sage handbook of qualitative research*, 4, 97-128.
92. Lumsden, K. (2018). *Reflexivity Theory, Method and Practice*. : Taylor & Francis.
93. Lyotard, J.F. (1979). *La condition postmoderne rapport sur le savoir*. Paris : Éditions de Minuit.
94. MacLure, M. (2010). The offence of theory. *Journal of Education Policy*, 25(2), 277-286. <http://dx.doi.org/10.1080/02680930903462316>
95. Masny, D. (2014). Disrupting Ethnography through Rhizoanalysis. *Qualitative Research in Education* 3(3), 345-363.
96. Mazzei, L.A. (2007). *Inhabited silence in qualitative research: putting poststructural theory to work*. : Peter Lang.
97. Mease, J. (2017). Postmodern/Poststructural Approaches. Dans Scott, C. R. et L. Lewis (dir.), *The international encyclopedia of organizational communication* : JohnWiley & Sons, Inc.
98. Meunier, D. (2007). La médiation comme « lieu de relationnalité ». *Questions de communication*, 323-340.
99. Morris, R.(2011) Post-it to the Future: After Lyotard,. Dans Communication présentée à /au The Politics of 'Post, Center for the Critical Analysis of Social Difference, Columbia University
100. Neveux, J. (2015). Métaphore grammaticale : le nom en -ness, une création lexicale à usage unique. *lexis*
101. Nietzsche, F.W. (1872 / 1949). *La naissance de la tragédie*. (Bianquis, G., Trad.). Paris : Gallimard.
102. Paltrinieri, L. (2015). Archéologie. *Le Télémaque*, 48(2), 15-30. <http://dx.doi.org/10.3917/tele.048.0015> Récupéré de Cairn.info
103. Paquin, L.-C. (2014a). L'intentionnalité du projet *Méthodologie de la recherche création*. Récupéré de http://lcpaquin.com/methoRC/MethoRC_intentions.pdf.
104. Paquin, L.-C. (2014b). Récit de la pratique antérieure *Méthodologie de la recherche création*. Récupéré de http://lcpaquin.com/methoRC/MethoRC_recit.pdf.
105. Paquin, L.-C. (2019). Pour une théorisation incarnée suivi de Embodiment et incarnation : traduction, croisement et translation. Dans Choinière, I. (dir.), *Par le prisme des sens : médiation et nouvelles réalités du corps dans les arts*



- performatifs : technologies, cognition et méthodologies émergentes de recherche-crédation* (p. 311-344). Québec : Presses de l'Université du Québec.
106. Paquin, L.-C. et Noury, C. (2018). Définir la recherche-crédation ou cartographier ses pratiques ? . *Découvrir magazine*, ACFAS. Récupéré de <https://www.acfas.ca/publications/decouvrir/2018/02/definir-recherche-creation-cartographier-ses-pratiques>
 107. Parry, D.C. et Johnson, C.W. (2007). Contextualizing Leisure Research to Encompass Complexity in Lived Leisure Experience: The Need for Creative Analytic Practice. *Leisure Sciences* *Leisure Sciences*, 29(2), 119-130.
 108. Pearce, C. et Maclure, M. (2009). The wonder of method. *International Journal of Research & Method in Education*, 32(3), 249-265.
<http://dx.doi.org/10.1080/17437270903259733>
 109. Peräkylä, A. (2005). Analyzing talk and text. Dans Denzin, N. K. et Y. S. Lincoln (dir.), *The SAGE handbook of qualitative research* (3e éd., p. 841-868). Thousand Oaks : Sage Publications.
 110. Peters, J.D. (2016). *The marvelous clouds : toward a philosophy of elemental media*. Chicago; London : The University of Chicago Press.
 111. Piaget, J. (1974). *La prise de conscience*. Paris : Presses universitaires de France.
 112. Pierçon-Gnezda, A. (2016). *Le concept d'agencement collectif chez Deleuze et Guattari*.
 113. Pineau, G.(2007) Les réflexions sur les pratiques au cœur du tournant réflexif. Dans Communication présentée à /au Communication à la Facultad de Ciencias Hmanas y Educacion Universidad Diego Portalis Chili
 114. Piotrowski, M. (2017). Writing in Cramped Spaces. *Reconceptualizing Educational Research Methodology*, 8(3) <http://dx.doi.org/10.7577/term.2552>
 115. Popovic, P. (2018). Repenser le réalisme. *Cahier ReMix*(7)
 116. Richardson, L. (1994). Writing: a method of inquiry. Dans Denzin, N. K. et Y. S. Lincoln (dir.), *Collecting and interpreting qualitative materials* (p. 516-529). Thousand Oaks, California : SAGE Publications.
 117. Richardson, L. (1999). Feathers in our CAP. *Journal of Contemporary Ethnography*, 28(6), 660-668.
 118. Richardson, L. (2000). Writing: A method of inquiry. Dans Denzin, N. K. et Y. S. Lincoln (dir.), *The handbook of qualitative research* (Vol. 2, p. 923-948). Thousand Oaks : Sage Publications.
 119. Richardson, L. (2004). Creative Analytical Practice (CAP) Ethnography. Dans Lewis-Beck, M., A. Bryman et T. Futing Liao (dir.), *The SAGE Encyclopedia of Social Science Research Methods*. Thousand Oaks, California : Sage.
 120. Richardson, L. et St. Pierre, E.A. (2005). Writing A Method of inquiry. Dans Denzin, N. K. et Y. S. Lincoln (dir.), *The SAGE handbook of qualitative research*. Thousand Oaks : Sage Publications.



121. Ricoeur, P. (1975). *La Metaphore vive*. Paris : Seuil.
122. Rogozinski, J. (1999). « Il faut la vérité » (notes sur la vérité de Derrida). *Rue Descartes*(24), 13-39.
123. Ropers-Huilman, B. (1999). Witnessing: critical inquiry in a poststructural world. *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 12(1), 21-35.
124. Sartre, J.-P. (1940/2016). *L'imaginaire : psychologie phénoménologique de l'imagination*. Paris : Gallimard.
125. Sasso, R. et Villani, A. (2003). *Les Cahiers de Noesis: Le vocabulaire de Gilles Deleuze*. Nice : Centre de recherches d'histoire des idées.
126. Saukko, P. (2010). *Doing research in cultural studies : an introduction to classical and new methodological approaches*. London : SAGE.
127. Sauvagnargues, A. (2013). Ritournelles de temps. *Chimères*, 79(1), 44-59.
<http://dx.doi.org/10.3917/chime.079.0044> Récupéré de Cairn.info
128. Schatzki, T.R. (2001). Introduction Practice theory. Dans Schatzki, T. R., K. Knorr-Cetina et E. v. Savigny (dir.), *The practice turn in contemporary theory*. London; New York : Routledge.
129. Scheurich, J.J. (1997). *Research method in the postmodern*. London; Washington, DC : Falmer Press.
130. Schön, D.A. (1982/1994). *Le praticien réflexif : à la recherche du savoir caché dans l'agir professionnel*. Montréal : Éditions Logiques.
131. Schostak, J. et Schostak, J. (2007). Radical Research : Designing, Developing and Writing Research to Make a Difference.
132. Sellers, M. (2015). working with (a) rhizoanalysis and working (with) a rhizoanalysis. *Complicity: An International Journal of Complexity and Education*, 12(1)
133. Sibertin-Blanc, G. (2010). Cartographie et territoires : La spatialité géographique comme analyseur des formes de subjectivité selon Gilles Deleuze. *L'Espace géographique.*, 39(3), 225-238.
134. Skains, R.L. (2018). Creative Practice as Research: Discourse on Methodology. *Media Practice and Education*, 19(1), 82-97.
<http://dx.doi.org/10.1080/14682753.2017.1362175>
135. Smitka, J.A.M. (2012). Rhizomatic explorations in curriculum. *Alta. J. Educ. Res. Alberta Journal of Educational Research*, 58(2), 185-197.
136. Sparrow, T. (2014). *The end of phenomenology : metaphysics and the new realism*. Edinburgh, Scotland : Edinburgh University Press.
137. St. Pierre, E.A. (2001). Coming to theory: finding Foucault and Deleuze. Dans Weiler, K. (dir.), *Feminist engagements : reading, resisting, and revisioning male theorists in education and cultural studies*. New York : Routledge.



138. St. Pierre, E.A. (2011). Post qualitative research: The critique and the coming after. Dans Denzin, N. K. et Y. S. Lincoln (dir.), *The Sage handbook of qualitative research* (4e éd.). Thousand Oaks : Sage Publications.
139. St. Pierre, E.A. (2012). Another postmodern report on knowledge: positivism and its others. *International Journal of Leadership in Education*, 15(4), 483-503.
<http://dx.doi.org/10.1080/13603124.2012.696710>
140. St. Pierre, E.A. (2018). Post Qualitative Inquiry in an Ontology of Immanence. *Qualitative Inquiry*, 25(1), 3-16. <http://dx.doi.org/10.1177/1077800418772634>
141. St. Pierre, E.A., Jackson, A.Y. et Mazzei, L.A. (2016). New Empiricisms and New Materialisms. *Cultural Studies ↔ Critical Methodologies*, 16(2), 99-110.
<http://dx.doi.org/10.1177/1532708616638694>
142. Stewart, K. (2015). New England Red. Dans Vannini, P. (dir.), *Non-representational methodologies : re-envisioning research*. New York : Routledge, Taylor & Francis Group.
143. Szeto, M.C. (2017). Le sérieux du jeu : le concept du jeu gadamérien et son rôle
144. dans l'expérience de l'art et de la vérité. *Transversales*(12)
145. Tanggaard, L. (2009). The Research Interview as a Dialogical Context for the Production of Social Life and Personal Narratives. *Qualitative Inquiry*, 15(9), 1498-1515. <http://dx.doi.org/10.1177/1077800409343063>
146. Tassin, É. (2010). Du mythe originel au concept philosophique. *TDC Textes et documents pour la classe : le mythe de l'éternel retour*, (995), 14-17.
147. Taylor, C. (1989). *Sources of the self the making of the modern identity*. Cambridge : Harvard University Press.
148. Thomas, L.M. et Reinertsen, A.B. (2019). *Academic writing and identity constructions : performativity, space and territory in academic workplaces*. Cham, Switzerland : Palgrave Macmillan.
149. Thrift, N.J. (2008). *Non-representational theory : space, politics, affect*. London : Routledge.
150. Trompette, P. et Vinck, D. (2009). Retour sur la notion d'objet-frontière. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 3, 1(1), 5-27.
<http://dx.doi.org/10.3917/rac.006.0005> Récupéré de Cairn.info
151. Uprichard, E. (2018). Capturing and composing Doing the epistemic and the ontic together. Dans Lury, C., R. Fensham, A. Heller-Nicholas, S. Lammes, A. Last, M. Michael et E. Uprichard (dir.), *Routledge handbook of interdisciplinary research methods*. London; New York, N.Y. : Routledge.
152. Uprichard, E. et Dawney, L. (2019). Data Diffraction: Challenging Data Integration in Mixed Methods Research. *Journal of Mixed Methods Research*, 13(1), 19-32.
<http://dx.doi.org/10.1177/1558689816674650>
153. van Manen, M. (2006). Writing Qualitatively, or the Demands of Writing. *Qualitative Health Research*, 16(5), 713-722.



154. Vannini, P. (2015). Non-representational research methodologies. Dans Vannini, P. (dir.), *Non-representational methodologies : re-envisioning research*. New York : Routledge, Taylor & Francis Group.
155. Varela, F.J. (1979/1987). *Autonomie et connaissance : essai sur le vivant*. Paris : Ed. du Seuil.
156. Vuillemin, J.-C. (2012). Réflexions sur l'épistémè foucaldienne. *Cahiers philosophiques*, 130(3), 39-50. <http://dx.doi.org/10.3917/caph.130.0039>
Récupéré de Cairn.info
157. Vuillemin, J.-C. (2017). Foucault archéologue : généalogie d'un concept. *Implications philosophiques Espace de recherche et de diffusion*
158. Wyatt, J. et Gale, K. (2018). Writing to it: creative engagements with writing practice in and with the not yet known in today's academy. *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 31(2), 119-129.
<http://dx.doi.org/10.1080/09518398.2017.1349957>
159. Zourabichvili, F. (2004). *Le vocabulaire de Deleuze*. Paris : Ellipses.

